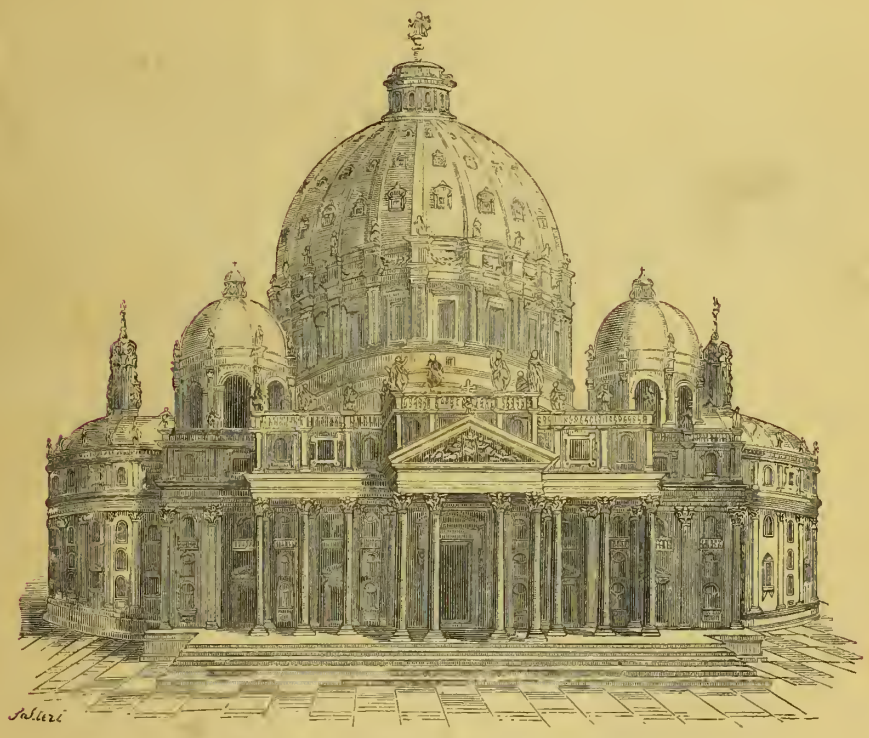
672

SAINT-PIERRE DE ROME

PAR

CHARLES DE LORBAC

Ouvrage illustré de plus de 130 gravures sur bois, entièrement inédites.



SAINT-PIERRE DE ROME (projet de Michel-Ange)

ROME

BOCCA FRÈRES ET C.ie, ÉDITEURS, RUE DU CORSO 216-217.

Tous droits réservés.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Format in-4°, avec gravures sur bois *(dessins de ch. Lallemand)*:

Les Richesses gastronomiques de la France.
Les Châteaux du Médoc.
Saint-Emilion, son histoire et ses monuments.
Voyage au pays des Graves.
Le Fronsadais, son histoire et ses monuments.
Deux années dans le Bordelais.

Formats divers:

Souvenir de *Faust* (poëme)
dit pour la première fois par M.lle Sarah Bernhardt (de la Comédie-Française).
Biographie d'Auguste Vacquerie.
Richard Wagner, sa vie et ses œuvres.
Biographie de Fromenthal Halévy.
Dictionnaire des Courses.

En Collaboration:

Daniel Manin, drame en 5 actes et 8 tableaux
représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Chatelet, le 15 mars 1872.
Monsieur Du Terme, comédie en un acte et en vers
représentée pour la première fois, à Bordeaux, sur le théâtre du Gymnase, le 27 février 1867.
Le Parachute, comédie en un acte et en vers
représentée pour la première fois, à Bordeaux, sur le théâtre du Gymnase, le 16 novembre 1867.
Au fond d'un précipice, livret d'opéra-comique (musique de M.me Gavarni).

Sous presse:

Une heure chez Garrick, comédie en prose.
Bibliographie générale des ouvrages français relatifs à l'Italie.
Les chefs-d'œuvre du Musée et de la Pinacothèque du Vatican.

SAINT-PIERRE DE ROME

SAINT-PIERRE DE ROME

PAR

CHARLES DE LORBAC

Ouvrage illustré de plus de 130 gravures sur bois, entièrement inédites.

ROME

BOCCA FRÈRES ET C.ie, ÉDITEURS, Rue du Corso 216-217.

Tous droits réservés.

Bien souvent, quand nous étions à Rome, nous avons partout cherché le livre que nous offrons aujourd'hui au public. Nous l'avons écrit après avoir constaté qu'il n'existait pas, et éprouvé par nous-même combien il était nécessaire à ceux qui ne veulent pas seulement voir, en courant et superficiellement, un pays, une ville, un musée, un monument célèbre, mais bien avec le désir de connaître et de s'instruire.

Vingt mois de lectures assidues, de patientes recherches, de visites presque journalières au monument que nous voulions décrire, nous ont fourni les éléments de cette monographie, qui, à défaut d'autre mérite, aura du moins ainsi celui de l'exactitude et de la sincérité.

Parmi les personnes qui nous feront l'honneur de nous prendre pour guide, plusieurs connaissent déjà *Saint-Pierre de Rome,* et trouveront à raviver, à mieux fixer leurs souvenirs. Quant aux autres, nous espérons qu'en suivant avec soin nos descriptions, — qu'accompagnent plus de cent-trente gravures et plans, — elles pourront se faire une idée assez complète de cette basilique fameuse dans le monde entier par son immensité et ses richesses, l'importance et la splendeur des monuments qu'elle renferme; par les faits mémorables que rappelle son histoire, si intimement mêlée, pendant de longs siècles, à celle de la Papauté; par le grand nombre de chefs-d'œuvre qui s'y trouvent réunis, et ajoutent à tant de magnificences l'éclat rayonnant du génie.

LA RENOMMÉE PROCLAME LA GLOIRE DE SAINT-PIERRE DE ROME

I.

En route pour Saint-Pierre de Rome. — L'école buissonnière. — Encens et friture. — *Ciociari*, nourrices, types de l'*Agro romano*. — Pont Saint-Ange. — Un chanoine décapité. — Le Tibre. — Ancien môle d'Adrien et château Saint-Ange. — Devant la basilique. — Bernin et ses colonnades. — Le pape Alexandre VII. — Une lettre de Louis XIV. — Bernin en France. — Un projet pour le Louvre. — L'affaire des Corses.

S'il est vrai, — comme on le dit, — que tout chemin mène à Rome, par contre, il n'y a qu'un chemin qui conduise à Saint-Pierre-du-Vatican: c'est celui que nous allons suivre, pour arriver à cette merveilleuse basilique dont nous avons entrepris de retracer, avec une entière indépendance d'esprit, la monographie impartiale et complète. Seulement, en faisant route vers ce temple célèbre, le plus intéressant à tous égards, comme aussi le plus riche en matériaux précieux, et en objets d'art de toute sorte, qu'on ait jamais construit en aucun temps et dans aucun pays du monde, nous demandons la permission de faire l'école buissonnière, pour

noter au passage quelques observations prises sur le vif, quelques remarques vraies sur les personnes et sur les choses de la ville qui se dit éternelle.

D'abord, — et afin de conserver la liberté de nos mouvements, de pouvoir tout regarder à notre aise, — il faut nous défendre contre l'obséquieuse et fatigante insistance que mettent les cochers romains à s'emparer, de gré ou de force, de la personne de tout *forestiere,* en se démenant sur leur siége comme des diables dans un bénitier, et lançant au galop leur voiture à la rencontre du malheureux touriste, au risque de lui broyer un pied sous les roues!.... Écraser un étranger, dans les rues étroites, sans trottoirs et mal pavées, de la nouvelle capitale de l'Italie, n'est-ce pas, après tout, le plus sûr moyen, — sinon le plus humain, — de *gagner une course,* en conduisant ensuite l'écloppé jusqu'à la pharmacie voisine?

Mais nous voilà, bien qu'à grand' peine, échappé aux poursuites obstinées de vingt cochers qui tempêtent, sacrent et jurent après nous, et bientôt les sons joyeux d'une musique militaire viennent heureusement changer le cours de nos idées. C'est un régiment qui passe, conduit gaiement à la parade, — sur un motif assez semblable à une figure de quadrille, — par de jolis officiers qui ont, en général, un peu trop l'air de se croire irrésistibles.... auprès des belles. Un *Monsignor,* qui se rend au Vatican, fait, en maugréant, arrêter son lourd carrosse attelé de deux grands chevaux noirs, pour laisser passer les soldats de la jeune armée nationale, — les *Piémontais,* comme les appellent encore, dédaigneusement, les intransigeants du Cléricalisme. — Et nous, en les voyant défiler avec cette insouciance joyeuse, nous pensions tristement à notre brave armée, à la revanche à prendre, aux affronts qu'on doit venger, à l'Alsace-Lorraine qu'il faut qu'on rende à la France:

On ne peut pas garder ce soufflet sur la joue!..

Poursuivant notre route, nous nous retournons curieusement sur toute personne qui offre à nos regards, avides de couleur locale, une singularité quelconque de type ou de costume. Ici,

c'est un groupe de ces *ciociari* fameux, dont nos expositions de peinture ont, dès longtemps, popularisé parmi nous l'accoutrement pittoresque. Que de cardinaux, et même de papes, jusqu'à Antonelli et à Léon XIII, naquirent au pays de la *ciociaria!....* —

Plus loin, de robustes paysannes des environs de Rome, le poing campé fièrement sur la hanche, apportent sur leur tête, et posant sur un linge tordu en couronne, d'énormes corbeilles de légumes ou de fruits. La plupart ont encore les cheveux traversés par cette longue épingle d'ivoire, de cuivre ou d'argent, *acus comatoria,* dont parlent Martial et Pétrone.

Se rengorgeant dans sa toilette multicolore, aux bariolages éclatants, voici, maintenant, une plantureuse nourrice, d'Albane ou de Sonino; gaillardement elle porte sa mignonne petite *pupa,* qu'attendent, à son réveil, deux mamelles puissantes, derrière l'épais carton d'un corset écarlate. Les temps sont passés, des jeunes Romains allaités par les louves....

Comme aux époques volcaniques de la Rome primitive, si chère au savant Ampère, le sol tremble, en ce moment, au passage de pesants chariots traînés par de grands bœufs bibliques, aux naseaux fumants, aux larges prunelles injectées de sang. D'étranges cavaliers escortent ce convoi: ce sont des habitants de l'*agro romano,* hâves, le teint brûlé par le soleil et flétri par la *mal'aria.* Armés de piques ferrées, et montés sur de petits chevaux à demi sauvages, ces hommes sombres, au regard farouche et allumé par la fièvre, traversent ainsi la ville, dans leurs longs manteaux noirs, semblables à des spectres. — Involontairement, nous restions à les regarder, lorsque, de vieilles dévotes ayant soulevé la lourde portière de cuir d'une des cinq cents églises de la cité catholique, une forte odeur de cierges qu'on éteignait vint se mêler, désagréablement, à l'âcre senteur d'huile rance des fritures en plein vent. Fiez-vous donc à l'auteur des *Parfums de Rome!...*

Nous venions de sortir de la rue Tour-de-None, fière de posséder le théâtre *Apollo,* toujours encombrée de voitures, et qui aboutit à la place du pont Saint-Ange; le long des quais

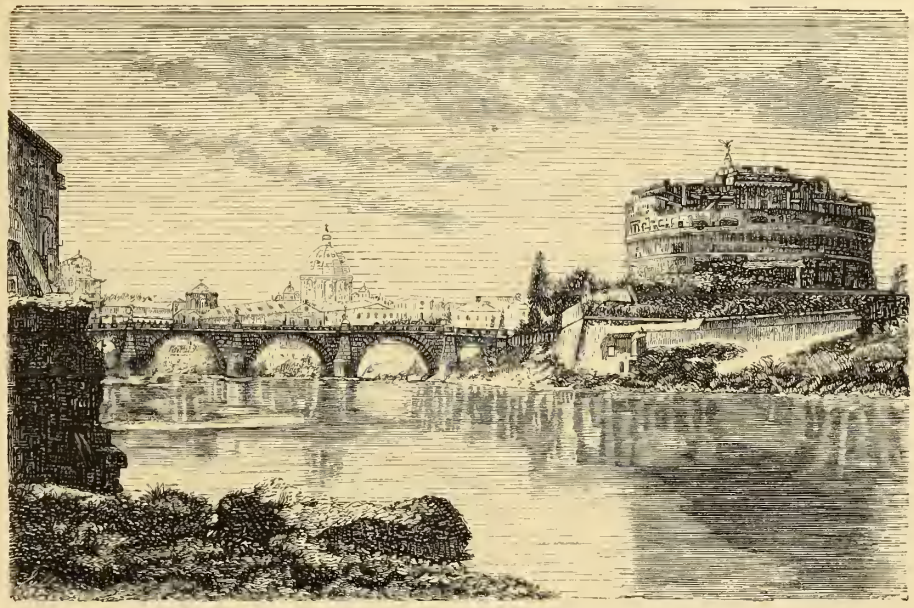
ensoleillés, la foule picaresque des mendiants déguenillés réchauffait ses haillons humides, tandis que, dans le fond sombre de chaque boutique et de chaque *ostéria,* brûlait pieusement.... ou par habitude, devant la Madone et son *bambino,* un lumignon fumeux. Le temps de jeter un dernier regard dans une ruelle, où des filles du peuple dansent, au bruit du tambourin, je ne sais quelle tarentelle vertigineuse, et résolument nous nous engageons sur le pont *Sant'Angelo*, où la justice papale ménageait, parfois, aux passants, de si terribles surprises. C'est là, par exemple, qu'un beau matin, dès l'aube, sous le règne d'Innocent X, on apporta, pour y être publiquement exposée, la tête sanglante de certain sous-dataire infidèle, monseigneur Mascambruno. Deux cierges éclairaient lugubrement la face blême et grimaçante de l'ex-chanoine de Saint-Pierre, devant laquelle pleuvaient de larges aumônes, *pour le repos de l'âme du supplicié!...*

Le pont Saint-Ange, étape obligée de tout visiteur de Saint-Pierre, unit les deux rives du Tibre. Grâce aux souvenirs classiques qni n'ont jamais pu sortir entièrement de notre mémoire, nous éprouvâmes un sentiment de respectueuse admiration, à la vue du fleuve vénérable sur lequel flotta jadis le berceau de Romulus, et qui fut, depuis, témoin de tant de drames sanglants, de tant d'événements célèbres dans les fastes de l'histoire. Notre enthousiasme eut cependant quelque peine à reconnaître, dans les eaux bourbeuses du vieux Tibre, ce fleuve azuré, *cæruleus Thybris*, complaisamment chanté par Virgile. Plus sincères sur ce point, Ovide et Horace constatent la couleur jaunâtre que, déjà de leur temps, avaient ses flots limoneux.

Pendant que nous regardons le fleuve couler majestueusement, et que nous admirons le magnifique paysage, en amphithéâtre, dont sa courbe gracieuse forme les premiers plans, un vent glacial vient nous cingler le visage, — âpre caresse que nous envoie l'Apennin, bleui par l'éloignement, et dont les cimes neigeuses dentèlent l'horizon. Hâtons le pas, et, généreusement, passons condamnation sur l'erreur d'un grand artiste, sur ces anges bizarrement contournés et maniérés en leurs poses, dont le Bernin fut chargé d'orner le plus beau pont de Rome, à une époque où l'art en décadence confinait au rococo.

Puis, devant nous, sur l'autre rive, un monument de proportions gigantesques sollicite impérieusement l'attention : c'est l'antique mausolée d'Adrien, transformé plus tard en forteresse et en prison d'État, et aujourd'hui connu sous le nom plus riant de château Saint-Ange.

Architecte lui-même, — et jaloux de sa réputation d'artiste au point de faire mettre à mort Apollodore, coupable envers lui d'une simple épigramme, — l'empereur Adrien rêvait pour



PONT ET CHÂTEAU SAINT-ANGE (ancien môle d'Adrien)

sa sépulture un monument qui pût lutter de grandeur avec les tombes des Pharaons, et éclipser en magnificence le mausolée d'Auguste. Dans cette orgueilleuse et vaine pensée, il fit construire, et orner avec une richesse jusqu'alors inouïe, ce môle cyclopéen dont les ruines imposantes nous frappent encore d'étonnement.

Comme celles de tous les Césars, les cendres d'Adrien n'en furent pas moins jetées au vent, et nous verrons bientôt ce que devint son urne cinéraire : puis, un jour que les Goths de Vitigès assiégeaient furieusement son tombeau, — utilisé par Bélisaire

comme forteresse, — les admirables chefs-d'œuvre qui l'ornaient furent mutilés, et leurs débris lancés sur les assaillants, en guise de projectiles!... — Les papes firent le reste, prenant pour leurs basiliques ce qu'ils trouvèrent encore là de colonnes, de statues, de marbres et de métaux précieux. D'autres papes vinrent ensuite: l'un crénelant les murs et creusant des fossés, l'autre, établissant des bastions et des ponts-levis; celui-ci ajoutant une salle de jugement ou une chambre de torture, celui-là ouvrant une communication occulte entre le château-fort et le Vatican.

A tant de vicissitudes étranges, subies par le vieux môle d'Adrien, nombre de faits mémorables viennent s'ajouter encore. Le pape Jean X y fut retenu captif et mis à mort; — Benoît VI y mourut par la corde, et Jean XIV de faim; — plus de vingt pontifes souverains, parmi lesquels Grégoire VII et Alexandre VI, y cherchèrent un refuge contre leurs ennemis du dehors et, souvent aussi, contre leurs sujets révoltés: — Clément VII y trouva son salut, lors du sac de Rome par le connétable de Bourbon; — Arnaud de Bresse y fut enfermé, Caraffa étranglé, Crescence pendu; — César Borgia y fut emprisonné, et Christine de Suède vint, de ses mains royales, y pointer ses canons contre cette Villa Médicis devenue notre académie des beaux-arts, à Rome. On pourrait vous montrer encore l'endroit d'où Étienne VI fit jeter dans le Tibre le corps du pape Formose, déterré par son ordre, et la cellule dans laquelle, par représailles, les partisans de Formose firent étrangler le pape Étienne VI; — le corridor secret des Borgia et la terrasse où Michel-Ange tira, dit-on, le premier feu d'artifice connu; — les salles où Jules Romain peignit ses fresques hardies, et celles où Sixte-Quint enferma ses trésors et ses pierreries; — la prison de Canova, et celle de Cagliostro; — le sombre cachot de l'innocente et belle Cenci, et celui de ce *brigand de la ciselure,* — comme Gautier le nomme, — de ce spadassin de l'orfévrerie, toujours prêt à laisser le ciselet et le marteau pour la râpière; de ce " matamore doublé d'un homme de génie, „ qui fut Benvenuto Cellini.

Vous voyez bien que le château Saint-Ange méritait une digression de quelques instants. D'ailleurs, nous n'avons plus,

en le quittant, qu'à franchir le Borgo, — immortalisé par un chef-d'œuvre de Raphaël, — pour nous trouver en pleine place de Saint-Pierre, c'est-à-dire au cœur même de notre sujet.

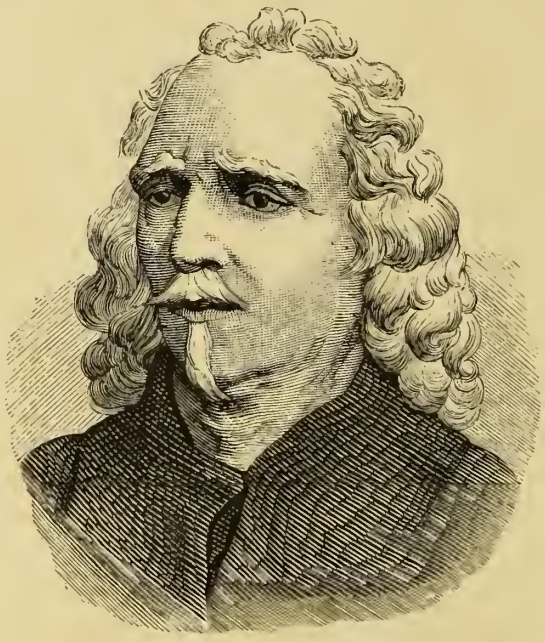
Arrivés là, le coup d'œil qui s'offre à nous est véritablement unique dans le monde! Autour de nous, et enserrant toute la place dans leurs bras de géants, les colonnades grandioses du Bernin, avec leur peuple de statues d'évêques, de martyrs, de saints et de docteurs de l'Église; à droite, — et précédé de la célèbre *scala regia*, tour de force du même architecte, — le Vatican, résidence des papes, avec ses appartements innombrables, ses jardins, son incomparable bibliothèque, ses chapelles, ses musées, les *stances* et les *loges* de Raphaël, la Sixtine de Michel-Ange; — au centre de la place, le fameux obélisque de Néron, et, à ses côtés, deux fontaines monumentales, blanches de l'écume de leurs eaux toujours jaillissantes; — en face, et comme fond à ce féerique tableau, la basilique immense, dont la coupole rayonnante se détache vigoureusement sur l'azur d'un ciel teint de pourpre et d'or!...

Procédons par ordre, et parlons, d'abord, des *Colonnades*.

L'idée de cette merveilleuse décoration architecturale avait, de tout temps, préoccupé les souverains pontifes qui régnèrent depuis l'époque où commença la construction de Saint-Pierre jusqu'au jour où elle fut achevée; mais c'est à Alexandre VII, — de la riche famille Chigi, — que revient l'honneur d'avoir enfin réalisé cette pensée de charité autant que de magnificence. N'oublions pas, en effet, que donner à la basilique ces abords dignes d'elle, c'était, en même temps, — pour les fidèles et pour les touristes, qui s'y rendent en foule, — créer d'utiles abris contre les ardeurs du soleil, en été, et contre les pluies si fréquentes à Rome, en hiver.

Quatre rangées de colonnes disposées circulairement, et distribuées en deux vastes bras symétriques, de chaque côté de la place, constituent maintenant trois allées couvertes; la plus large, au milieu, est réservée aux voitures, aux carrosses des prélats et des dignitaires de la cour pontificale; les deux autres, beaucoup plus étroites, sont destinées aux modestes piétons.

Ces deux bras recourbés forment ensemble une ellipse, interrompue seulement par deux échancrures, et dont le grand axe est parallèle à la façade du temple. Aux foyers de l'ellipse, les deux fontaines monumentales, et, au centre, l'obélique de Néron, dont nous aurons à vous conter l'histoire curieuse et l'émouvante translation. Entre Saint-Pierre et la place que nous venons de décrire, une autre place ayant la forme d'un trapèze régulier dont



LE BERNIN
(d'après un buste fait par lui-même.)

la façade de la basilique est la base, et qu'un prolongement du petit axe de l'ellipse partagerait en deux parties égales. D'un côté de cette seconde place, et suivant la déclivité du terrain, une galerie couverte venant se raccorder avec le bras gauche des colonnades, et de l'autre côté, symétriquement, la *scala regia*, sur laquelle s'ouvre la porte d'entrée du Vatican. Enfin, en avant de la place elliptique, une autre grande place, régulière, carrée, — appelée *Rusticucci*, — dont l'agrandissement nécessita la démolition d'un ravissant petit hôtel, — deux fois célèbre, —

puisqu'il avait été construit par Bramante et habité par Raphaël. — Pour les amateurs de statistique, nous ajouterons : que les colonnades du Bernin, construites en 1661, comprennent avec les annexes, 64 pilastres et 284 colonnes d'inégale grosseur, mais d'un tel diamètre, que trois hommes ont de la peine à entourer de

FONTAINE DE LA PLACE DE SAINT-PIERRE (côte droit)

leurs bras la plus petite d'entre elles ; que 140 statues, hautes de plus de 15 pieds, sont distribuées le long des balustrades ; que la surface de l'immense Colisée est beaucoup moins grande que celle de la seule place elliptique de Saint-Pierre, et que la masse de pierre travertine extraite pour la construction des colonnades cube un volume plus colossal encore que celui des matériaux em-

ployés à l'amphithéâtre Flavien; que la surface totale de la place Rusticucci, de la place en ellipse et de la place en trapèze, suffirait, dit-on, à loger, dans le plus bel ordre de bataille, une armée de cent mille hommes; enfin que colonnades et statues réunies coûtèrent un nombre d'écus romains équivalant à plus de vingt millions de notre monnaie!...

De même qu'en montant le bel escalier royal du Vatican *(scala regia),* on ne se douterait pas qu'il fut postérieurement ajouté, par le Bernin, à travers toutes les difficultés d'un emplacement ingrat, de même, — en admirant la merveilleuse ordonnance des colonnades de la place de Saint-Pierre, — on a de la peine à comprendre qu'une addition faite, après coup, par cet architecte, ait pu produire un si heureux rapport de proportions, une si parfaite harmonie entre ces constructions accessoires et la masse principale de la basilique.

En décrivant l'intérieur de Saint- Pierre, nous aurons à citer encore plus d'une œuvre remarquable du Bernin; mais nous donnerons, dès à présent, au lecteur français, une idée de la célébrité dont jouissait l'architecte des *Colonnades,* en lui rappelant que ce fut à lui qu'on adressa tous les plans, avec prière de les juger, de les modifier, et même de les refaire, lorsque Louis XIV et Colbert projetèrent l'achèvement du Louvre. En lui envoyant son portrait enrichi de superbes diamants, le roi écrivit à Bernin une lettre des plus flatteuses pour l'inviter à venir en France, et, en même temps, il suppliait le pape de lui céder son habile architecte:

„ Très-Saint-Père,

„ Votre Sainteté m'ayant déjà fait remettre deux dessins pour mon palais du „ Louvre, de la main d'un artiste aussi célèbre que le chevalier Bernini, je devrais „ plutôt la remercier de cette grâce que lui en demander une nouvelle. Cependant, „ comme il s'agit d'un palais qui sert depuis plusieurs siècles de résidence aux rois „ les plus zélés pour le Saint-Siége, parmi ceux de la chrétienté, je crois recourir „ à Elle en toute confiance. Je supplie donc Votre Sainteté, si son service n'en „ souffre pas, d'*ordonner* au chevalier Bernini de venir en France, pour y faire „ exécuter son projet. Votre Sainteté ne pourrait me faire une plus grande faveur, „ dans la circonstance actuelle. J'ajouterai même qu'elle n'obligera personne qui „ soit avec plus de vénération et plus cordialement que moi,

„ Très-Saint-Père
„ *Votre très-dévoué fils*
„ LOUIS. „

A Paris, ce 18 avril 1665.

A une telle lettre, signée d'un tel nom, il était difficile de répondre par un refus; Alexandre VII *ordonna* à son architecte de partir pour la France, et, après un voyage triomphal, le Bernin arriva enfin au Louvre, où il reçut, de la part du roi et de toute sa cour, l'accueil le plus empressé.

On n'est pas admis, pendant plusieurs années, dans l'intimité d'un souverain pontife, sans avoir appris son métier de courtisan: le Bernin, — qui excellait dans la sculpture autant que dans l'architecture, — demanda, avant tout, à faire le buste de Louis XIV, et, un jour que son royal modèle lui avait donné une assez longue séance en gardant la même attitude:

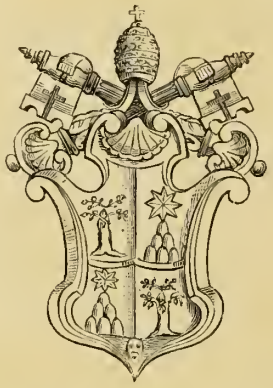
— Miracle! s'écria Bernin, un roi si actif est resté une heure sans remuer!...

Quant au projet de notre sculpteur-architecte pour l'achèvement du Louvre, on s'en occupait un peu mollement. Ce projet grandiose consistait à réunir (déjà en 1665) le Louvre aux Tuileries, par deux galeries parallèles, et à faire, en avant de la façade principale, une immense place qui se serait étendue jusqu'au Pont-Neuf. Au milieu de cette place, on aurait élevé une fontaine essentiellement décorative, de plus de cent pieds de haut, en forme de rocher, avec figures allégoriques de fleuves versant l'eau de leurs urnes dans un vaste bassin, — le tout couronné par une statue colossale du Roi-Soleil.

Ce beau projet du Bernin reçut à peine un commencement d'exécution: on en fit faire un très-coûteux modèle en grand; puis, on jeta les fondations de la façade d'entrée; Louis XIV posa solennellement la première pierre, et ce fut tout... — Recula-t-on, comme on l'a prétendu, devant l'énormité de la carte à payer? La cabale des envieux fut-elle, comme d'autres l'ont dit, plus forte que la volonté même du *grand* roi? D'après Voltaire, en son *Discours sur l'envie,* le Bernin se serait tout bonnement incliné devant le génie de Perrault, comme Serlio, dans une circonstance pareille, vis-à-vis de Pierre Lescot:

„ A la voix de Colbert, Bernini vint de Rome;
„ De Perrault dans le Louvre il admira la main,
„ Ah! dit-il, si Paris renferme dans son sein
„ Des travaux si parfaits d'un si rare génie,
„ Fallait-il m'appeler du fond de l'Italie! „

Toujours est-il que, prétextant des raisons de santé, — il était alors presque septuagénaire, — le Bernin revint à Rome, où il retrouva, jusqu'au moment de sa mort, le même accueil sympathique et la même faveur, auprès d'Alexandre VII et de ses successeurs, les papes Clément IX, Clément X et Innocent XI. Hâtons-nous d'ajouter que le Bernin n'était pas reparti de Paris les mains vides; il avait, au moment de quitter la France, reçu une gratification de 20,000 écus, une somme assez ronde pour ses frais de voyage, la promesse d'une rente de 6,000 francs pour lui, et une pension de 1,500 francs pour celui de ses fils



ARMES D'ALEXANDRE VII

qui l'avait accompagné à la cour de Louis XIV; sans compter un grand nombre de présents magnifiques.

Nous avons dit que les majestueuses colonnades de la place de Saint-Pierre furent commandées au Bernin par Alexandre VII; c'est pour cela que nous voyons, sculptées à chacun des frontons, les armes de ce pape, qui devient ainsi, pour quelques instants, notre justiciable. Voici, d'ailleurs, de quelle façon les Romains d'alors, — qui se vengeaient de leur oppression par les redoutables bouches de marbre de *Pasquino* et de *Marforio*, — commentaient le blason d'Alexandre VII:

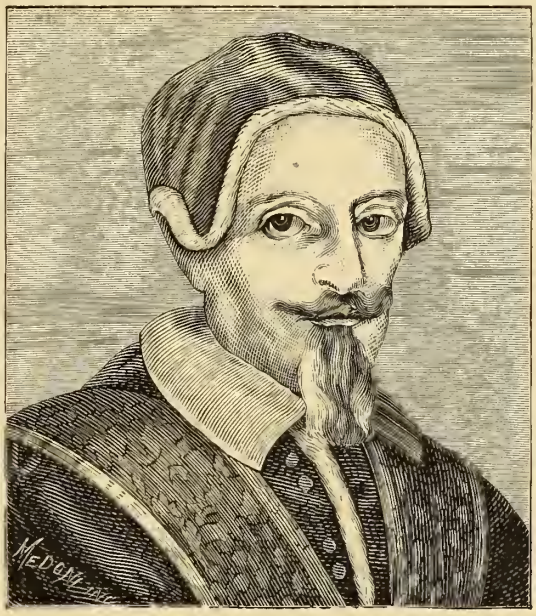
Dis-moi, Pasquino, — demande Marforio, — que signifient *la montagne, l'arbre* et *l'étoile* qu'on voit dans l'écusson des Chigi?

La montagne, — répond Pasquino, — est le calvaire où Rome souffre sa passion, et sur laquelle on se partage ses biens et ses dépouilles;

L'arbre, à la vérité, n'est pas la croix du Christ, mais celle du mauvais larron, sur lequel le népotisme d'Alexandre a cloué le peuple romain;

L'étoile, est une comète présageant la ruine de la ville, qui fut toujours, sous les Alexandre, mise à sac par les ennemis.

Le fait est que, — comme il arrive presque toujours en pareil cas, — Alexandre VII ne tarda pas à tromper toutes les espé-



ALEXANDRE VII (de la famille Chigi)
(d'après la collection de portraits de la *regia Calcografia.*)

rances que son élection avait fait concevoir. Lorsque, au dernier moment de sa longue agonie, Innocent X, de scandaleuse mémoire, avait voulu donner, *in extremis,* la pourpre à son petit-neveu à peine âgé de huit ans, la voix du cardinal Chigi s'était seule élevée, dans le Sacré-Collége, pour protester contre cet abus du népotisme; et, à quelque temps de là, le même cardinal, devenu pape, comblant de faveurs toute sa famille, coiffait ses propres neveux du chapeau si ardemment convoité, de nos jours, par certain évêque français!... — *Si fieri potest, transeat a*

me calix iste, avait dit aussi le futur pape, au conclave; puis, en prenant possession du Vatican, il avait fait placer son cercueil à côté de son lit. Et tandis que les naïfs s'en allaient vantant partout sa modestie, son humilité, son mépris des grandeurs, son renoncement aux choses de ce monde, Alexandre s'enfermait, des heures entières, avec son cordonnier, pour discuter avec chaleur sur les magnifiques broderies d'or des mules qu'il devait chausser, pour son couronnement.

Si bien que, dès qu'il fut mort, le peuple résuma son règne dans cette épitaphe: " Ci-gît Alexandre, septième du nom, dernier en sagesse, premier en orgueil, très-grand... par le Pontificat, très-excellent... pour ses neveux. — ...Né à Sienne (en 1599), de la lune, et non sans cause, il se disait cousin; car, émule en tout du grand Turc, pour mieux remplir sa main rapace, il se fit aussitôt musulman. Appelé Fabius au baptême, il temporisa toujours pour le bien, et se garda surtout de restituer. Jeune, il fut le protégé des jésuites; volant ensuite de ses propres ailes, grâce à la seule hypocrisie, il sut s'élever aux honneurs. Après avoir exercé diverses légations, créé cardinal par Innocent X, il se couvrit d'une peau de brebis pour arriver au trône pontifical; et là, de peur que le monde ne reposât à l'ombre du chêne qui ornait ses armoiries, il l'arracha de son blason et n'y voulut que les montagnes. — ....Le seul bien qu'il fit à Rome consista dans des démolitions (entre autres celles que nécessita la construction du bel hôtel Chigi, au coin de la place Colonna et du Corso); il accabla, pour ainsi dire, le peuple sous le faix des impôts, ne se montra prodigue que de l'argent d'autrui, et ne dépensa pas un *baïoque* (à peu près un sou) du sien — ... Il mourut enfin de la pierre, en 1667. „ Forcément, nous avons dû abréger un peu, et surtout atténuer l'énergie de certaines expressions, en renvoyant au *Pasquino et Marforio,* de M. Mary Lafon, ceux qui voudraient avoir l'épitaphe complète. Ils y trouveront encore plus d'une pièce curieuse et au moins aussi édifiante.

Pour nous autres, Français, ce qu'il importe surtout de retenir du règne d'Alexandre VII, c'est la querelle de ce pontife avec Louis XIV, — querelle qui faillit tourner à l'aigre, comme on va le voir, en dépit de tout le miel contenu dans la lettre,

que nous avons citée de ce monarque au pape, pour le prier de lui prêter le Bernin. Le lecteur nous saura gré de laisser la parole, pour ce récit, à l'historien dont le centenaire vient de raviver si ardemment les passions dans les camps opposés.

Le duc de Créqui, ambassadeur de Louis XIV auprès du pape Alexandre VII (en 1652, c'est-à-dire, trois ans, au plus, avant la fameuse lettre) avait, — dit Voltaire, — révolté les Romains par sa hauteur : ses domestiques, gens qui poussent toujours à l'extrême les défauts de leur maître, commettaient dans Rome les mêmes désordres que la jeunesse indisciplinable de Paris, qui se faisait alors un honneur d'attaquer le guet, toutes les nuits. — Qelques laquais du duc de Créqui s'avisèrent donc de charger, l'épée à la main, une escouade des Corses, de la garde du pape. Tout le corps des Corses, offensé, et secrètement animé par D. Mario Chigi, frère d'Alexandre VII, qui haïssait le duc de Créqui, vint en armes assiéger la maison de l'ambassadeur. Ils tirèrent sur le carrosse de l'ambassadrice, qui rentrait alors dans son palais; ils lui tuèrent un page, et blessèrent plusieurs domestiques. Le duc de Créqui sortit de Rome, accusant les parents du pape, et le pape lui-même, d'avoir favorisé cet assassinat.

Alexandre VII différa tant qu'il put la réparation, *persuadé qu'avec les Français il n'y a qu'à temporiser, et que tout s'oublie:* il fit pendre un Corse et un sbire, au bout de quatre mois, et il fit sortir de Rome le gouverneur, soupçonné d'avoir autorisé l'attentat; mais il fut consterné d'apprendre que le roi menaçait de faire assiéger Rome; qu'il faisait déjà passer des troupes en Italie, et que le maréchal du Plessis-Praslin était nommé pour les commander. — L'affaire était devenue une querelle de nation à nation, et le roi voulait faire respecter la sienne. Le pape, avant d'accorder la satisfaction qu'on demandait, implora la médiation de tous les princes catholiques; il fit ce qu'il put pour les animer contre Louis XIV; mais les circonstances n'étaient pas favorables à Alexandre VII : l'Empire était attaqué par les Turcs; l'Espagne était embarrassée dans une guerre peu heureuse contre le Portugal. La cour romaine ne fit qu'irriter

le roi, sans pouvoir lui nuire. Le parlement de Provence cita le Pape, et fit saisir le comtat d'Avignon. “ Dans d'autres temps, les excommunications de Rome auraient suivi ces outrages; mais c'étaient des armes usées et devenues ridicules: il fallut que le pape pliât. Il fut forcé d'exiler de Rome son propre frère (Mario); d'envoyer son neveu le cardinal Chigi, en qualité de Légat *a latere,* faire satisfaction au roi; de casser la garde corse, et d'élever dans Rome une pyramide, avec une inscription qui contenait l'injure et la réparation. „

Hâtons-nous d'ajouter que Louis XIX ne garda pas longtemps rancune à la cour de Rome; il commença par rendre au pape, le 15 février 1665, la ville et le comtat d'Avignon, saisis et réunis à la couronne de France, par arrêt du parlement de Provence, en date du 26 juillet 1663; puis, sous le pontificat de Clément IX (Rospigliosi), successeur d'Alexandre VII, il laissa abattre la pyramide commémorative de l'affaire des Corses.

Suivant l'ingénieux rapprochement trouvé par Victor Hugo,— dans son admirable et patriotique ouvrage du *Rhin,* — lorsque, après l'offense faite au duc de Créqui, son ambassadeur, Louis XIV fit bannir les Corses de Rome, il ne se doutait pas que, moins d'un siècle et demi plus tard, un autre Corse, Napoléon Buonaparte, exilerait de France les Bourbons!...

PLACE DE SAINT-PIERRE. — LE VATICAN. — LA BASILIQUE.

SIXTE-QUINT (Félix Peretti, de Montalto)
(d'après la collection de portraits de la *regia Calcografia*)

II.

Obélisque de la place Saint-Pierre. — Un architecte bien inspiré. — Un joujou pour le pape. — Une journée d'émotions. — Sixte-Quint et Fontana. — Heureuse désobéissance d'un matelot. — Histoire d'un monolithe. — Cent mille boisseaux de lentilles. — Un cirque romain. — Singulières choses qu'on y voyait. — Voué au nombre *cinq*. — Evêque à bon marché. — Princesse et blanchisseuse. — Un poignet pour dix mille écus.

Pour compléter notre description de la place de Saint-Pierre, nous avons à parler maintenant de l'obélisque qui en fait un des principaux ornements. Les détails dans lesquels nous croyons utile d'entrer, à ce sujet, ne seront peut-être pas lus sans intérêt par ceux qui auront l'indulgence de nous suivre dans nos investigations. On peut, ce nous semble, sans prétentions, parler histoire, science, — même, — et archéologie, entre gens du monde, tout en évitant les broussailles et les obscurités familières au lourd pédantisme germanique. — Essayons.

Pendant leur domination en Égypte, — cette terre classique des monolithes de granit rose, — les Romains firent enlever, et transporter dans leur capitale, plusieurs obélisques célèbres, ornés d'inscriptions hiéroglyphiques en l'honneur des dieux et des rois égyptiens. Et comme si ce n'était pas assez de tous les obélisques alors existants, à Thèbes, à Héliopolis, et dans les principales villes d'Égypte conquises par leurs armes, les vainqueurs firent tailler et orner sur place un certain nombre de ces monolithes, — reconnaissables, cette fois, à ce que des hiéroglyphes n'y furent point gravés, ou que, du moins, ces sortes d'inscriptions, quand on y en mit, furent uniquement consacrées à la plus grande gloire des empereurs romains.

L'empereur Auguste fit, le premier, conduire d'Égypte à Rome deux obélisques, dont l'un fut élevé au centre du Grand-Cirque *(circus maximus)*, tandis que l'autre allait prendre place au Champ-de-Mars. Et il en arriva ainsi un grand nombre, depuis le règne du successeur de César jusqu'au temps de Constance, qui fit ériger le dernier, vers le milieu du quatrième siècle.

Mais, — le temps et les hommes ayant à l'envi fait leur œuvre de destruction, — de tous ces obélisques, qui contribuèrent à l'embellissement de l'ancienne Rome, un seul était debout, à l'époque où remonte notre récit, et encore disparaissait-il alors si profondément sous les ruines, et sous l'exhaussement naturel du sol, qu'il était devenu impossible de lire l'antique dédicace inscrite sur son piédestal enfoui. — On devine aisément que ce tenace et dernier survivant de toute une race de géants granitiques n'était autre que notre obélisque, c'est-à-dire celui qu'on admire encore aujourd'hui sur la place de Saint-Pierre.

Ce fut le pape Sixte-Quint qui, — reprenant un projet caressé, dit-on, par presque tous ses prédécesseurs, depuis Nicolas V, — le mena heureusement à bonne fin, grâce à son indomptable énergie, à son inépuisable trésor du château Saint-Ange, et, surtout, à la grande habileté d'un ingénieur-architecte, Dominique Fontana, qui est au pontificat de Sixte-Quint ce que fut le Bernin au règne d'Alexandre VII.

Les circonstances dans lesquelles ce Dominique Fontana devint tout puissant, à la cour de Sixte-Quint, méritent d'être rapportées.

Sous le pontificat de Grégoire XIII, certain disciple de François d'Assises, — en dépit du vœu de pauvreté qui lie ceux de son ordre, — menait grand train à Rome, faisant construire, presque dans le même temps: à Sainte-Marie-Majeure, en l'honneur de la crèche de l'enfant Jésus, la magnifique chapelle *del Presepio;* à la mémoire de Nicolas IV, qui avait été supérieur général des Franciscains, un riche mausolée; et, pour son usage particulier, près de la même basilique, un palais somptueux, sur le mont Esquilin. — Ce que voyant, Grégoire XIII avait supprimé net la pension attribuée par son prédécesseur, Pie V, à notre moine prodigue, en le créant cardinal. — Sous le coup de cette disgrâce imprévue, l'ordre allait être aussitôt envoyé à l'architecte de suspendre tous les travaux si bien commencés, lorsque celui-ci accourut chez son client:

— Que Votre Éminence, dit-il, se rassure, et me permette, en attendant des jours meilleurs, de consacrer à la continuation de nos grands projets ma fortune personnelle et tout mon crédit. J'ai foi dans l'étoile de Votre Éminence!

A quelque temps de là, le disciple de François d'Assises, cardinal de Montalto, devenait pape sous le nom de Sixte-Quint, et, en récompense de tout son dévouement, Dominique Fontana était nommé architecte en chef de la cour pontificale.

Un des premiers soins de Sixte-Quint et de son fidèle Fontana fut, avons-nous dit, de faire enlever l'obélisque qui ornait autrefois, — comme nous l'expliquerons bientôt, — le cirque de Caligula et de Néron, et de le faire transporter au milieu de la place de Saint-Pierre. En vain fit-on, de vive voix ou par écrit, de nombreuses et pressantes démarches auprès de Sixte-Quint, pour le détourner de son projet; le pape et son architecte avaient réponse à tout, réfutaient par des chiffres toutes les objections, dont les principales étaient basées sur l'énormité de la dépense à faire et du poids à soulever, — le fût seul de l'obélisque pesant, disait-on, près de douze mille palmes cubes!

Habitué à briser toutes les résistances, Sixte-Quint, — qui venait d'inaugurer son règne par des actes d'une féroce énergie, — se montra inébranlable dans sa résolution. De son côté, Fontana avait imaginé un moyen ingénieux pour faire pénétrer,

de plus en plus, dans l'âme du pape, l'ardente conviction: il venait s'enfermer, au Vatican, dans le cabinet de travail de Sixte-Quint, et faisait manœuvrer devant-lui un élégant petit modèle du grand appareil dont il avait déjà calculé la puissance irrésistible, — modèle très-complet, avec tout son arsenal d'armatures de fer, de treuils, de poulies, de moufles, de cabestans, et à l'aide duquel il soulevait, couchait et relevait à son gré, aux yeux du pape émerveillé, un obélisque en miniature.

On se mit donc activement à creuser les fondations profondes, à y engloutir des montagnes entières de pierres, de chaux et de pouzzolane, sur un pilotis fait d'énormes poutres des bois les plus résistants; à fabriquer les cordages, à abattre les arbres des forêts, à élever les échafaudages, à forger les barres de fer, les pieux, les cercles et les étriers; à fondre enfin et à graver les médailles commémoratives, à l'effigie de Sixte-Quint.

Quant aux pouvoirs conférés à Fontana, pour ces travaux préparatoires, il était difficile d'en rêver de plus étendus. Une bulle, datée du mois d'octobre 1585, l'autorisait à se servir d'autant d'ouvriers de toute profession et d'autant de matériaux de toute sorte qu'il le jugerait nécessaire; — à prendre, dans Rome et ses environs, tous les vivres dont il aurait besoin pour son propre usage et pour celui de ses hommes, comme aussi tous les fourrages pour les animaux dont il se servirait; — à faire abattre tous les arbres à sa convenance, et même toutes les maisons qui pourraient gêner la manœuvre, dans le voisinage de l'emplacement que devait occuper l'obélisque; — avec injonction formelle à tous les sujets du Saint-Siége, de quelque rang qu'ils fussent et sous peine d'une amende de cinq cents ducats, d'avoir à assister et soutenir Fontana et tous ses agents, en cas de besoin, sans aucun retard ou excuse, envers et contre tous: *contrariis nonobstantibus quibuscumque!..* — On voit que Sixte-Quint ne marchandait pas les moyens d'action à son architecte.

On était arrivé au printemps de l'année 1586. Le matin du 30 avril, jour fixé pour l'émouvante solennité du transport de l'obélisque, les employés, contre-maîtres et ouvriers, qui devaient y prendre part, furent introduits, dès l'aube, dans l'enceinte, et répartis aux différents postes qui leur avaient été assignés. Presque en même temps, on y voyait entrer la sombre

escouade des sbires conduits par le bourreau, et chargés de faire respecter la terrible ordonnance par laquelle Sixte-Quint interdisait, *sous peine de mort,* à tous les assistants, pendant toute la durée de l'opération, de troubler d'une façon quelconque le silence indispensable pour que les ordres donnés par Fontana pussent être distinctement entendus. Dans le même but, toutes les rues environnantes avaient été barrées avec soin et militaire-

DOMINIQUE FONTANA
(d'après une fresque du Vatican)

ment occupées, en prévision de la foule immense que ne devaient pas manquer d'attirer, ce jour-là, sur la place de Saint-Pierre, la splendeur et l'étrangeté d'un tel spectacle. Aucun obélisque n'avait, en effet, été érigé à Rome, depuis plus de douze siècles.

Voici, maintenant, d'après Fontana lui-même, comment était réglée la manœuvre. “ Toutes les fois, dit-il, qu'ils entendraient sonner de la trompette, chacun des contre-maîtres devait faire tourner rapidement le cabestan placé sous sa surveillance; mais lorsqu'ils auraient entendu le son de la cloche, tous devaient

s'arrêter instantanément. — Dans une enceinte réservée à cet effet, se tenait le chef des charretiers, avec vingt chevaux vigoureux, gouvernés par autant d'hommes, et destinés à remplacer, suivant les besoins du service, les chevaux attelés aux cabestans. En outre, j'avais distribué sur la place de Saint-Pierre dix-huit hommes expérimentés, avec mission d'aller et de venir en tous sens, pour s'assurer si tout allait bien et se passait en bon ordre. — De plus, une compagnie de vingt hommes était chargée de porter des cordes, moufles, poulies et autres objets de rechange, partout où cela deviendrait nécessaire. J'agis ainsi afin d'empêcher qu'aucun de ceux qui étaient commis au soin de faire mouvoir les cabestans n'abandonnât son poste, pendant la manœuvre, et ne causât aucune confusion. — Trente hommes devaient surveiller et garder l'échafaudage, sous lequel étaient placés douze charpentiers, avec ordre d'enforcer des coins sous l'obélisque, au fur et à mesure qu'il serait soulevé. Je mis trente-cinq ouvriers pour manœuvrer les trois leviers établis du côté du couchant, au pied de l'obélisque; à ceux en face, au nombre de deux, il y avait dix-huit hommes, avec un petit cabestan manœuvré à bras.

" Tous étant ainsi disposés et attentifs, j'exhortai chacun à exécuter ce qu'il avait à faire, et je donnai le signal au trompette. Dès que le bruit de son instrument se fut fait entendre, la manœuvre commença avec les cinq leviers susdits, quarante cabestans, neuf cent-sept hommes et soixante-quinze chevaux. Dans ce premier effort, il sembla que la terre tremblait: l'échafaudage fit un grand fracas, se serrant de toutes parts sous la tension qui pressait les bois les uns contre les autres. L'échafaudage n'ayant fléchi nulle part, en dépit du craquement entendu, et personne n'ayant éprouvé le moindre mal, chacun reprit courage. Je fis arrêter, au moyen du son de la cloche.

" C'est ainsi, qu'à la suite de douze reprises, le fût de l'obélisque se trouva soulevé d'une hauteur suffisante pour placer dessous le traîneau et arracher les dés de métal qui le portaient. On le laissa reposer, à cette élévation, sur des troncs d'arbres très-durs, et sur des coins en bois et en fer. „

Les travaux recommencèrent, dans des conditions analogues, en mai et en juin; on les interrompit, pendant les mois de

juillet et d'août, à cause des fortes chaleurs; et, le 10 septembre 1586, au coucher du soleil, *après cinquante-deux reprises,* l'obélisque se dressait enfin droit sur son piédestal. — Aussitôt, avec plusieurs mortiers, le signal fut donné au château Saint-Ange, dont toute l'artillerie se mit à répondre par des décharges réitérées, et la ville entière fut dans la joie. Tous les tambours et tous les trompettes de Rome accoururent à la maison de l'architecte, faisant entendre des fanfares, au milieu des applaudissements de la foule; en outre, Fontana fut créé noble romain et chevalier de l'Éperon d'Or; dix brevets de chevalier de l'ordre de Notre-Dame de Lorette furent mis à sa disposition, pour qu'il les distribuât à son gré; on lui constitua une rente de 2,000 écus d'or, transmissible à ses héritiers; il reçut, comptant, 5,000 autres écus d'or, et abandon complet lui fut fait de tous les matériaux, bois, fers, cordages, outils, engins, etc., qui avaient servi au transport de l'obélisque, cadeau représentant à lui seul plus de cent mille francs de notre monnaie. Décidément, notre architecte avait eu raison de croire à l'étoile du moine de saint François.

Nous venons de voir quels honneurs et quelles récompenses de toute nature valut à Fontana la réussite de son entreprise; mais la prévoyante sollicitude de Sixte-Quint pour son architecte serait allée plus loin encore, au dire de Bellori. Cet élogieux biographe de Fontana nous apprend, en effet, que, redoutant un insuccès, le pape avait secrètement ménagé à son protégé les moyens de se soustraire, par une fuite assurée, au ressentiment de ses ennemis et à la fureur de la multitude. Les meilleurs chevaux des écuries pontificales, placés non loin de l'enceinte des travailleurs, attendaient, tout sellés, Fontana et ses aides, pour les emporter rapidement, en cas d'échec, hors des États de l'Église.

La précaution n'était, d'ailleurs, pas aussi inutile qu'on serait tenté de le croire; car, en dépit de tous les profonds calculs des ingénieurs, l'opération fut, un instant, gravement compromise. Tous les cabestans tournaient à la fois, et l'obélisque commençait à se dresser, sous ce puissant effort général, quand on s'aperçut, avec effroi, que les cordages, tendus à l'extrême et desséchés par le frottement, menaçaient de s'enflammer, en

laissant l'énorme monolithe retomber de tout son poids sur le sol, où il se fût inévitablement brisé en éclats. — Que faire?... Que devenir?... Fontana et les siens se regardent éperdus et l'émotion des spectateurs est à son comble; mais une voix s'élève tout à coup de la foule immense, criant, au milieu d'un silence de mort:

— Mouillez les cordages! — de l'eau aux cordes! *(acqua alle funi)* — Du vin aux hommes! *(vino agli uomini)*.

Le conseil était bon et, chose surprenante, il fut suivi avec empressement; mais tandis que l'obélisque, désormais hors de danger, reprenait sa marche ascendante, les sbires se précipitaient dans l'enceinte, s'emparaient de l'audacieux qui avait poussé l'exclamation, et déjà la hache du bourreau se levait sur sa tête, lorsqu'un signe du pape ordonna qu'on suspendît l'exécution, et que le coupable lui fût amené. — Celui-ci, mis aussitôt en présence de Sixte-Quint, — et sans se laisser déconcerter par le redoutable pontife plus qu'il n'avait tremblé devant le bourreau, déclara tranquillement se nommer Guillelmo Bresca, être né à San Remo, et y exercer la profession de marin.

— Vous savez, lui demanda alors Sixte-Quint, de quelle peine mon ordonnance, partout affichée depuis plusieurs jours, punit l'acte que vous avez commis?

— Ce que je sais, répliqua fièrement Bresca, c'est qu'au péril de ma vie j'ai arraché à une mort certaine tous les travailleurs que l'obélisque allait écraser dans sa chute!...

Frappé de l'à-propos et de l'énergie de la réponse du matelot génois, le pape parut réfléchir un moment; puis, d'un air aimable qui lui était si peu familier:

— Mon fils, dit-il, vous avez montré à la fois, dans cette circonstance critique, une rare présence d'esprit et un courage inspiré. Quelle récompense voulez-vous de nous, pour le service que vous venez de nous rendre?

— Aucune pour moi, répondit Bresca; mais, pour mes compatriotes de la Rivière de Gênes, où croissent des palmiers superbes, je demande la fourniture des rameaux dont on se sert, pendant la semaine sainte, pour la procession solennelle dans la basilique de Saint-Pierre.

— Accordé, dit le pape, et à perpétuité, sous notre règne et celui de nos successeurs!

Et voilà pourquoi, depuis le pontificat de Sixte-Quint, c'est-à-dire depuis près de trois siècles, toutes les palmes employées par la cour de Rome, le dimanche des Rameaux, viennent, cha-

OBÉLISQUE DE LA PLACE DE SAINT-PIERRE

que année, de ce pittoresque petit village de San Remo, où naquit Bresca.

En outre de ses nombreux mérites, de ses dimensions grandioses, de son parfait état de conservation, des sommes considérables et des prodigieux efforts que coûta sa translation, l'obélisque de la place de Saint-Pierre emprunte des souvenirs qu'il

rappelle une valeur plus grande encore. Nous allons donc redire quel rôle il joua dans la Rome impériale, quelle place il y occupa, et d'où lui vint ce nom, — qu'il a gardé — d'*Obélisque de Néron*. Notre récit recevra, du même coup, son complément nécessaire : après avoir rappelé que les empereurs, une fois maîtres de l'Égypte, traitèrent les obélisques de ce pays comme certains vainqueurs ont, récemment, traité nos pendules, il nous restait, en effet, à expliquer dans quel but les Romains prirent la peine d'emporter chez eux, à grands frais, des objets si encombrants, et qu'ils n'espéraient assurément pas pouvoir loger sur leurs cheminées...

Nous savons bien que l'obélisque d'Auguste marquait les heures, aux splendeurs du soleil d'Italie; mais c'est en plein Champ-de-Mars qu'il fallut placer cette monstrueuse pendule. Ce fut d'ailleurs, — croyons-nous, — le seul monolithe égyptien qui servit de gnomon; tous les autres furent employés à orner ces cirques fameux, aimés des Césars, et qui faisaient partie intégrante de la vie du peuple romain.

Tel fut aussi le sort de notre obélisque. Pline nous apprend qu'il fut taillé en Égypte, sur le modèle de celui qui avait été érigé par Nuncoré, fils de Sésostris. La cale du navire qui le conduisit à Rome, en remontant le Tibre avec peine, était si vaste, qu'elle put contenir plus de cent mille boisseaux de lentilles, dont il fut fait des largesses au peuple-roi. Pline nous dit encore que c'est Caïus Caligula qui fit transporter au milieu de son cirque l'obélisque du Vatican.

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, quelques généralités sur les cirques des anciens sont ici nécessaires, et peut-être ne seront-elles pas dépourvues d'intérêt, en un temps où les courses sont plus que jamais en faveur.

Les cirques romains, d'une forme oblongue très-accentuée, — et dont la longueur était jusqu'à cinq fois plus considérable que la largeur, — comprenaient, en général, à l'une des extrémités du grand axe, la masse principale des bâtiments *(oppidum)*, avec les remises et les écuries *(carceres)*, dans lesquelles on renfermait les chevaux et les chars, avant chaque course. Ce massif de con-

structions se terminait par deux tours ou pavillons, assez semblables au pavillon central où se trouvait la loge de l'empereur et de la famille impériale. — C'est dans ces pavillons que prenaient place les consuls, les sénateurs et les principaux fonctionnaires de l'empire ; les préteurs donnaient aussi, le plus souvent, de cet endroit, le signal du départ. — Tout le reste du vaste amphithéâtre était destiné au peuple, qui se pressait sur plusieurs rangs de gradins, dont le plus bas avait une hauteur suffisante pour que les spectateurs n'eussent rien à redouter des chevaux ou des chars ; dans ce but, on creusait même quelquefois, entre le premier rang de gradins et la piste, un *euripe* ou sorte de canal rempli d'eau. Tout autour du cirque, sous les gradins étagés en amphithéâtre, de hautes et larges voûtes facilitaient une libre circulation à plusieurs milliers de personnes, et leur offraient un abri, en cas de mauvais temps.

La porte principale *(porta triumphalis)* était au centre de la façade de l'*oppidum ;* c'est par là que passait la pompe triomphale, quand elle venait faire le tour de l'arène, au commencement des jeux du cirque. En face, et latéralement, d'autres portes, en grand nombre, permettaient à la foule d'entrer et de sortir commodément, sans encombre. Une de ces portes, nommée *libitinensis,* servait à emporter hors du cirque les conducteurs des chars et les cavaliers blessés... ou tués.

Un petit mur, — de cinq ou six pieds de haut, sur dix ou douze de large, — séparait l'arène en deux parties symétriques, et avait, à cause de cela, reçu le nom de *spina,* — épine ou arète. A chaque extrémité de la *spina,* et sur un piédestal un peu plus élevé, se trouvaient les bornes *(metæ),* dont les concurrents devaient faire sept fois le tour. Des œufs, d'un métal précieux, et voués à Castor, — qui façonna, dit-on, le cheval à la course, — surmontaient ces bornes en marbre blanc, recouvertes de dorures éclatantes. Toute la *spina* était, d'ailleurs, ornée avec un soin extrême. On y voyait : de distance en distance, les autels des dieux puissants *(potentium),* des dieux lares *(larium)* et des dieux forts *(valentium) ;* entre ces riches édicules, les colonnes dédiées à Cérès, à Tuteline, à Neptune-Équestre, — qui fit présent du cheval aux hommes ; — sur une table de porphyre, les palmes

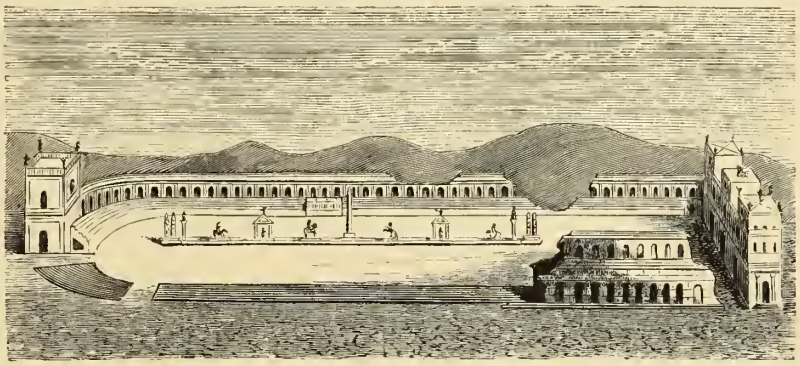
et autres récompenses qui attendaient l'heureux vainqueur; et, au-dessus, la statue de la Fortune ou celle de la Victoire, les ailes étendues, et tenant dans ses mains une de ces couronnes qui, suivant l'expression d'Horace, mettaient le triomphateur au rang des dieux!... — Enfin, au milieu de la *spina,* se dressait quelque majestueux obélisque égyptien, terminé par un globe de bronze doré ou par un disque d'argent, suivant qu'il était consacré au Soleil ou à la Lune.

Tout amphithéâtre qui se respectait un peu avait au moins un et, assez souvent, deux de ces monolithes; et c'est ainsi que pyramidait orgueilleusement notre obélisque, sur la *spina* du fameux cirque de Caligula et de Néron.

Caïus César, — à qui une plaisanterie des soldats, au sujet de sa chaussure, valut ce surnom de *Caligula* que l'histoire lui a conservé, — avait fait établir le cirque du Vatican en mémoire de sa mère, dont il voulait qu'on portât triomphalement l'image comme celle des Dieux, en parsemant l'arène, pour cette solennité, de vermillon et de poudre d'or!... — En outre des courses de chevaux et de chars, il y donna des combats de gladiateurs, auxquels des jeux africains ou troyens servaient d'intermèdes, en prolongeant ainsi le spectacle depuis le matin jusqu'au soir. — C'est encore là qu'avaient, probablement, lieu ces étranges luttes d'éloquence grecque et latine, où les derniers, parmi les vaincus, étaient obligés, — rapporte Suétone, — d'effacer les plus détestables de leurs élucubrations avec une éponge... ou avec leur langue *(spongia linguave delere),* à moins qu'ils ne préférassent recevoir des férules ou être plongés dans le Tibre *(nisi ferulis objurgari aut flumine proximo mergi maluissent).*

Et ce n'étaient pas les seules excentricités, les seules mauvaises plaisanteries de ce *fumiste* couronné. Un jour, importuné par les clameurs de ceux qui, dès l'aube, envahissaient le cirque pour s'emparer des places gratuites, il les envoyait chasser à grands coups de bâtons, occasionnant par cette brutalité une effroyable bousculade dans laquelle une foule de gens furent étouffés ou écrasés. — Un autre jour, au moment le plus intéressant des jeux du cirque, il ordonnait qu'on retirât les tentes qui proté-

geaient les spectateurs contre les ardeurs du soleil, et défendait que personne ne sortît, sous n'importe quel prétexte. — Tantôt, à la place des courses ou des luttes ordinaires, il faisait amener dans l'arène des bêtes efflanquées, entièrement épuisées, et leur donnait pour adversaires les plus vieux des gladiateurs hors de service, surtout ceux qu'il savait atteints de quelque infirmité plus ou moins ridicule ou repoussante. Et tantôt, il faisait marquer au fer rouge, et livrer aux bêtes les plus terribles, des citoyens distingués, dont le seul crime était d'avoir critiqué un de ses spectacles. Pour ce même fait, il en enferma plusieurs dans des cages où ils étaient obligés de se tenir à quatre pattes, et il en



CIRQUE DE CALIGULA ET DE NÉRON

fit scier d'autres par le milieu du corps. L'un d'eux, chevalier romain, ayant protesté de son innocence, il ordonna qu'on lui coupât la langue avant de le mettre à mort.. — Puis, c'était l'intendant de ses spectacles qu'il faisait rouer de coups, jusqu'à ce qu'il en mourût; ou bien un poëte qu'on brûlait par son ordre, au milieu de l'amphithéâtre, à cause d'un vers qui avait déplu au César imbécile. — *Ita fieri, ut se mori sentiat:* qu'il soit frappé de telle sorte qu'il se sente mourir! disait Caligula, en désignant une de ses victimes; et enfin, irrité de voir le peuple être d'un avis contraire au sien, à propos d'une représentation, il prononça ces paroles qui l'ont cloué au pilori de l'Histoire: *Utinam populus romanus unam cervicem haberet!* Plût aux Dieux que le peuple romain n'eût qu'une tête!...

On croit rêver, en relisant, dans l'auteur des *Douze Césars*, le récit de ces atrocités; et pourtant, l'odieux chez Caligula le cédait au ridicule; souvent, — nous dit son biographe, — il endossait des casaques bigarrées, couvertes de pierreries, et se montrait ainsi en public, avec des manches et des bracelets. Quelquefois, il s'affublait de robes de soie traînantes, et chaussait des brodequins de femme. D'ordinaire, il paraissait avec une barbe d'or, tenant en main les insignes des Dieux: la foudre, le trident ou le caducée. On le vit même avec les attributs de Vénus.

Nous avons vu que le cirque du Vatican avait eu un autre parrain; seulement, après Caligula on peut tirer l'échelle, même quand il s'agit d'un monstre tel que Néron: à une folie où un meurtre près, les deux Césars se valent. Aussi bien, nous en avons dit assez pour faire comprendre de quels faits le monolithe de Fontana fut le témoin, à combien d'extravagances et de crimes il dut se trouver mêlé. Mais, — suivant le proverbe, — quand il est vieux, le diable se fait ermite: par la grâce de Sixte-Quint, notre obélisque, aujourd'hui repentant et converti, reniant les jeux sanglants du cirque et les cendres de Néron, dont son faîte était orné, porte haut dans l'azur la croix du Christ, à son sommet, devant la basilique de Saint-Pierre; les bons catholiques assurent même que lorsqu'on récite le *pater* et l'*ave*, en passant à côté de lui, on gagne une indulgence de dix ans et de dix quarantaines.

Il n'y a que le premier pas qui coûte: après l'obélisque, si bien conservé, de Caligula et de Néron, Sixte-Quint et ses successeurs relevèrent tous ceux dont il fut possible de déterrer les morceaux et d'opérer la reconstitution. C'est ainsi que, de nos jours, on voit, à Rome, tant d'obélisques: à Saint-Jean de Latran, et devant la Chambre des députés; sur la place Navone, et à côté du palais Quirinal; au Monte-Pincio, et à la villa Mattei; devant le panthéon d'Agrippa, et place de la Minerve; à Sainte-Marie-Majeure, et à la Trinité-des-Monts.

À lui seul, et sous son règne assez court, Sixte-Quint en a fait relever jusqu'à cinq. Le nombre cinq semble, d'ailleurs, avoir été particulièrement affectionné par ce Pontife: il fut Sixte, *cin-*

quième du nom, régna *cinq* ans, construisit *cinq* fontaines, répara *cinq* ponts, ordonna aux meuniers de n'entrer à Rome qu'avec *cinq* mules, laissa *cinq* millions d'écus dans le trésor du château Saint-Ange et *cinq* mille mesures de blé dans les greniers publics, créa *cinq* cardinaux, et redressa *cinq* obélisques!...

Sixte-Quint ne borna pas son ambition à redresser des obélisques; il s'est surtout fait une réputation de grand redresseur d'abus. Dans le domaine de la Foi, comme dans celui de son pouvoir temporel, il poursuivit ardemment et parvint à réaliser plus d'une réforme utile, rétablissant partout, avec une main de fer, l'ordre et l'économie dans l'administration, la discipline et la moralité dans les couvents, la sécurité dans ses États infestés par le brigandage. Mais, tout en rendant justice aux qualités de premier ordre qui distinguèrent ce pape, à son goût pour les arts, à son zèle pour les embellissements de Rome, nous ne saurions oublier que Sixte-Quint fut intolérant jusqu'à la persécution, sévère jusqu'à la cruauté, et l'un des champions les plus redoutables du tribunal de l'Inquisition. Enfin, nous ne pouvons pas oublier non plus, nous, Français, que Sixte-Quint se montra, en mainte occasion, l'ennemi de notre pays, notamment quand il favorisa contre nous, de tout son pouvoir, les intrigues et les convoitises de la cour d'Espagne. Aussi nous trouvera-t-on doublement excusable de l'abandonner, un moment, comme Alexandre VII, aux sarcasmes de nos amis Pasquin et Marforio.

Marforio. — Combien valent les évêchés, aujourd'hui?

Pasquino. — Un *jules* la pièce.

(Allusion à certain évêché donné par Sixte au fils d'un cordonnier, pour les intérêts d'une petite dette autrefois contractée par le futur pape envers le père du nouveau titulaire. — *Rome moderne*, de Mary Lafon.)

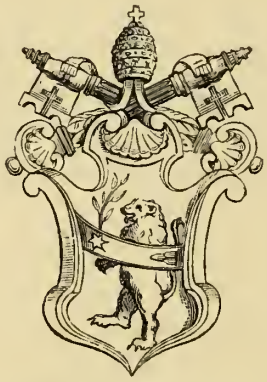
Le lendemain, recommençait un autre dialogue moqueur, entre Marforio et Pasquin couvert d'une chemise sale:

Marforio. — Comme tu te négliges, Pasquin! Ta chemise est aussi noire que la face d'un charbonnier...

Pasquino. — Que veux-tu, Marforio: ma blanchisseuse est devenue princesse!

(Allusion au récent titre de noblesse octroyé, par Sixte-Quint, à sa sœur, qui était lavandière.) Cette fois, le pape entra en fureur, et, pour se venger, il eut recours à un stratagème qui laisse un peu à désirer sous le rapport de la loyauté. Sachant quel puissant aiguillon est la cupidité, il fit afficher que si l'auteur de cette *pasquinade* se présentait à lui, il aurait la vie sauve et une gratification de dix mille écus. Effectivement, l'auteur ne tarda pas à se faire connaître; et non-seulement le pape le laissa vivre, mais encore il lui compta les dix mille écus; puis, aussitôt, on coupa le poignet droit à ce naïf, par ordre du Saint-Père, qui se vantait d'avoir tenu, dans cette circonstance, *plus encore qu'il n'avait promis.* “ Plusieurs personnages, — dit cyniquement Brantôme, qui nous a conté cette histoire, — n'eussent pas si étroitement gardé leur parole, ET POUR CE IL FAUT LOUER CE GRAND PAPE. „

Franchement, il n'y a pas de quoi!..



ARMES DE SIXTE-QUINT

MÉDAILLE TROUVÉE DANS LES FONDATIONS DU CIRQUE DE NÉRON

III.

Basilique de Constantin. — Deux empereurs terrassiere. — Néron et une image de Saint, la croix du Christ et Agrippine. — Une mitre sur une tête coupée. — Henri IV absous par procuration. — La *porte sainte* et le jubilé de l'an 1500. — Côté des hommes, côté des dames. — Adroits filous déguisés en prêtres. — Une église sans plafond ni voûte. — Barbares pillards et coquets anti-papes. — Scène de violence entre un pape et un empereur

De nombreux martyrs chrétiens avaient déjà rougi de leur sang l'arène de l'amphithéâtre de Néron lorsque, l'apôtre Pierre ayant, à son tour, été, dit-on, crucifié sur le *Montorio,* — l'une des collines qui dominent la région vaticane, — son corps fut enseveli, auprès des cadavres mutilés de ses disciples, dans un souterrain creusé par de pieux néophytes, à côté du cirque de Caligula. C'est au-dessus de ces catacombes primitives, — commencement de la grande cité des martyrs, berceau sanglant du christianisme, — que le pape Anaclet, quatrième successeur de saint Pierre, fit ériger un oratoire en l'honneur de l'apôtre et des premières victimes des persécutions impériales. On raconte que, — passant près de là, pour suivre la voie triomphale qui le conduisait au Capitole, après sa victoire sur Ma-

xence, — Constantin remarqua la modeste chapelle construite par Anaclet, et promit de la remplacer par une basilique splendide.

A quelque temps de là, l'empereur tint parole, et fit élever en cet endroit un temple fameux qui a joui, pendant près de douze siècles, d'une célébrité si grande, et a été le théâtre d'événements si importants, qu'il nous est impossible de ne pas lui consacrer une courte notice, — d'autant plus que c'est sur l'emplacement même de cette basilique constantinienne que fut élevé le Saint-Pierre actuel.

Après avoir mis fin à une persécution qui durait depuis dix ans, Constantin, — tout en respectant prudemment les nombreuses prérogatives dont jouissait le paganisme, religion de l'État, — promulgua plusieurs édits de tolérance qui accordaient la liberté de conscience à tous les sujets de l'empire romain, plaçant ainsi sur la même ligne : les païens, les juifs, les chrétiens, les manichéens, les samaritains, les gnostiques, tous les cultes, tous les systèmes religieux, toutes les croyances. “ Qu'aucun n'en inquiète un autre, — disait un de ces édits; — que chacun choisisse ce qu'il jugera le plus à propos; que personne ne tourmente ceux qui ne sont pas de son sentiment. Si quelqu'un jouit de la lumière, qu'il s'en serve autant que possible pour éclairer les autres, sinon qu'il les laisse en repos. „ A quinze siècles et demi de distance, nous ne demandons pas autre chose!..

On vit alors les chrétiens, profitant de ces sages et libérales mesures, relever avec empressement leurs églises et en bâtir de nouvelles. Puis, Constantin se rendit en personne au Vatican, où il avait fait tracer, à côté de l'amphithéâtre de Néron, le plan d'une vaste basilique ; et là, dépouillant ses riches ornements impériaux, et saisissant une pioche, il creusa le sol et emporta sur ses épaules douze corbeilles pleines de terre, en mémoire des douze apôtres. De même, autrefois, en Achaïe, lorsque Néron essaya de percer l'isthme, on avait vu cet empereur donner le premier coup de pioche et emporter sur ses épaules une corbeille remplie de terre, afin d'exciter à l'ouvrage, par son exemple, les soldats prétoriens. *Nil novi sub sole...* rien de nouveau sous le soleil, comme on disait déjà du temps de Salomon!..

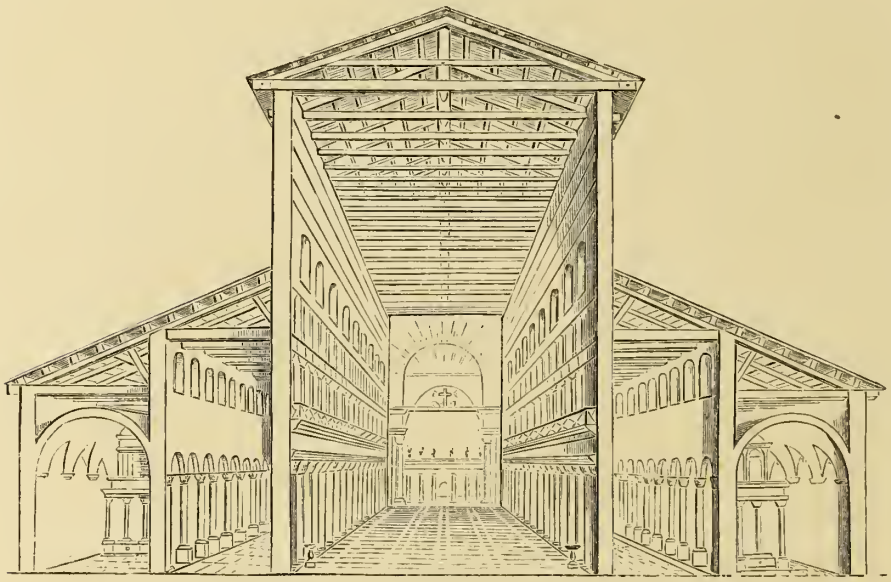
Les travaux de la basilique de Constantin furent poussés avec activité. Afin d'aller plus vite, on utilisa les fondations et les murs encore existants du cirque de Caligula, les immenses matériaux provenant des parties tombées en ruine et tous les décombres des temples voisins, colonnes, bas-reliefs, chapiteaux, architraves; et cela avec tant d'ardeur, dans une promiscuité si étrange, qu'on laissa une inscription latine en l'honneur de Néron à côté d'une image de saint et, sur le piédestal de la croix du Christ, une inscription grecque à la mémoire d'Agrippine!

Pour la distribution intérieure, on ne fit guère que copier les modèles qu'on avait sous les yeux, c'est-à-dire les *basiliques* qui servaient aux Romains de cour de justice et de lieu de réunion pour traiter les marchés et toutes sortes d'affaires. Les dispositions de ces anciennes basiliques s'accordaient, d'ailleurs, parfaitement, avec les exigences du nouveau culte. Tout s'y trouvait: grande nef centrale et nefs latérales plus petites, séparées les unes des autres par une rangée de colonnes; partie semi-circulaire, au fond, ou *tribune* réservée aux magistrats, aux avocats et aux plaideurs, qui devint l'abside de l'église; siége élevé, pour le président du tribunal, et dont on fit la *cathedra* de l'évêque; portique ou vestibule, qu'on transforma en *narthex*, pour les catéchumènes; et ainsi de suite, pour tout le reste, avec la même facilité, la même imitation servile, jusqu'au mot lui-même de *basilica*, qui fut communément employé alors pour désigner un temple chrétien. On est frappé de cette analogie en visitant, d'une part, les anciennes basiliques chrétiennes et, d'autre part, les ruines des basiliques païennes, telles que la *basilica Julia*, au *Forum romanum*, et la *basilica Ulpia*, au Forum de Trajan.

Le temple commencé par Constantin, et achevé par ses successeurs, était précédé d'un *atrium*, ou cour rectangulaire entourée d'un quadruple portique et plantée d'arbres et d'arbustes symboliques, chers aux chrétiens: palmiers, cèdres, cyprès, oliviers, rosiers, etc. C'est au milieu de cette cour qu'était la gigantesque pomme de pin en bronze *(pigna)*, enlevée du mausolée d'Adrien, dont elle ornait, dit-on, le sommet, et qu'on voit encore aujourd'hui dans cette partie des jardins du Vatican à laquelle elle a donné son nom.

On arrivait à cet atrium, appelé aussi *Paradis,* par un magnifique escalier de marbre, en haut duquel les successeurs de Pierre recevaient les successeurs de César et d'Auguste, quand ils se rendaient à la basilique pour prier sur le tombeau de l'apôtre, ou lorsque, plus tard, au moyen âge, ils venaient se faire sacrer par le pontife romain et recevoir de ses mains la couronne impériale.

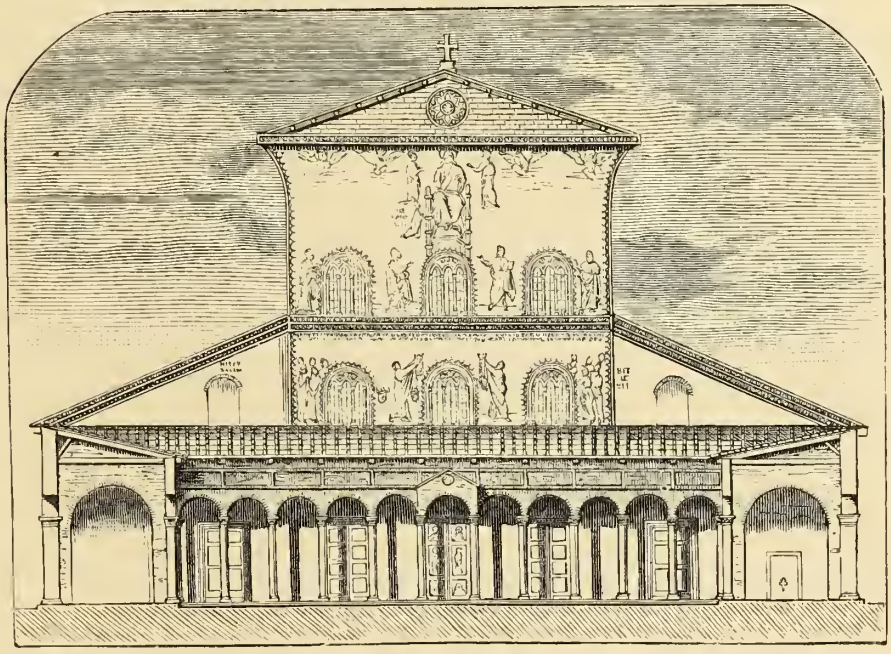
Entre l'atrium et la basilique se trouvait le *vestibule,* où furent



VUE INTÉRIEURE DE L'ANCIENNE BASILIQUE DE SAINT-PIERRE

brûlés tant d'écrits d'hérésiarques célèbres. En cet endroit, les grands coupables étaient mis au pilori et, souvent même, exposés après leur mort, comme il advint pour quatre faussaires émérites; la tête de l'un d'eux, séparée du tronc, était encore coiffée d'une mitre. C'est sous ce portique, somptueusement orné pour la circonstance, qu'avaient lieu quelques-unes des cérémonies du couronnement des papes par les cardinaux et des empereurs par les papes, — depuis le couronnement de Charlemagne par Léon III, en l'an 800, jusqu'à celui de Frédéric III par Nicolas V, qui fut le dernier, vers le milieu du quinzième siècle.

C'est là aussi que les papes fulminaient l'interdit et l'excommunication, ou bien accordaient le pardon des censures encourues: Sixte IV, en 1480, y donna l'absolution à la République florentine, représentée par ses ambassadeurs, et Jules II en fit autant pour les envoyés de la République de Venise. Enfin c'est là que, après l'abjuration de Henri IV, Clément VIII donna solennellement l'absolution au roi de France et de Navarre, en la personne de ses représentants, Du Perron et d'Ossat. Il se



VUE EXTÉRIEURE DE L'ANCIENNE BASILIQUE DE SAINT-PIERRE

fit, dans Rome, à cette occasion, des fêtes splendides; on s'arracha, par milliers, les portraits du nouveau converti et des médailles à la double effigie du pape et du Béarnais, tandis que toutes les maisons se pavoisaient joyeusement de drapeaux et de bannières aux armes de France.

La façade de la basilique était percée de six grandes fenêtres, — superposées, trois par trois, sur deux rangs. — Dans les parties pleines, sur toute l'étendue des murs, autour de ces fenêtres, se voyaient de précieuses mosaïques.

Cinq portes donnaient accès dans le temple: la *porte royale,* au milieu, entièrement recouverte de plaques d'argent ciselé, et réservée aux souverains; la *porte Ravegnana,* qui ne servait guère qu'aux gens du Transtévère, aussi nommés Ravennati; la *porte des guides,* par laquelle les Cicérones avaient coutume de faire entrer les étrangers; la *porte de Rome,* plus spécialement destinée aux personnes de la ville ; et la *porte sainte,* qu'on n'ouvrait qu'aux jours solennels des jubilés, comme il arriva, par exemple, en l'an 1500, sous le pontificat d'Alexandre VI, à l'occasion de ce fameux jubilé qui attira à Rome tant de pèlerins, fit affluer tant de riches présents dans le trésor papal, et se termina, au Vatican, par ces fêtes, étranges en un pareil lieu, dans lesquelles la cour d'un Borgia rappela les plus mauvais jours de la Rome païenne.

La basilique constantinienne, — dont la disparition est à jamais regrettable pour l'archéologue, l'historien et l'artiste, en dépit de toutes les splendeurs de la basilique actuelle, — était longue de plus de cinq cents palmes, et haute de cent-soixante. Elle se composait de cinq nefs parallèles, séparées par cent colonnes de marbre, et d'une nef transversale qui dessinait les bras de la croix. La distinction des sexes, dans les églises, s'observant alors rigoureusement, de grands voiles étaient tendus dans les entre-colonnements de la nef centrale, beaucoup plus grande que les autres. Les hommes se tenaient dans les petites nefs de gauche, et celles de droite étaient occupées par les femmes, — parmi lesquelles on établissait, en outre, les catégories suivantes: filles, femmes mariées, veuves, et religieuses, qui avaient des places entièrement distinctes et confiées à la surveillance des diacres.

A l'intersection de la grande nef et de la nef transversale, sous une sorte de baldaquin ou dais élevé, se trouvaient, disait-on, les dépouilles de l'apôtre. Ce lieu était, par conséquent, l'objet d'une vénération toute spéciale, si bien qu'un beau jour, d'audacieux voleurs, après s'être rasés avec soin et avoir revêtu des habits sacerdotaux, vinrent s'y installer effrontément et extorquer tout l'argent qu'ils purent à de trop crédules pèlerins, en leur promettant la rémission de leurs plus gros péchés!...

Nous n'avons ni le temps, ni même l'intention de décrire en détail l'ancienne basilique; mais nous croyons devoir dire un mot d'une particularité de sa construction, de la façon originale dont elle était couverte. La *vue intérieure* que nous donnons, à la page 38, d'après les anciens plans, prouve que cette couverture ne comprenait ni voûte ni plafond, mais qu'elle consistait seulement en une charpente apparente. Elle était faite d'énormes poutres carrées, de chevrons et de planches d'un bois si résistant, qu'après plusieurs siècles, quand on démolit l'ancien Saint-Pierre, on put s'en servir pour la couverture du palais Farnèse et pour les portes de la basilique actuelle. Parmi les centaines d'églises qui existent à Rome, nous n'avons trouvé qu'un seul exemple de charpente apparente: dans la vieille basilique de Saint-Laurent hors les murs, également construite par Constantin, sur l'antique *voie Tiburtine.*

L'espace nous manque également, pour donner ici la description des objets merveilleux qui ornaient l'intérieur de la basilique. Aussi bien, ces immenses richesses excitèrent d'ardentes convoitises, et attirèrent à la basilique constantinienne plus d'une profanation, de la part des Goths, des Huns, des Sarrazins, des Lombards, de vingt peuples divers. Le tour vint aussi de ces curieux anti-papes, dont le rôle héroï-comique dans l'histoire de la papauté se compliqua de déprédations sans fin, au détriment des trésors de Saint-Pierre. C'était à qui s'emparerait de la plus belle tiare et des plus riches ornements pontificaux, pour aller officier dans quelque église voisine, le même jour et à l'heure même où le *vrai* pape officiait solennellement, de son côté, dans la grande basilique!...

Malheureusement, nous ne pouvons pas non plus parler de tous les tombeaux de papes, de princes et de personnages illustres qu'on voyait à Saint-Pierre, et sur lesquels nous reviendrons de notre mieux en traitant des tombeaux de la basilique moderne et de ceux qu'on a conservés dans les souterrains. — Nous devons même passer sous silence une foule d'événements mémorables, dont la basilique de Constantin fut témoin, sans compter tant de synodes, de conciles et de fêtes splendides. Toutefois, nous ne quitterons pas l'ancien temple sans rappeler

brièvement la fameuse scène qui s'y passa entre le pape Pascal II et l'empereur Henri V d'Allemagne.

Après avoir, grâce à l'appui du Pontife, détrôné son propre père, Henri IV, autrefois ex-communié par Grégoire VII, — et dont le corps resta, par ce fait, cinq ans sans sépulture, — l'empereur Henri V était venu à Rome pour s'y faire couronner par le pape. Arrivé en vue de la ville, sur les hauteurs de Monte-Mario, avec son armée, il prêta, devant les envoyés de la cour pontificale, le serment d'usage, jurant de ne jamais rien entreprendre ni même laisser entreprendre contre la personne, l'honneur ou les biens du souverain pontife. Puis, il descendit vers la basilique de Saint-Pierre. Le pape s'avança alors à sa rencontre, et quand l'empereur lui eut humblement baisé les pieds, il l'introduisit dans le temple, magnifiquement orné pour la circonstance, au milieu d'un imposant cortège d'évêques et de cardinaux.

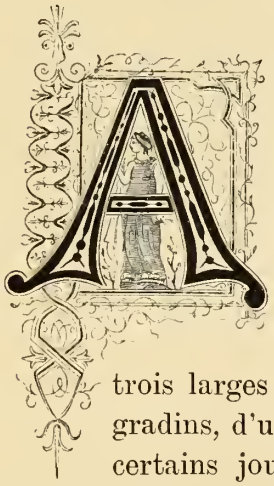
Le pape et l'empereur prirent ensuite place, à côté l'un de l'autre, sur deux siéges élevés, d'une extrême richesse. Mais là, Pascal II ayant demandé à Henri V de renouveler publiquement ses serments de fidélité, celui-ci, à la stupéfaction générale, s'y refusa catégoriquement, mit en avant les mêmes prétentions que son père sur la question des *investitures*, engagea avec le pape une discussion des plus vives, et, finalement, donna aux chefs de son armée un signal aussitôt suivi de l'envahissement de la basilique par de nombreux soldats qui s'emparèrent de la personne du Pontife et l'emmènerent prisonnier avec ceux des évêques et des cardinaux qui avaient essayé de s'opposer à son arrestation. — C'est à dégoûter d'exciter les fils à la révolte contre les pères et de réchauffer de jeunes empereurs dans son sein !...

La scène scandaleuse que nous venons de reconter se passait, dans la basilique de Constantin, le 12 février de l'an 1111, le dimanche de Quinquagésime, et fit, on s'en souvient, quelque bruit dans le monde.

STATUE DE SAINT PIERRE (par G. de Fabris)
(à gauche du grand escalier)

IV.

L'escalier de Saint-Pierre. — La façade. — Rendez-vous à vingt-trois heures. — *Loggia* pontificale. — La *fumata* du Vatican. — Cardinaux et chevaux favoris. — Une pluie de cierges jaunes. — Portique de Saint-Pierre. — La *Navicella*, de Giotto. — La porte de bronze. — Trois inscriptions. — Une huile à deux fins. — Porte jubilaire. — Charlemagne fait une épitaphe. — Anecdote relative à Paul V. — A sorcier, sorcier et demi.



Après être remontés, aussi rapidement que possible, dans les précédents chapitres, aux illustres origines de Saint-Pierre du Vatican: — à l'ancien cirque de Caligula et de Néron et au temple bâti par Constantin, — il nous faut maintenant revenir à la basilique moderne. On y arrive par un escalier monumental, composé d'un nombre considérable de marches et de trois larges paliers. Au milieu, se trouve une partie sans gradins, d'une pente assez douce pour que le pape, à de certains jours solennels, — comme, autrefois, pour son couronnement, — puisse la gravir sans descendre de sa haquenée. Nous verrons bientôt quelles ont été les phases diverses de la

construction de Saint-Pierre; mais, dès maintenant, nous devons dire que la façade et le portique, dont nous nous occupons en ce moment, ont été construits quand on transforma la croix grecque, du projet de Michel-Ange, en croix latine, d'après les nouveaux plans de l'architecte Charles Maderne, sous le pontificat de Paul V (Borghèse). Ainsi se trouve justifiée cette inscription gravée sur le frontispice de la basilique:

In honorem principis apostolorum Paulus V. Burghesius romanus Pont. max. MDCXII. pontificatus VII.

En y comprenant les annexes qui la relient, d'un côté, à l'escalier royal du Vatican et, de l'autre côté, à la colonnade du Bernin, la façade de Saint-Pierre a 205 palmes de hauteur et 518 palmes de largeur. Ces proportions anormales ôteraient beaucoup d'élégance à l'aspect général, si la coupole ne venait pas ajouter à cette construction trop large l'élévation qui lui manque. Deux clochers symétriques, — un à chaque extrémité de la façade, — devaient aussi donner à l'ensemble une silhouette plus élancée et plus gracieuse; mais, après plusieurs essais malheureux, on renonça à élever ces campaniles, commencés sous Urbain VIII. On se contenta de les remplacer, sous Pie VI, par deux simples horloges, dont l'arrangement, — il est vrai, très-heureusement combiné, — est dû à un de nos compatriotes, l'avignonnais Valadier. De ces deux horloges, maintenant ornées de beaux cadrans en mosaïque, l'une donne des indications à la manière française, et l'autre, suivant les anciennes habitudes de Rome, où l'on comptait les jours par vingt-quatre heures, à partir de l'*Ave Maria*, — c'est-à-dire une demi-heure après le coucher du soleil. On compte même encore ainsi, dans le peuple et dans beaucoup d'anciennes familles, et on s'y donne, par exemple, rendez-vous à vingt-trois heures!...

La façade, faite d'immenses assises de pierre travertine des carrières de Tivoli, est ornée de colonnes énormes et de pilastres corinthiens, qui encadrent une grande quantité de portes, de fenêtres, de niches et d'arcades. La fenêtre du milieu, au-dessus de la porte d'entrée, forme la célèbre *Loggia* pontificale. C'est de cette espèce de tribune que les pontifes, — avant l'en-

trée des Italiens à Rome, donnaient la bénédiction solennelle, *Urbi et Orbi,* le jeudi saint et le dimanche de Pâques.

La *Loggia* était alors garnie de velours cramoisi, avec crépines d'or, et de riches tentures aux armes du pape régnant. A un signal donné par le canon du château Saint-Ange, les cloches de la basilique commençaient à sonner à toute volée, et le pape, coiffé de la tiare à trois étages, revêtu du riche *pluvial* ou manteau blanc brodé d'or, porté sur sa *sedia,* était amené devant la balustrade, sur un trône magnifique, ombragé de grands éventails de plumes d'autruche et de paon.

Puis, le pontife se levait lentement, récitait une prière préparatoire, étendait les bras vers le ciel, et prononçait les paroles traditionnelles de la Bénédiction, en faisant un triple signe de croix sur l'assistance prosternée devant lui, tandis que les tambours battaient aux champs, et que les musiques militaires mêlaient leurs éclatantes fanfares aux salves d'artillerie et au carillon des cinq cents églises de Rome.

Autrefois, — et jusqu'au pontificat de Clément XIV, — ce n'est pas seulement la bénédiction papale qui descendait sur les fidèles du haut de la *Loggia* pontificale; le jeudi saint, on y lisait publiquement, en latin et en italien, une bulle *(in coenâ Domini)* qui excommuniait, d'une excommunication majeure, „ les „ chanceliers, conseillers ordinaires ou extraordinaires de quel- „ ques rois et princes que ce puisse être, les présidents des chan- „ celleries, conseils, parlements, comme aussi les procureurs-gé- „ néraux qui évoquent à eux les causes ecclésiastiques, ou qui „ empêchent l'exécution des lettres apostoliques, *même quand ce „ serait sous le prétexte d'empêcher quelque violence.* „ Quant aux personnes ainsi excommuniées, elles ne pouvaient être absoutes que par le pape, et seulement „ après avoir publiquement ré- „ voqué leurs arrêts et les avoir arrachés des registres. „ Imprimée dans le *Bullaire,* avec des additions aggravantes, par Paul III, qui institua l'usage de la publier tous les ans, cette bulle d'excommunication avait, d'abord, été fulminée par Jules II. Après l'avoir lue, on présentait au Pontife un cierge de cire jaune, qu'il jetait, tout allumé, sur la foule, en signe d'anathème.

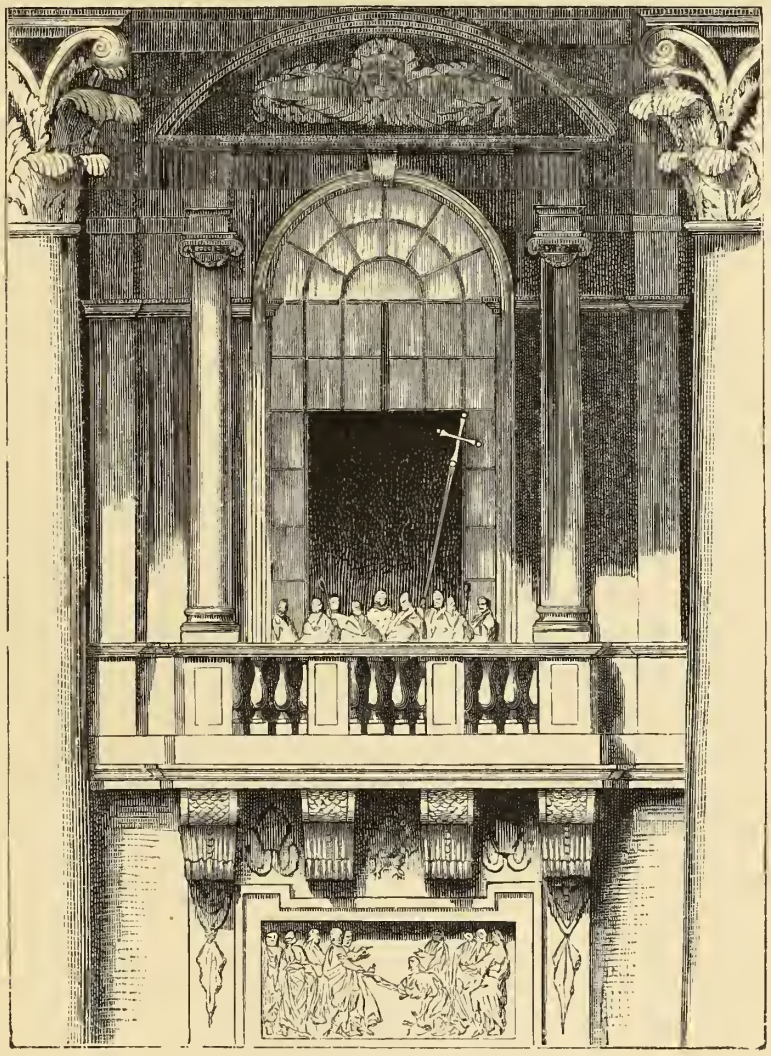
Comme le pape, les cardinaux et plusieurs prélats jetaient, à leur tour, des flambeaux semblables, en s'écriant: " Qu'ils soient excommuniés! „ c'est seulement à la fin du dix-huitième siècle, et par suite d'une intervention énergique de Louis XV, que la lecture publique de cette bulle d'excommunication a été supprimée, ainsi que le lancement, — d'ailleurs, assez pittoresque, — des cierges jaunes enflammés sur la place de Saint-Pierre.

Personnellement, nous avons eu la bonne fortune d'être témoin de la dernière scène intéressante qui se soit passée dans la *Loggia* pontificale, — scène reproduite à la page 47.

C'était pendant le conclave qui a suivi la mort de Pie IX; nous habitions Rome, à cette époque, et, tout naturellement, nous allions, chaque jour, matin et soir, braquer notre lorgnette sur certain petit tuyau par lequel sortait la *fumata* provenant de l'incinération des bulletins de vote des cardinaux enfermés dans le Vatican. Or, dans l'après-midi du 19 février 1878, nous étions, comme de coutume, à notre poste d'observation; une compagnie de *bersagliers,* les armes en faisceaux, campait sous la colonnade de gauche, en face du Vatican, pour assurer au Conclave une liberté... que personne ne songeait à entraver le moins du monde; sur la place, les groupes de curieux continuaient à commenter les chances des différents candidats à la Papauté; les paris allaient même leur train et, irrévéremment, comme sur un champ de courses, on offrait, avec des primes plus ou moins fortes, Bilio contre Pacca et Pecci contre Panebianco; puis, de guerre las, on commençait à se retirer, en se donnant rendez-vous pour la *fumata* du soir, quand, tout à coup, il se fit dans la foule un grand remue-ménage, et le bruit se répandit que l'élection du nouveau pape venait d'être faite. Presque aussitôt, nous vîmes s'ouvrir la fenêtre de la *Loggia* pontificale; le premier cardinal-diacre, précédé d'un maître des cérémonies tenant la croix papale, et entouré des membres du Sacré-Collége, parut alors au balcon, et fit entendre à la multitude impatiente le fameux: *Habemus Pontificem!...*

Nous fûmes ainsi des premiers à savoir que le cardinal Pecci avait été donné pour successeur à Pie IX, et qu'il prendrait le nom de Léon XIII. En parlant de la grande nef de Saint-Pierre,

nous dirons quelle cérémonie suivit, ce jour-là, dans la basilique, à quelques heures de distance, la proclamation du nouveau Pape.



LOGGIA PONTIFICALE (façade de Saint-Pierre)

Au-dessous de la *Loggia* pontificale, — et immédiatement au-dessus de la grande porte d'entrée du Portique, — on aperçoit un bas-relief qui représente un sujet bien souvent traité par les artistes italiens : *le Christ donnant les clefs à Saint-Pierre*, — ces

clefs mystiques, qui, suivant les catholiques, ouvrent ou ferment à volonté les portes du royaume des cieux : *Et tibi dabo claves regni cœlorum.* Ce bas-relief est l'œuvre d'Ambroise Buonvicino, un sculpteur qui jouissait d'une certaine célébrité, à Rome, aux temps de Clément VIII et de Paul V.

Enfin, la balustrade de la façade a pour couronnement treize statues colossales, qui représentent, en outre de onze apôtres, le Christ, au milieu, ayant à sa droite saint Jean-Baptiste, au lieu de saint Pierre, dont la statue, — comme nous l'avons vu en tête de ce chapitre, — est placée au pied du grand escalier.

Comme le temple bâti par Constantin, la basilique de Saint-Pierre est précédée d'un portique monumental. Ce *vestibule,* tout rempli de richesses artistiques, est le plus vaste qui ait jamais précédé une basilique; il mesure 58 palmes de large, 84 de haut, et 318 de long, — on peut même dire 485 palmes, avec les annexes de droite et de gauche. La voûte, en stuc doré, est ornée d'un grand nombre de bas-reliefs représentant les principaux épisodes de la vie de saint Pierre ; on remarque, à la retombée de cette voûte, les statues de trente-deux des premiers papes.

Aux extrémités du portique, la Papauté a voulu faire revivre le souvenir de deux empereurs qui lui sont particulièrement chers : elle a fait mettre, à gauche, la statue de Charlemagne, et, à droite, la statue de Constantin, qui n'est visible que quand s'ouvre la porte de communication entre le vestibule de Saint-Pierre et l'escalier royal, où elle est placée.

Parmi les cinq portes qui conduisent du portique dans la basilique, la plus remarquable est celle du milieu, qu'on appelle aussi *porte de bronze,* à cause du revêtement dont l'orna le sculpteur florentin Antoine Filarète. On y voit la crucifixion de saint Pierre, la décollation de saint Paul, et, à côté de plusieurs sujets essentiellement païens, — tels que Jason et la toison d'or, — le couronnement de l'empereur Sigismond et l'histoire du concile œcuménique de Florence. Cette porte, presque toujours fermée, — et que nous n'avons vue ouverte que le jour de l'élection de Léon XIII, — est surmontée d'un assez beau bas-relief allégorique, du Bernin : *le Christ confiant à saint Pierre la garde de ses brebis.*

Les murs du portique, du côté de la basilique, contiennent aussi trois inscriptions qui méritent de fixer notre attention.

La première nous apprend que S. Grégoire-le-Grand, à la fin du VIe siècle, abandonna au chapitre de Saint-Pierre des champs d'oliviers qui formaient une partie du patrimoine de la *via Appia*, dont les nombreux monuments funéraires étaient tombés en ruine. Ainsi, par un bizarre caprice du sort, se trouvèrent désormais consacrés à l'entretien des lampes qui brûlent, nuit et jour, devant les tombeaux de l'apôtre et des premiers martyrs, les revenus autrefois affectés à l'entretien des tombeaux païens qui bordaient la *voie appienne,* si fameuse dans l'antiquité romaine, et chantée par Horace.

La deuxième inscription, en caractères gothiques, est le texte de la bulle par laquelle Boniface VIII institua, l'an 1300, le premier grand jubilé centenaire. D'abord célébrés seulement une fois par siècle, puis deux fois, et, plus tard, trois fois, ces jubilés reviennent tous les vingt-cinq ans, — depuis le pontificat de Paul II, ce pape qui mourut d'une fièvre cérébrale, pour avoir porté une tiare surchargée d'autant de pierreries que put en payer tout le trésor de l'Église!... — Nous avons parlé de la *porte sainte,* spécialement réservée par Alexandre VI (Borgia) pour l'année du jubilé; naturellement, la basilique moderne possède aussi sa *porte jubilaire,* — la dernière, à droite, — que les papes n'ouvrent que quatre fois tous les cent ans.

Enfin, la troisième inscription du portique est l'épitaphe, en vingt distiques latins, que Charlemagne fit composer par son ancien précepteur, le savant Alcuin (enterré, je crois, à Tours), en l'honneur du pape Adrien Ier, mort en 795.

Mais ce que nous avons surtout admiré dans le portique, c'est la *Navicella,* de Giotto, cet homme de génie que Cimabué rencontra, dit-on, pauvre petit pâtre des environs de Florence, dessinant sur la sable les chèvres de son troupeau, et qui devint, sous la direction de ce maître, le plus célèbre artiste de son temps, fut l'ami de Dante, et eut la gloire d'être chanté par lui.

Cette mosaïque de la *Navicella,* — appelée aussi la *Barca,* la barque, — date de 1298, époque à laquelle le pape Boniface VIII, ayant entendu partout vanter le merveilleux talent de Giotto, attira à Rome le grand artiste, alors âgé de vingt-deux ans. C'est

pour la basilique constantinienne que Giotto fit sa *Navicella*, si supérieure à toutes les précédentes mosaïques sous le double rapport du dessin des figures et de l'arrangement général. Elle représente, en effet, une véritable scène dans laquelle tous les personnages, enfin débarrassés de leur raideur byzantine, agissent dans un même but, prennent part au drame, et concourent visiblement à une action commune. Les disciples de Pierre sont assis dans la barque de l'apôtre, qui navigue sur une mer en courroux. Dans l'air, des démons soufflent la tempête; mais, au-

NAVICELLA, DE GIOTTO (Portique de Saint-Pierre)

dessus d'eux, les patriarches de l'ancien Testament soutiennent le courage des apôtres, et, sur la droite de la composition, le Christ maintient Pierre au-dessus des flots en fureur. On connaît l'allégorie : la barque de Pierre, que les puissances du mal veulent faire chavirer, n'est autre que l'Église; mais le Christ rend tous les efforts de la tempête inutiles.

Quant à ce singulier pêcheur à la ligne, placé à la gauche de la composition, — et qu'on ne s'attendait guère à trouver en pareille compagnie, surtout en un pareil moment, — c'est, paraît-il, l'image du *vrai croyant*, patient, tranquille et confiant.

Enfin, en regardant attentivement la *Navicella,* on finit par distinguer le haut du corps d'un personnage mitré qui émerge humblement de l'eau, aux pieds du Christ, et dans une attitude suppliante. Ce serait, assure-t-on, le portrait de l'évêque qui commanda le carton de la *Navicella* à Giotto, et le lui paya 2,200 florins.

Malheureusement, cette précieuse mosaïque a subi de nom-

PAUL V (de la famille Borghèse)
(d'après la collection de portraits de la *regia Calcografia*)

breuses retouches qui ont un peu dénaturé le caractère de la composition originale de Giotto. On peut encore voir, dans l'église des Capucins, à Rome, une copie de la *Navicella,* exécutée avant la restauration qu'en fit Marcel Provençal, sous Paul V.

Ainsi que la façade de Saint-Pierre, le splendide portique date du règne de Paul V, et fut achevé dans la septième année de son pontificat, c'est-à-dire en 1612.

Paul V appartenait à une famille illustre, originaire de Sienne en Toscane; il était le troisième fils de Marc-Antoine Bor-

ghèse, l'un des hommes les plus versés de son temps dans la jurisprudence canonique, et qui devint successivement le conseiller intime de huit papes, depuis Paul IV jusqu'à Innocent IX. Dans une histoire latine de Venise, *Historia veneta,* écrite par André Mauroceni, contemporain de Paul V, nous avons trouvé, sur ce pape, une anecdote qui est trop caractéristique des mœurs du temps pour que nous résistions au désir de la reproduire ici.

A peine Paul V venait-il d'être couronné, que des astrologues se mirent à annoncer, à grand renfort de prédictions, que son pontificat aurait tout au plus la durée de celui de son prédécesseur, Léon XI (Médicis), qui fut pape pendant vingt-sept jours. On a beau être le chef infaillible de la religion catholique, on n'en est pas moins, paraît-il, accessible aux plus naïves superstitions; car Paul V se préoccupa si vivement de ces sinistres prédictions qu'il perdit bientôt le magnifique embonpoint qu'on lui voit sur tous ses portraits. Il était devenu triste, défiant à l'excès, n'acceptait d'autre nourriture que celle apprêtée par ses amis les plus sûrs, et donnait les plus graves inquiétudes à tous les siens.

Que faire pour guérir le Saint-Père de sa nostalgie? Comment l'arracher à une mort certaine?... — Les deux frères de Paul V, François et Jean-Baptiste Borghèse, qu'il avait nommés, l'un gouverneur du Vatican, et l'autre gouverneur du château Saint-Ange, se dirent que le meilleur moyen était de demander à l'astrologie la guérison des maux qu'elle avait causés. A sorcier, sorcier et demi: ils convoquèrent vingt-trois des plus habiles astrologues de Rome, et obtinrent d'eux, à prix d'or, une prédiction longuement motivée, avant tout basée sur l'état du ciel, le 17 septembre 1552, au moment de la naissance de Paul V, et de laquelle il résultait clairement que le nouveau pape ne régnerait pas moins de dix-huit années!

Il est avec *le ciel* des accommodements.

Puis, on prit soin de répandre partout, à profusion, la prédiction des vingt-trois astrologues. Comme bien on pense, le pontife ne fut pas le dernier à la lire, et retrouva du même coup sa confiante sérénité et son brillant appétit. Grâce à l'astrologie qui,

cette fois, ne s'était pas trompée de beaucoup dans ses calculs complaisants, Paul V régna de 1605 à 1621, toujours tenant les sorciers en très-haute estime.

La superstition fut, d'ailleurs, toujours de mode à Rome, sous les Papes comme sous les Césars. Même encore de nos jours, il faut voir quel rôle y joue le merveilleux. Tantôt, c'est une visionnaire qui est censée avoir prédit ainsi le pontificat de Pie IX:

— Le successeur de Grégoire XVI n'est pas même cardinal, à cette heure; mais je le vois... *en Amérique.*

On se rappelle que l'abbé Mastaï avait été Chargé d'Affaires du Saint-Siége au Chili.

Plus tard, le pape perd son pouvoir temporel et Victor-Emmanuel est proclamé roi d'Italie; vite on s'empresse de dire que la prophétie de S. Malachie a eu raison d'attribuer au successeur de Grégoire XVI cette devise: *Crux de Cruce*, puisque Pie IX vient d'être *Crucifié sur la croix...* de Savoie.

A son tour, — suivant la même prophétie célèbre, — le successeur de Pie IX devait avoir pour devise: *Lumen in cœlo;* et voilà pourquoi Léon XIII a été choisi, les Pecci ayant dans leurs armes une *comète.* — A ce compte, comme les Torlonia en ont deux, un *porporato* de cette famille eût battu le cardinal Pecci... d'une longueur de comète!..

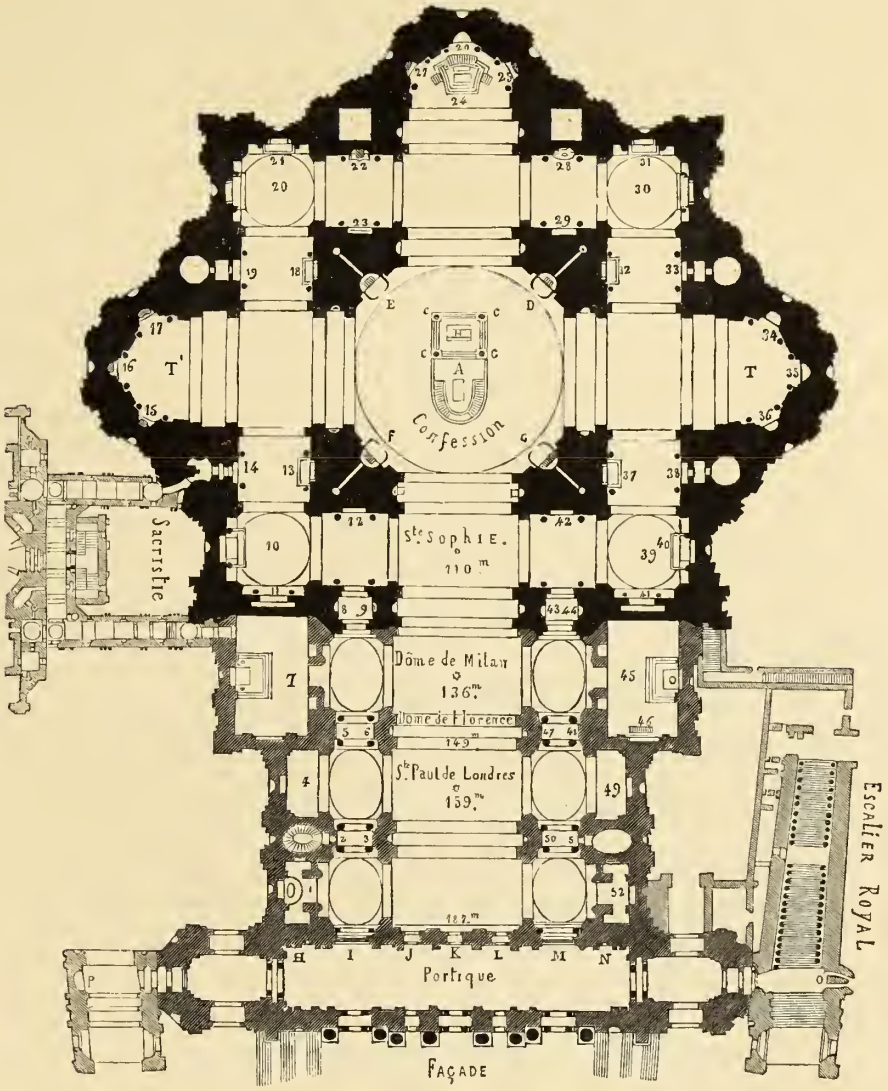
ARMES DE PAUL V.

V.

Plan général de la basilique de Saint-Pierre. — Légende explicative. — Tableau chronologique des papes, depuis Nicolas V jusqu'à nos jours.

Légende explicative du plan général de la basilique de Saint-Pierre du Vatican.

1. Baptistère. - le *Baptême du Christ*, de C. Maratta.
2. Monument de Clémentine Sobieska, par Pierre Bracci. - Porte de l'escalier qui conduit aux combles de la basilique et à la grande coupole.
3. Tombeau des trois derniers Stuarts, par Canova.
4. Chapelle de la Présentation. - La *Présentation de la Vierge au temple*, de Romanelli.
5. Tombeau provisoire du dernier pape.
6. Monument, en bronze, d'Innocent VIII, par A. Pollaiuolo.
7. Chœur des chanoines. - La *Conception*, de Bianchi.
8. Tombeau de Léon XI, par l'Algarde.
9. Monument d'Innocent XI, dessiné par C. Maratta, et sculpté par Monnot (de Besançon).
10. Chapelle Clémentine (ou de Clément VIII). - *Messe de S. Grégoire-le-Grand*, d'André Sacchi.
11. Tombeau de Pie VII, par Thorwaldsen. - Entrée de la Tribune des chantres.
12. La *Transfiguration*, de Raphaël.
13. *Mort d'Ananias et de Zaphyra*, de Roncalli.
14. Monument de Pie VIII, par Tenerani.
15. *Extase de S. François d'Assise*, du Dominiquin.
16. *Crucifixion de S. Pierre*, du Guide.
17. *Incrédulité de S. Thomas*, de Camuccini.
18. *Chute de Simon-le-Magicien*, de F. Vanni.
19. Tombeau d'Alexandre VII, par L. Bernin.
20. Chapelle de S. Léon. - *Vierge à la colonne.*
21. *S. Léon-le-Grand arrêtant Attila* (bas-relief, par l'Algarde).
22. Tombeau d'Alexandre VIII, par A. De' Rossi.
23. *Guérison du Paralytique par S. Pierre*, de Mancini.
24. La grande *Tribune*. - Chœur. - Autel.
25. Monument d'Urbain VIII, par le Bernin.
26. Chaire de S. Pierre. - Quatre docteurs de l'Église, en bronze, sur les dessins du Bernin.
27. Monument de Paul III, par Guillaume della Porta.
28. Tombeau de Clément X, par Hercule Ferrata.
29. *Résurrection de Tabite*, de Baglioni.
30. Chapelle de S. Michel. - *L'Archange Michel vainqueur du démon*, du Guide.
31. *Sainte Pétronille*, du Guerchin.
32. Autel de la *Navicella* (de Jean Lanfranchi).
33. Monument de Clément XIII, par Canova.
34. *Martyre de S. Érasme*, de Nicolas Poussin.
35. *Martyre des SS. Processe et Martinien*, de Valentin.
36. Autel de S. Venceslas. - Mosaïque, d'après le carton d'Ange Caroseli.
37. Autel de S. Basile. - *La Messe de S. Basile*, de Pierre Subleyras.
38. Tombeau de Benoît XIV, par Pierre Bracci et G. Sibilla.
39. Chapelle grégorienne.
40. *Madonna del Soccorso*, la Madone du Secours.
41. Tombeau de Grégoire XVI, par Amici.
42. *La Communion de S. Jérôme*, du Dominiquin.
43. Tombeau de Grégoire XIV (encore inachevé).
44. Monument de Grégoire XIII, par Rusconi.
45. Chapelle du S. Sacrement. - La *Trinité*, de Pierre de Cortone.
46. Monument, en bronze, de Sixte IV, par A. Pollaiuolo. - *Mise au tombeau*, de Michel-Ange de Caravage.
47. Monument de la Comtesse Mathilde (dessins du Bernin).
48. Tombeau d'Innocent XII, par Valle.
49. *Martyre de S. Sébastien*, du Dominiquin.
50. Monument de Christine de Suède, (dessins de C. Fontana).
51. Tombeau de Léon XII, par G. de Fabris.
52. Chapelle de la *Pietà*. - La *Pietà*, de Michel-Ange.



PLAN DE LA BASILIQUE DE SAINT-PIERRE DU VATICAN

A. Confession de S. Pierre. - Pie VI, par Canova.
B. Autel papal, sous la grande coupole.
C. Colonnes du baldaquin élevé sur les dessins du Bernin.
D. Statue de Ste Hélène, par Bolgio.
E. Statue de Ste Véronique, par Moschi.
F. Statue de S. André, par Duquesnoy.
G. Statue de S. Longin, par le Bernin.
T. Abside du transsept droit. - Salle du Concile du Vatican.
T'. Transsept gauche. - Pénitenciers.
H. I. J. K. L. M. N. Portes diverses de la basilique.
O. Statue de Constantin (escalier royal).
P. Statue de Charlemagne. (annexe de gauche).

Nota. — La partie du plan qui est *teintée en noir* représente les constructions élevées d'après les plans de Michel-Ange (voir au chap VIII). — La partie qui est au-dessous, teintée en gris, représente les additions faites par C. Maderne (chap. IV, p. 43 et 44). — La partie teintée en gris plus clair indique la position de l'escalier royal *(Scala regia)* et de la Sacristie pur rapport à la basilique.

CHRONOLOGIE DES PAPES

Depuis Nicolas V, qui fit commencer les travaux de Saint-Pierre, jusqu'à nos jours de 1447 à 1878.

NICOLAS V (Thomas Parentucelli). — Né à Sarzana. — Élu en 1447, et mort en 1455; fut le 212e pape, depuis S. Pierre. Avait succédé à Eugène IV.

CALIXTE III (Alphonse Borgia). — Né à Valence, en Espagne. — Élu en 1455. Mort en 1458.

PIE II (Enéas Silvio Piccolomini). — Né à Sienne. Élu en 1458. Mort en 1464.

PAUL II (Pietro Barbo). — Né à Venise. Élu en 1464. Mort en 1471.

SIXTE IV (François de la Rovère). — Nè à Savone. Élu en 1471. Mort en 1484.

INNOCENT VIII (Jean-Baptiste Cibo). — Né à Gênes. Élu en 1484. Mort en 1492.

ALEXANDRE VI (Roderic Borgia). — Né à Valence, en Espagne. Élu en 1492 Mort le 18 août 1503. Après sa mort, le siége pontifical resta vacant un mois et trois jours.

PIE III (François Piccolimini). — Né a Sienne. Élu le 22 septembre 1503. Mort le 18 octobre 1503. Ne gouverna l'église que pendant vingt-six jours. Le siége pontifical resta vacant quatorze jours.

JULES II (Jules de la Rovère). — Né à Savone. Élu le 1er novembre 1503. Mort le 21 février 1513.

LÉON X (Jean de Médicis) — Né à Florence. Élu en 1513. Mort le 2 décembre 1521. Le siége pontifical resta vacant un mois et sept jours.

ADRIEN VI (Florent). — Selon les uns, né à Utrecht; selons les autres, il naquit près de Brescia; alla, tout jeune encore, en Hollande, et y vécut toujours. — Élu en 1522. Mort en 1523.

CLÉMENT VII (Jules des Médicis). — Né à Florence. — Élu en 1523. Mort en 1534.

PAUL III (Alexandre Farnèse). — Né à Rome. — Élu en 1534. Mort en 1549.

JULES III (Jean-Marie del Monte). — Né près d'Arezzo. — Élu en 1550. Mort le 23 mars 1555. Le siége pontifical resta vacant dix-sept jours.

MARCEL II (Cervino). — Né à Montepulciano. — Élu le 19 avril 1555, et couronné dès le lendemain, ne fut pape que pendant vingt-six jours. Mort le 1er mai 1555, Le siége pontifical resta vacant vingt-deux jours.

PAUL IV (Jean Pierre Caraffa). — Né à Naples. — Élu le 25 mai 1555. Mort en 1559.

PIE IV (Jean-Ange Médicis). — Né à Milan. Elu en 1559. Mort le 10 décembre 1565. Le siége pontifical resta vacant vint-neuf jours.

PIE V (Michel Ghisleri). — Né à Bosco, près d'Alexandrie. Élu le 7 janvier 1566. Mort en 1572.

GRÉGOIRE XIII (Hugues Buoncompagno). — Né à Bologne. Élu en 1572. Mort en 1585.

SIXTE V (Félix Peretti). — Né a Montalto, près d'Ancône. Élu en 1585. Mort le 27 août 1590. Le siége épiscopal resta vacant dix-huit jours.

URBAIN VII (Jean-Baptiste Castagna). — Né à Rome. Élu le 15 septembre 1590. ne fut pape que pendant treize jours. Mort le 27 septembre 1590.

GRÉGOIRE XIV (Nicolas Sfondrato). — Né à Milan. Élu le 15 décembre 1590. Mort en 1591. Ne régna que dix mois et dix jours.

INNOCENT IX (Jean-Antoine Fachinetti). — Né à Bologne. Élu le 29 octobre 1591, mort le 30 décembre 1591; ne régna que deux mois. Le siége pontifical resta vacant un mois.

CLÉMENT VIII (Hippolyte Aldobrandini). Né à Florence. Élu en 1592. Mort en 1605.

LÉON XI (Alexandre Médicis). — Né à Florence. Élu le 1er avril 1605, mort le 27 avril de la même année. Ne fut pape que pendant vingt-sept jours.

PAUL V (Camille Borghèse). — Né à Rome. Élu en 1605. Mort en 1621.

GRÉGOIRE XV (Alexandre Ludovisi). — Né à Bologne. Elu en 1621. Mort en 1623.

URBAIN VIII (Maffeo Barberini). — Né à Florence. Élu en 1623. Mort en 1644.

INNOCENT X (Jean-Baptiste Pamphili). — Né à Rome. Élu en 1644. Mort en 1655.

ALEXANDRE VII (Fabio Chigi). — Né à Sienne. Élu en 1655. Mort en 1667.

CLÉMENT IX (Jules Rospigliosi). — Né à Pistoie. Élu en 1667. Mort à la fin de 1669.

CLÉMENT X (Emile Altieri). — Né à Rome. Élu au commencement de 1670. Mort en 1676.

INNOCENT XI (Benoît Odescalchi). — Né à Côme. Élu en 1676. Mort en 1689.

ALEXANDRE VIII (Pierre Ottoboni). — Né à Venise. Élu en 1689. Mort en 1691.

INNOCENT XII (Antoine Pignatelli). — Né à Naples. Élu en 1691. Mort en 1700.

CLÉMENT XI (Jean-François Albani). — Né à Urbin. Élu en 1700. Mort en 1721.

INNOCENT XIII (Michel-Ange Conti). -- Né à Rome. Élu en 1721. Mort en 1724.

BENOIT XIII (Vincent-Marie Orsini.) — Né à Rome. Élu en 1724. Mort en 1730.

CLÉMENT XII (Laurent Corsini). — Né à Florence. Élu en 1730. Mort en 1740.

BENOIT XIV (Prosper Lambertini). — Né à Bologne. Élu en 1740. Mort en 1758.

CLÉMENT XIII (Charles Rezzonico). — Né à Venise. Élu en 1757. Mort en 1769.

CLÉMENT XIV (Laurent-François Ganganelli). — Né à S. Angelo in Vado. Élu en 1719. Mort à la fin de 1774.

PIE VI (Jean-Ange Braschi). — Né à Césène. Élu au commencement de 1775. Mort à la fin de 1799.

PIE VII (Grégoire Barnabé Chiaramonti). Né à Césène. Élu le 14 mars 1800. Mort en 1823.

LÉON XII (Annibal della Genga). — Né à Spolète. Élu en 1823. Mort en 1829.

PIE VIII (François-Xavier Castiglione). — Né à Cingoli, dans la Marche. Élu en 1829. Mort en 1830.

GRÉGOIRE XVI (Mauro Capellari). — Né à Bellune. Élu en 1831. Mort en 1846.

PIE IX (Jean-Marie Mastai-Ferretti). — Né à Sinigaglia. Élu en 1846. Mort le 9 février 1878.

LÉON XIII (Gioacchino Pecci). — Né à Carpinetto. Élu le 20 février 1878.

NICOLAS V (Parentucelli)
(d'après la collection de portraits de la *regia Calcografia*)

VI.

Un oublié de l'histoire. — Nicolas V fait commencer les travaux de Saint-Pierre. — Sixte IV et Louis XI. — Mot profond du roi de France. — Jules II. — Mausolée avant décès. — Histoire d'un tombeau. — Scène entre Michel-Ange, un prélat et un huissier. — Brouille entre Jules II et Michel-Ange. — Entrevue de Bologne. — Trop de zèle. — Le pape bâtonne un évêque. — Canon-statue, et statue-canon. — Retour à Rome. — Ce que devait être le monument de Jules II. — Ce qu'il est devenu. — Le *Moïse*, de Michel-Ange. — A quoi tiennent les chefs-d'œuvre de la Sixtine. — Jalousie de Bramante. — Ses plans pour Saint-Pierre de Rome.

Fondée au commencement du quatrième siècle, et presque complètement abandonnée pendant le schisme qui transporta le siége de la papauté à Avignon, la primitive basilique de Constantin menaçait presque ruine, après plus de onze cents ans d'existence, — en 1447, — lorsque Nicolas V monta sur le trône pontifical.

Protecteur éclairé des lettres et des arts, et précurseur trop oublié des Jules II et des Léon X qui ne firent, pour ainsi dire, que continuer ses idées, le nouveau pontife consacra tous ses soins à enrichir la bibliothèque du Vatican; il accueillit avec une faveur marquée les savants et les artistes grecs venus en

Italie après la prise de Constantinople par Mahomet II; fit acheter, et traduire en latin, un grand nombre de manuscrits précieux; s'occupa activement d'embellir Rome et, en premier lieu, de porter remède à l'état de délabrement dans lequel on avait laissé tomber Saint-Pierre du Vatican.

Deux partis s'offraient à Nicolas V, dans cet ordre d'idées: tenter, après tant d'autres, une éphémère restauration de la vieille basilique, ou bien entreprendre résolument son entière reconstruction sur de nouveaux plans. Naturellement, ce fut ce dernier parti qui prévalut, et Nicolas V appela à lui les deux plus célèbres artistes de son temps: Bernard Rosellino, sculpteur et architecte florentin, et Léon-Baptiste Alberti, à la fois poëte distingué, musicien, auteur dramatique, ingénieur et architecte, auteur d'un savant traité, *De re ædificatoriâ*, sur l'art de bâtir.

A ceux qui voudraient connaître les projets grandioses inspirés par le pontife et conçus par Rosellino et Alberti, au sujet de Saint-Pierre et de presque tout le quartier du Vatican, nous conseillerons de lire l'ouvrage biographique de Vasari et la *Vita di Nicolò V*, de Gianotto Manetti. Nous devons nous borner à dire qu'à la mort de Nicolas V, en 1455, le *chœur* de la nouvelle basilique était seul sorti de terre.

Presque entièrement abandonnés sous Calixte III et sous Pie II, successeurs immédiats de Nicolas V, — et faiblement continués par Paul II, — les travaux du nouveau Saint-Pierre étaient encore si peu avancés, sous le pontificat de Sixte IV, que ce pape se vit forcé de s'adresser au roi de France Louis XI, par une bulle datée de 1473, et dans laquelle le pontife remerciait d'abord avec effusion le monarque des secours qu'il avait précédemment accordés au Saint-Siége. Cette fois encore, Louis XI s'exécuta d'assez bonne grâce, mais dans des proportions qui, paraît-il, ne permirent pas de reprendre le projet de Nicolas V. Pour exciter la générosité du roi de France, Sixte IV n'avait pourtant pas manqué de lui faire entrevoir, officiellement, le ciel... dans l'autre monde, et, secrètement, dans celui-ci, le royaume de Naples... que Louis XI eut le bon esprit de refuser, disant que „ d'aller chercher des conquêtes en Italie, c'était vouloir acheter bien cher un long repentir. „ Paroles profondes, — ajoute Dumesnil, dans son *Histoire de Jules II*, — aussi vraies

de notre temps qu'au quinzième siècle!.. — Tout se borna donc, pour Saint-Pierre, sous les pontificats de Sixte IV, d'Innocent VIII et d'Alexandre VI, à réparer les parties les plus compromises des anciennes constructions, et principalement la partie occidentale, autrefois bâtie sur les fondations du cirque de Caligula et de Néron.

Les choses allèrent ainsi, tant bien que mal, jusqu'à l'élection de Jules II, à l'entrée du seizième siècle. A cette époque, le pontife, voulant s'assurer, de son vivant, une sépulture capable de transmettre sa renommée à la postérité la plus reculée, fit venir Michel-Ange à Rome, et lui commanda un mausolée splendide.

Le projet de Michel-Ange une fois fait, et accepté par Jules II avec enthousiasme, il s'agissait de trouver un emplacement convenable pour ce tombeau de proportions extraordinaires. Après bien des recherches inutiles, on s'arrêta à l'idée de l'élever au milieu du *chœur* dont nous avons parlé plus haut, commencé par ordre de Nicolas V, sur les plans d'Alberti et de Rosellino.

— Quelle serait, demanda Jules II, la dépense nécessaire pour mettre ce *chœur* en état de recevoir mon tombeau?

— Environ cent mille écus, répondit Michel-Ange.

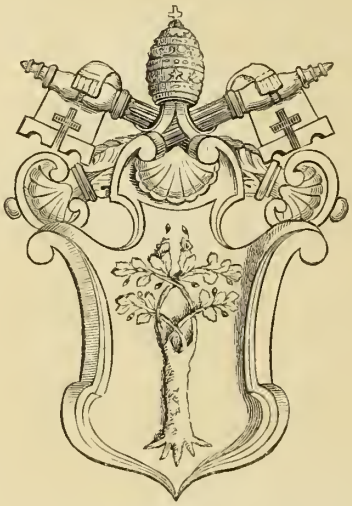
— J'y consacrerai, s'il le faut, deux cent mille écus! reprit vivement le pontife, et il ordonna qu'on se mît à l'œuvre sans retard.

Mais, avant d'aller plus loin, nous voulons rappeler ici la très-curieuse histoire de ce tombeau de Jules II, qui amena bientôt la démolition de l'ancien temple de Constantin et la construction de la basilique actuelle.

Sur la foi des traités, Michel-Ange était parti pour Carrare, afin d'y choisir lui-même les blocs d'où devaient jaillir, sous son ciseau puissant, les statues du mausolée de Jules II. Pour ce voyage, le pape lui avait généreusement fait compter les ducats par milliers; aussi les marbres n'avaient-ils pas tardé à arriver à Rome en telle quantité, que lorsqu'on les amena devant la basilique, ils couvraient la moitié de la place de Saint-Pierre,

où ils faisaient, dit Condivi, l'admiration des curieux et la joie du pontife. Puis, Michel-Ange revint, escortant le dernier convoi de ces blocs superbes; et, sans perdre de temps, il se mit à l'œuvre, dans un vaste atelier que Jules II avait fait préparer à proximité du Vatican, pour pouvoir plus commodément visiter son artiste favori et surveiller l'avancement des travaux.

Tout allait ainsi à merveille, lorsque, — un jour qu'il avait une note assez forte à payer aux entrepreneurs du transport des marbres, — Michel-Ange, s'étant présenté au Vatican pour y de-



ARMES PARLANTES DE JULES II
(Della Rovere, Du Chêne)

mander de l'argent, ne put pas réussir à voir Jules II. Rentré chez lui, sans avoir attaché trop d'importance à ce contre-temps qu'il imputait aux affaires de l'Église ou aux soucis de l'État, Michel-Ange, — pour éviter le mauvais effet d'un retard, — s'empressa de payer les entrepreneurs avec ses ressources personnelles, et, dès le lendemain matin, il se présenta de nouveau chez le pape. Mais, cette fois, ce fut plus inutilement encore que la veille; car l'huissier de service vint lui dire, d'un ton presque impertinent, qu'il avait la consigne de ne pas le laisser entrer.

A ce moment, un prélat traversait l'antichambre pour se rendre à l'audience du pape: „ Vous savez pourtant bien à qui

vous parlez! „ dit-il au domestique. — „ Assurément, répondit l'huissier; mais j'ai reçu des ordres formels. „ —

On conçoit l'indignation de Michel-Ange pendant cette scène

JULES II (De la Rovère)

(d'après le tableau de Raphaël, à la *galerie Pitti*, de Florence)

incroyable et immérité. “ Soit! dit-il froidement, je me retire; mais vous direz à votre maître qu'il tâche de me trouver, quand il aura besoin de moi. „ Et, quelques instants après, il partit en poste de Rome, ne s'arrêtant pour changer de chevaux que

quand il fut sorti des États de l'Église. Bien lui en prit; car il venait à peine d'entrer sur le territoire toscan, lorsqu'il fut rejoint par cinq courriers successifs, lancés en toute hâte à sa poursuite, et qui ne se retirèrent qu'après avoir obtenu de lui, faute de mieux, une réponse, d'ailleurs très-digne et très-fière, à la lettre par laquelle Jules II lui enjoignait de revenir immédiatement à Rome „ sous peine d'encourir sa disgrâce. „

Sans tenir compte des menaces du pape, Michel-Ange continua sa route vers Florence, où il trouva, de la part de ses concitoyens, l'accueil le plus empressé et le plus cordial. Seulement, on comprend bien qu'un pontife irascible et despotique, comme était Jules II, ne pouvait pas se tenir aussi aisément pour battu. Dès que ses courriers lui eurent apporté la réponse de Michel-Ange, le pape adressa à Soderini, Gonfalonier de la République florentine, un bref, daté du mois de juillet 1506, plein des promesses les plus rassurantes: „ Par l'attachement que vous nous portez, nous vous engageons à promettre à Michel-Ange en notre nom que, s'il revient, il ne sera *ni puni ni inquiété par nous*, et que nous lui rendrons la même grâce apostolique dont il jouissait avant son départ. „

Ce bref n'ayant pu décider Michel-Ange à retourner à Rome, Jules II en envoya un second, puis un troisième; mais ce dernier était si impératif que, cette fois, le Gonfalonier et les Prieurs résolurent de tenter un suprême effort auprès de Michel-Ange. „ Tu as résisté au pape *mieux que ne l'aurait fait un roi de France,* lui dit amicalement Soderini; mais il n'y a plus à te faire prier. Nous ne pouvons pas, pour toi, faire la guerre avec Jules II et mettre notre État en péril. Donc, dispose-toi à rentrer à Rome. „ Et comme Michel-Ange hésitait encore, redoutant la colère du terrible pontife, on lui promit de lui donner un caractère d'inviolabilité, en l'envoyant auprès du pape avec le titre d'ambassadeur de la République de Florence.

Michel-Ange céda enfin, avec d'autant moins d'appréhension que, sur ces entrefaites, la nouvelle s'étant répandue de la prise de Bologne par les troupes de Jules II, il espérait trouver le pontife dans les dispositions les plus favorables.

En partant pour Bologne, où Jules II venait de faire son entrée triomphale, le 11 novembre 1506, Michel-Ange emportait avec lui cette très-touchante et très-curieuse lettre de recommandation de Soderini pour le cardinal de Volterre :

„ Le porteur de la présente sera Michel-Ange, sculpteur, que nous vous envoyons pour complaire à Sa Sainteté et satisfaire à son désir. Nous certifions à Votre Seigneurie que c'est un jeune homme distingué, et dans son art l'unique en Italie, peut-être aussi dans le monde entier. Nous vous le recommandons très-instamment. Il est fait de telle sorte qu'on obtient de lui tout ce qu'on veut avec des paroles affectueuses et des caresses. Il est nécessaire de lui témoigner de la bonne volonté et de l'amitié, et il fera des choses qui émerveilleront ceux qui les verront. „

Quand, après une absence d'environ cinq mois, Michel-Ange se retrouva en présence du pape, celui-ci le regarda fixement, d'un air courroucé, et lui adressa quelques mots de reproche. Le protégé de Soderini écouta respectueusement, à genoux, les remontrances du pontife; puis, il s'excusa, à haute voix, devant tous, disant qu'il n'avait agi de cette sorte que sous le coup de l'indignation et pour ne plus s'exposer aux procédés humiliants dont on avait usé envers lui. Jules II, visiblement troublé, — car il avait pour le grand artiste autant d'estime et d'amitié que d'admiration, — se tenait la tête baissée, ne sachant que répondre. Alors, suivant la version de Condivi, un prélat, chargé par le Gonfalonier de Florence d'excuser Michel-Ange, crut faire acte d'habileté, en rompant ainsi le silence: „ Que Votre Sainteté lui pardonne; car il a péché par ignorance : ces artistes sont tous ainsi faits... „ — „ Tu dis à Michel-Ange une impertinence que, moi, je lui dirais pas, interrompit violemment Jules II; l'ignorant, c'est toi, qui l'insultes. Va-t'en donc au Diable! „ Et comme le prélat, interloqué par cette rude apostrophe, ne s'en allait pas assez vite, il fut mis à la porte par les domestiques du pape, avec force bourrades dans le dos. Quelques auteurs ont même prétendu que Jules II, dans un de ces mouvements de vivacité qui lui étaient si familiers, avait personnellement frappé l'évêque de son bâton.

Ainsi rentré en grâce, Michel-Ange, au lieu d'aller reprendre à Rome, comme il l'eût désiré, les travaux du fameux mau-

solée, dut rester seize mois à Bologne, pour y exécuter une statue colossale, en bronze, de Jules II.

On raconte que, avant de revenir dans sa capitale, en février 1507, le pontife voulut voir le modèle en terre de sa statue. Le sculpteur l'avait représenté donnant la bénédiction, de la main droite; et comme il lui proposait de lui placer un livre dans la main gauche:

— Un livre! reprit vivement Jules II; mais je ne suis pas un littérateur, moi! C'est une épée, qu'il faut y mettre!..

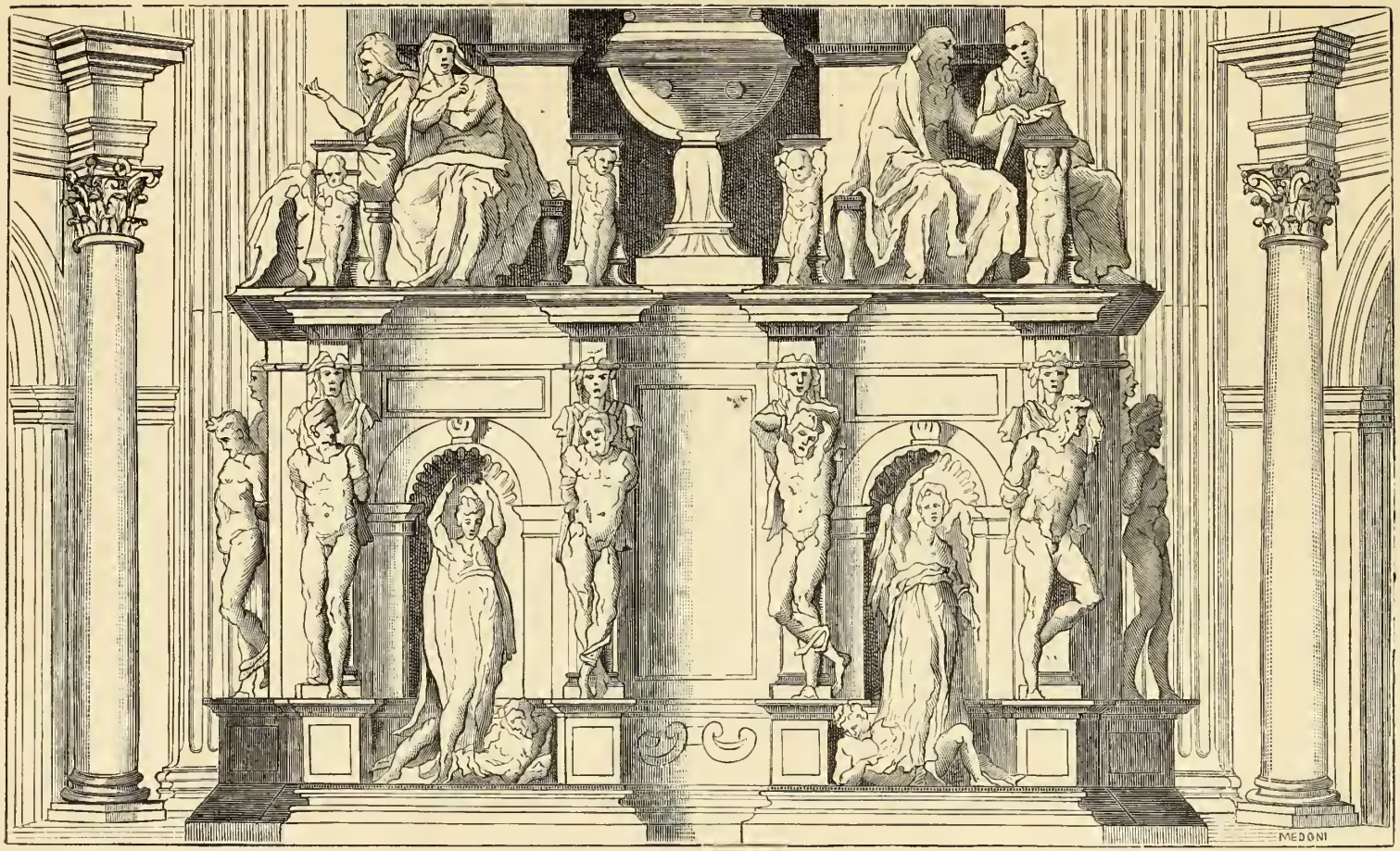
Tel, autrefois, Alexandre-le-Grand demanda à Lysippe d'armer son bras de la foudre.

Michel-Ange se conforma à la volonté du pape guerrier qui, — en sortant de Rome pour aller combattre les Français, — jeta, dit-on, les clefs pontificales dans le Tibre, du haut du pont Saint-Ange, et tira ensuite son épée, en s'écriant: “ Que le glaive de Paul nous défende de l'ennemi, puisque les clefs de S. Pierre sont impuissantes! „ Malheureusement, la statue de Jules II, faite avec le bronze d'un canon pris aux anciens seigneurs de Bologne, retourna à sa destination première lorsque ceux-ci rentrèrent dans leur ville, avec le secours des armes françaises. Le peuple brisa alors la statue de Jules II, et des morceaux on refit une pièce de canon, ironiquement appelée *Julie*.

Nous retrouverons bientôt Michel-Ange à Rome; mais quand nous aurons fait connaître ce que, — d'après le projet primitif, accepté par le pape, — devait être le mausolée qui fut cause de la reconstruction de Saint-Pierre et amena, entre Jules II et son sculpteur favori, les scènes que nous venons de raconter.

Le dessin que nous donnons du mausolée de Jules II (page 67) nous a semblé particulièrement intéressant, puisqu'il est la reproduction de l'esquisse même faite par Michel-Ange, et dont l'original, — d'abord possédé par le célèbre collectionneur Mariette, puis acquis par M. Seroux d'Agincourt — a été publié par ce dernier dans son grand ouvrage de l'*Histoire de l'Art par les monuments*. Bottari, dans son édition des œuvres de Vasari, en a aussi donné une gravure réduite.

Cette esquisse est, d'ailleurs, entièrement conforme à la description du projet de Michel-Ange faite par Condivi, son élève



ESQUISSE DE MICHEL-ANGE POUR SON PLAN PRIMITIF DU TOMBEAU DE JULES II.

et son biographe. D'après cette description, écrite du vivant de Michel-Ange, contrôlée par lui, et par conséquent très-exacte, le mausolée de Jules II devait être entièrement isolé, les deux

STATUE DE MOÏSE, DU TOMBEAU DE JULES II

faces les plus grandes étant, par rapport aux deux plus petites, dans la proportion de dix-huit à douze. Sur chaque face, on aurait vu quatre figures d'esclaves debout et enchaînés à des Termes, au-devant desquels ces statues auraient été placées; et à l'extrémité des façades, entre les statues d'esclaves, dans de

hautes niches, auraient été sculptées des victoires ayant à leurs pieds des prisonniers terrassés.

A ce sujet, les deux plus anciens biographes de Michel-Ange ne sont pas tout à fait d'accord. Vasari dit que les captifs devaient figurer les provinces autrefois détachées des États de l'Église, et reconquises par Jules II, à main armée. Condivi, lui, prétend que les figures enchaînées auraient représenté les arts libéraux, voulant ainsi montrer qu'ils devenaient prisonniers de la mort avec Jules II *(insieme con Papa Giulio essere prigioni della morte)*, et que jamais ils ne pourraient retrouver un protecteur tel que lui.

Quoi qu'il en soit, la même ordonnance devait régner sur les quatre faces du monument. Puis, au-dessus d'une élégante corniche, couronnement de cette décoration, Michel-Ange voulait asseoir quatre grandes statues, parmi lesquelles aurait figuré le fameux Moïse.

Au milieu de ces statues, on aurait placé le sarcophage de Jules II, soutenu par deux anges, l'un pleurant la mort du pontife, l'autre se réjouissant de son entrée dans le ciel, à côté des bienheureux. Dans son ensemble, le mausolée de Jules II aurait donc été orné de plus de quarante statues en marbre, sans compter de nombreux bas-reliefs en bronze retraçant les événements les plus mémorables de la vie du pontife.

Dans un de ses commentaires sur l'ouvrage de Condivi, Mariette ajoute :

„ Telle est l'idée que Michel-Ange s'était proposé de suivre, d'après le des-
„ sin arrêté que j'ai dans ma collection. Il est lavé d'*aquarella* (Mariette dit
„ d'*acquerello*) sur un trait à la plume, et, au *verso*, M. A. (Michel-Ange) a des-
„ siné au crayon rouge, d'après nature, les mains et le bras de son Moïse, sous
„ différents aspects, pour s'en servir dans l'exécution.

„ J'ai aussi séparément le dessin d'une figure d'ange portant un globe sur
„ les épaules, qui est d'une élégance merveilleuse, et le dessin d'une statue as-
„ sise tenant un miroir, laquelle devait représenter la Prudence. — Outre cela,
„ j'ai une première pensée pour la statue de Moïse, peu différente, pour la pen-
„ sée générale, de ce qui a été exécuté, et, sur la même feuille, plusieurs petites
„ esquisses pour les attitudes des figures d'esclaves. J'entre dans tous ces détails,
„ afin de faire connaître les soins que prenait Michel-Ange pour arriver an point
„ de la perfection dans ses ouvrages, et afin de donner une idée de celui-ci, qui
„ ne subsiste point. „

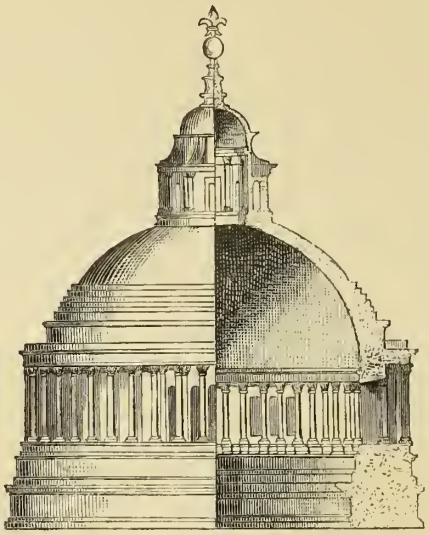
On sait, en effet, que, par suite de circonstances qu'il serait trop long de raconter ici, le projet grandiose de Michel-Ange fut plusieurs fois modifié et finit par aboutir, après quarante-cinq ans de péripéties, au mausolée de Jules II qu'on voit aujourd'hui à Saint-Pierre-ès-Liens, et dans lequel se retrouve l'admirable Moïse, tout entier du ciseau de Michel-Ange. De toutes les autres statues qui devaient décorer le primitif mausolée, trois seulement existent encore. Florence possède, dans la salle du Conseil, au Palais-Vieux, une des *victoires*, presque achevée, et deux des *captifs* sont au musée du Louvre, après avoir appartenu à François I.er

Et maintenant, que s'était-il donc passé pour que l'enthousiasme avec lequel Jules II avait d'abord accueilli le projet de Michel-Ange pour son tombeau fît place à une mauvaise volonté évidente, allant jusqu'à se traduire par cette brutale consigne donnée à un huissier du Vatican, et qui détermina l'escapade dont nous avons parlé?.. Sur ce point, les témoignages de presque tous les anciens auteurs sont unanimes pour accuser Bramante, qui voyait avec raison dans Michel-Ange un rival redoutable et un juge sévère.

Sans la venue de Michel-Ange, Bramante eût été le premier architecte de son temps. D'abord en grande faveur à la cour des ducs de Milan, puis reçu, avec le même empressement, à Rome, par Alexandre VI, après la conquête du Milanais par Louis XII, Bramante avait déjà achevé, depuis un an environ, d'importants travaux, — entre autres son chef-d'œuvre en miniature, dans le cloître de Saint-Pierre in Montorio, — lorsque Jules II fut élu pape, en 1503. Bramante devint donc, tout naturellement, l'architecte du nouveau pontife et gagna ses bonnes grâces par la façon à la fois intelligente et rapide dont il exécuta tous ses ordres, notamment le célèbre escalier à double rampe du Vatican, qui lui valut l'office *del piombo*, c'est-à-dire le sceau de plomb, à la chancellerie papale.

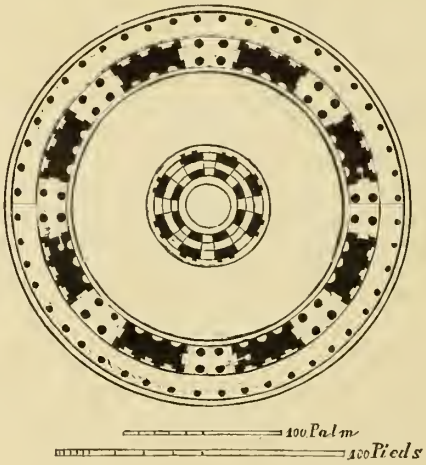
Cette précipitation fiévreuse apportée par Bramante dans tous ses travaux, même au détriment de leur solidité, était sa qualité dominante aux yeux de l'impatient Jules II; aussi ses plans fu-

rent-ils préférés à ceux de San-Gallo et de tous les autres architectes, lorsqu'il s'agit de reconstruire Saint-Pierre, pour y loger



ÉLÉVATION DE LA COUPOLE DE SAINT-PIERRE (Projet de Bramante)

somptueusement, ainsi que nous l'avons dit, le fameux mausolée. Mais, d'un côté, les grands travaux de sculpture commandés par

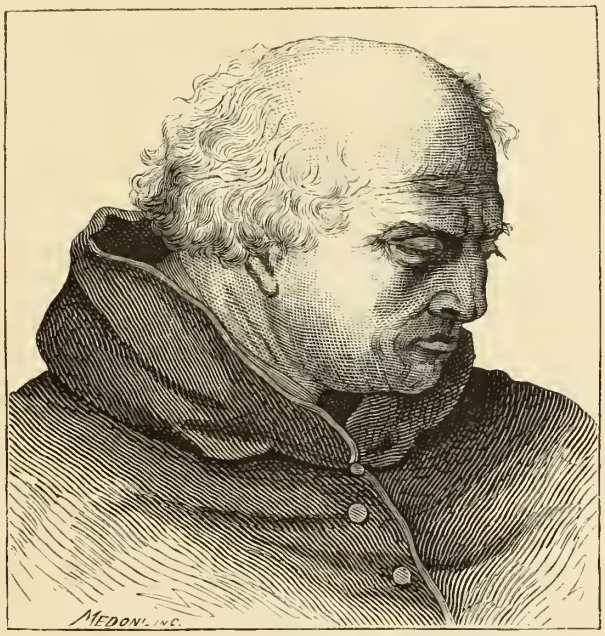


PLAN DE LA COUPOLE DE SAINT-PIERRE (Projet de Bramante)

le pape à Michel-Ange, pour ce tombeau, excitaient la jalousie de Bramante, et d'un autre côté, il craignait que les dépenses

considérables, occasionnées par cette construction, ne vînssent entraver ou, tout au moins, retarder la mise en œuvre de ses propres projets relativement à la basilique de Saint-Pierre.

Voilà pourquoi, assure-t-on, Bramante, — chez qui le caractère n'était pas à la hauteur du talent, — employa tous ses efforts à détourner Jules II de l'idée du mausolée, sans cesse lui répétant



BRAMANTE (LAZZARI)
(d'après une fresque du Vatican)

que, pour un vieillard, s'occuper ainsi d'une œuvre de mort était du plus fâcheux augure. Jules II résista quelque temps, s'autorisant de l'exemple de son oncle, Sixte IV, d'Eugène IV, de Paul II, d'Innocent VIII et d'autres papes encore qui, de leur vivant, avaient tout fait préparer pour leur sépulture. Mais Bramante finit par l'emporter et, sous son influence, arriva, entre Jules II et Michel-Ange, cette brouille à laquelle nous avons assisté, et qui se termina seulement à Bologne, par ce singulier raccommodement sur l'échine du malheureux évêque.

La réconciliation ne fut pas, d'ailleurs, de bien longue durée. Quand, — après avoir terminé la colossale statue, en bronze, de Jules II, — Michel-Ange revint à Rome, il s'y retrouva en présence des mêmes intrigues. Il voulait travailler au mausolée du pape, et, à son grand désappointement, Jules II, toujours pressé par Bramante, ordonna à Michel-Ange de peindre à fresque la voûte de la Sixtine. — En vain Michel-Ange, comprenant d'où partait ce nouveau coup, essaya-t-il de refuser des travaux auxquels il était resté, jusqu'alors, presque entièrement étranger ; bon gré malgré, il lui fallut obéir à l'impérieux Jules II, et produire, à son corps défendant, des chefs-d'œuvre immortels !..

Mais laissons Bramante à son dépit, et sans lui garder rancune de ses mesquines intrigues, — puisqu'elles nous valurent les admirables fresques de la Sixtine, — parlons de ses plans pour la reconstruction de Saint-Pierre. Et, d'abord, Bramante voulut-il la croix *grecque* ou la croix *latine*, c'est-à-dire une basilique à bras égaux ou inégaux ? Sur ce point, si important, les opinions ne sont pas toutes d'accord ; toutefois, si nous nous trompons, en adoptant le dessin en croix latine, ce sera, du moins, en bonne et docte compagnie, puisque nous aurons pour nous : le savant Bonanni *(Templi vaticani historia)* ; — Serlio *(Traité d'architecture)* qui nous a conservé, du plan de Bramante, un dessin d'après Raphaël ; — Seroux d'Agincourt *(Histoire de l'art par les monuments)* qui passa la moitié de sa vie à Rome ; — et Quatremère de Quincy *(Vie des architectes célèbres)*, le meilleur historien des choses de l'architecture.

Fort de ces autorités incontestées, — et contrairement à l'opinion de quelques auteurs modernes, — nous reproduisons, à la page 76, ce que nous croyons être le *vrai* plan de Bramante. Comme les deux gravures que nous donnons à la page 72, plusieurs médailles, frappées à la Monnaie pontificale, par ordre de Jules II et de Léon X, nous montrent aussi que Bramante avait eu, le premier, l'idée de la grande coupole de Saint-Pierre, dont il sera longuement parlé dans un chapitre spécial. Nous ferons alors, impartialement, la part de chacun : à Bramante, l'idée première, — du moins comme application à Saint-Pierre de Rome, — et à Michel-Ange la gloire d'avoir rendu pratique et exécuté un projet que,

d'un avis unanime, le premier architecte de la basilique n'eût jamais pu, lui-même, réaliser.

Jules II avait posé la première pierre du nouveau temple, le 18 avril 1506, avant de partir pour son expédition de Bologne, et il en avait tout d'abord informé le roi d'Angleterre, Henri VII, — un des bailleurs de fonds de l'entreprise, en échange des dispenses accordées par Rome, pour le mariage de son second fils avec la veuve de son fils aîné. Aussitôt cette fête d'inauguration terminée, Bramante conduisit avec une telle activité tous les chantiers de démolition et de construction que, quand Jules II mourut, en 1513, on avait abattu la majeure partie de l'ancien Saint-Pierre, élevé les quatre piliers qui devaient porter la coupole, cintré les grands arcs, et entièrement achevé l'hémicycle, primitivement destiné à recevoir le fameux mausolée.

Bramante, chargé d'ans et perclus de douleurs, suivit de près Jules II dans la tombe, et le soin de continuer la reconstruction de Saint-Pierre, — interrompue par la mort du pape et celle de son architecte, — revint à d'autres personnages, non moins illustres, que nous allons faire entrer en scène.

Mais avant cela, nous avons un compte à régler avec Jules II, qui rendit la vie si dure à Michel-Ange, voulut faire jeter à la mer l'Arioste, ambassadeur du duc de Ferrare, et fut l'ennemi acharné de la France, — qu'il mit en interdit, l'offrant à qui voudrait... ou pourrait la prendre. — Voici donc, pour nous venger, quelques extraits d'une satire romaine, intitulée: *Exclusion de Jules*. Le pape, après sa mort, vient frapper à la porte du Paradis, à la tête de son armée; mais, malgré ses cris et ses menaces, la porte reste fermée:

SAINT-PIERRE, *à Jules.*

.... Que veut dire ce cortége immense de soldats? et quels soldats! il n'y en a pas un seul portant figure de chrétien. Pour toi, Jules, j'ai beau te regarder, je ne te trouve pas un seul trait des apôtres. Est-ce que leur successeur devrait nous arriver avec des mains dégouttantes de sang?... — Voyez ce regard farouche, cet air menaçant, ce front dilaté par l'orgueil, ces sourcils chargés d'arrogance! Voyez ce corps usé et corrompu par les plaisirs abominables, et qui fléchit sous les excès bien plus que sous le poids des maux et de l'âge.

JULES, *hors de lui.*

Ma de si!... Ma de si!...

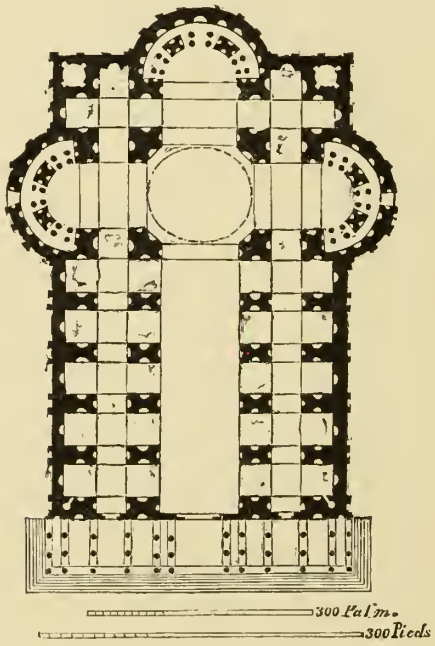
SAINT-PIERRE

Oh! je sais bien que tout cardinal qui ne fuyait pas à ce mot goûtait de ton bâton, surtout après diner; mais, moi, je n'ai pas peur de tes menaces, et je te répète que le paradis est à jamais fermé pour toi.

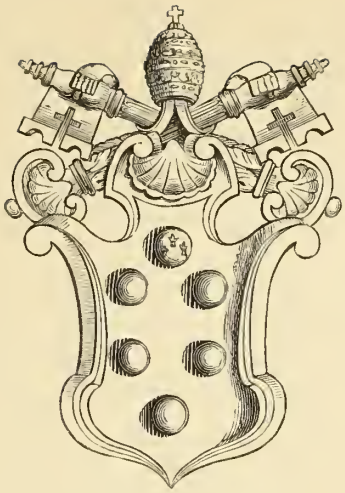
JULES

Alors, j'en ferai le siége, et je le saccagerai; j'attends justement un renfort de 60,000 hommes.... qui ont péri dans mes batailles....

Nous aurions bien voulu pouvoir reproduire en entier cette véridique et mordante satire, pour caractériser comme il le mérite le triste pontificat de ce pape, dont l'ambition insatiable et l'humeur belliqueuse mirent l'Italie et la moitié de l'Europe à feu et à sang, et qui, — sans doute un jour qu'il avait bu plus encore que de coutume, de façon à se faire appeler *ivrogne* par le roi Louis XII et l'empereur Maximilien, — eut l'audace de se laisser représenter sur la monnaie pontificale la tiare en tête, le fouet à la main, chassant les Français, et foulant aux pieds les armes de France!...



PLAN GÉNÉRAL DE SAINT-PIERRE (Projet de Bramante)



ARMES DES MÉDICIS

VII.

A propos d'un blason. — Pilules ou coups de massue? — Raphaël architecte. — L'impatience d'un pontife et les complaisances d'un courtisan. — La vérité sur la mort de Raphaël. — Adrien VI et les artistes. — Encore un Médicis. — La vie sauve, en échange d'un portrait ressemblant.

Successeur de Jules II, Léon X était un Médicis. Les armes de cette illustre maison, — placées en tête de ce chapitre, et qu'on retrouve si souvent, peintes ou sculptées, à Florence et à Rome, — étaient d'or à six globes, dont cinq de gueules et un d'azur, au sommet, chargé des trois fleurs de lys de France, en vertu de lettres patentes accordées par le roi Louis XI. Quelques méchantes langues disaient, il est vrai, que ces six globes étaient, tout bonnement, six pilules, — armes parlantes des premiers Médicis, pharmaciens ou *médecins* de leur état, en italien *medici*. — Mais, d'autre part, les panégyristes, que n'arrête aucune invraisemblance, affirmaient qu'un aïeul des Médicis avait reçu, d'un géant longobard, un tel coup de massue, que ses six nœuds de fer étaient restés marqués sur son bouclier.

Explique qui pourra comment, en un cas pareil, ces empreintes étaient convexes et non concaves; toujours est-il que les Médicis, — au moment où le cardinal Jean, un des leurs, fut élu pape, en 1513, — avaient déjà joué un rôle important dans l'histoire de la Toscane, sans compter celui, plus grand encore, que leur réservait l'avenir. Servis par leurs défauts nombreux autant que par leurs brillantes qualités, — mais surtout par leurs immenses richesses, — les Médicis avaient à la fois mérité et acheté le droit de gouverner leur pays, dont ils devinrent les souverains véritables, de par le droit divin de l'or.

Né à Florence, — la ville la plus vivante, la plus lettrée, la plus artistique et la plus intelligente de l'Italie, — le cardinal Jean de Médicis, qui prit le nom de Léon X, était, en outre, fils de ce Laurent-le-Magnifique immortalisé par son amour du luxe, des plaisirs, des fêtes, des spectacles, des lettres, des sciences et des arts. A ce double titre, Léon X était le digne continuateur des vastes projets formés par Jules II, commencés sous son pontificat, et parmi lesquels la reconstruction de Saint-Pierre tenait le premier rang.

Nous avons vu que Bramante était mort, peu de temps après la fin du règne de Jules II; pour le remplacer comme architecte en chef de la nouvelle basilique, Léon X nomma Raphaël, par un bref daté du 1er août 1514.

Intime ami et même parent de Bramante, — par qui il vint à Rome, — Raphaël avait été aussi son élève, en architecture, et, plus tard, son collaborateur, le confident de ses pensées, le dépositaire de tous ses plans. A part la célébrité qu'il s'était déjà acquise comme peintre, il était donc tout naturel qu'on s'adressât à lui pour continuer l'œuvre de Bramante, au Vatican et à Saint-Pierre. Nous n'avons pas à nous occuper ici des travaux de la cour dite de S. Damase; relativement à ceux de la basilique, Raphaël écrivait à Baldassare Castiglione:

" Notre Saint-Père m'a mis un grand fardeau sur les épaules, en me chargeant „ de la construction de Saint-Pierre. J'espère ne pas y succomber. Ce qui me ras- „ sure, c'est que le modèle que j'ai fait plaît à Sa Sainteté, et a le suffrage de „ beaucoup d'habiles gens; mais je porte mes vues plus haut: *Je voudrais trouver „ les belles formes des édifices antiques.* — Mon vol sera-t-il celui d'Icare?.. Vitruve „ me donne, sans doute, de grandes lumières; mais pas autant qu'il m'en faudrait... „

C'est, probablement, afin de pouvoir étudier de plus près les antiques, et relever plus exactement les mesures des principaux édifices, que Raphaël, — à l'exemple de Phidias, nommé par Périclès suprême intendant des monuments d'Athènes, — accepta la charge d'inspecteur général des édifices de Rome. Le bref du pape accordait à Raphaël un traitement de trois cents couronnes d'or, plaçait sous sa haute surveillance toutes les fouilles et découvertes de pierres ou de marbres faites à Rome et, au dehors, dans une circonférence de dix milles, avec autorisation de prendre ce qui pourrait convenir à la construction du nouveau temple, et, de plus, lui donnait mission de recueillir les inscriptions et les marbres antiques :

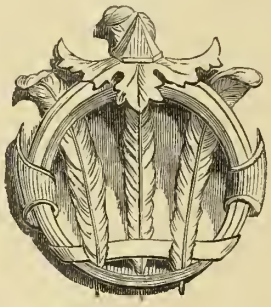
" J'ordonne à tous, — de quelque condition qu'ils soient, nobles et élevés en „ dignités, ou dans une classe inférieure, de vous donner avis, comme étant surin- „ tendant en cette partie, de tous les marbres et de toutes les pierres, de quelque „ nature qu'ils soient, qui seront fouillés dans l'espace que je viens de déterminer; „ et celui qui ne le fera pas dans les trois jours sera, sur votre jugement, con- „ damné à une amende de cent à trois cents écus d'or. En outre, étant informé „ que les tailleurs de pierre emploient et taillent inconsidérément des morceaux de „ marbres antiques sur lesquels sont sculptées des inscriptions, lesquelles contien- „ nent des souvenirs mémorables dont il importe d'assurer la conservation pour „ l'étude de la littérature et de la langue latine, et sachant que les susdits détruisent „ ces inscriptions, je défends à tous ceux qui, dans Rome, exercent l'art de tailler „ la pierre, de mutiler ou couper aucune pierre écrite, sans votre ordre ou votre „ permission, sous la même peine, s'ils n'exécutent pas mes commandements. „

Un très-intéressant rapport, adressé par Raphaël à Léon X, et conservé dans les papiers de Baldassare Castiglione, nous permettrait, — si l'espace ne nous manquait pas pour cela, — de constater quel usage le Sanzio fit de sa position officielle, au double point de vue de l'utilisation de quelques précieuses découvertes, — comme celle des *Thermes de Titus*, — et de la conservation des plus remarquables monuments de l'antiquité. Nous pourrions également parler des autres travaux d'architecture exécutés d'après les plans et sous la direction de Raphaël, à Florence et à Rome; mais nous devons nous contenter de renvoyer, pour de plus amples renseignements, à la biographie, très-complète, de Passavant, et à l'ouvrage de Quatremère de Quincy.

Quant à nous, revenant à ce qui concerne plus spécialement Saint-Pierre, nous sommes obligé de convenir que, en dépit du

plan nouveau dont il est parlé dans la lettre à Baldassare Castiglione, et de cette noble ambition de faire revivre *les belles formes des édifices antiques,* — la participation de Raphaël à la reconstruction de la basilique vaticane ne fut pas à la hauteur de ce qu'on était en droit d'attendre de son immense réputation.

La faute en est imputable à l'impatience du vieux Jules II, — qui fit hâter fiévreusement ces travaux de Saint-Pierre dont il était pourtant bien sûr de ne pas voir la fin, — comme aussi une large part de responsabilité en doit revenir à Bramante, pour ses complaisances envers le fougueux pontife, ses erreurs dans le calcul des résistances et sa coupable négligence dans le choix des



EMBLÈMES DE LÉON X
(trois plumes d'autruche, passées dans un anneau à pointe de diamant)

matériaux employés. C'est ainsi qu'échut à ses successeurs la tâche ingrate de reprendre presque tous ses travaux en sous-œuvre.

Bramante venait à peine de mourir, lorsque, de toutes parts, se manifestèrent, dans le monument, les plus menaçantes crevasses, et les supports, trop faibles, se mirent à fléchir sous le poids énorme des voûtes. Raphaël et les deux architectes qu'on lui avait adjoints, Fra Giocondo et Julien de San Gallo, durent donc courir au plus pressé, refaire une partie des fondations, renforcer les piliers de la coupole, faire subir au plan primitif d'importantes modifications, de façon à éviter une ruine totale des parties déjà construites. Puis, le vieux Fra Giocondo quitta Rome, et J. de San Gallo rentra à Florence, après avoir fait nommer à sa place son neveu Antonio.

Quant à Raphaël, — absorbé par ses innombrables et merveilleux travaux de décoration des *Stances* et des *Loges*, — il s'employa probablement sans trop d'enthousiasme à ces obscurs

LÉON X (Jean de Médicis)
(d'après le tableau de Raphaël, à la *galerie Pitti*, de Florence)

travaux de consolidation. Pour notre malheur à tous, il ne s'en occupa, pourtant, qu'avec trop de zèle, s'il est vrai, — suivant les renseignements communiqués par Missirini à Longhena, — que ces travaux d'architecture occassionnèrent la mort de Ra-

phaël. D'après ces documents, un jour que Raphaël, déjà très-affaibli, se trouvait à la Farnésine, il reçut l'ordre de se rendre en toute hâte au Vatican. Il y arriva, en courant, épuisé, et tout en transpiration, s'arrêta dans une grande salle, " et pendant qu'il parlait longuement de la fabrique de Saint-Pierre, la sueur se sécha sur son corps, et il fut pris d'un mal subit, „ d'une fièvre qui devint pernicieuse et, en quelques jours, amena sa mort, faussement attribuée, par Vasari et ses compilateurs, à des excès de plaisirs, comme si ce n'était pas assez, pour l'expliquer, des excès de génie!

Raphaël était mort en 1520; Léon X plaça alors Baldassare Peruzzi à la tête des travaux de Saint-Pierre. Le nom de cet architecte est avantageusement connu de ceux à qui est familière l'histoire de l'architecture en Italie, et de tous les étrangers qui ont visité, à Rome, la Farnésine et le palais Massimi, pour ne citer que ces deux œuvres remarquables de Peruzzi.

Le plan présenté à Léon X par le nouvel architecte en chef de la basilique était une croix grecque, dont les quatre branches égales se terminaient en hémicycle, avec cette particularité que chacun de ces hémicycles avait une porte s'ouvrant sous un portique semi-circulaire. D'après le projet de Peruzzi, la grande coupole centrale devait être accompagnée de quatre coupoles plus petites destinées à en augmenter l'effet, en offrant immédiatement au regard un moyen de comparaison.

Une des quatre absides du plan de Baldassare Peruzzi était à peine construite, lorsque, en 1521, — environ un an après la mort de Raphaël, — Léon X mourut... de joie, disent les uns, en apprenant un triomphe de l'armée pontificale, ou bien empoisonné, d'après la version la plus accréditée. C'est sous son pontificat qu'éclata la Réformation, en partie causée, — de l'aveu même de Luther, — par un éhonté trafic d'indulgences, déjà commencé sous Jules II et ses prédécesseurs, en vue de subvenir aux énormes dépenses occassionnées par la construction de Saint-Pierre de Rome.

À Léon X, — dont le culte pour les lettres et les arts fit qu'on donna son nom à son siècle, — succéda Adrien VI, ex-pré-

cepteur de Charles-Quint. Heureusement pour les artistes qu'il détestait, ce pape d'origine qu'on croit italienne mais d'éducation essentiellement tudesque, ne régna que vingt mois. Il fit interrompre tous les travaux d'art en cours d'exécution, et on eut les plus grandes peines du monde à l'empêcher de détruire, de ses propres mains, tout ce qui s'était fait sous Jules II et Léon X.

Adrien VI étant mort d'une fièvre contractée, le 15 août 1523, à Sainte-Marie-Majeure, où il était allé faire publier la Ligue contre les Français, — on lui donna pour successeur Clément VII, un bâtard de Julien de Médicis. Le nouveau règne eût certainement été favorable aux lettres et aux arts, et ses premières années donnaient déjà de sérieuses espérances, quand, après une période profondément troublée, le Connétable de Bourbon vint mettre le siége devant Rome, en 1527. On sait quelles furent les conséquences de la prise de cette ville, les indescriptibles saturnales qui suivirent la mort du Connétable, tué au pied des remparts. Ce fut pour l'art une époque néfaste entre toutes et, pour les artistes, le signal d'une dispersion générale. Clément VII, prisonnier dans le château Saint-Ange, ne put sortir de Rome que sous un déguisement de valet, après avoir laissé en garantie cinq de ses cardinaux. Il mourut, en 1534, sans que la construction de Saint-Pierre, eût fait de bien sensibles progrès, sous son règne.

Peruzzi ne fut guère mieux traité par le sac de Rome, qui interrompit les travaux de la basilique et valut à l'artiste une aventure étrange, que nous allons brièvement raconter.

L'architecte en chef de Saint-Pierre avait, paraît-il, l'air grave et distingué ; si bien que les soldats du Connétable, en pénétrant dans la ville, s'emparèrent avidement de sa personne, persuadés qu'en ce temps de travestissement général, ils avaient affaire à quelque riche prélat déguisé. En vain Peruzzi, incapable de payer la forte rançon qu'on exigeait de lui, affirmait-il n'être qu'un pauvre diable, architecte et peintre de son état; personne ne croyait à sa parole. Fort heureusement, un des chefs de la bande eut l'idée de le mettre en demeure de prouver son dire, avant de le laisser tuer par ses hommes.

— Prends une toile, tes pinceaux, et suis-nous, ordonna-t-il à Baldassare.

Il le fit ainsi conduire dans le camp espagnol, devant le cadavre à peine refroidi du Connétable de Bourbon; et ayant soulevé un des plis du grand manteau blanc qui couvrait le visage du mort:

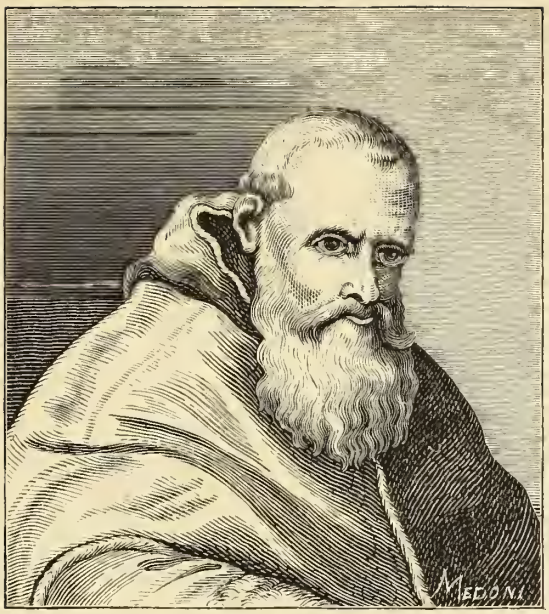
— Es-tu de force, ajouta-t-il, à faire de ce guerrier un portrait ressemblant?

Pour toute réponse, Peruzzi prit ses pinceaux, et, en quelques touches hardies, il retraça l'image du Connétable d'une façon si

CLÉMENT VII (Jules de Médicis)
(d'après la collection de portraits de la *regia Calcografia*)

saisissante, qu'on lui fit grâce de la vie, en lui permettant de quitter Rome sans payer rançon.

Peruzzi, — qui, d'ailleurs, n'avait pas, comme Clément VII, cinq cardinaux à mettre en gage, — se hâta de profiter de la permission; mais comme il se dirigeait vers Sienne, sa patrie, d'autres bandits le dévalisèrent entièrement, et l'abandonnèrent, demi-mort, dans un des fossés de la route.



PAUL III (Alexandre Farnèse)
(d'après la collection de portraits de la *regia Calcografia*)

VIII.

Un nouveau plan pour Saint-Pierre. — Michel-Ange comme pis aller. — Le coup de bâton de Jules II. — Tribulations d'un homme de génie. — Plans de Michel-Ange. — Mieux vaut tard que jamais.

On vient de voir quelles mésaventures eut à subir Baldassare Peruzzi, pendant le sac de Rome. Notre architecte s'était ensuite brouillé avec Clément VII, pour avoir refusé de le servir en qualité d'ingénieur, quand ce pape assiégea Florence pour y rétablir les Médicis, avec le secours des armes espagnoles. Rentré en grâce auprès de Clément VII, Baldassare était revenu à Rome; mais il y vivait pauvre, découragé, et ne s'occupait plus beaucoup des travaux de la basilique, quand Paul III (Alexandre Farnèse) monta sur le trône pontifical, en 1534. Le nouveau pape fit donner quelques secours d'argent à Peruzzi, qui mourut bientôt après, empoisonné;

et la direction des travaux de Saint-Pierre fut prise par l'architecte en second de la basilique, Antonio de San Gallo, que son oncle Julien avait, — on s'en souvient, — fait nommer à sa place, avant de quitter Rome.

Antonio de San Gallo fit, à son tour, pour la reconstruction de Saint-Pierre, un nouveau plan, qui maintenait la croix grecque adoptée par Baldassare Peruzzi, mais qui se compliquait de deux hautes tours, de colonnes, de pyramides. Ce projet, longtemps élaboré, venait à peine de recevoir un commencement d'exécution, lorsque son auteur mourut, en 1546, d'une fièvre pernicieuse. Paul III offrit alors la succession de San Gallo à Jules Romain, le plus illustre des élèves de Raphaël et son collaborateur le plus assidu, comme peintre et comme architecte.

Heureux, riche, comblé de faveurs, Jules Romain vivait, depuis plusieurs années, à Mantoue, qu'il était en train d'assainir et d'embellir, à tel point que Charles-Quint, en y passant, s'était déclaré contraint d'ériger un si beau marquisat en duché. L'artiste ne se souciait donc que médiocrement de revenir à la cour pontificale; il gardait, d'ailleurs, secrètement rancune à la Papauté, qui l'avait banni de Rome pour quelques dessins licencieux destinés à une illustration des œuvres de l'Arétin. Jules Romain allait pourtant céder aux pressantes sollicitations de Paul III, lorsque la mort le surprit, à l'âge de cinquante-quatre ans, le 1er novembre 1546.

Sans perdre de temps, Paul III, que cette triste nouvelle rejetait dans le plus grand embarras, fit faire des offres, par son légat en Vénétie, à l'illustre Sansovino. Mais Sansovino n'ayant voulu, à aucun prix, quitter Venise, sa patrie, on finit par où il semble à peine croyable qu'on n'ait pas commencé, et on s'adressa... à Michel-Ange! Voilà l'homme que, de guerre lasse, après tant de morts imprévues et de refus obstinés, la Papauté se décidait enfin à prendre pour architecte, comme pis aller!...

Que s'était-il donc passé?

Nous avons raconté une partie des tribulations de toute sorte, souffertes par Michel-Ange à cause du tombeau de Jules II. Les fresques de la Sixtine faillirent être l'occasion d'une nouvelle

brouille entre l'artiste, d'une nature indépendante et fière, et Jules II, toujours plus impatient et plus colère.

— Quand finiras-tu la voûte de ma chapelle? demanda, un jour, le pape, d'un ton irrité.

— Quand je pourrai *(quando potrò)*, répondit tranquillement Michel-Ange, suivant son habitude.

— Ah! quand tu pourras! reprit Jules II, hors de lui; et moi, je te ferai jeter en bas de tes échafaudages!...

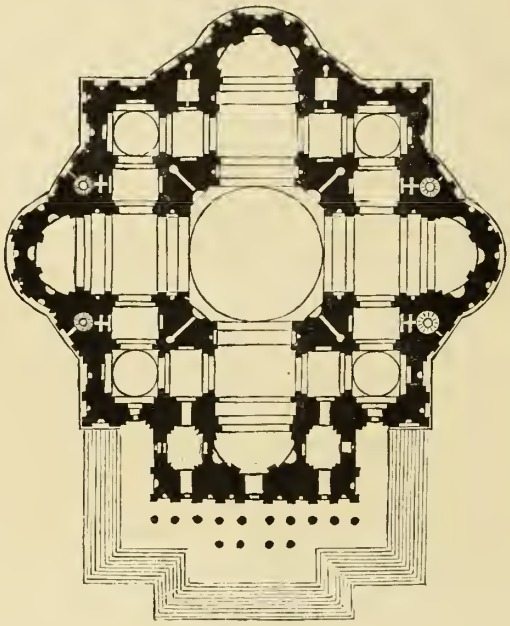
Michel-Ange quitta brusquement la Sixtine, rentra chez lui en toute hâte, et déjà il avait ordonné à son valet de chambre de tout préparer pour un départ définitif, lorsque Jules II lui envoya ses plus amicales excuses, en même temps qu'une somme de cinq cents ducats. Cette fois encore, Michel-Ange avait pardonné à Jules II, bien que le pape se fût emporté jusqu'à le frapper de son bâton. — *lo percosse con un bastone, che in mano teneva,* — affirme Condivi.

Sous le pontificat suivant, Michel-Ange aurait voulu prendre quelque repos. La nécessité où il s'était trouvé d'avoir toujours les yeux portés en haut, pendant qu'il peignait la voûte de la Sixtine, lui avait tellement fatigué la vue, qu'il ne pouvait, — au dire de Vasari, — regarder un dessin, ni lire une lettre sans l'élever au-dessus de sa tête. Mais Léon X enjoignit à Michel-Ange de se rendre à Florence, pour achever l'église de Saint-Laurent et élever aux Médicis qui y étaient inhumés un tombeau monumental. Ce fut une double contrariété pour Michel-Ange, qui, d'une part, eût préféré terminer le mausolée de Jules II, et qu'on força, d'autre part, à employer des marbres d'une nouvelle carrière, moins beaux et plus difficiles à travailler que les marbres de Carrare.

Michel-Ange, pour satisfaire un caprice de Léon X, dut passer, à diriger l'exploitation de cette ingrate carrière, cinq des plus belles années de sa vie. “ Sans vouloir contester ce que les arts doivent à Léon X, il y a cependant quelques réserves à faire à ce sujet, — dit avec raison M. Charles Clément; — son obstination à employer Michel-Ange pendant tant d'années, malgré ses répugnances et ses prières, à une œuvre que sa propre versatilité et

les embarras de la guerre de Lombardie devaient lui faire abandonner, nous a sans doute privés d'ouvrages admirables. Michel-Ange aurait terminé le tombeau de Jules II, et nous posséderions aujourd'hui un monument gigantesque qui rivaliserait avec les plus grandes œuvres de la statuaire antique. „

Nous n'en finirions pas, si nous voulions raconter toutes les tracasseries, tous les chagrins dont Michel-Ange fut abreuvé par



PLAN DE MICHEL-ANGE POUR SAINT-PIERRE

Jules II et par Léon X ; dans quel oubli on le laissa, sous l'obscur pontificat d'Adrien VI ; le temps, à jamais irréparable, qu'il dut perdre, pendant le règne troublé de Clément VII, pour défendre, — contre Charles-Quint et le pape réconciliés, — les dernières libertés de la cité florentine, qui l'avait nommé commissaire général de ses fortifications. Là encore, son ardent patriotisme lui fit enfanter des prodiges et prolonger glorieusement une lutte inégale ; mais, tout en admirant le citoyen, l'ingénieur militaire, comment s'empêcher de déplorer que tant d'événements causés par l'ambition et la sottise des grands soient venus, si souvent,

arracher Michel-Ange à ses chères occupations artistiques ? Qu'importent, en effet, ces inutiles fortifications, — autrefois si fort admirées par Vauban, — quand il s'agit de l'incomparable génie qui a produit, parmi tant de chefs-d'œuvre : en sculpture, le *Moïse* du tombeau de Jules II ; en peinture, les fresques de la Sixtine ; en architecture, Saint-Pierre de Rome.

ELÉVATION DU PLAN DE MICHEL-ANGE

Nous donnons (pages 88 et 89) une exacte reproduction des plans de Michel-Ange, — ces plans qu'il fit en quinze jours, mais, suivant ses propres expressions, contre son gré et *uniquement par force,* en suppliant tous ses amis de représenter au pape qu'il ne se souciait aucunement de l'honneur qu'on lui avait fait, et pour lequel il ne se sentait plus les forces nécessaires. — Ne pouvant accompagner d'un long commentaire les plans de Michel-Ange qui, suivant l'estimation infiniment trop modeste de leur auteur, économisaient 300,000 écus et cinquante années de tra-

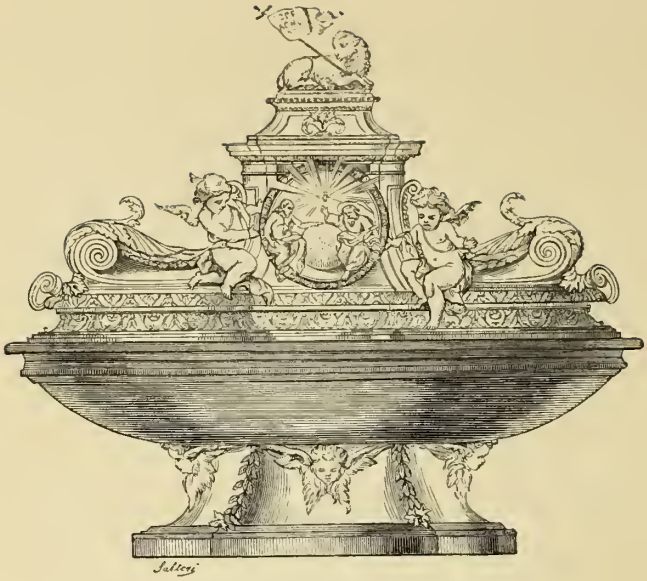
vail, nous dirons, du moins, que les juges les plus autorisés ont été unanimes pour en reconnaître l'harmonieuse unité, les heureuses proportions, la simplicité magistrale, l'élégante pureté et la majestueuse grandeur.

Ce sera la gloire de Paul III, — gloire, malheureusement, un peu tardive, d'avoir obtenu de Michel-Ange le *Jugement dernier* pour la Sixtine et des plans pour la basilique de Saint-Pierre. En le nommant architecte en chef des travaux, le pape avait conféré à Michel-Ange des pouvoirs discrétionnaires, la liberté de disposer à son gré de tout le personnel, de tout le matériel; de changer, suivant sa seule volonté, tous les employés de la fabrique, comme aussi tout ce qu'avaient fait ses prédécesseurs. Or, une fois qu'il eut accepté la terrible responsabilité, Michel-Ange usa largement de ses pleins pouvoirs, ne se laissant intimider, arrêter ou décourager par aucune intrigue de la calomnie, par aucune cabale de l'envie. “ Si je quittais, écrivait-il, j'occasionnerais la ruine de ce grand monument; ce serait pour moi une honte éternelle et une faute impardonnable. „ Et comme, de toutes parts, venaient l'assaillir les offres les plus brillantes: “ Il faut, répondait-il, que je puisse suivre la construction de Saint-Pierre, jusqu'à ce que je l'aie conduite au point qu'il soit impossible de lui donner une autre forme. Si je partais auparavant, je serais cause d'une grande ruine, d'une grande honte et d'un grand péché!...

Nous verrons plus tard dans quelle mesure se sont réalisés les vœux de Michel-Ange; mais, — on est forcé d'en convenir, — c'est incontestablement à lui que la basilique immense doit d'être aujourd'hui debout et d'exciter l'universelle admiration. Sans doute, Alberti et Rosellino, Bramante, Raphaël, Julien et Antonio de San Gallo, Balthazar Peruzzi, et d'autres encore, ont donné, pour la reconstruction de Saint-Pierre, des plans plus ou moins complets, plus ou moins ingénieux. Mais il n'en est pas moins vrai que tout était encore à faire, pratiquement, quand Michel-Ange est venu. C'est lui qui a mis fin à tant d'abus honteux, d'hésitations, de tâtonnements de toute sorte, de projets, de contre-projets, d'essais de tout genre; qui a apporté l'ordre dans

le chaos, la lumière dans les ténèbres. C'est bien Michel-Ange qui est le véritable architecte de Saint-Pierre, puisque non-seulement il en donna le plan définitif, en fit le modèle en relief; mais encore, avec une énergie, une ardeur, un désintéressement sans exemple, il en dirigea personnellement et *gratuitement* tous les travaux, pendant les dix-sept dernières années de sa vie. C'est lui seul, enfin, qui, réalisant le rêve de Bramante, a bâti pour l'éternité ce temple gigantesque, sur le modèle de l'ancien *Temple de la Paix,* et, pour le couronner de cette façon grandiose, a, de ses mains puissantes, lancé et maintenu dans les airs le Panthéon d'Agrippa, à cette vertigineuse hauteur.

Pour demander à son génie cet effort suprême et surhumain, la Papauté avait attendu que Michel-Ange fût arrivé à la soixante-deuxième année de sa vie!..



URNE DU BAPTISTÈRE DE SAINT-PIERRE

IX.

Les métamorphoses d'une urne. — Larmes sur un bloc de porphyre. — Voltaire et S. Bruno. — Un président qui meurt de soif. — Frasques d'une princesse. — Origine du musée de Montpellier. — Singulière histoire de poules et de coqs — Problême de la relique. — Zizim.

Nous aurons à compléter ce que nous avons dit de la construction de Saint-Pierre; mais nous sommes, à présent, assez au courant de la partie historique et extérieure de la basilique pour pouvoir entreprendre avec fruit la visite intérieure du monument, en priant le lecteur de se reporter, — quand besoin sera, — au plan général (page 55) et à la légende explicative qui l'accompagne.

En commençant nos investigations par la nef latérale de gauche, la première chapelle qui s'offre à nos regards est celle dite du *Baptistère;* et, dans cette chapelle, nous remarquons tout d'abord un objet d'art des plus intéressants. C'est une urne de porphyre rouge, d'une grande beauté, entourée de riches orne-

ments en bronze doré, artistement ciselés, mais dont la valeur acquiert une importance bien plus considérable, quand on connaît

BAPTÊME DU CHRIST (par Charles Maratti)

les souvenirs qui s'y rattachent. Cette urne, en effet, — aujourd'hui transformée en font baptismal, et qui doit s'étonner quelque peu

de se retrouver dans une église, employée à un pareil usage, — n'était autre que le couvercle du tombeau d'Adrien, placé dans l'intérieur de ce môle célèbre, maintenant appelé château Saint-Ange, dont il a été parlé au début de cette monographie de Saint-Pierre. Et comme si ce n'était pas assez d'avoir abrité les cendres d'un César romain, la même urne de porphyre recouvrait encore les restes d'un empereur germanique, Othon II, — qui avait rêvé de faire de Rome la capitale de son empire, et vint mourir ici, à l'âge de vingt-huit ans. “ Sur ce bloc de porphyre, — dit poétiquement Grégorovius, — tombèrent les larmes de la belle et spirituelle Théophania, l'épouse d'Othon, qui, transplantée de la grasse et voluptueuse Byzance au milieu de l'Allemagne alors encore sans culture, devait ensevelir à Rome son jeune époux. „ Nous retrouverons dans les souterrains de la basilique le sarcophage d'Othon II, qui renferma ainsi, pendant près de sept siècles, l'urne du baptistère actuel de Saint-Pierre!..

Au-dessus des fonts baptismaux, et sur le mur qui fait face à l'entrée de la chapelle, on voit une belle reproduction en mosaïque, faite par Cristofari, du *Baptême du Christ,* de Charles Maratti. Le sujet du tableau est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en donner l'explication. Quant au peintre, il est bien peu de musées qui ne possèdent quelques-unes de ses toiles. Pour ne parler que de la France, il y en a plusieurs au Louvre, à Lyon, à Marseille, à Angers, etc. Sans doute Maratti s'est fait une réputation par ses tableaux d'autel, — surtout par ses *Madones,* qui lui valurent, de la part de Salvator Rosa, le surnom de *Carluccio delle Madonnine;* — mais, tout en rendant justice à ses œuvres originales, nous ne devons pas oublier un des plus grands mérites de l'artiste: celui d'avoir sauvé de la destruction plusieurs chefs-d'œuvre de Raphaël, au Vatican et à la Farnésine. Admirateur passionné du Sanzio, — qui lui doit d'avoir eu un tombeau dans le Panthéon, — Maratti apporta dans ce travail modeste, ingrat et périlleux de la restauration des œuvres du maître, une habileté de main et un dévouement dignes de toute notre reconnaissance.

Ainsi que plusieurs tableaux reproduits en mosaïque pour les principaux autels de Saint-Pierre, l'original du *Baptême du Christ* a été transporté à Sainte-Marie des Anges, — une des

plus curieuses églises de Rome, bâtie par Michel-Ange sur les ruines des Thermes de Dioclétien, et qui, en outre de vingt toiles connues, renferme les tombeaux de Salvator Rosa et de Carlo Maratti, et un S. Bruno colossal, par Houdon, l'auteur du buste de Molière et de l'admirable statue de *Voltaire assis,* de la Comédie-Française.

Bien qu'à regret, il nous faut quitter la chapelle du Baptistère, où se voient encore tant de choses intéressantes, sur les grands murs, aux pendentifs et aux lunettes des arcades, sans compter la coupole, ornée par Pierre de Cortone. Faute d'espace, on est bien forcé de faire un choix parmi ces inépuisables richesses.

Un arc doubleau, soutenu par quatre belles colonnes de Cottanello, met le Baptistère en communication avec la *Chapelle de la Présentation.* Cette chapelle ne mérite d'arrêter un instant l'attention que par la reproduction en mosaïque d'un tableau de Romanelli, la *Présentation de la Vierge au temple;* mais, sous l'arc doubleau, on remarque le monument de Marie-Clémentine Sobieska, veuve de Jacques III d'Angleterre, et le tombeau des trois derniers Stuarts.

La princesse Marie-Clémentine était petite-fille de ce Jean Sobieski, roi de Pologne sous le nom de Jean III, qui sauva la monarchie autrichienne, en protégeant Vienne contre les Turcs. Spirituel autant que brave, Jean Sobieski dit, un jour, à l'empereur d'Autriche qui le remerciait froidement, d'un air contraint: “ Mon frère, je suis bien aise de vous avoir rendu ce petit service! „ — Née en 1702, morte en 1735, Clémentine était fille de Jacques Sobieski, dernier représentant de l'illustre famille de ce nom. Elle épousa, à peine âgée de dix-sept ans, en lui apportant une dot de plus de vingt-cinq millions, Jacques-Edouard Stuart, dont il va être parlé.

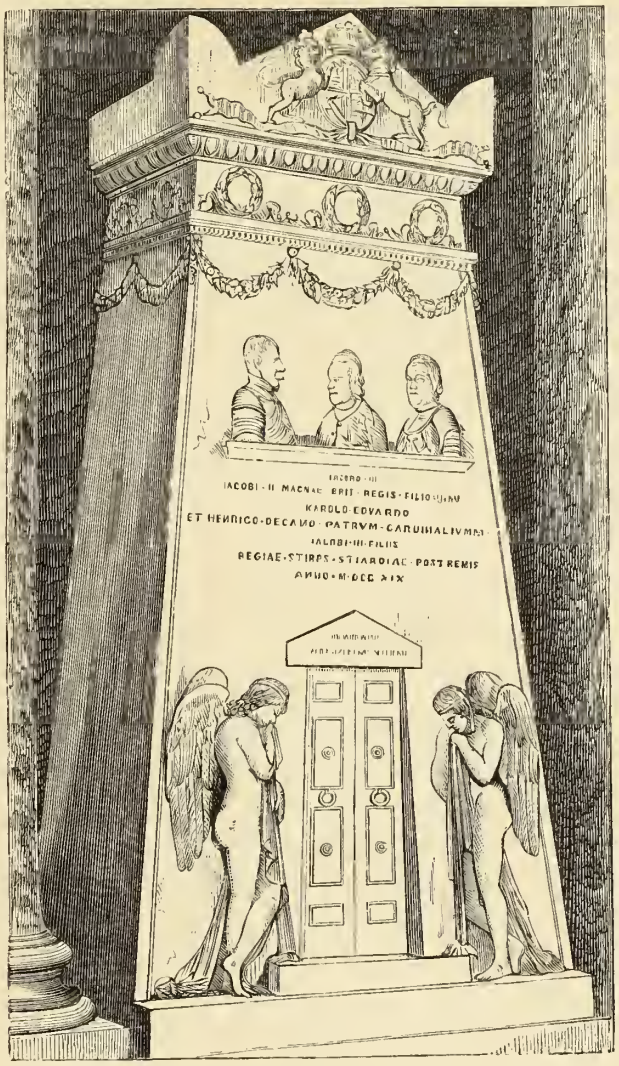
Jacques-Edouard, également connu sous le nom de *Prétendant* ou de *Chevalier de Saint-Georges,* — et que les Jacobites appelaient Jacques III, — avait, comme nous venons de le voir, épousé Clémentine Sobieska. De cette union, qui aboutit à une prompte séparation, naquirent deux fils: Charles-Edouard et Henri Stuart. Tout le monde connaît la vie politique de ces princes infortunés,

leurs tentatives aussi vaines qu'obstinées pour ressaisir le trône; nous n'aurons donc à rappeler que quelques particularités de leur séjour à Rome.

MONUMENT DE CLÉMENTINE SOBIESKA

Ces trois derniers Stuarts vivaient ici, à l'époque où le président De Brosses vint en Italie. Le spirituel auteur des *Lettres familières* connut les princes, fut admis dans leur intimité. Il nous apprend que le *Prétendant* avait la physionomie triste et niaise;

qu'il était dévot à l'excès, et passait la matinée en prières; que ses deux fils, — d'ailleurs aimables, polis et gracieux, — mon-



TOMBEAU DES TROIS DERNIERS STUARTS (par Canova)

traient un esprit médiocre. Peut-être De Brosses est-il un peu sévère, par rancune, ayant failli mourir de soif à la table de Jacques III: " C'est, dit-il, l'étiquette de ne point demander à

boire que le roi n'ait bu une première fois; j'en ai pensé gagner la pépie, un jour qu'il oublia d'en demander de bonne heure...„

Quelques détails biographiques sont nécessaires pour compléter le récit du président De Brosses. Charles-Edouard, l'aîné des fils de Jacques III, surnommé le *Prétendant*, comme son père, était né à Rome, en 1720. Il épousa la comtesse Stolberg, plus jeune que lui de trente ans, et qui orna son front... d'une couronne autre que celle d'Angleterre. Universellement connue sous le nom de comtesse Albani, cette princesse vécut avec le poëte Alfieri qui, dans le cinquième acte de sa *Marie Stuart*, a lancé ce trait cruel contre la race déchue de ces rois dépossédés:

. . . . . obbrobriosi giorni,
Quivi favola al mondo, onta del trono,
Scherno di tutti, orribilmente vivi . . . .

Enfin, après la mort d'Alfieri, la comtesse Albani s'éprit d'un peintre français, nommé Fabre, un des meilleurs élèves de David, et lui laissa toute sa fortune. Grâce à cet héritage, François-Xavier Fabre put faire don à Montpellier, sa ville natale, de toutes ses collections de tableaux, et fonder ainsi, en même temps qu'une école des beaux-arts, un musée qui porte son nom.

C'est, sans doute, pour se consoler de ses nombreuses infortunes politiques et conjugales, que Charles-Edouard, vers la fin de sa vie, se livra notoirement à l'ivrognerie. “ Il s'abandonna à la passion du vin, — avoue M. de Châteaubriand, — passion ignoble, mais avec laquelle du moins il rendait aux hommes oubli pour oubli. „ Charles-Edouard Stuart mourut à Florence, en 1788, un an environ avant le commencement de la Révolution française, en ce mois de janvier si funeste à sa famille, depuis Charles Ier, qui eut la tête tranchée le 30 janvier 1640.

Quant au second fils de Jacques III, — duc, puis cardinal d'York, — il naquit à Rome, en 1725, prit le nom d'Henri IX, à la mort de son frère aîné, et se donna l'innocent plaisir de se faire appeler *Majesté*. Nous avons vu son orgueilleuse inscription tumulaire à Frascati, où il mourut, en 1807, après s'être couvert de ridicule, par sa défense aux habitants de lâcher ensemble leurs poules et leurs coqs dans les rues, pour cause d'immoralité.

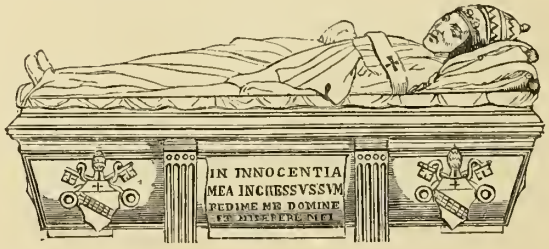
Tour à tour secourus ou abandonnés par la cour de France et la Papauté, suivant les fluctuations de la politique des intérêts, ainsi vécurent et moururent *les trois derniers Stuarts,* le regard sans cesse attaché sur cette couronne que, suivant l'ironique expression de Dupaty, ils ne purent jamais placer que sur leurs cachets et dans les panneaux de leurs voitures. Si bien que, lorsqu'il plut à Georges IV d'Angleterre de les réunir dans un tombeau monumental, à Saint-Pierre de Rome, on comprend qu'ils n'aient pas inspiré à Canova son plus pur chef-d'œuvre.

Placé sous l'arc doubleau suivant, le tombeau d'Innocent VIII, — presque tout en bronze, — se trouvait dans l'ancienne basilique. C'est l'œuvre d'Antoine Pollajuolo, orfèvre, peintre, graveur et sculpteur florentin. Le pontificat d'Innocent VIII fut des moins édifiants. Promu à la Papauté par une élection simoniaque, cyniquement menée par le cardinal Borgia (qui devint Alexandre VI), Innocent VIII (Cibo, de Gênes) régna de 1484 à 1492. Il se fit envoyer, par tous les princes chrétiens, sous prétexte d'une guerre à entreprendre contre les Turcs, des subsides considérables qu'il employa à la défense de son pouvoir temporel et à l'enrichissement de ses enfants légitimes, — nés d'un mariage contracté avant son entrée dans les ordres, — et de ses sept enfants naturels, — ce dont il se repentit publiquement, à son lit de mort.

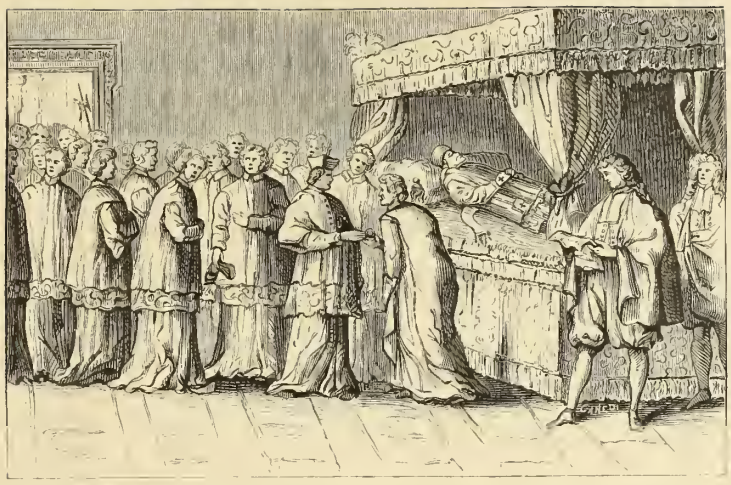
Le fer de lance que le sculpteur a mis dans la main gauche d'Innocent VIII demande une explication, et rappelle une histoire qu'on pourrait intituler : *De l'art d'élever des compétiteurs au trône, et de s'en faire 40,000 ducats de rente.* Ce fer est-il le vrai, le seul fer de lance qui ait percé le flanc de J. C., de préférence à ceux qu'on offre à la vénération des fidèles, pour le même motif, à la Sainte-Chapelle et à Nüremberg ? Nous n'avons pas mission de mettre d'accord ces trois prétentions. Toujours est-il qu'il fut donné comme tel à Innocent VIII, par le fameux Bajazet, en même temps qu'une rente annuelle de 40,000 ducats, à condition qu'on garderait prisonnier à Rome son frère Zizim, qui lui disputait l'empire d'Orient, et qu'un chevalier de Rhodes, nommé d'Aubusson, avait livré au pape, en échange du chapeau

TOMBEAU EN BRONZE D'INNOCENT VIII (partie supérieure)

de cardinal. — Innocent VIII accepta ce honteux marché, dont bénéficia également son successeur, Alexandre VI (Borgia), jusqu'au jour où il fit empoisonner Zizim, moyennant récompense honnête...



TOMBEAU D'INNOCENT VIII (partie inférieure)



LE CARDINAL-CAMERLINGUE VIENT RECONNAÎTRE LE PAPE DÉFUNT

X.

Le pape est mort. — Trois coups de marteau. — L'ombre de Pie IX et les *Bersagliers*. — Les rats veulent manger un pontife. — La fumée révélatrice. — Singulier cortége. — Le pâté contrebandier. — Vêtements confectionnés pour papes. — Les jurons du cardinal. — Le langage des étoupes. — Pluie d'indulgences.

Près du monument d'Innocent VIII, — au-dessus de la porte qui est en face, et conduit à une des tribunes du chœur des chanoines, — on remarque une tiare et un coussin, moulés en stuc, placés sur une sorte de tombeau en maçonnerie; c'est là qu'on ensevelit provisoirement le pape qui vient de mourir, en attendant que son successeur y soit mis à son tour. C'est ainsi que nous avons vu, après la mort de Pie IX, au mois de février, hisser là son cercueil et inscrire simplement son nom, en lettres rouges. Ce cercueil y restera jusqu'à la mort de Léon XIII, pour être ensuite transporté dans la crypte de Saint-Laurent hors les murs, où Pie IX a demandé à être modestement enterré. — Ce tombeau provisoire des pontifes romains n'est, d'ailleurs, pas le seul monument qui, à Saint-Pierre, nous parle de la Papauté; à

propos du chœur des chanoines, de la chapelle du Saint-Sacrement, de la *Loggia* intérieure, du maître-autel, et dans vingt autres circonstances, nous aurions à retracer quelque épisode se rattachant à l'élection, au couronnement, à l'adoration, à la bénédiction solennelle, à la proclamation, à la mort des papes, à leur exposition publique et à une foule de cérémonies importantes. Tous ces développements, qu'il nous aurait fallu donner isolément, nous ont paru ne pouvoir que gagner en clarté et en intérêt à être réunis dans un seul et même chapitre.

Sans entrer dans des détails irritants, et approuver ou blâmer les susceptibilités de la cour pontificale depuis que Rome est devenue la capitale du royaume d'Italie, nous nous bornerons à dire, tout d'abord, que les cérémonies dont il va être question se passaient autrement, avant 1870, et même, que quelques-unes d'entre elles ont été entièrement supprimées. Nous ne pouvions donc rendre complète la partie graphique de ce chapitre, qu'en nous reportant à une époque antérieure aux derniers événements. C'est ce que nous avons fait, en reproduisant par nos gravures la série des dessins relatifs à la mort du pape Clément XII (Corsini), en 1740, et à l'élection de son successeur, Benoît XIV (Lambertini). Nous aurons ainsi donné, autant que possible, satisfaction à nos lecteurs, tout en conservant à notre récit son entière liberté d'allure.

Lors donc que le pape est mort, on le porte sur son lit de parade, — dans la chambre qu'il occupait, ou dans une autre pièce du Vatican, quand les médecins le jugent nécessaire, — et on lui couvre le visage d'un voile de soie blanche. Puis, le préfet des cérémonies apostoliques fait avertir le Cardinal-Camerlingue, qui a, seul, qualité pour *reconnaître* le cadavre. A son arrivée, ce cardinal, accompagné du Tribunal et des Clercs de la Chambre apostolique, est introduit dans l'appartement mortuaire par Mgr le Maître de la Chambre; il fait soulever le voile qui couvre la figure du défunt et, avec un petit maillet d'argent, il lui frappe le front, à trois reprises différentes et assez espacées, en l'appelant, à chaque fois, par son nom, à haute et intelligible voix. Ces trois appels étant restés sans réponse, le Cardinal-Camerlingue se re-

tourne vers l'assistance, en disant : *Papa vere mortuus est*, le pape est véritablement mort.

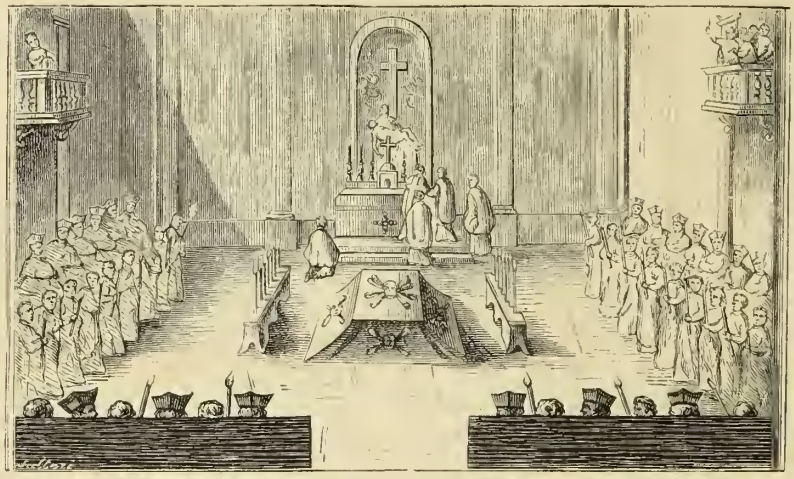
Cette formalité est suivie de la remise de l'*anneau du pêcheur*, qui doit être brisé dans une des congrégations ou assemblées générales des cardinaux. Cet anneau est ainsi nommé parce que, sur la pierre du chaton, est gravé un S. Pierre jetant ses filets à la mer ; il contient les armes et le nom du pape régnant, et on en brise le chaton à la mort de chaque pontife, pour qu'il ne puisse pas servir pendant la vacance du Saint-Siége.

L'acte officiel de décès du pape est dressé par le notaire apostolique ou le secrétaire de la révérende Chambre, et fait également mention de la remise de l'*anneau du pêcheur* (on voit encore quelques-uns de ces anneaux dans le Musée chrétien du Vatican. Le trésor de la sacristie de Saint-Pierre possède aussi l'*anneau du pêcheur* qui appartenait à Sixte IV). Après avoir entendu la lecture de cet acte public, le Cardinal-Camerlingue va s'occuper de la notification du décès du pape à toutes les églises de Rome, à la population, aux cours étrangères, aux cardinaux, nonces, primats, patriarches, archevêques et évêques, dans toutes les parties du monde.

Autrefois, — jusqu'en 1870, — le Sénateur de Rome, dès qu'il avait reçu avis de la mort du Pontife, faisait sonner la grosse cloche du Capitole, à laquelle répondaient, pendant une heure entière, les cloches de toutes les églises de la ville. Il allait ensuite, avec les présidents des régions, à la tête de la milice, faire sortir de prison certaines catégories de détenus, tandis que les troupes pontificales étaient concentrées sur différents points stratégiques ou d'une importance particulière, comme, par exemple, au Vatican, au fort Saint-Ange, aux portes de la ville. Ces troupes ne parvenaient même pas toujours à maintenir l'ordre, et surtout à empêcher le pillage des objets ayant appartenu au pape défunt, ainsi que cela s'est vu pendant si longtemps. Tous les crimes étaient aussi très-fréquents pendant l'interrègne, et les assassinats commis en plein jour avec la presque certitude de l'impunité.

Pendant toute la durée de la vacance du Saint-Siége, l'intérim du gouvernement pontifical est fait par le Sacré-Collége, qui délègue pour l'expédition des affaires, en outre du Cardinal-Camerlingue, neuf cardinaux, c'est-à-dire trois de chacun des ordres des évêques, des prêtres et des diacres. Les fonctions de Secrétaire d'État sont remplies par le Secrétaire du Sacré-Collége.

Vingt-quatre heures après que la mort du pape a été officiellement constatée, les chirurgiens font l'autopsie et procèdent à l'embaumement. Une fois embaumé, le corps est revêtu d'une



MESSE SOLENNELLE DE *Requiem*, DANS LE CHŒUR DES CHANOINES

soutane de laine blanche, du rochet, de la mozette de drap rouge et du *Camauro*, — espèce de calotte à oreilles, contournée d'hermine, comme on peut voir sur la plupart de nos portraits de papes. Ainsi vêtu, le corps est transporté solennellement, une heure après le coucher du soleil, à la chapelle Sixtine. Les *pénitenciers* de Saint-Pierre (on trouvera plus loin l'explication de ce mot) dépouillent alors le pape défunt de ses vêtements ordinaires, et le parent de ses ornements pontificaux : chasuble de couleur rouge, fanon, pallium, mitre de drap d'or, etc.

Dans la matinée du troisième jour qui suit le décès, le clergé de Saint-Pierre vient processionnellement, torches allumées, cher-

cher le corps du pontife, afin de l'exposer publiquement dans la chapelle du Saint-Sacrement, pendant trois jours entiers. Le lit de parade est suffisamment incliné pour qu'on puisse bien voir la figure du pape défunt, et ses pieds, — chaussés des mules rouges à croix d'or, — dépassent un peu la grille de la chapelle, afin qu'ils puissent être baisés par les fidèles. Des soldats forment la haie pour faciliter la circulation et maintenir le bon ordre. Nous avons vu Pie IX exposé de la sorte, et l'ombre du pontife intransigeant a dû tressaillir, en se sentant gardée par les *Ber-*

EXPOSITION DU CORPS, DANS LA CHAPELLE DU SAINT SACREMENT

sagliers du roi d'Italie, dont la présence avait été rendue indispensable, dès le second jour, par l'affluence énorme des visiteurs.

Les obsèques solennelles, — appelées *Novendiales,* parce qu'elles durent neuf jours consécutifs, — commencent le lendemain du jour où le corps est exposé dans la chapelle du Saint-Sacrement. Chaque matin, avec le concours des cardinaux et de tout le haut clergé de la basilique, dans le chœur des chanoines, il est chanté une messe de *Requiem,* par les chantres de la Sixtine. Détail caractéristique: nous avions remarqué qu'avant de prendre place dans le chœur des chanoines, tous les assistants fléchissaient le genou devant le Sacré-Collége. En ayant demandé la raison, il

nous fut répondu : “ C'est parce que, parmi ces cardinaux, se trouve, — bien qu'encore inconnu, — le futur pape. „

Nous avons dit que le corps restait exposé pendant trois jours dans la chapelle du Saint-Sacrement. A l'expiration de ce délai, les cardinaux, le chapitre et le clergé de Saint-Pierre vont chercher le pape défunt, qui est apporté dans le chœur des chanoines. C'est là que se fait l'enterrement. On ensevelit le pontife dans un grand suaire doublé de soie rouge, avec franges d'or, après lui avoir couvert le visage et les mains d'un voile de soie blanche. Des médailles commémoratives, d'or, d'argent et de bronze, sont placées à côté du corps, qu'on enveloppe dans un dernier suaire (généralement de soie rouge), avant de visser le cercueil. L'acte d'inhumation ayant ensuite été dressé par le notaire de la Chambre apostolique, le premier cercueil est mis dans un second cercueil en plomb, puis dans un troisième cercueil en bois, et le tout, dûment scellé d'un grand nombre de sceaux, est provisoirement placé, comme nous l'avons dit, en face du monument d'Innocent VIII, et maçonné sous la tiare et le coussin.

L'histoire se répète : c'est ainsi que sous l'ancienne monarchie française, à Saint-Denis, le roi défunt n'était descendu dans la tombe qu'à la mort de son successeur. Les cérémonies funèbres que nous venons de décrire étaient également réglées à peu près de même sorte, à la mort des Césars divinisés, avec cette différence, que l'exposition durait sept jours, sur un lit de parade orné de housses de pourpre brodées d'or, et qu'au lieu de montrer au peuple le cadavre véritable, on exposait une statue modelée en cire à la ressemblance de l'empereur défunt, et revêtue de ses plus beaux ornements.

Quant aux papes, ils ne furent pas tous inhumés aussi solennellement. Au dire d'un contemporain d'Innocent X, lorsque le corps de ce pape eût été exposé, à Sait-Pierre, pendant trois jours, *il ne se trouva personne qui se chargeât de le faire enterrer.* Aucun des parents d'Innocent X, pourtant comblés par lui d'honneurs et de richesses, ne donna signe de vie. On porta le corps du pontife dans une chambre où les maçons déposaient leurs outils. Un de ces ouvriers, par compassion, plaça *une chandelle*

près de la tête du mort; et comme on fit remarquer qu'il y avait dans cette chambre beaucoup de rats qui pouvaient dévorer le cadavre, il se trouva là quelqu'un qui donna *de quoi payer un gardien.* Après qu'un jour encore se fut écoulé, un majordome, touché de pitié, paya les frais d'*un cercueil de bois de peuplier,* et un autre donna *cinq écus* pour faire enterrer celui qui avait régné si fastueusement sous le nom d'Innocent X!..

Maintenant que nous sommes en règle avec le pape défunt, occupons-nous de son successeur.

A la fin des *Novendiales,* c'est-à-dire les neuf jours écoulés, le Sacré-Collége et tous les cardinaux que l'éloignement ou de graves raisons de santé n'ont pas empêché de se rendre à Rome, se réunissent dans le Conclave, pour procéder à l'élection d'un nouveau pape. Dans dix congrégations générales préliminaires, il a été donné lecture de toutes les bulles qui règlent la vacance du Saint-Siége, la tenue du conclave, le cérémonial à suivre; on a brisé le sceau pontifical et *l'anneau du pêcheur;* nommé le prélat chargé de prononcer l'oraison funèbre du Pontife défunt et celui qui doit faire l'éloge du futur pape; on a pris toutes les résolutions relatives à la construction du conclave et à sa surveillance, choisi les médecins, chirurgiens, pharmaciens, barbiers, domestiques, etc.; tiré au sort les cellules, vérifié les titres des *Conclavistes*, c'est-à-dire des personnes qu'il est permis aux cardinaux d'avoir avec eux dans le conclave, etc. Heureux les conclavistes du cardinal qui devient pape: leurs priviléges sont innombrables.

Un haut dignitaire de la cour pontificale est spécialement délégué pour la surveillance générale du conclave. Cette charge de *Maréchal du conclave* est, depuis plus d'un siècle et demi, et presque sans interruption, l'apanage de la famille Chigi, à laquelle nous avons vu qu'appartenait Alexandre VII. En outre des troupes placées sous les ordres du Maréchal du conclave, il y avait autrefois des milices municipales et même des milices particulières que quelques familles romaines équipaient et entretenaient à leurs frais, pendant la vacance du Siége pontifical. Voilà pour l'extérieur. Quant à l'intérieur du conclave, il est placé sous la surveillance du Majordome du Palais apostolique, assisté de huit prélats chargés des communications avec le dehors, au moyen de

tours pratiqués en plusieurs endroits. C'est, entre autres, par ces tours que le repas des cardinaux, préparé dans leurs palais respectifs, est introduit dans le conclave.

Avant d'entrer dans le conclave, tous les cardinaux présents à Rome se réunissent à Saint-Pierre, pour y entendre la messe dite du Saint-Esprit, dans le chœur des chanoines.

Cette messe, célébrée pontificalement par le doyen du Sacré-Collége ou, à son defaut, par le plus ancien des cardinaux présents,

MESSE VOTIVE DU SAINT-ESPRIT, DANS LE CHŒUR DES CHANOINES

a pour but de demander au Saint-Esprit qu'il veuille bien inspirer les cardinaux, afin que leurs votes donnent le souverain pontificat au plus digne d'entre eux. Que le Saint-Esprit dicte aux cardinaux le choix le meilleur, nous n'avons pas à en douter.... ici; mais que sa voix soit toujours écoutée, c'est une autre affaire. Pour être cardinal, on n'en est pas moins homme, et, une fois rentré dans le conclave, les passions humaines, les ambitions, les rancunes, les menaces, la simonie, les promesses ont bientôt étouffé la voix du Saint-Esprit. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire l'histoire des conclaves, alors même qu'elle est écrite par des hommes impartiaux, des esprit modérés. Si, d'ailleurs, les bons conseils donnés par le Saint-Esprit avaient été constamment sui-

vis, est-ce que les papes auraient été forcés de fulminer tant de bulles pour la répression des abus, comme celle de Jules II, par exemple, *De simoniaca electione?*

Toujours est-il que, sauf à ne pas s'en servir, on demande au Saint-Esprit ses lumières, après quoi les cardinaux et tout le cortége se mettent en marche vers le lieu désigné pour la tenue du conclave. Un des maîtres des cérémonies est en tête, portant la croix papale, avec le crucifix tourné vers les cardinaux, qui sont escortés par la garde suisse et la garde noble.

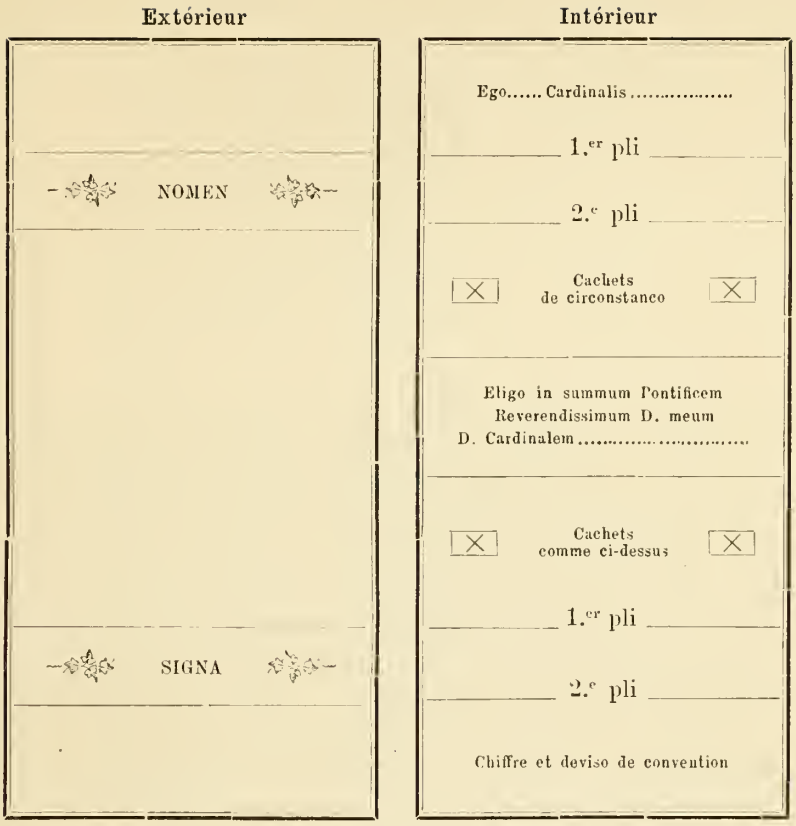
LES CARDINAUX SE RENDENT PROCESSIONNELLEMENT DANS LE CONCLAVE

Rentrés dans leurs cellules respectives, — qui ont été préalablement tirées au sort, comme nous l'avons dit, — les cardinaux ont encore le droit de recevoir certaines visites, notamment celles des membres du corps diplomatique, dont l'influence s'exerce si souvent, et par de si puissants moyens, au détriment du Saint-Esprit. Puis, à un triple signal de clochette, tous les ambassadeurs et autres personnages de distinction, venus pour entretenir les cardinaux, sont invités à se retirer, et, le maître des cérémonies ayant prononcé l'*Extra omnes*, — tout le monde dehors, — on fait la clôture définitive du conclave.

En dépit de toutes les rondes faites ou dirigées par les trois cardinaux *Chefs d'ordre*, le camerlingue et le maître des cérémo-

nies, pour s'assurer qu'aucun étranger n'est resté dans le conclave, voyons ce qui s'y passe. D'abord, aux armoiries placées sur la porte de chaque cellule, nous pouvons connaître le nom et les titres de celui qui l'occupe, et, suivant que l'ameublement est vert ou violet, savoir s'il s'agit d'un cardinal d'ancienne promotion ou créé par le pape qui vient de mourir. Que le conclave se tienne au Quirinal ou qu'il ait lieu au Vatican, l'arrangement est le même, à la chapelle Pauline, dans le premier cas, et, dans le second, à la chapelle Sixtine. Les cardinaux prennent place, en suivant l'ordre hiérarchique, de façon à former trois côtés d'un carré ouvert en face de l'autel principal. A chacun son trône particulier, avec le dais mobile et pouvant être abaissé dès que sera proclamé le nom de l'heureux élu. Plus haut que les autres, le trône sur lequel viendra s'asseoir le nouveau pape. Devant chaque cardinal, sur une table, le fameux *tout ce qu'il faut pour écrire:* encrier, plumes, papier, cire à cacheter, etc.; de façon qu'il puisse remplir son bulletin de vote.

Ces bulletins de vote, dont nous donnons un modèle, — ci-contre, à la page 111, — comprend, à l'intérieur, plusieurs divisions. Après avoir écrit son nom dans la partie supérieure: *Ego* Federicus *cardinalis* Borromeus (pour prendre un exemple), le cardinal-électeur plie cette partie de sa cédule, aux plis indiqués, et y appose deux cachets, différents de celui de ses armes et variant à chaque scrutin. Dans la partie inférieure de la cédule, se trouvent un chiffre et une devise de convention ; après avoir plié le bas de son bulletin comme le haut, l'électeur y met aussi deux cachets. Dans la partie du milieu, laissée à découvert entre les plis sus-indiqués, est inscrit le nom du candidat qu'on veut élire souverain pontife: *Eligo in Summum Pontificem Reverendissimum Dominum meum D. cardinalem* Altieri, — en supposant qu'il s'agisse du conclave dans lequel le cardinal Emile Altieri est devenu Clément X. — De même que, pour ce bulletin, chaque cardinal-électeur emploie un cachet de circonstance et une devise de convention, afin que le secret de son vote ne soit pas trahi, de même il n'écrit pas de sa propre main le nom du candidat de son choix, — à moins qu'il ne sache parfaitement déguiser son écriture ; — et il confie ce soin à son secrétaire, c'est-à-dire à l'un de ses conclavistes. Enfin, par surcroît de précautions, et



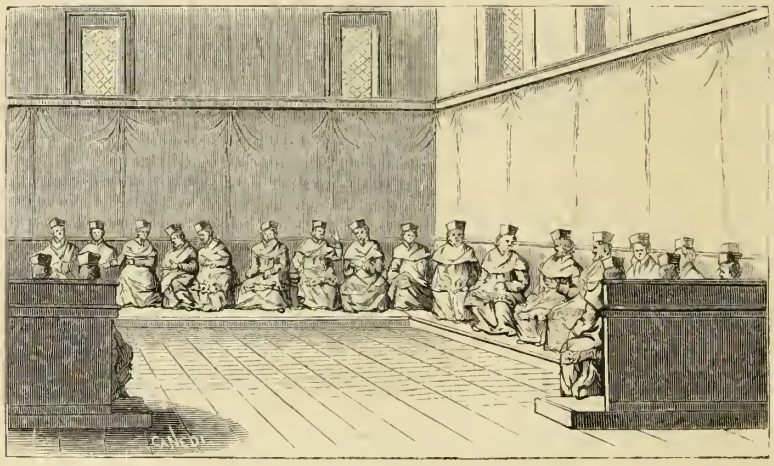
MODÈLE DE BULLETIN DE VOTE

pour qu'il soit impossible de lire, à travers le papier de la cédule le nom du votant et la devise par lui choisie, le *verso* du bulletin de vote est orné de vignettes, à ces deux endroits. Chacun cherche, il est vrai, à savoir ce que font ou disent les autres, — même en faisant parfois, paraît-il, écouter aux portes, — mais chacun, autant qu'il peut, cherche à se rendre impénétrable.

Le bulletin pour l'*accession* (ou l'*accessit*), — dont il est question plus loin, — est fait à peu près de même que la cédule ci-dessus, avec cette différence que la formule *Eligo* etc. est remplacée par celle-ci: *Accedo Reverendissimo Domino meo D. Cardinali...*

Il y a deux scrutins par jour: le premier, après la messe et le déjeuner; le second, après le dîner. Les abstentions sont défendues sous peine d'excommunication. Après avoir écrit, plié,

cacheté et scellé son bulletin de vote, chaque cardinal va, à son rang d'ancienneté, le déposer dans un grand calice d'argent, couvert de sa patène, placé sur l'autel principal de la chapelle. Quand tous ont voté, et qu'on a apporté les bulletins des cardinaux infirmes ou malades, autorisés à voter dans leurs cellules respectives, les trois scrutateurs que le sort a désignés procèdent au dépouillement. Si aucun des cardinaux n'a obtenu un nombre de voix suffisant pour être élu pape, — c'est-à-dire les deux tiers plus un des suffrages, — il est immédiatement procédé à l'*accession*.

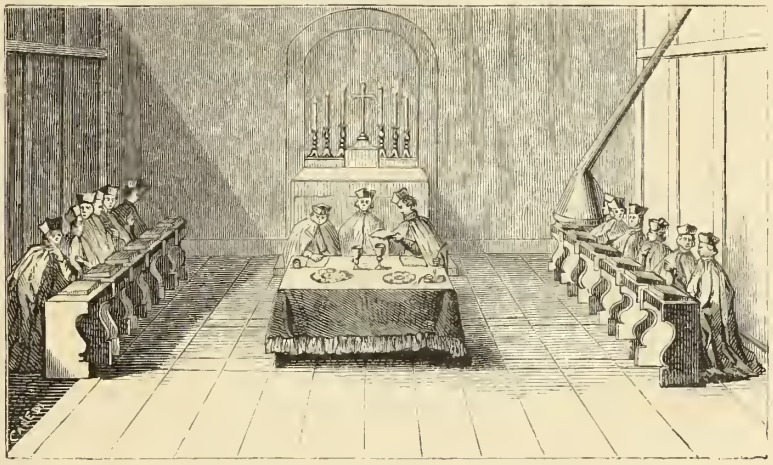


ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES CARDINAUX DANS LE CONCLAVE

Voici en quoi consiste cette opération: chaque cardinal reprend un autre bulletin et remplit les mêmes formalités que la première fois; mais avec cette différence que, cette fois, il ne peut plus voter pour le candidat auquel il a donné sa voix au précédent scrutin, et qu'il doit écrire le mot *Nemini* sur cette nouvelle cédule, s'il ne veut accéder à aucun des noms ayant réuni des suffrages. Si, comme le premier scrutin, l'*accession* n'a donné à aucun des candidats un nombre suffisant de voix, les bulletins, après révision, sont brûlés dans un poële dont le tuyau débouche dans une cheminée, de telle sorte que la *fumata* (cette fumée dont nous avons parlé à propos de l'élection de Léon XIII) puisse être aperçue par les curieux, massés dans les environs, et

les avertir que l'élection n'est pas faite encore. Si, au contraire, après le scrutin du matin ou celui du soir, on ne voit sortir aucune fumée, c'est signe que le nouveau pape est élu, auquel cas on brûle dans la chapelle même les bulletins de vote, après qu'ils ont été contrôlés, et qu'on les a ouverts pour savoir le nom de tous les cardinaux qui ont donné leur voix au nouveau pontife.

Afin de ne pas ralentir la marche de notre récit, nous avons omis de dire que, sur la grande table où sont deux plateaux



SALLE DU VOTE. — *Les trois scrutateurs dépouillent le scrutin.*

remplis de bulletins imprimés pour le scrutin et pour l'*accession*, ainsi que deux calices destinés à recevoir ces deux sortes de cédules, se trouve également un sac renfermant autant de boules qu'il y a de cardinaux réunis dans le conclave. Sur ces boules sont imprimés les noms de tous ces cardinaux, et on tire ainsi au sort les trois scrutateurs et les trois reviseurs du scrutin.

C'est encore sur cette table, devant les deux calices d'argent, qu'est placée la formule du serment que chaque cardinal doit prononcer avant de déposer son bulletin de vote :

Testor Christum, Dominum, qui me judicaturus est, eligere quem secundum Deum judico eligere debere; et quod idem in accessu praestabo.

(Je promets à J. C. Notre Seigneur, qui doit me juger, d'élire celui que je crois selon Dieu devoir être élu, et de faire la même chose à l'*accessit* ou l'*accession)*.

Parlons maintenant un peu de choses qui, pour être d'un ordre tout matériel, n'en sont pas moins curieuses à noter.

Nous avons dit que le scrutin du matin avait lieu après le déjeuner, et le scrutin du soir après le dîner, et que les cardinaux, — généralement habitués à bien vivre, — faisaient préparer ces repas par leurs cuisiniers, dans leurs palais respectifs. Nous allons expliquer comment ces repas, ainsi préparés au dehors, arrivent à destination, dans l'intérieur du conclave.

Lorsque maçons, menuisiers, charpentiers, serruriers, tapissiers, etc., ont terminé leur besogne d'installation et de clôture du conclave, les communications avec l'extérieur se font par un certain nombre de *tours*. — Assez semblables à ceux qu'on a abolis en France, et qui se voient encore, à Rome, à la porte de quelques communautés religieuses, ces tours sont fermés par deux serrures, — l'une, intérieure, dont les clefs restent entre les mains d'un maître des cérémonies; l'autre, extérieure, sous la garde du Gouverneur du conclave. — Il est vrai que la porte principale du conclave n'est pas murée; mais elle ne doit servir qu'à permettre d'emporter les personnes tombées gravement malades, ou mortes pendant la tenue du conclave, — accidents que le grand âge de la plupart des cardinaux rend assez fréquents, surtout quand l'élection se fait longtemps attendre. Cette porte principale, la seule qui ne soit pas murée, est, d'ailleurs, fermée intérieurement et extérieurement, comme les *tours*

Ainsi se trouve justifiée l'étymologie du mot conclave, — endroit fermé à clef (en latin, *cum clavis;* en italien, *con chiave)*. — Cette bizarre coutume de mettre les électeurs sous clef remonte à la fin du treizième siècle. Il s'agissait alors de nommer un successeur au pape Clément IV; et comme les cardinaux, assemblés à Viterbe, étaient sur le point de se séparer sans être parvenus à s'entendre, on fit fermer les portes de la ville et confiner les cardinaux dans un palais, — en leur signifiant qu'ils n'en sortiraient qu'après élection faite. Pour recouvrer leur liberté, les cardinaux finirent par déléguer leurs pouvoirs à six des leurs, qui

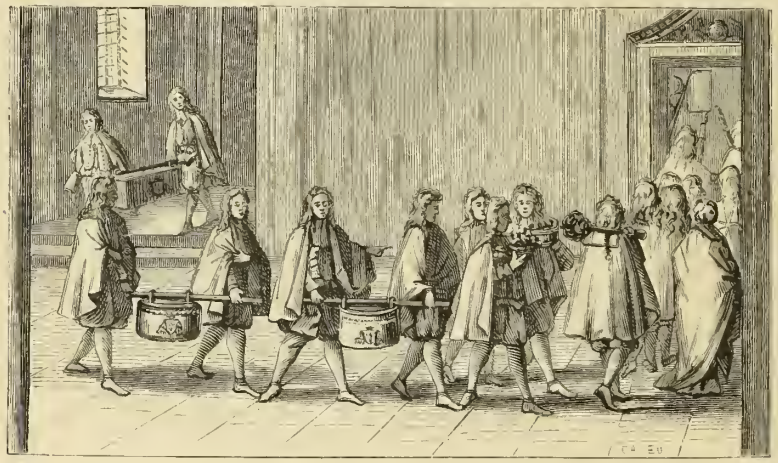
élurent Grégoire X. La vacance du siége pontifical avait duré deux ans, neuf mois et deux jours! — Dans le principe, non-seulement on enferma les cardinaux appelés à élire un nouveau pape, mais encore on choisit pour le conclave un local étroit, incommode, afin que l'envie d'en sortir fît hâter l'élection; il fut même établi que, après le premier jour, on ne leur permettrait plus que de manger un seul plat à chaque repas, et que, les jours suivants, ils ne recevraient que du pain et une ration de vin.

Si tant est que cette rigoureuse consigne ait jamais été appliquée, les choses changèrent étrangement par la suite, ainsi qu'on va le voir.

Le repas de chaque cardinal est apporté au conclave dans son carrosse, et conduit ensuite avec un cérémonial assez compliqué et frisant presque le ridicule. L'organisation et la surveillance de ce cortége gastronomique, plus digne de Falstaff que d'un prélat, sont confiées à un gentilhomme et à un *dapifère*, spécialement choisis par le destinataire pour présider au transport de ses repas. Comme les heureux conclavistes du cardinal qui devient pape, ces *dapifères* jouissent de priviléges tout-à-fait singuliers. Entre autres: Ils sont exempts, en tous lieux, du paiement des dîmes ecclésiastiques; on leur remet tous les fruits mal perçus sur les pensions et les bénéfices ecclésiastiques; ils sont légitimés, s'il y a eu défaut quant à la naissance; on les dispense du port de l'habit ecclésiastique et de la tonsure cléricale, etc.

Quant à cet étonnant cortége, en lui-même, — d'après un auteur placé pour être bien informé, et que personne ne soupçonnera d'intentions malveillantes, M.gr Barbier de Montault, — voici comment il est formé: " En tête marchent deux palefreniers tenant un bâton armorié aux armes de leur maître; ce bâton est de la couleur exigée, violette ou verte (page 110). Vient ensuite un valet de chambre, avec une masse d'argent, qu'il tient renversée si le cardinal est une créature du pape défunt. Après se succèdent le gentilhomme, *tête nue*, le maître d'hôtel avec la serviette sur l'épaule, l'échanson et l'écuyer tranchant, enfin plusieurs domestiques portant, dans des corbeilles armoriées, les plats, assiettes, etc., en un mot tout le service de la table. Quand ils sont arrivés aux *tours*, ils annoncent par son nom le cardinal

leur maître, et alors le camérier conclaviste se présente pour recevoir le repas et le porter à la cellule du cardinal, après que tout a été minutieusement visité par les gardiens du *tour* chargés de ne rien laisser passer, lettre, billet, note, etc., qui puisse indiquer quelque intelligence avec le dehors. „ Dieu sait, en effet, — et le Diable aussi, — tout ce qu'un pâté pourrait recéler dans ses vastes flancs, tout ce qu'il serait possible d'introduire en fraude dans le ventre d'une dinde, en guise de marrons ou de truffes !...



ON APPORTE LE REPAS DES CARDINAUX ENFERMÉS DANS LE CONCLAVE

Lorsqu'on a passé de la sorte tout ce qui compose le repas de messieurs les cardinaux et de leurs conclavistes, les *tours* sont refermés intérieurement et extérieurement, avec apposition de scellés aux armes des prélats assistants. Nous aurons complété ce qui a trait aux relations avec l'extérieur, en ajoutant que les personnes autorisées à venir parler aux cardinaux enfermés dans le conclave ne peuvent se présenter qu'à de certaines heures déterminées; que la conversation ne peut avoir lieu qu'à haute voix, en italien ou en latin, et en présence des gardiens du conclave; enfin qu'un petit guichet privilégié, dont le Cardinal-Camerlingue a les clefs, ne s'entr'ouvre que devant les ambassadeurs des puissances catholiques, pour leurs entretiens avec les cardinaux.

Puisque nous venons de parler des puissances catholiques, disons que l'Autriche, l'Espagne, la France et le Portugal se sont attribué, à tort ou à raison, le droit d'exclure de la Papauté un candidat dont l'élection leur serait particulièrement désagréable. Il faut, toutefois, que cette exclusion soit dénoncée par l'ambassadeur avant l'élection consommée, et qu'elle soit déclarée, dans le conclave, pendant sa tenue, par un cardinal accrédité auprès du Sacré-Collége, espèce *d'ambassadeur intérieur* chargé de veiller attentivement aux intérêts du gouvernement dont il a la

LES PRÉLATS EXAMINENT LES VIVRES ET TOUT CE QUI EST POUR LE CONCLAVE

confiance. Que ce droit d'exclusion ait une valeur canonique, reconnue par l'Église, ou qu'il ne soit qu'une coutume, une tolérance, il n'en est pas moins vrai que les puissances catholiques l'ont plus d'une fois exercé. C'est ainsi que l'exclusion fut déclarée, en 1823, par l'Autriche, contre le cardinal Severoli, et, en 1831, par l'Espagne, contre le cardinal Giustiniani.

Seulement, comme chaque puissance ne peut exclure de la Papauté qu'un seul candidat, il faut que son *ambassadeur intérieur* agisse avec beaucoup de prudence et d'habileté, dans le conclave, et ne se presse pas trop de déclarer l'exclusion, afin de ne pas s'exposer à lâcher la proie pour l'ombre, c'est-à-dire à épuiser en pure perte le droit de la nation qu'il représente. Ecoutez

plutôt cet aveu naïf d'un autre évêque, M.gr Gaume: " Pour neutraliser, dans certains cas, cette influence qui pourrait éloigner injustement du pontificat les membres les plus vénérables du Sacré-Collége, le conclave fait usage *de toute son habileté*. S'aperçoit-il que telle puissance veut faire donner l'exclusion à quelqu'un? il ne manque pas de proposer un autre candidat qu'on sait n'être pas agréable à cette couronne: ce dernier est presque toujours exclu. *Après avoir fait prendre le change à la puissance intéressée*, le conclave revient au premier candidat, qui ne peut plus être exclu par cette puissance; car elle a épuisé son droit. „ Avis aux gouvernements intéressés, pour les conclaves futurs!...

Il fut un temps où les puissances catholiques ne se contentaient pas d'exercer leur droit de *veto*, et réussissaient assez souvent à faire élire un de leurs nationaux. Si nous prenons notre pays comme exemple, nous voyons, en effet, que la France a fourni, à elle seule, une vingtaine de papes: Sylvestre II, S. Léon IX, Etienne X, Nicolas II, Urbain II, Calixte II, Urbain IV, Clément IV, Martin IV, Innocent V, — parmi les *pontifes romains*, — et, parmi ceux qu'on appelle ordinairement les *papes d'Avignon:* Clément V, Jean XXII, Benoît XII, Clément VI, Innocent VI, Urbain V et Grégoire XI. — Nous n'avons cité ni Grégoire XIII ni Sixte V, bien que certains biographes leur attribuent une origine française.

Depuis Grégoire XI, — c'est-à-dire depuis 1370, — aucun Français n'a été élu pape, et c'est même toujours (à deux exceptions près) un Italien qui a obtenu le souverain pontificat. Ces deux exceptions ont eu lieu pour deux membres de la famille Borgia, Calixte III et son neveu Alexandre VI, nés à Valence, dans la *catholique* Espagne.

Ainsi, depuis plusieurs siècles, — et pour différentes raisons qu'il ne nous appartient pas de discuter, — les cardinaux italiens choisissent invariablement pour pape l'un d'entre eux. Il est vrai que tous les cardinaux étrangers réunis ne forment pas même, à eux tous, le tiers du Sacré-Collége...

Mais revenons au moment où l'un des candidats à la papauté a obtenu, dans le conclave, les deux tiers des voix *plus*

une (la propre voix du candidat ne pouvant lui être comptée), et voyons comment se passent ensuite les choses.

Lorsque les scrutateurs ont officiellement constaté l'élection canonique, à un signal de clochette, les maîtres des cérémonies, le sacriste et le secrétaire du Sacré-Collége entrent dans la chapelle, et se rendent, avec les cardinaux chefs-d'ordre auprès du nouvel élu, à qui le doyen adresse la question d'usage : “ Acceptes-tu l'élection, canoniquement faite, qui t'élève au souverain pontificat ? „ Dès que l'élu a accepté, les dais de tous les siéges occupés par les autres cardinaux s'abaissent ; le sien reste seul levé, et, par déférence, les deux plus proches voisins de ce siége quittent aussitôt leur place.

Jusqu'à une certaine époque, les papes, en montant sur le trône pontifical, gardaient leur nom de baptême ; mais depuis Jean XII, les pontifes romains ont presque toujours changé de nom. L'origine de cette coutume mérite d'être rapportée. Un pontife du dixième siècle, Sergius III, passe pour avoir eu, — d'une dame romaine, nommée Marozie, célèbre par sa beauté, — un fils qui devint pape, à son tour, sous le nom de Jean XI. D'un autre lit, la belle et intrigante Marozie avait eu un fils, appelé Albéric, qui, jaloux de la haute fortune de son frère Jean XI, le fit mettre à mort, après avoir relégué sa mère dans un couvent. Vingt ans plus tard, un fils de ce même Albéric parvint à se faire nommer pape ; il s'appelait *Octavien ;* mais, en souvenir de son oncle Jean XI, il prit le nom de *Jean XII.*

Élu pape, à l'âge de dix-huit ans, — et bien qu'il n'eût jamais été dans les ordres, — ce Jean XII se livra à toutes sortes de débauches, vécut publiquement avec des concubines, vendit les ordinations et les bénéfices, nomma évêque un enfant de dix ans, fit crever les yeux à son parrain, et se souilla de tous les crimes. Son pontificat fut un long scandale, et, politiquement, il eut les conséquences les plus désastreuses. Ce fut, en effet, ce pape improvisé qui, impuissant à gouverner au milieu de tant de troubles dans l'Église et dans l'État, appela les Allemands en Italie, et causa ainsi toutes les calamités, tous les déchirements dont ce pays eut à souffrir pendant si longtemps. — Jean XII fut, d'ailleurs, la première victime de son imprudence. Othon, le

César germanique dont il avait imploré l'intervention, prit possession de Rome, y tint un concile, dans l'église de Saint-Pierre, fit dresser un acte d'accusation en règle contre le jeune pape, le déposa juridiquement, et, sous prétexte de venger la morale et l'Église, décerna la papauté à Léon VIII, qui, de l'aveu d'un évêque, n'était ni ecclésiastique, ni même chrétien !.. — Jean XII, le premier pontife romain qui ait changé de nom, ayant été surpris en flagrant délit d'adultère, mourut assassiné, à quelque temps de là, après avoir, dit-on, refusé de recevoir le viatique.

PREMIÈRE ADORATION DU NOUVEAU PAPE PAR LES CARDINAUX

Mais rentrons dans le conclave, pour n'en plus sortir.

Après avoir obtenu le consentement de l'élu, le doyen lui demande quel nom il a choisi. Cela fait, et l'acte authentique dressé, le nouveau pape est conduit derrière l'autel, par les deux premiers cardinaux-diacres, pour y revêtir les habits pontificaux. Détail amusant, à ce sujet : comme on ignore généralement qui sera nommé pape, trois vêtements pontificaux de grandeur différente sont confectionnés d'avance, pour qu'il suffise, au besoin, de quelques ourlets pour en adapter un à la taille du nouvel élu.

Alors commence la cérémonie dite de l'*adoration*. Après avoir été dépouillé de ses vêtements de cardinal et revêtu des ornements de sa nouvelle dignité, le pape prend place sur un siége

en bois doré, garni de velours rouge, et tous les cardinaux, le doyen en tête, viennent lui baiser le pied, puis la main, en

CORTÉGE SOLENNEL POUR LA PRISE DE POSSESSION PAR LE NOUVEL ÉLU

s'agenouillant devant lui. Et tandis que cette cérémonie a lieu à la chapelle Pauline ou à la Sixtine, — suivant que l'élection

ADORATION DU NOUVEAU PAPE DANS LA BASILIQUE DE SAINT-PIERRE

s'est faite au Quirinal ou au Vatican, — le premier cardinal-diacre. précédé d'un maître des cérémonies portant la croix pa-

pale, se rend à la *Loggia* de la basilique de Saint-Pierre (page 47), pour annoncer au peuple l'élection du nouveau pontife : *Annuntio vobis gaudium magnum: Habemus Pontificem Eminentissimum cardinalem...., qui sibi nomen imposuit....*

A ces mots, — sous le gouvernement des papes, — les tambours battaient aux champs, toutes les cloches de la ville sonnaient, et le fort Saint-Ange tirait des salves d'artillerie. En même temps, la troupe allait se masser devant le palais du cardinal devenu pape, pour empêcher que, suivant un ancien usage, il ne fût mis au pillage. Quelquefois, même, la populace n'attendait pas que le résultat de l'élection fût officiellement connu, témoin ce qui arriva pendant le conclave tenu après la mort de Léon XI. Le cardinal Dominique Tosco, ancien capitaine d'infanterie, faillit être nommé pape, par acclamation. Déjà on l'avait enlevé de sa chambre et conduit triomphalement à la chapelle Sixtine, où les cardinaux s'assemblaient pour l'*adorer;* mais Baronius, très-influent, ayant représenté à ses collègues combien il serait imprudent de placer sur le trône pontifical un prélat dont le langage, par trop... énergique, se ressentait si souvent de son ancienne profession, il se fit un revirement complet dans le Sacré-Collége. Le pauvre Tosco, — cet aïeul du héros des *Jurons de Cadillac,* — eut, d'abord, l'amer déboire de redevenir cardinal comme devant, après s'être cru pape pendant quelques instants, et, de plus, le bruit de son élévation au souverain pontificat s'étant indiscrètement répandu au dehors, le palais qu'il occupait à Rome fut pillé de fond en comble.

La première adoration du nouvel élu par les cardinaux est le prélude d'une autre cérémonie, qui a lieu au retour du cortége chargé de proclamer l'élection du haut de la *Loggia* pontificale. On ouvre aussitôt les portes et les tours du conclave, et sont introduits pour le baisement du pied: le majordome, le maréchal, les conclavistes, la prélature, la noblesse romaine, les ambassadeurs accrédités auprès du Saint-Siége, les parents et amis, quelques fidèles. Le pape peut ensuite aller s'installer dans les appartements du palais, dont le Cardinal-Camerlingue lui remet officiellement les clefs.

La seconde adoration du pape par les cardinaux se fait le

lendemain de l'élection; après quoi, le Pontife, monté sur la *sedia*, et porté par douze palefreniers, se rendait processionnellement à la basilique de Saint-Pierre, où il était reçu par le Chapitre avec beaucoup de solennité. Le cortége conduisait jusqu'à l'autel papal le nouvel élu, qui y recevait la troisième adoration et donnait la bénédiction par un signe de croix trois fois répété.

L'intervalle qui sépare l'élection du couronnement est, généralement, d'une semaine; c'est seulement du jour de cette cérémonie que se comptent les années du pontificat. Toutefois, un grand nombre de papes ont mis plus d'empressement à se faire couronner; quelques-uns, même, ont fixé cette cérémonie au lendemain de leur élection. Le Pontife, coiffé de la *mitre précieuse*, et suivi d'un imposant cortége, était amené sous le portique de Saint-Pierre (page 48). Il prenait place sur un trône magnifique, devant la porte jubilaire, où il recevait le compliment du cardinal archiprêtre de la basilique, et admettait le chapitre et le clergé de Saint-Pierre au baisement du pied, avant de pénétrer dans le temple par la grande porte de bronze.

Nous n'entreprendrons pas la description de toutes les cérémonies qui avaient lieu dans la basilique. Voici, cependant, une des plus caractéristiques: A un moment donné, un clerc mettait le feu à des étoupes portées par un maître des cérémonies, qui disait au pape, au milieu de l'enivrement de son triomphe: *Sancte Pater, sic transit gloria mundi* (Saint-Père, c'est ainsi que passent les gloires de ce monde). A quoi l'impérieux Sixte-Quint répondit fièrement: “ La gloire de mon nom ne passera jamais! „ Et comme les cardinaux de son entourage lui marquaient leur étonnement, il ajouta: “ ... parce que je ne l'établirai qu'en rendant à tous une impartiale justice. „ — De même, le jour des Cendres, la formule *Memento, homo...* était prononcée sur le pape; mais formule et étoupes sont, depuis longtemps, passées de mode; on a préféré les remplacer par la proclamation du dogme de l'infaillibilité...

Après la messe du couronnement, célébrée au maître-autel de Saint-Pierre, le cortége redescendait la grande nef de la basilique, remontait le portique, l'escalier royal *(scala regia)*, et se rendait à la *Loggia* pontificale. On avançait la *sedia* du côté du

balcon, à la hauteur de la balustrade, le second cardinal-diacre mettait la tiare sur la tête du pape, en disant : *Accipe tiaram, tribus coronis ornatam...*

Ainsi coiffé de la triple couronne, le pape donnait la bénédiction solennelle à la foule immense qui couvrait la place de Saint-Pierre, et, quand il s'était remis sur sa *sedia*, les deux cardinaux-diacres assistants lisaient, l'un en latin et l'autre en italien, la formule de l'indulgence plénière accordée à tous les assistants, comme don de joyeux avénement. Les imprimés contenant cette formule étaient ensuite lancés, du haut de la *Loggia* pontificale, sur le perron de Saint-Pierre.

RONDE DE NUIT. — *Arrestation des pillards et autres malfaiteurs.*

VIERGE DU TABLEAU DE LA *Conception*, (de P. Bianchi)

XI.

Les suites d'un soufflet. — Oreilles delicates et cœurs sensibles. — Singulière entrée d'un ambassadeur français à Rome. — Innocent XI et les femmes maigres. — A propos de la *Transfiguration*. — Une tombe pour Raphaël.

Dans le précédent chapitre, le nom de la chapelle dont nous avons maintenant à nous occuper a été plusieurs fois cité. On l'appelle *Chœur des chanoines*, parce que c'est là que les chanoines de la basilique chantent tous les offices. Le tableau du retable de cette chapelle, — une des plus belles de Saint-Pierre, et la plus fréquentée, — représente la *Conception*. Nous en reproduisons la principale figure, cette Vierge étant devenue l'objet d'un culte particulier, depuis qu'elle a été solennellement couronnée par Pie IX, entouré d'un innombrable cortége d'évêques, d'archevêques, de patriarches et de cardinaux,

le jour même de la proclamation du fameux dogme de l'Immaculée-Conception, le 8 décembre 1854.

Cette *Conception* est l'œuvre de Pierre Bianchi, artiste d'un certain mérite. Paysagiste, peintre d'histoire, d'animaux, de fleurs et de fruits, Bianchi jugeait sévèrement ses propres tableaux, qu'il eut souvent le courage d'effacer en entier, et de recommencer jusqu'à deux et trois fois de suite. Il avait été élevé à la dure école de ce Jean-Baptiste Gauli, dit *le Baciccio,* homme d'un caractère si violent, que son fils ayant, un jour, été souffleté par lui en public, alla se noyer dans le Tibre.

La chapelle où les chanoines de Saint-Pierre chantent aujourd'hui les offices datait du pontificat de Sixte IV ; c'est Charles Maderne (page 44) qui l'a reconstruite et ornée avec une grande richesse, par ordre de Paul V. Les stucs dorés de la voûte, exécutés sur les cartons de Jacques della Porta, sont d'un goût charmant. Grégoire XV dépensa des sommes assez considérables pour l'embellissement du Chœur des chanoines, et Urbain VIII fit don des belles stalles en bois sculpté.

En avant de l'orgue, situé à droite en entrant dans le Chœur, prennent place, pendant l'office, les chantres de la chapelle. Aucune femme ne pouvant se faire entendre dans les églises de Rome, il a fallu se procurer des voix de *soprani,* obtenues par des moyens... que la civilisation réprouve. Ces chanteurs, — qui attirent tant de monde à Saint-Pierre, les jours de solennités, et dont la voix étrange fait, de loin, une si complète illusion, — appartiennent à ce que Gibbon, en Anglais pudique, appelait *artificial sex;* Dupaty a trouvé un euphémisme assez plaisant : ce sont pour lui des gens “ qui charment tant les oreilles délicates et affligent tant les cœurs sensibles; „ M. Taine, qui a cependant failli devenir académicien, leur applique, un peu gauloisement, une qualification empruntée au vocabulaire de la Bresse et du Mans.

Deux papes, Léon XI et Innocent XI, ont un tombeau sous l'arc doubleau qui fait suite au Chœur des chanoines.

Léon XI, Alexandre de Médicis, était proche parent de la reine, femme de Henri IV ; aussi la France avait-elle pris un vif intérêt à son élection, et pesé de tout le poids de son influence

dans le conclave. Dès qu'il apprit la nouvelle de l'exaltation du cardinal de Médicis au souverain pontificat, Henri IV fit chanter un *Te Deum* en actions de grâces, à Paris et dans toutes les principales villes du royaume, en ordonnant que des feux publics fussent partout allumés, en signe de réjouissance.

A la grande satisfaction du Béarnais, Léon XI, — alors qu'on l'appelait simplement le cardinal de Florence, — avait été, pendant deux ans, légat *a latere* en France, et, comme tel, c'est entre ses mains que Henri IV avait remis l'acte de son abjuration. *Paris vaut bien une messe!..* Le bas-relief du tombeau de Léon XI rappelle ce fait mémorable.

Le pontificat d'Alexandre de Médicis fut de courte durée et parfaitement insignifiant. Élu le 1er avril 1605, Léon XI mourut le 27 du même mois. Sur son tombeau, — dont le dessin et la sculpture sont de l'Algarde, — le pape est assis entre l'*Abondance*, de Joseph Peroni, et la *Force*, d'Hercule Ferrata, un nom rêvé pour un tel sujet.

Placé, dans la basilique de Saint-Pierre, comme dans cette monographie, en face du tombeau de Léon XI, le monument d'Innocent XI a été sculpté, — sur les dessins de Charles Maratti (page 94), — par un Français, Etienne Monnot, de Besançon. On voit à Rome plusieurs ouvrages d'une certaine importance dus au ciseau d'Etienne Monnot, notamment à Saint-Jean de Latran et à la chapelle de S. Ignace, dans la somptueuse église du Jésus. Le bas-relief du tombeau d'Innocent XI rappelle la victoire de Jean Sobieski sur les Turcs, devant Vienne, — victoire à laquelle le pape contribua, paraît-il, largement... par ses prières. L'urne sépulcrale repose sur deux lions de bronze.

Innocent XI, de la riche famille des Odescalchi, succédait à Clément X. Né en 1611, à Côme, élu en 1676, il mourut en 1689. Son pontificat fut une longue suite de querelles avec la France. Commencée au sujet du droit d'inviolabilité dont jouissaient à Rome les palais des ambassadeurs et les maisons voisines, la lutte se poursuivit, plus ardente encore, quelques années plus tard, à propos d'un édit rendu par Louis XIV, pour étendre à quelques évêchés du midi de la France le droit de régale dont ils avaient été exempts jusque là. Les évêques protestèrent; Innocent XI

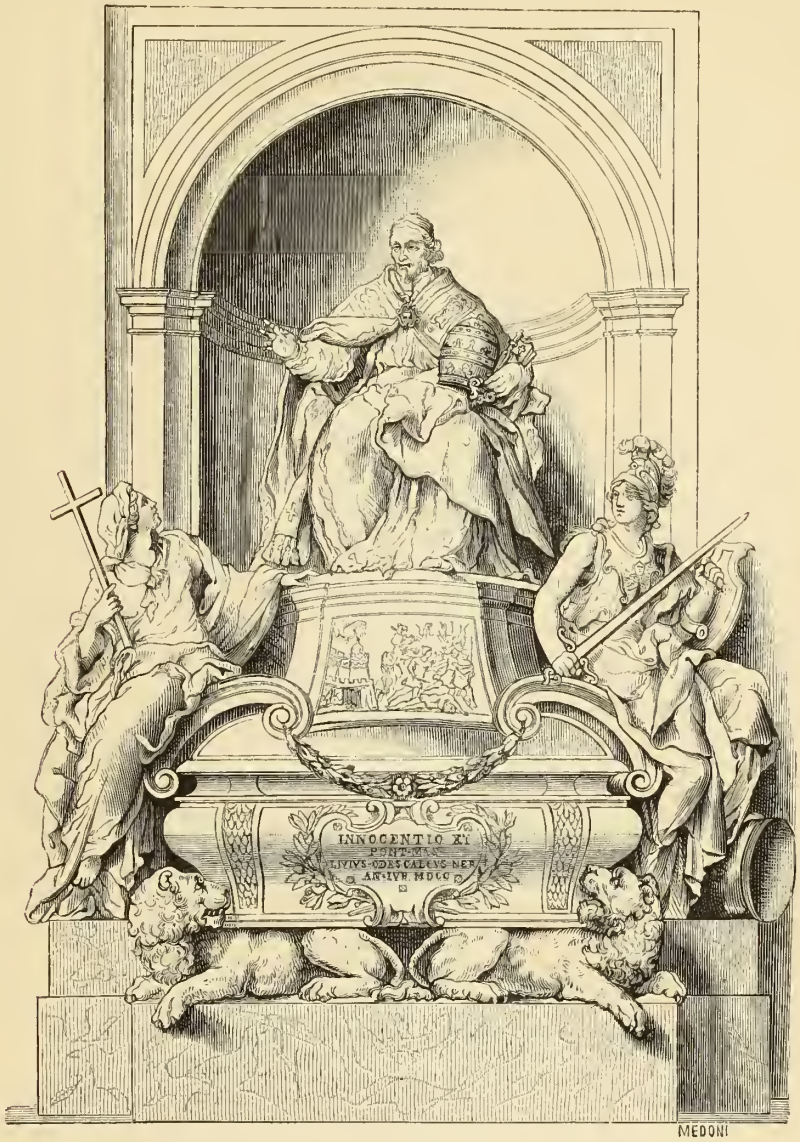
prit le parti des évêques, envoya un bref au roi, en le menaçant des effets du *courroux céleste;* mais Louis XIV, soutenu par le

TOMBEAU DE LÉON XI (Alexandre de Médicis)

clergé gallican, ne céda pas plus sur cette question que sur la première.

A quelque temps de là, un nouveau bref du pape vint rallumer la querelle des franchises, et, cette fois on cassa les vitres.

Le marquis de Lavardin, ambassadeur français, qui avait reçu l'ordre de tenir bon, fit son entrée à Rome, en 1687, avec une



MONUMENT D'INNOCENT XI (Benoît Odescalchi)

escorte d'un millier d'hommes armés et résolus, qui, pour commencer, voulurent couper *le nez et les oreilles* aux douaniers pontifiaux assez audacieux pour réclamer la visite des bagages de Son

Excellence. De son côté, le pape excommunia Lavardin, refusa de lui donner audience, ordonna de cesser le service divin dans toutes les églises où l'ambassadeur se présenterait, même à Saint-Louis des Français. Pendant ce temps, on s'assurait de la personne du nonce, à Paris, et le roi faisait saisir le comtat d'Avignon. C'était alors le grand moyen, le dernier argument.

A celles de nos lectrices qui, au récit de toutes ces querelles, seraient tentées de prendre le parti du pape, même contre la France, — comme cela se voit encore de nos jours, — nous rappellerons qu'Innocent XI édicta des lois somptuaires, ordonnant aux femmes de se couvrir le sein et les épaules jusqu'au cou, et les bras jusqu'au poignet. Voilà certainement un édit que les femmes... maigres ne lui pardonneront jamais!

Si, après avoir examiné les tombeaux de Léon XI et d'Innocent XI, nous continuons notre route, nous nous trouvons, tout à coup, en vue d'une des plus surprenantes merveilles de Saint-Pierre; car, au retable de l'autel auquel nous sommes arrivés, se trouve la *Transfiguration,* de Raphaël.

Le lecteur n'attend certainement pas de nous quelque dissertation nouvelle sur cet ouvrage célèbre, reproduit dans une admirable mosaïque, qui n'a plus à redouter désormais aucun outrage du temps. Pour et contre, on a dit, de la *Transfiguration,* tout ce qu'il était possible d'en dire; après plus de trois siècles et demi de discussions savantes et passionnées, le sujet est épuisé. Les uns, — ce sont les plus nombreux, — ont admiré sans restriction; dessin, couleur, science, invention, ordonnance, composition, style, tout leur a paru également merveilleux. D'autres, — il est vrai fort rares, — ont osé tout blâmer, ayant un parti pris contre Raphaël et, en général, contre la peinture dite religieuse. D'autres enfin, — parmi les critiques les plus autorisés, — ont fait d'importantes réserves: celui-ci trouvant les poses trop maniérées, trop théâtrales; celui-là, attaquant la duplicité de la composition.

A propos de cette double action, les avis sont encore partagés: la partie inférieure a ses enthousiastes, qui ne voient rien de comparable à ce drame terrestre, saisissant et attachant, aux figures si variées d'expression, d'un dessin à la fois si correct

et si vigoureux. Mais la partie supérieure ne compte pas moins d'admirateurs, pour qui le Christ transfiguré, Moïse et Elie, qui l'accompagnent, et les saints personnages prosternés sur le Thabor, constituent le seul et véritable tableau, idéal et sublime, dont celui d'en-bas n'est que l'accessoire, imaginé par le maître, après coup, à titre de repoussoir et de remplissage.

Pour nous, qui, — à l'exemple de Théophile Gautier, notre maître, — sommes, *en fait d'art,* catholique, apostolique et romain, et qui admirons Raphaël aussi volontiers dans tous ses ouvrages, sacrés ou profanes, qu'il s'agisse de la légende de la *Transfiguration* ou du mythe de *Psyché,* nous n'éprouvons, en face d'un tel chef-d'œuvre, aucune envie de critiquailler et de marchander nos éloges, nous n'avons d'autre souci que d'admirer et d'être ému.

Singulière histoire, d'ailleurs, que celle de ce merveilleux tableau de la *Transfiguration.* Jules de Médicis (depuis Clément VII), récemment nommé, par François Ier, évêque de Narbonne, avait commandé, simultanément, pour la cathédrale de cette ville, à Raphaël la *Transfiguration,* et à Sébastien del Piombo la *Résurrection de Lazare.* C'était exciter plus ardemment encore, par la perspective d'une comparaison inévitable, la rivalité déjà si grande, à cette époque, entre les deux peintres. Vénitien et élève de Giorgione, Sébastien était un coloriste puissant; mais il savait à quel point la lutte était pour lui impossible avec le Sanzio sous le rapport de la composition et du dessin. Aussi s'empressa-t-il d'aller demander à Michel-Ange sa collaboration précieuse.

Michel-Ange et Raphaël s'aimaient peu, se jalousaient beaucoup, et avaient même, en plus d'une occasion, échangé d'acerbes reparties :

— Vous marchez toujours avec une nombreuse escorte, comme un général d'armée! avait dit, un jour, Buonarotti.

— Vous allez toujours seul, comme le bourreau! avait répondu le Sanzio.

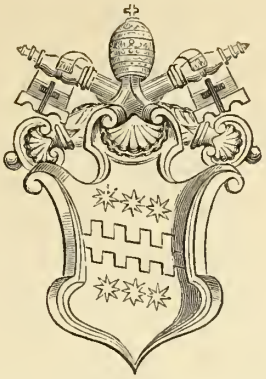
Sébastien del Piombo, — il faut bien l'avouer, — trouva donc Michel-Ange tout disposé à l'aider de tout son pouvoir

contre leur commun rival. Raphaël l'apprit : “ C'est un grand honneur, dit-il, que me fait Michel-Ange, en me croyant digne de lutter contre lui et non contre Sébastien ! „

De part et d'autre, on se mit à l'œuvre avec ardeur, et bientôt la peinture compta deux chefs-d'œuvre de plus ; mais, malheureusement, Raphaël ne vécut pas assez pour jouir du triomphe qui lui fut unanimement décerné, sur ses deux rivaux réunis. Sa main glacée par la mort laissa incomplète, en quelques parties secondaires, l'œuvre qu'acheva Jules Romain.

Et quand Raphaël mourut, âgé de trente-sept ans à peine, dans toute la plénitude de sa gloire, et que son corps fut publiquement exposé dans son immense atelier, on suspendit au-dessus de sa tête ce tableau de la *Transfiguration,* comme pour montrer à tous l'étendue de la perte que le monde venait de faire. Pourquoi, de même, — au lieu d'un froid cercueil, dans une mesquine chapelle du Panthéon niaisement transformé en église, — Raphaël n'a-t-il pas sa tombe à Saint-Pierre de Rome, au-dessous de son œuvre dernière, expression suprême de son génie, rayonnement de son immortalité ?...

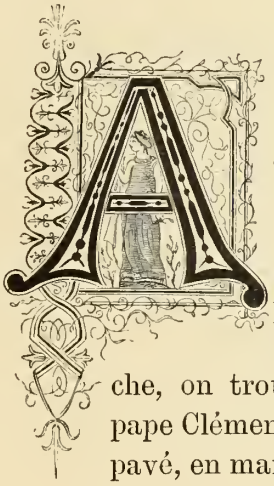
LA TRANSFIGURATION (par Raphaël)



ARMES DE CLÉMENT VIII (Aldobrandini)

XII.

Les grenouilles du Tasse. — Histoire d'un tombeau. — Les tabatières de Consalvi. — Le *papetto* de Pie VII et les trois *grossi* de Pacca. — Deux coups droits. — Joli mot de Léon XII. — L'usine Thorvaldsen. — Balafre sans excuse.



Adossé à l'un des quatre immenses piliers de la coupole de Michel-Ange, l'autel de la *Transfiguration* termine le bas-côté méridional de la basilique de Saint-Pierre, formé de trois grandes arcades auxquelles correspondent, — comme nous venons de le voir, — les trois chapelles du Baptistère, de la Présentation et du Chœur des chanoines. Tournant ensuite à gauche, on trouve la *Chapelle Clémentine,* ainsi nommée du pape Clément VIII, dont les armes se voient répétées sur le pavé, en marbre de couleur, et à la coupole de sa chapelle.

Clément VIII, de la famille Aldobrandini, naquit à Florence, en 1536; il aima les lettres et les arts, et, dans la troisième année de son pontificat, il avait fait préparer une fête splendide pour le triomphe et le couronnement du Tasse, lorsque, la veille même de cette solennité, le 14 avril 1595, mourut l'auteur de la *Jérusalem délivrée.* Pendant son séjour à Rome, le Tasse donna

au pape plus d'un bon conseil; celui-ci, entre autres: Les cardinaux avaient condamné la statue de *Pasquin,* principal organe de l'opposition, à être mise en pièces et jetée dans le Tibre: " Laissez *Pasquin* sur son piédestal, dit courageusement Torquato Tasso; car, si vous le jetiez dans le fleuve, il naîtrait de ses débris des milliers de grenouilles qui coasseraient jour et nuit!.. „ *(dalle polveri nella ripa del fiume nasceranno infinite rane che gracchieranno la notte e il dì).* — La raison désarma la haine, et la satire dut la vie à la poésie.

C'est le 17 septembre de cette même année 1595, que Clément VIII donna à Henri IV, dans la personne de ses deux mandataires, Du Perron et d'Ossat, la fameuse absolution que l'on sait.

Le règne de Clément VIII porte une ineffaçable souillure: la terrible sentence qu'il obtint contre la jeune et belle Béatrix Cenci, faussement accusée de parricide; dont on ne put pas même arracher un aveu par les plus horribles tortures, et qui mourut innocente, avec deux autres membres de sa famille, pour que la Papauté pût confisquer à son profit d'immenses richesses.

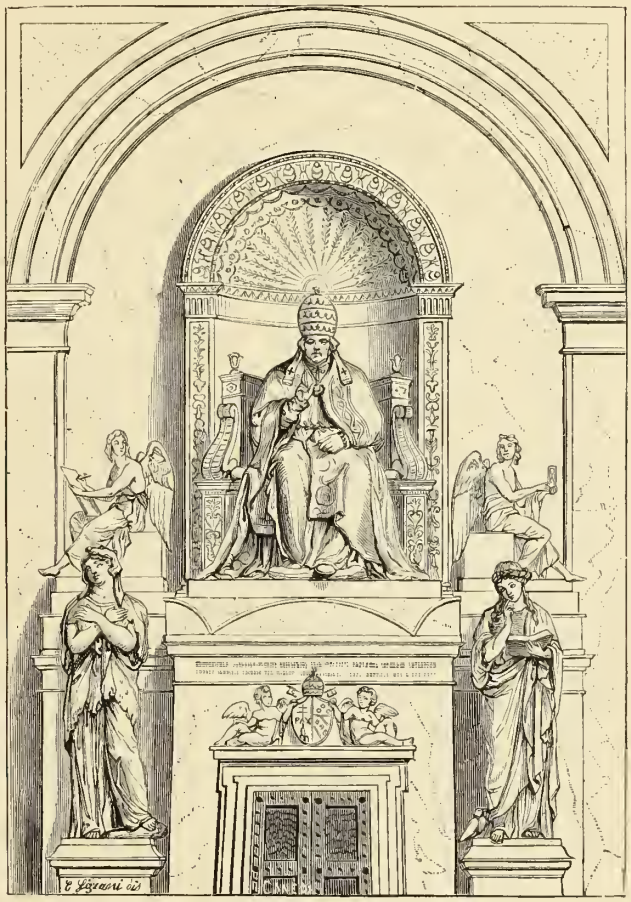
Quand on entre dans la *Chapelle Clémentine,* le regard est d'abord attiré par un monument funéraire qui encadre et surmonte la porte conduisant à la tribune des chantres pontificaux. C'est le tombeau de Pie VII, élevé aux frais du cardinal Consalvi, le ministre et l'ami de ce pape.

Il paraît que l'ex-secrétaire d'État était grand amateur de tabatières, et que la plupart des souverains de l'Europe, pour flatter sa manie, avaient contribué à lui faire de ces objets une nombreuse et riche collection. A la mort de Pie VII, Consalvi vendit cette précieuse collection de tabatières, — dont une seule, dite du concordat de 1801, valait plus de trente mille francs, — et la moitié du produit de cette vente servit à payer le mausolée du pontife, à Saint-Pierre du Vatican.

Pie VII, de la famille Chiaramonti, était né à Césène, en 1742. Il eut une carrière ecclésiastique très-rapide, grâce à la protection de Pie VI, son parent; mais personne ne s'attendait à le voir élever au souverain pontificat. Il y comptait si peu, lui-même, qu'il faillit ne pas se rendre au conclave, tenu, cette

fois, à Venise, sous l'influence alors toute puissante de l'Autriche en Italie.

Commencé le 1.er décembre 1799, le conclave ne se termina que le 14 mars 1800, après trois mois et demi d'entêtement



TOMBEAU DE PIE VII (par Thorvaldsen)

des deux partis en présence, par l'élection d'un troisième candidat, — de ce pauvre cardinal Chiaramonti, qui avait dû emprunter à un ami l'argent de son voyage à Venise !..

Pour nous, Français, le nom de Pie VII évoque plus d'un souvenir. C'est ce pontife qui vint à Paris, accompagné de six

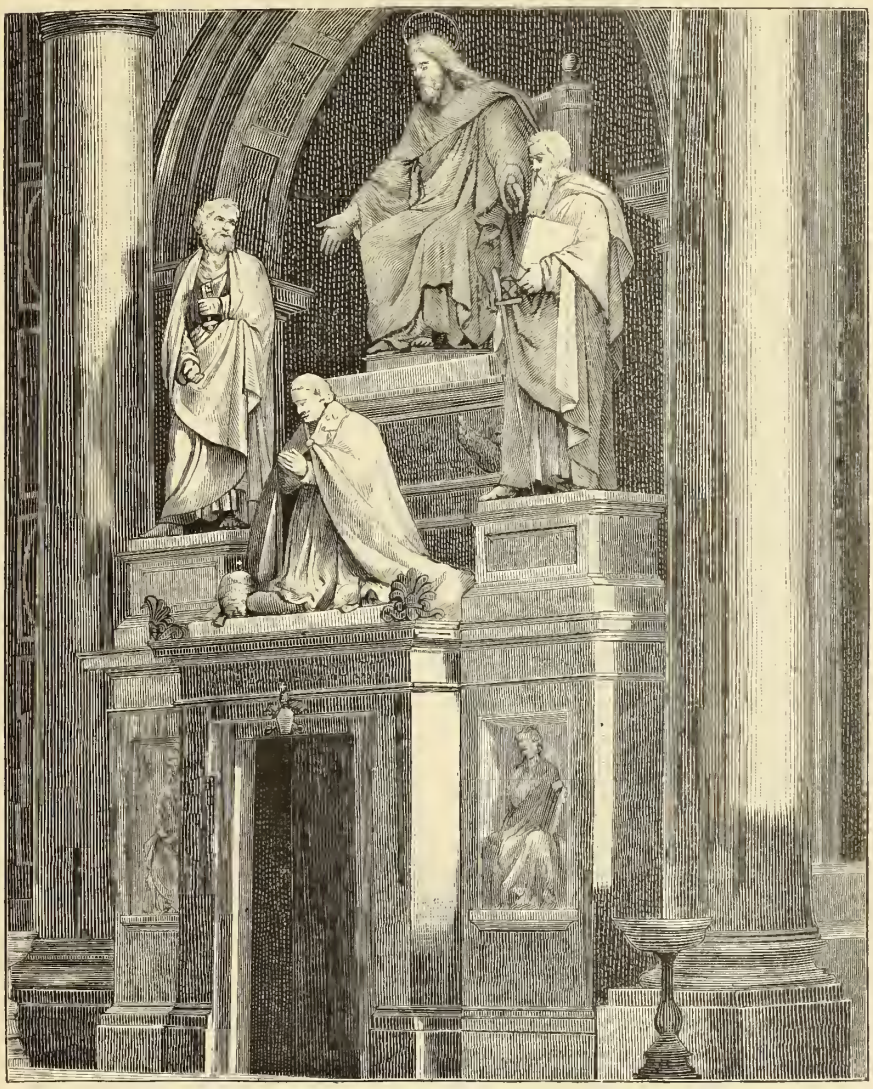
cardinaux, de quatre évêques, de deux princes romains et de plusieurs prélats, — couronner Napoléon à Notre-Dame. “ Il fut contraint, dit Consalvi, d'effectuer ce voyage avec une précipitation aussi indécente pour sa dignité que sensible à sa santé. „ Il faut lire, — dans une intéressante étude, *l'Église romaine et le premier Empire,* publiée par M. d'Haussonville dans la *Revue des Deux-Mondes,* — les très-curieux détails du séjour de Pie VII en France, depuis cette première entrevue dans laquelle Napoléon, botté, éperonné, en costume de chasse et environné d'une meute de chiens, reçut le pontife... sur la route de Fontainebleau...

On sait comment le pape fut récompensé de tant d'humiliantes condescendances. Le couronnement de Napoléon avait eu lieu le 2 décembre 1804. A quelque temps de là, le nouvel empereur sommait le pontife de rompre, officiellement, ses relations diplomatiques avec les puissances étrangères qui étaient en guerre avec la France: “ Votre Sainteté est souveraine de Rome; *mais j'en suis l'empereur.* Tous mes ennemis doivent être les siens... „ Le 2 février 1808, le général Miollis venait occuper Rome; le 17 mai 1809, Napoléon réunissait tous les États de l'Église à l'empire français ; dans la nuit du 5 au 6 juillet, les troupes commandées par le général Radet cernaient le Quirinal, envahissaient le palais, enfonçaient les portes de la chambre à coucher de Pie VII, et emmenaient le pape prisonnier, avec le cardinal Pacca, son premier ministre. Le pontife avait dans sa bourse un *papetto* (un peu plus de vingt sous de notre monnaie), et le cardinal, trois *grossi* (environ quinze sous). Il est vrai que le temps qui lui était laissé pour faire ses préparatifs de voyage, Pie VII l'avait employé à lancer contre Napoléon une bulle d'excommunication.

L'histoire de la captivité de Pie VII en France est trop connue pour qu'il soit utile de la rappeler ici. — Quand les événements le lui permirent, le pape rentra à Rome. Il fit faire de magnifiques funérailles aux prêtres morts en exil pour avoir refusé le serment à Napoléon; mais, comme il n'eut garde d'ensevelir en même temps la magnifique tiare qu'il tenait du *tyran,* il s'attira cette verte satire :

Sarebbe il funerale assai più degno
Se fosse nella tomba anche il triregno.

Et comme il persécutait sans merci les Romains qui avaient adulé l'empereur déchu, on lui répondit avec autant d'esprit que



MONUMENT DE PIE VIII (par Tenerani, élève de Thorvaldsen)

de raison: " Nous l'avons léché; mais tu l'avais oint! „ *(L'hai unto, l'habiam lecato).*

Lorsque le cardinal Consalvi eut vendu ses chères tabatières pour faire élever à son protecteur un tombeau monumental, il

s'adressa à l'artiste qui jouissait, à cette époque, de la plus haute renommée, au Suédois Thorvaldsen.

L'auteur du bas-relief de *la Nuit*, de la statue de *Mercure*, du *Lion de Lucerne*, de la vaste composition connue sous le nom de *Triomphe d'Alexandre*, n'est pas de ceux dont le talent puisse être contesté. A ses débuts, Canova, — tout en devinant en lui un rival, — n'avait pu s'empêcher de dire, à la vue de sa statue de *Jason*, que l'œuvre du jeune Danois était d'un style nouveau et magistral *(Quest'opera di quel giovane Danese è fatta in uno stile nuovo e grandioso)*. Plus tard, M.me de Staël le combla d'éloges, dans son livre sur *l'Allemagne*, le roi Louis de Bavière consacra toute une pièce de vers à sa statue de *Vénus*, et Horace Vernet, — alors directeur de l'Académie de France à Rome, — le couronna de laurier, au dessert, dans un banquet solennel. Enfin, lorsque Thorvaldsen, quoique protestant, fut élu président de la catholique académie de S. Luc, Léon XII fut forcé de ratifier ce choix et, — faisant allusion à certains jours de fête dans lesquels les membres de l'illustre compagnie étaient tenus d'assister aux offices, — le pape ajouta finement : " A un moment donné, le nouveau président verra bien qu'il doit être malade!... „

Malheureusement, un désir immodéré de s'enrichir domina une partie de l'existence de Thorvaldsen, qui, dès lors, oublieux de sa dignité d'artiste, accepta ou sollicita de tous côtés des commandes en nombre infini, transformant son atelier en une sorte d'usine, peuplée de marbriers, de praticiens et de sculpteurs en sous-ordre. Ainsi surchargé de travaux, condamné à une production à outrance, encore au-dessus de tout ce qu'il pouvait exécuter avec cette armée d'auxiliaires, Thorvaldsen ne savait littéralement plus où donner de la tête pour satisfaire sa prodigieuse et aristocratique clientèle. Les plus hauts personnages en étaient réduits à le bombarder de missives ou à faire le siége de la maison qu'il occupait dans la *Via Sistina*, et où se donnaient rendez-vous toutes les illustrations de ce temps, les Humboldt, les Walter-Scott, les cardinaux, les princes et les rois. Pour obtenir de Thorvaldsen qu'il voulût bien se hâter un peu dans la conduite des travaux du monument de Pie VII, il fallut que le pape Léon XII vînt en personne chez ce *parpaillot* le sup-

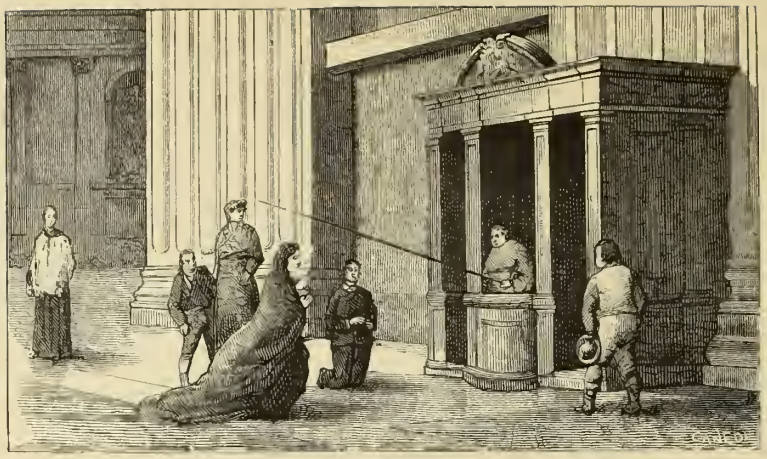
plier humblement; et, même après cette démarche, l'œuvre, plus d'une fois interrompue, ne fut-elle achevée qu'au bout de six ans!.. Hâtons-nous d'ajouter que, si Thorvaldsen se montra cupide, avare et peu scrupuleux sur l'emploi des moyens pour produire plus vite, c'était uniquement afin d'enrichir Copenhague, sa patrie. Il a laissé au musée de cette ville toute sa fortune, évaluée à près de cinq millions, et les modèles de tous ses ouvrages.

Le tombeau de Pie VIII, non loin de celui de Pie VII, est au-dessus de la porte de la Sacristie. Tenerani, l'auteur de ce monument, mérita de nombreuses critiques pour avoir groupé ses personnages de telle sorte que le pontife, à genoux, tourne le dos au Christ qui lui tend les bras.

Pie VIII (François-Xavier Castiglione) donné pour successeur à Léon XII, en 1829, mourut l'année suivante. Rien à dire de son court pontificat, sinon que sa première encyclique, contre la tolérance religieuse, la liberté de la presse, le mariage civil et autres inventions diaboliques était si violente, que, même sous la Restauration, on n'en permit pas la publication en France.

Entre les tombeaux de Pie VII et de Pie VIII, se trouve un autel consacré à S. Grégoire-le-Grand, depuis le commencement du dix-septième siècle. Le retable est orné d'une mosaïque reproduisant un tableau d'André Sacchi. Il s'agit d'un *brandeum* ou linge, autrefois déposé sur le tombeau de l'apôtre Pierre, et dont S. Grégoire fait jaillir des gouttes de sang.

Une fois pour toutes, il est bien entendu que nous ne nous attarderons à attaquer ou à garantir l'authenticité d'aucun miracle. Celui-ci a fourni au dernier élève de l'Albane le sujet d'une de ses meilleures toiles; voilà pour nous l'essentiel. Celui de la *Mort d'Ananias,* que nous montre le retable de l'autel situé presque en face, a moins heureusement inspiré Roncalli. Si c'est pour ce tableau que le Caravage balafra le visage de son rival, il faut convenir que la jalousie l'aveuglait étrangement, ce jour-là!



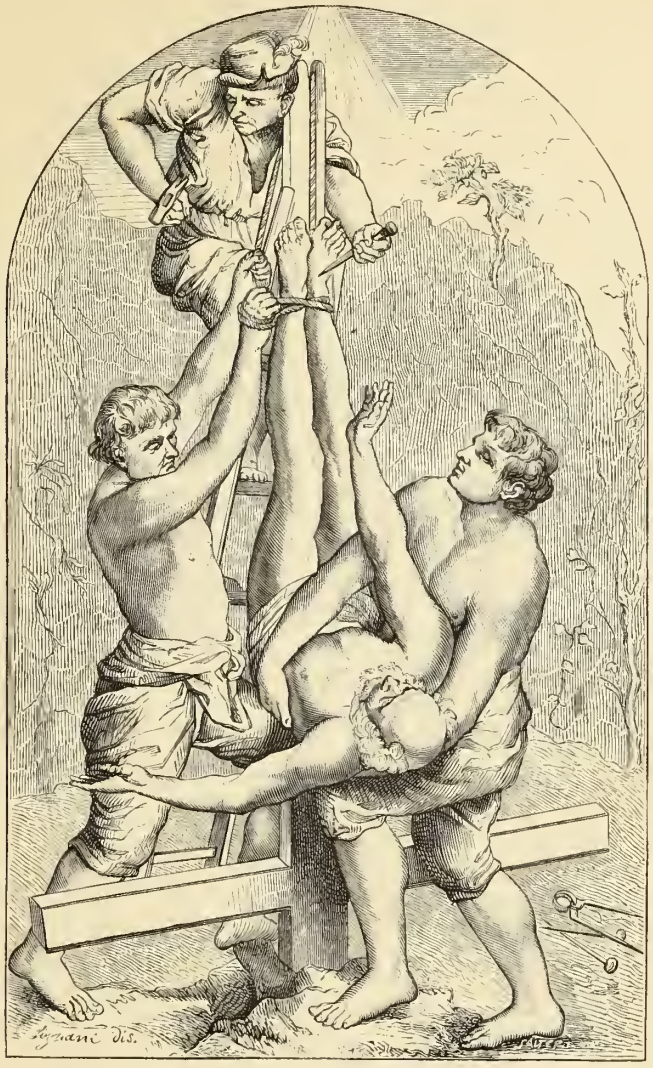
CONFESSIONNAL D'UN PÉNITENCIER, À SAINT-PIERRE

XIII.

Canne à pêche dans un confessionnal. — A coups de gaule. — Du côté du manche. — Les fugues du Guide. — Où conduit la passion du jeu. — La Vérité en jupon. — La légende et l'histoire. — Un pape pris au piége.

Nous sommes maintenant arrivés au *Transsept gauche* de la basilique, et nous y assistons à un spectacle entièrement nouveau pour nous. La porte du milieu d'un confessionnal s'ouvre à deux battants; un bras sort par cette porte, et, à notre grand étonnement, nous voyons s'allonger au bout de ce bras quelque chose comme une canne à pêche. — Plusieurs personnes, qui semblaient attendre ce signal, s'approchent aussitôt, et viennent, à tour de rôle, s'agenouiller sur le pavé de l'église, à plus d'un mètre de distance, devant le confessionnal, pour recevoir sur la tête un coup de baguette. — Presque en même temps, un autre confessionnal s'ouvre à côté du premier, puis un troisième, puis un quatrième, et ainsi de suite tout autour de la vaste abside. A chaque fois, un nouveau bras s'arme d'une longue gaule, et les scènes que nous venons de décrire se renouvellent à peu près sans interruption.

Désireux d'avoir l'explication de cette bizarre coutume, nous passons en revue tous ces confessionnaux, et, sur la frise de



CRUCIFIEMENT DE S. PIERRE (par le Guide)

chacun d'eux, nous voyons une étiquette particulière: ici, *lingua gallica*, et, là, *lingua anglicana, græca* ou *hispanica*. Toutes les nations ont ainsi des représentants, chargés non-seulement de recevoir la confession des fidèles, dans tous les idiomes connus,

mais encore de renseigner leurs nationaux, de les secourir; de solliciter pour eux des présentations au Saint-Père, des entrées pour les cérémonies du Vatican ou celles de Saint-Pierre.

Ces prêtres de différentes nations, appelés à rendre de grands services aux pèlerins, de recommander leurs compatriotes et d'absoudre les pénitents, se nomment des *Pénitenciers*, terme dont nous avions promis (page 104) de donner l'explication au lecteur. Quant à ce coup de gaule qui intrigue tant les visiteurs de la basilique, la première fois qu'ils le voient appliquer sur la tête des fidèles, il n'est que l'imitation d'un usage païen. Dans l'ancienne Rome, quand le préteur voulait affranchir un esclave, il lui faisait donner ainsi sur la tête, par un licteur, un coup d'une longue baguette, appelée *vindicta,* et, désormais, l'esclave ne pouvait plus être soumis aux châtiments corporels. La Rome pontificale a perpétué jusqu'à nous cette coutume, mais en attribuant à l'espèce de canne à pêche qui lui sert de *vindicte* le pouvoir d'affranchir l'esclave.... du péché. Chaque coup de baguette vaut une indulgence de dix jours à la personne qui le reçoit.... et au *pénitencier* qui le donne: Tant il est vrai qu'il y a toujours quelque profit à se trouver *du côté du manche!...*

En outre des *pénitenciers* ordinaires, il y a un *grand-pénitencier,* dont le confessionnal, plus élevé que les autres, et entièrement découvert, se voit au-dessous de la statue de S.te Julienne Falconieri, contre un des piliers de la coupole. C'est le grand-pénitencier qui chante la messe à la Sixtine, à de certains jours solennels; il donne les cendres au pape, le mercredi des Cendres, et l'assiste à ses derniers moments. La délivrance des censures ecclésiastiques, l'absolution de certains cas réservés, la dispense des empêchements occultes de mariage et un grand nombre d'attributions importantes sont le privilége de la *Pénitencerie* romaine, qui, après des modifications successives, a reçu enfin sa forme actuelle et ses règles sous le pontificat de Benoît XIV, vers le milieu du siècle dernier. Le *grand-pénitencier,* un des plus hauts dignitaires de l'Église, a sous ses ordres tous les *pénitenciers* des basiliques patriarcales de Rome.

L'abside du transsept gauche contient trois autels, dont le principal mérite, aux yeux des catholiques, est de renfermer des

reliques de papes ou de saints, mais dont l'intérêt artistique consiste dans les mosaïques de leurs retables, représentant l'*Extase de S. François,* du Dominiquin; l'*Incrédulité de S. Thomas,* de Camuccini, et le célèbre *Crucifiement de S. Pierre,* du Guide.

Nous nous réservons de parler du Dominiquin, dans la suite de cet ouvrage, à propos de son chef-d'œuvre, la *Communion de S. Jérôme.* Quant à Camuccini, — mort en 1844, après avoir été président de l'académie de S. Luc, comme Canova et Thorvaldsen, — ce n'est certainement pas dans l'*Incrédulité de S. Thomas* qu'il se montre supérieur à son premier grand tableau, la *Mort de César,* du musée de Vienne.

Le Guide, — dont le vrai nom était, comme on sait, *Reni (Guido),* — naquit dans les environs de Bologne, en 1575. Élève de Calvaert, dit *le Flamand,* et, plus tard, des Carraches, le Guide vint à Rome avec l'Albane, appelé à devenir bientôt son ennemi, le jour où d'importants travaux mirent les deux artistes en concurrence. Les mêmes raisons firent aussi éclater de graves dissentiments entre le Guide et le Dominiquin. Mais c'est surtout le Caravage, brutal et ombrageux à l'excès, qui fut le rival du Guide; et, à l'occasion du *Crucifiement de S. Pierre,* cette rivalité affecta des formes si aggressives, si menaçantes, que le timide et faible Guido Reni préféra retourner à Bologne, et laisser le champ libre à ses ennemis.

Quand il revint à Rome, sous le pontificat de Paul V, ce ne fut qu'avec l'assurance formelle d'être énergiquement défendu par le pape. Le Guide était devenu le peintre favori de Paul V, et n'avait avec lui que de charmants rapports; seulement, ayant eu une contestation désobligeante avec le trésorier pontifical, l'artiste, — qui poussait alors très loin le sentiment de la dignité de son art, — repartit en hâte pour Bologne. Pour le décider à rentrer à Rome, Paul V dut entamer des négociations presque aussi pressantes que celles dont il a été parlé, au sujet de Michel-Ange et de Jules II. Et quand on crut le tenir, le Guide s'enfuit une fois encore à Bologne, décidé à n'en plus sortir, à mettre son indépendance et sa tranquillité au-dessus des offres brillantes que lui faisaient à l'envî tous les princes italiens: “ Je n'échangerais pas mon pinceau, disait le Guide, contre la barrette d'un cardinal! „

Malheureusement, le temps était proche où l'artiste ne pourrait plus tenir ce fier langage. Étant allé à Naples pour y exécuter d'importantes commandes, le Guide dut bientôt s'enfuir de cette ville, afin de n'être pas empoisonné ou assassiné par les peintres napolitains. Mais, avant de rentrer dans sa patrie, Guido Reni voulut revoir Rome une dernière fois, et il y contracta la terrible passion du jeu, qui lui fit perdre, en quelques heures, toute une petite fortune lentement et honorablement gagnée.

La pente est fatale : un jour qu'il venait de toucher cinq cents écus d'avance, en s'engageant à peindre l'*Histoire d'Attila* pour la basilique de Saint-Pierre, le Guide perdit encore cette somme, et, en même temps, le goût du travail libre et consciencieux. Empruntant à je ne sais quels taux usuraires, et, pour essayer de se libérer, prostituant son pinceau dans toutes sortes d'œuvres hâtives, l'auteur de l'*Aurore,* du palais Rospigliosi, et du *Crucifiement de S. Pierre,* du Vatican, vécut désormais oublié, abandonné de ses anciens amis, de ses nombreux élèves, et mourut pauvre, universellement méprisé.

En quittant la grande abside du transsept gauche, on se trouve dans la *Chapelle de S. Léon,* symétrique de la Chapelle Clémentine, et formant comme elle un coude à angle droit. Le côté de cet angle qui est perpendiculaire à l'abside du transsept contient l'étrange monument d'Alexandre VII, par le Bernin. Un squelette en bronze doré soulève une lourde draperie d'albâtre fleuri, et s'apprête à saisir le pontife, agenouillé au milieu d'un groupe de statues allégoriques de femmes, personnifiant, entre autres, la Charité et la Vérité. Cette dernière portait autrefois le léger costume de l'emploi, sans fard et sans voiles; mais Innocent XI la fit recouvrir d'un jupon de fer-blanc, pareil à ceux qu'on a aussi ajoutés aux anges, de Canova, qui gardent l'entrée du tombeau des Stuarts. On sait ce qu'il en coûta à certain maître des cérémonies, pour avoir voulu faire voiler quelques-unes des nudités du *Jugement dernier:* Michel-Ange le peignit sous la figure de Minos dans les enfers, parmi les diables et avec une queue de serpent !...

Nous avons à peu près réglé nos comptes avec Alexandre VII, dans le premier chapitre, à propos des *Colonnades* de la place de

Saint-Pierre. Nous n'y reviendrons pas. Le pauvre pontife est, d'ailleurs, condamné à un assez cruel supplice, au milieu de toutes ces vertus si laides et si maniérées; il devait l'attendre

MONUMENT D'ALEXANDRE VII (par le Bernin)

avec impatience, la mort qui monte vers lui, si elle vient l'arracher à cet affreux entourage!...

Le tombeau monumental d'Alexandre VIII a été érigé dans l'autre partie de la *Chapelle de S. Léon,* sur les dessins du C.te de

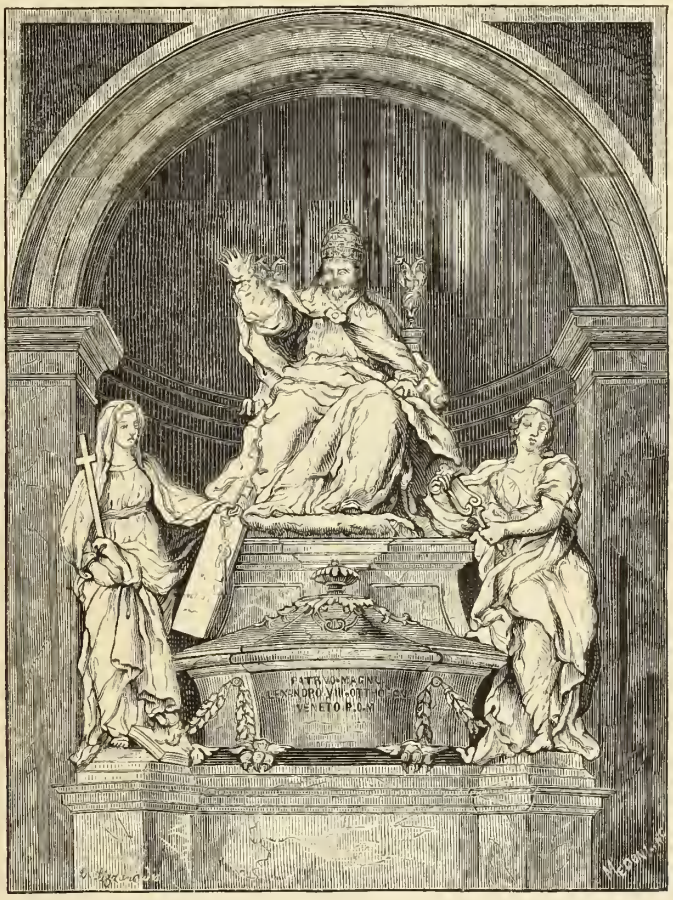
Saint-Martin. Les statues du pape, en bronze, de la Religion et de la Prudence, en marbre, sont l'œuvre d'Angelo de Rossi, encore un sculpteur de la décadence.

Né à Venise, en 1610, et mort en 1691, à Rome, après seize mois environ de pontificat, Alexandre VIII (Ottoboni) succéda à Innocent XI. En échange de quelques concessions d'ordre spirituel, Louis XIV lui rendit Avignon. Ce pape lutta contre l'influence des Jésuites; vint en aide aux Vénitiens, ses compatriotes, dans leur guerre contre les Turcs; enrichit la bibliothèque vaticane de la magnifique collection de livres et de manuscrits de la reine Christine de Suède, dont il sera ultérieurement parlé. Alexandre VIII avait des neveux, — puisqu'il créa l'un d'eux cardinal à l'âge de dix-sept ans; — en mourant, il leur légua toute sa fortune, ce qui fit dire qu'*il eût mieux valu pour l'Église être sa nièce que sa fille!...*

En regard du monument d'Alexandre VII, on remarque un grand tableau peint par un artiste qui fut le parrain de ce pape, François Vanni, de Sienne (1565-1609). La *Chute de Simon le Magicien,* dans l'amphithéâtre de Néron, est le sujet choisi par l'imitateur de Barocci. Il faut encore citer une énorme mosaïque représentant la *Guérison du paralytique par S. Pierre,* de François Mancini (1705-1758), en face du monument d'Alexandre VIII.

Mais ce qui sollicite le plus vivement l'attention, dans la *Chapelle de S. Léon,* c'est un bas-relief de proportions colossales, le plus grand qui ait jamais été sculpté. Cet immense bas-relief, — dont les figures principales ont plus de trois mètres de hauteur, — représente un sujet déjà traité par Raphaël, dans une de ses fresques du Vatican: *S. Léon arrêtant Attila.* Seulement, ayant à manier de lourdes masses de marbre, le sculpteur a dû s'arrêter à une composition plus simple que celle du peintre; ainsi, — pour ne citer qu'un exemple, — tandis que, dans la fresque du Vatican, S. Léon le Grand (sous les traits de Léon X) est représenté s'avançant vers Attila sur une grande mule blanche, escorté de deux cardinaux à cheval, dans le bas-relief de Saint-Pierre, le pontife et son entourage sont à pied. Mais la scène principale est la même: Au nom de l'empereur Valentinien III, vers le milieu du cinquième siècle, le pape Léon Ier

vient à la rencontre du terrible roi des Huns, et Attila, — suivant la légende catholique, — s'arrête épouvanté, à la vue des apôtres Pierre et Paul, qui lui apparaissent dans le ciel, l'épée nue à la main, le menaçant du courroux céleste. Il est vrai que



TOMBEAU D'ALEXANDRE VIII (sur les dessins du C.te de Saint-Martin)

l'histoire rapporte les faits autrement; mais, au point de vue artistique, nous n'avons à nous occuper que de la légende. De même, à l'occasion du tableau du Guide, nous n'avons pas songé à nier la venue de S. Pierre à Rome, et son crucifiement, la tête en bas, l'apôtre s'étant trouvé indigne d'être mis en croix comme son maître...

Va donc pour l'effet miraculeux, sur Attila, des épées flamboyantes des apôtres, et parlons de l'auteur du magnifique bas-relief de Saint-Pierre.

L'Algarde, — dont nous avons déjà cité le nom, en parlant des sculptures du tombeau de Léon XI, — naquit à Bologne, en 1598. Entré, tout jeune encore, à l'école des Carraches, il quitta bientôt la peinture, pour laquelle il ne se sentait pas une vocation irrésistible, et se mit, presque exclusivement, à l'étude de la sculpture, dans l'atelier de Jules-César Conventi. Venu à Rome, avec une recommandation du cardinal Ludovisi, neveu de Grégoire XV, et aussi grâce au Dominiquin, l'Algarde ne tarda pas à se faire avantageusement connaître; mais sa fortune ne commença réellement qu'à l'avénement d'Innocent X au trône pontifical, en 1644. Camille Pamphili, neveu de ce pape, prit l'artiste en grande amitié, et le chargea de la construction, de l'ornementation, du tracé des parcs et jardins de sa somptueuse villa, qui, de nos jours encore, passe justement pour une des plus belles des environs de Rome.

La grande statue, en bronze, d'Innocent X mit le sceau à la réputation de l'Algarde, et lui valut les plus flatteuses récompenses de la part du pontife, qui l'associa dès lors à presque tous les grands travaux d'architecture et de sculpture entrepris sous son règne. Le splendide bas-relief d'*Attila* remonte à la même époque. Il se fit tant de bruit autour de cette œuvre, et il en résulta pour l'artiste une si grande renommée, que Mazarin eut la pensée d'attirer l'Algarde en France, par les offres les plus séduisantes. Mais les liens de la reconnaissance et de nombreux travaux à exécuter retinrent Alessandro Algardi à la cour pontificale. Il avait, entre autres, à terminer les sculptures de l'église de Sainte-Agnès, et celles de la remarquable fontaine Navone.

Une anecdote, au sujet de cette fontaine célèbre.

Lorsque, marchant sur les traces de Sixte-Quint, Innocent X eut conçu la pensée de faire ériger, au milieu de la place Navone, l'obélisque qui ornait autrefois le cirque de Caracalla, il demanda des plans à tous les principaux artistes de Rome, à l'exception du Bernin. Mais le prince Ludovisi, neveu du pape,

S. LÉON-LE-GRAND ARRÊTANT ATTILA (bas-relief) par l'Algarde

grand admirateur du Bernin, et, — on s'en souvient, — premier protecteur de l'Algarde, demanda confidentiellement un projet au futur architecte des *Colonnades* de la place de Saint-Pierre. Naturellement, Camille Pamphili était du complot, puisque son ami l'Algarde devait faire une partie des sculptures, si le pontife adoptait les plans du Bernin.

Le Bernin fit donc un projet magnifique, et on le plaça secrètement dans un salon que devait traverser Innocent X, en sortant de table, un jour qu'il dinait au palais Pamphili. La ruse eut un plein succès. Surpris et charmé, en apercevant le projet ingénieux et plein d'originalité du Bernin, Innocent X ne put retenir un cri d'admiration :

— Voilà, ajouta-t-il en riant, encore un tour de mes neveux!..

Et, séance tenante, le Bernin et l'Algarde, — qui, on le devine aisément, étaient, ce jour-là, au palais Pamphili, — reçurent l'ordre de se mettre aussitôt à l'ouvrage.

On poussa fiévreusement les travaux, et quand ils furent presque achevés, les neveux d'Innocent X conduisirent le pontife à la place Navone, sous prétexte que le Bernin et l'Algarde voulaient avoir son avis, avant de découvrir leur fontaine au public ; mais, en réalité, ils lui avaient ménagé une nouvelle surprise, d'accord avec leurs deux amis. Innocent X venait, en effet, d'entrer dans l'enceinte des travailleurs, et, après avoir admiré l'ensemble du monument, il demandait à quelle époque il pourrait y voir jouer les eaux, quand, tout à coup, à un signal donné, il se fit, au-dessus de sa tête, un énorme fracas, et les eaux se mirent à jaillir dans toutes les directions, aux yeux du pape charmé !...

Nous avons dit que l'Algarde ne voulut, à aucun prix, quitter Rome ; il y mourut, en 1654, un an environ avant la mort d'Innocent X, comblé d'honneurs, de richesses, de gloire.

S. MICHEL VAINQUEUR DU DÉMON (par le Guide)

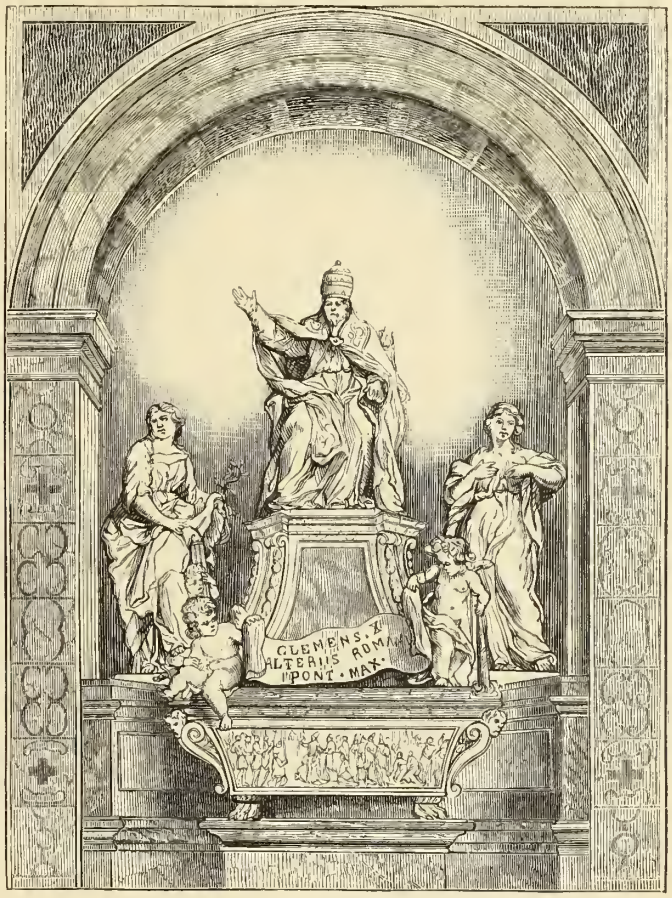
XIV.

Le berceau d'un pape sur le Tibre. — La bulle de Rezzonico. — Canova déguisé en prêtre. — Enthousiasme de Guido Reni. — Inhumation ou exhumation? — Avantage d'être la fille d'un père qui a les clefs du Paradis. — Négation du fiancé. — Pilate en pelisse à fourrures.

En continuant notre route et traversant la grande nef de Saint-Pierre, pour visiter le bas-côté droit, nous nous trouvons en face d'une haute cloison inhospitalière, qui empêche le public de circuler librement dans cette partie de la basilique. Une porte a été ménagée dans cette cloison dont nous expliquerons bientôt la raison d'être; mais cette porte ne s'ouvre que devant les visiteurs munis d'une autorisation spéciale. Voyons cependant ce que cette partie réservée contient d'intéressant pour nous.

La chapelle dans laquelle nous pénétrerons d'abord fait pendant à la chapelle de S. Léon, de l'autre côté du grand axe de la basilique. Elle se nomme *Chapelle de sainte Pétronille.* On y

remarque, à gauche, en entrant (voir le plan général, page 55), le tombeau de Clément X. Le pontife, sculpté par Hercule Ferrata, est assis entre deux statues, éminemment sympathiques, personnifiant la Miséricorde et la Paix. Le bas-relief nous montre



TOMBEAU DE CLÉMENT X (Altieri)

Clément X donnant le premier coup de marteau dans la porte jubilaire de Saint-Pierre (pages 40 et 49).

Clément X (Emile-Laurent Altieri) naquit à Rome, en 1590, et fut élu pape en 1670, après un interminable conclave de plus de quatre mois. Son grand âge avait été la raison déterminante de son élection, — considérée plutôt comme une trève par les

partis en présence. Etrange destinée, d'ailleurs, que celle de ce pape alors octogénaire, et qui avait failli ne vivre qu'un jour!... — Il était né, en effet, depuis quelques heures à peine, quand le Tibre débordé envahit tout à coup la maison Altieri, et entraîna le berceau dans lequel on venait de mettre l'enfant. On se figure aisément l'épouvante, les cris et le désespoir de toute la famille. Nouveau Moïse, le petit être fut pourtant sauvé des eaux; mais avec cette différence que la fille du Pharaon apparut, cette fois, sous les traits d'une simple paysanne de la campagne romaine. Comme une louve furieuse à qui l'on prendrait son louveteau, la robuste nourrice se jeta intrépidement dans les flots, ramena l'enfant dans ses bras, et le nourrit d'un lait si généreux qu'il devint pape à l'âge de quatre-vingts ans, et qu'il fût mort centenaire sans l'incident que nous allons raconter.

A Rome, de tout temps, les scandales du népotisme furent inséparables de la Papauté; et comme il est de tradition que les pontifes comblent leurs neveux d'honneurs et de richesses, quand, par hasard, les papes n'ont pas eu de neveux dans leur propre famille, ils en ont adopté dans quelque famille voisine. Ainsi fit Clément X, et un jour que ses neveux d'occasion l'avaient invité à venir voir le nouveau palais qu'ils s'étaient fait bâtir.... avec son argent, le pape, en apercevant de loin ces gigantesques et princières constructions du palais Altieri, rebroussa aussitôt chemin, le cœur serré, sans oser même prononcer un mot de reproche. Le lendemain, il se mettait au lit pour ne plus se relever; la folle prodigalité de ses neveux adoptifs avait fait tort à sa nourrice de plusieurs bonnes années.

Clément X, dont le pontificat fut assez obscur, mourut en 1676. En souvenir de l'émouvant épisode du berceau emporté par le Tibre, il avait pris pour devise: *De flumine magno!*

Dans la Chapelle de S.te Pétronille, la peinture est représentée par le *S. Michel vainqueur du démon,* du Guide; — par la *Résurrection de Tabite,* de Jean Baglione, peintre assez estimé, auteur d'une histoire, dialoguée, des artistes de son temps (1572-1642); — par la *Navicella,* de Jean Lanfranc, élève des Carraches, admirateur du Corrége, irréconciliable ennemi du Do-

miniquin; — enfin par la *Sainte Pétronille,* du Guerchin, à laquelle nous consacrerons une étude spéciale, dès que nous aurons parlé du beau monument de Clément XIII, par Canova.

Clément XIII (Charles Rezzonico), né à Venise, en 1693, fut donné pour successeur à Benoit XIV, en 1758. Comme tout bon pape doit faire, il se signala à la fois par son intolérance à l'égard des philosophes, — en condamnant le *Livre de l'Esprit*, d'Helvétius, et l'*Émile,* de Rousseau, — et par la protection, impolitique et obstinée, qu'il accorda aux Jésuites, envers et contre la plupart des souverains qui venaient de les chasser de leurs États.

On était au lendemain de l'assassinat du roi de Portugal, sous le coup de l'indignation causée par ce crime, commis à l'instigation des Jésuites. D'autre part, à la suite de la scandaleuse banqueroute de La Valette, profès de leur ordre, Louis XV avait voulu examiner de plus près le rôle des Jésuites en France, leurs perpétuelles violations de la Loi. C'est alors que Clément XIII prit résolument en main la cause des fils d'Escobar, et engagea pour eux, avec tous les princes de la maison de Bourbon, une lutte qui aboutit à une expulsion presque générale de l'ordre des Jésuites.

L'Infant duc de Parme ayant suivi l'exemple des autres princes de la maison de Bourbon, c'est surtout contre lui que furent dirigées les foudres du Vatican. Par un bref pontifical du 30 janvier 1768, le pape l'excommunia, en même temps que tous ceux qui avaient eu part aux édits expulsant les Jésuites. “ Jamais pontife ne fit une plus lourde faute! „ dit avec raison l'auteur du *Précis du Siècle de Louis XV.* Il insultait, dans la personne du duc de Parme, le roi d'Espagne don Carlos, son oncle; Louis XV, son grand-père, et le roi des Deux-Siciles, son cousin germain.

Clément XIII fut bientôt puni de son peu de connaissance des affaires du monde. Le parlement de Paris commença par condamner son bref d'excommunication; mais le conseil du roi employa des armes plus réelles: l'ordre fut donné de se saisir d'Avignon et de tout le Comtat Venaissin. — Le roi de Naples, de son côté, vengeait sa maison, en s'emparant de la ville de

Bénévent et de celle de Ponte-Corvo. On commença aussi de se saisir de Castro et de Ronciglione; mais on se contenta de menacer. En même temps, on proscrivait partout la fameuse bulle *In cœna Domini,* que les papes fulminaient tous les ans, du haut de la *loggia* de Saint-Pierre de Rome (page 45 et 46) “ l'insulte faite à l'Infant duc de Parme réveilla l'Europe catholique, après plus de deux cents ans d'assoupissement. —... Tous les conseils des princes ouvrirent les yeux. Voilà ce que le pape Rezzonico attira à la cour de Rome pour avoir écouté de mauvais conseils, et pour n'avoir pas fait réflexion, — ajoute Voltaire, — que nous sommes au dix-huitième siècle. „

Médiocrement satisfait de sa bouillante équipée, Clément XIII songeait aux moyens de remédier aux maux que lui avaient attirés ses amis les Jésuites. Dans ce but, il avait fixé un Consistoire au 3 février 1769; mais il mourut... *dans la nuit même,* — ce qui fit que les méchantes gens s'en allaient disant que les bons Pères de la Compagnie de Jésus pouvaient bien être pour quelque chose dans cette mort subite, et venue à point nommé...

Mais occupons-nous de l'auteur du tombeau de l'infortuné protecteur des Jésuites.

Canova était presque le compatriote de Clément XIII, puisqu'il naquit, en 1757, à Possagno, dans la province de Trévise; de plus, un sénateur de Venise, neveu de Rezzonico, avait été un des premiers protecteurs de l'artiste, à une époque où le jeune sculpteur, sans ressource aucune, en était réduit à se servir de modèle à lui-même, en se plaçant devant un miroir. Ces deux circonstances faisaient de Canova, — en outre de tous ses mérites, — le sculpteur désigné d'avance pour exécuter le monument funéraire de Clément XIII, et on peut dire qu'il apporta dans l'accomplissement de cette tâche tout son cœur en même temps que tout son talent. Aussi, parmi les nombreux tombeaux sculptés par Canova, à Rome et en différents pays, le monument de Clément XIII est-il, croyons-nous, généralement regardé comme un des plus beaux, peut-être même comme le plus complètement réussi. On le préfère au tombeau de l'archiduchesse Christine d'Autriche, dans l'église des Augustins, à Vienne; au monument du poëte Alfieri, à Florence, malgré sa belle statue de l'Italie

MONUMENT DE CLÉMENT XIII (par Canova)

en pleurs; au mausolée de Clément XIV, dans l'église des Saints-Apôtres; aux monuments de Pie VI et des derniers Stuarts, également dans la basilique de Saint-Pierre.

La composition du tombeau de Clément XIII est bien comprise et sagement ordonnée, sans grand renfort de squelettes, de hiboux, de faulx ou de sabliers; la pensée en est simple et grande, grave et recueillie; toutes les figures, — celles du pontife en prières, de la Religion triomphante, du Génie au flambeau renversé, — sont expressives et belles; les deux lions, placés là pour rappeler l'origine vénitienne de Rezzonico, gardent l'entrée de son tombeau, dans des formes saisissantes et vraies, avec des attitudes superbes. On ne saurait se lasser d'admirer ce monument grandiose, attachant, d'une exécution magistrale, si vive est la joie qu'on éprouve, — après tant d'œuvres maniérées, fausses et grimaçantes, d'une folle exubérance, aux contournements excessifs, — à se sentir enfin ramené à l'imitation de la nature vivante, au style large et aux purs contours de la statuaire antique. En dehors des merveilles de l'art grec et des chefs-d'œuvre des artistes de la Renaissance, rien ne nous a aussi profondément impressionné que ce remarquable monument de Clément XIII par Canova.

Ce monument, qui avait coûté à l'artiste huit années de travail, fut découvert solennellement, le mercredi de la semaine sainte, en 1795. Une grande croix de feu, — allumée, ce jour-là, dans la basilique de Saint-Pierre, — éclairait d'une lumière étrange, poétique et mystérieuse, les blancheurs mates des marbres du tombeau, et leur donnait les apparences de la vie. L'effet fut prodigieux, et Canova, qui, alors âgé de trente-huit ans à peine, s'était mêlé à la foule sous un déguisement de prêtre, pour écouter ce qu'on dirait de son œuvre, ne recueillit de toutes les bouches que les plus flatteuses paroles et des cris d'admiration.

Revenons maintenant au Guerchin et à sa *Sainte Pétronille.*

Francesco Barbieri, dit le *Guerchin* (de l'italien *guercio,* louche), parce qu'il louchait un peu de l'œil droit, était né, en 1590, à Cento, non loin de Bologne; ce qui fit que Grégoire XV, natif de cette dernière ville, considérant ce peintre comme son com-

LA SAINTE PÉTRONILLE (par le Guerchin)

patriote, l'appela à Rome, et le chargea d'importants travaux, en tête desquels se place la *Sainte Pétronille*. Grégoire XV avait primitivement destiné cette immense toile à orner le palais Quirinal, qui lui servait alors de résidence.

La mort de Grégoire XV (Alexandre Ludovisi), survenue environ deux ans après son élévation au trône pontifical, vint malheureusement interrompre la fortune naissante du Guerchin. A partir de cette époque, il vécut presque toujours à Cento, à Bologne et à Plaisance, où il peignit un nombre considérable de tableaux et de fresques. Le Guerchin laissa, pourtant, à Rome plus d'une trace lumineuse de son trop court passage: il nous suffira de citer, en outre de la *Sainte Pétronille,* cette admirable *Aurore,* du palais Ludovisi, sans cesse comparée à celle du Guide, et qui lui fut souvent préférée. Les deux illustres maîtres n'en vécurent pas moins liés d'une étroite amitié, étrangers à tout sentiment de mesquine jalousie. On raconte même qu'en sortant de l'atelier du Guerchin, où il venait d'admirer un de ses chefs-d'œuvre, le Guide rentra, un jour, chez lui, précipitamment: “ Vite, vite, — dit-il à ses élèves, — laissez là votre ouvrage; courez voir et apprendre comment on manie les couleurs!.. „

Nous avouons en toute humilité que, avant d'être venu à Rome, nous connaissions à peine de nom la sainte qui a eu la bonne fortune de fournir au Guerchin le prétexte de son principal chef-d'œuvre. Les auteurs ecclésiastiques assurent, — et nous ne troublerons pas la sérénité de leur foi, — que Pétronille était une fille... *spirituelle* de l'apôtre Pierre; qu'on l'avait, autrefois, enterrée dans un cimetière situé sur la route d'Ardée; et qu'un pape d'il y a un millier d'années, ayant eu la pieuse pensée de faire exhumer le corps de la sainte, pour lui donner une place d'honneur dans l'ancienne basilique de Saint-Pierre, bâtie par ordre de Constantin, on fut tout étonné de voir que le cadavre avait, miraculeusement, gardé toute sa fraîcheur, après huit siècles de séjour dans la terre.

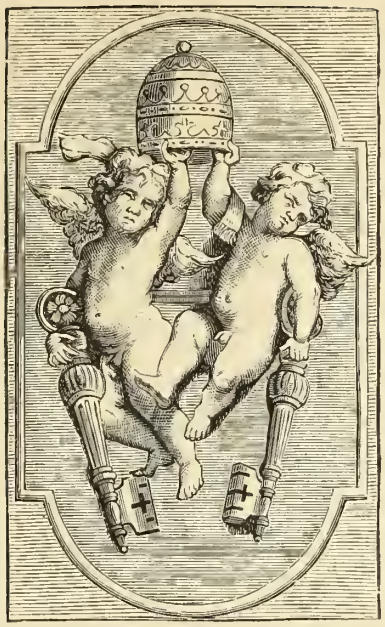
Franchement, on s'étonnerait à moins; mais nous ne voulons parler que du tableau du Guerchin.

Contrairement à l'opinion générale, nous pensons que le peintre ne s'est pas proposé de donner corps à la légende catholique,

en représentant l'exhumation miraculeuse de Pétronille, — comme on serait tenté de le supposer, au premier abord. Nous croyons, au contraire, qu'il a voulu nous faire assister à une inhumation, aussitôt suivie d'une résurrection..

Pour nous, — et en demandant pardon d'oser ainsi réformer le jugement de critiques d'art plus autorisés que nous, — les deux fossoyeurs, penchés sur la fosse ouverte, y laissent lentement glisser le corps, que retient encore un troisième fossoyeur, dont les grosses mains caleuses sont seules visibles. Et, d'ailleurs, comment expliquer, sans cela, la douleur des personnages placés à la gauche du spectateur?... Comment justifier, surtout, la partie supérieure du tableau, qui nous montre, — dans une action presque simultanée, — sainte Pétronille, à peine descendue dans la tombe, ressuscitant et venant s'agenouiller devant le Christ, dans le ciel? Si c'est d'une exhumation qu'il s'agit, au bout de huit siècles, est-il admissible que la sainte fille ait mis si longtemps à entrer dans ce Paradis dont l'apôtre Pierre, son père, — fût-il même seulement son père... *spirituel*, — a les clefs en son pouvoir?...

Nous ne croyons pas, non plus, qu'on puisse regarder comme le fiancé de Pétronille l'élégant seigneur placé dans un groupe de simples curieux, à la droite du tableau, et qui assiste, évidemment, à toute scène tragique sans autre préoccupation que de faire admirer son riche pourpoint, sa belle prestance, la fière tournure de sa jambe et la façon magistrale dont il a été peint par le Guerchin, dans cette couleur chaude, avec ces vigoureuses oppositions d'ombre et de lumière. Peintre avant tout, c'est uniquement pour produire un *effet* quand même, pour nous montrer sa virtuosité comme coloriste, que le Guerchin a campé là ce jeune seigneur, — en lui donnant ce relief surprenant, — dans cette pose théâtrale, avec sa toque empanachée, sans se soucier de l'anachronisme de son étrange costume; tout comme Giorgione a habillé à la vénitienne les personnages de son *Moïse sauvé des eaux*, et Rembrand, dans son *Ecce Homo*, a revêtu Pilate d'une superbe pelisse à fourrures!...



ANGES PORTANT LES CLEFS ET LA TIARE (piliers de Saint-Pierre)

XV.

Le pape infaillible. — Bonne foi des guides allemands. — Au voleur! — Un tableau du Poussin pour rien. — Belle réponse à un cardinal. — Mort de Valentin. — Donnant, donnant! — La papauté pour un bon mot. — Trois anecdotes. — Le pape s'amuse. — Une erreur en l'an 4,000. — L'ami de Paula.

Nous venons de visiter la chapelle de S.te Pétronille, autrefois placée sous la protection des rois de France, qui y entretenaient à leurs frais plusieurs desservants; nous n'avons plus qu'une porte à franchir, pour passer de là dans le *Transsept droit*. C'est ce transsept qui, — fermé par la grande clôture dont nous avions promis de donner l'explication, et entouré de plusieurs rangées de bancs en amphithéâtre, — devint la salle du concile fameux qui aboutit, en 1870, à la proclamation du dogme de l'infaillibilité du pape. Depuis cette époque, mémorable dans les fastes de l'Église, on n'a rien changé à l'aménagement intérieur du transsept droit

de Saint-Pierre; on y peut voir encore la tribune occupée par le pape et son entourage, la chaire dans laquelle les différents orateurs venaient tour à tour faire briller leur souplesse et leur éloquence; un gardien complaisant montre sur lequel de ces bancs étagés, et en quel endroit de ce ban, siégeait tel ou tel évêque célèbre; on a même laissé, dans cette salle immense, tous les tableaux de circonstance dont elle était ornée, et représentant les plus célèbres conciles qui ont précédé le concile du Vatican. Mais toute cette peinture, brossée à la hâte, par des peintres courtisans, ne vaut guère la peine qu'on s'y arrête; si c'est là, par exemple, le *Concile de Trente,* nous aimons mieux relire le livre de Sarpi ou les lettres confidentielles de l'archevêque de Zara!...

Au surplus, que le Saint-Père, les cardinaux, les archevêques, les évêques et autres prélats, réunis dans ce transsept de la basilique, aient défini là, décrété, proclamé tel dogme qu'il leur a plu, ce ne sont pas nos affaires, et nous avons seulement voulu faire acte de *cicerone* consciencieux en signalant au lecteur la salle de l'Infaillibilité, désormais historique. N'était cette cloison maudite qui, depuis lors, cache au public tant d'objets d'art remarquables, nous ne garderions pas rancune à l'Église, pour un dogme de plus ou de moins.

Malheureusement, dans cette transformation du transsept droit en salle du concile, deux œuvres de nos compatriotes Nicolas Poussin et Valentin ont dû être entièrement sacrifiées: nous voulons parler du *Martyre de S. Érasme* et du *Martyre des SS. Processe et Martinien,* qui, avec une mosaïque d'après Ange Caroselli, ornent les retables des trois autels de l'abside.

Notre cher et illustre Nicolas Poussin, — aussi souvent appelé *le* Poussin, suivant la coutume des Italiens, — ayant mérité, par le haut style et la perfection de ses œuvres, d'être surnommé le *Raphaël du paysage,* nous n'avons pas à refaire ici sa biographie, universellement connue. Nous croyons, seulement, devoir rappeler qu'il est né, en 1594, aux Andelys, en Normandie, parce que certains guides, — dont l'accent trahit l'origine tudesque, — s'obstinent à présenter Poussin comme Flamand, aux étrangers naïfs qu'ils pilotent dans les musées de Rome. A deux reprises différentes, et à quelques jours d'intervalle, ce fait inqualifiable

s'est passé en notre présence : la première fois, dans la galerie Doria ; la seconde fois, dans la pinacothèque du Vatican. Comme leurs patrons nous ont pris deux provinces, voilà des drôles qui voudraient aussi nous dépouiller d'une de nos plus pures gloires artistiques ; mais ce ne sera pas, du moins, sans que nous ayons crié : au voleur !

Lorsque Nicolas Poussin arriva enfin à Rome, — but suprême de dix années d'ardentes aspirations, — il était absolument sans fortune, et y vécut, quelque temps encore, dans un état voisin de la misère, malgré les lettres de recommandation que Marini, — le prétentieux auteur d'*Adonis,* un des familiers de Marie de Médicis, — lui avait données pour le cardinal Barberini. Ce fut seulement quand eut pris fin la nonciature en Espagne du cardinal Barberini, neveu d'Urbain VIII, que le Poussin obtint la commande du *Martyre de S. Érasme,* pour la basilique de Saint-Pierre.

Cette œuvre des premières années du séjour de Nicolas Poussin à Rome a pour nous ce double intérêt : qu'elle fut, en même temps, le point de départ de l'immense faveur qui attendait l'artiste, et le seul tableau qu'il ait jamais signé de son nom tout entier : *Nicolaus Pusin Fecit.*

Passeri affirme, — dans ses *Vite de' pittori,* et en invoquant le propre témoignage du Poussin, — que le peintre ne reçut aucune rétribution pour son *Martyre de S. Érasme,* qui fait aujourd'hui un des plus curieux ornements du musée du Vatican.

Comme dans l'abside du transsept droit de la basilique et dans la pinacothèque vaticane, le *Martyre de S. Érasme* a pour voisin, dans cette monographie de Saint-Pierre, le *Martyre des SS. Processe et Martinien.* Ainsi se trouvent rapprochés l'un de l'autre, par leurs œuvres, deux peintres français qui vécurent ensemble, à Rome, de la même vie d'étude, de travail et de privations gaiement supportées. On connaît le mot de Poussin à un cardinal, qui le plaignait de n'avoir pas un seul domestique à son service : “ Et moi, répondit l'artiste, je plains bien davantage Votre Éminence d'en avoir un si grand nombre !... „

Né, en 1591, à Coulommiers, en Brie, Valentin de Boulongne, dit *le* Valentin est, assurément, moins célèbre que le Poussin ;

notre Louvre et les principaux musées d'Europe n'en possèdent pas moins plusieurs toiles remarquables de ce peintre. De même

MARTYRE DE S. ERASME (par Nicolas Poussin)

que le tableau du Poussin, dont il vient d'être parlé, le *Martyre des SS. Processe et Martinien* fut commandé à Valentin, grâce à la protection du cardinal-neveu Barberini, et destiné également

à décorer le palais Quirinal, devenu la résidence des rois d'Italie, depuis le sympathique et regretté Victor-Emmanuel.

MARTYRE DES SS. PROCESSE ET MARTINIEN (par Valentin)

Coloriste puissant, habile aux jeux de lumière et d'ombre, aimant surtout, comme tous les imitateurs du Caravage, à donner aux figures et aux objets un relief vigoureux, Valentin mou-

rut à Rome, jeune encore, par imprudence, pendant l'été de 1634, pour s'être baigné en sortant de table.

En face de la porte que nous avons franchie pour passer de la chapelle de S.te Pétronille dans le transsept droit, — maintenant appelé Salle du Concile, — se trouve une autre porte qui ouvre dans la *Chapelle Grégorienne* (voir le plan général et la légende explicative, pages 54 et 55). Le premier monument qui s'offre au regard, à gauche en entrant dans cette chapelle, est le tombeau de Benoît XIV.

Né à Bologne, en 1675, Prosper Lambertini, — qui prit le nom de Benoît XIV, lors de son exaltation, en 1740, — peut être rangé parmi les bons papes. S'il crut devoir fulminer une bulle contre la franc-maçonnerie et amnistier ce gredin de cardinal Coscia, condamné à une prison perpétuelle au château Saint-Ange, par contre il modéra le zèle de la Congrégation de l'index, supprima l'Inquisition dans quelques États catholiques, et se montra peu favorable aux thaumaturges, visionnaires et autres imposteurs, qui étaient la honte de l'Église. Suffisamment érudit, lettré, tolérant, irréprochable en sa conduite, modeste et simple en ses goûts, frugal presque à l'excès, sa charité, dit-on, était inépuisable, et les revenus du Saint-Siége, que tant d'autres pontifes employèrent à enrichir leurs neveux, il les consacrait au soulagement des malheureux. Prince doux et pacifique, il vécut en paix avec ses sujets, comme aussi avec les autres peuples, les autres souverains, même avec le Sultan, — cette éternelle tête de Turc de la Papauté.

Benoît XIV encouragea les arts et les artistes; il ouvrit l'académie de S. Luc, et sauva bon nombre de chefs-d'œuvre d'une destruction complète, en les remplaçant, dans les églises humides, par de splendides et impérissables mosaïques; — toutes choses dont nous louerions volontiers ce pontife, s'il ne s'était pas avisé de *réparer* le Panthéon d'Agrippa et d'*orner* le Colysée de chapelles!... Il faut aussi savoir gré à Benoît XIV de plus d'un passage de la correspondance qu'il eut avec Voltaire, en 1745, et se souvenir de l'esprit dont il fit preuve en mainte occasion. Un jour, entre autres, qu'on l'obsédait d'instances pour la béatification d'un moine: " Soit! — dit le pape, qui souffrait

alors horriblement de la goutte ; — mais donnant, donnant ! je vais d'abord prier votre client pour ma guérison ; s'il me guérit, nous le béatifierons ! „

Ces heureuses réparties, pleines de philosophie et d'humour,

MONUMENT DE BENOÎT XIV

étaient dans les habitudes de Benoît XIV ; l'une d'elles aurait même, assure-t-on, contribué puissamment à son exaltation. Le conclave durait depuis plus de cinq mois et demi ; tout le monde commençait à être à bout de forces.... et d'intrigues : “ A quoi bon, dit alors Lambertini, vous donner tant de mal ? Séance tenante, vous pourriez si facilement vous entendre !... Voulez-vous

un saint homme? nommez Gotti ou Quirini. — Cherchez-vous un débauché? vous avez Ottoboni ou Alberoni. — Vous faut-il un profond politique? choisissez Albani ou Aldrovandi: — Préférez-vous simplement un bon *garçon?* prenez-moi!... „ Et on le prit.

Seulement, pour ne pas offenser les oreilles délicates de nos lectrices, nous avons dû adoucir un peu ce que l'italien avait de trop énergique: *(Se volete un buon c..., pigliatemi).* De Brosses, qui a connu Benoît XIV, nous dit, en effet, qu'il avait des mœurs pures, mais la langue libre et le propos indécent: “ Il faudra, ajoute-t-il, que Lambertini se défasse de l'habitude plus grenadière que papale d'assembler ses phrases... „

Dans la même *Chapelle Grégorienne,* un autre pape, Grégoire XVI, a aussi son tombeau, sculpté par un artiste contemporain, M. Amici. La statue assise du pontife est placée entre la Prudence et la Charité, deux vertus assurément fort recommandables.

Grégoire XVI (Mauro Capellari), prédécesseur de Pie IX, naquit, en 1765, à Bellune, dans l'ancien royaume Lombardo-Vénitien. Il était fils d'un pauvre marchand de charbon, et fut moine camaldule avant d'être pape; ses habitudes et ses goûts se ressentirent toujours de cette double origine, et il conserva, sur le trône pontifical, les qualités et les défauts inhérents à la vie des cloîtres. Un de ses biographes, M. Crétineau-Joly, a rapporté complaisamment plus d'une piquante anecdote, au sujet de Grégoire XVI, dont il fut le confident et l'amuseur favori. L'auteur de l'*Histoire de la compagnie de Jésus* était devenu le familier du Vatican; il s'y rendait presque tous les soirs, et, dès que le pontife l'apercevait: “ Allons, — disait il à Crétineau-Joly, — faites-moi rire, amusons-nous! Comme pape, je suis votre père; mais, en littérature, nous sommes frères. Il est vrai que, d'abord, personne ne parlait de mes livres, pas même dans mon couvent; en revanche, depuis que je suis pape, tout le monde convient que ce sont des chefs-d'œuvre! „

Une autre fois, Grégoire XVI donnait cette spirituelle leçon aux orgueilleux de tout rang, toujours enclins à considérer comme libres et spontanées des ovations de commande: “ Un jour, en tournée dans mes États, j'arrive au pied d'un village perché sur

une colline comme un nid d'aigle. Pour y grimper, une côte rude et raboteuse, et c'était sous les rayons brûlants d'un soleil du midi. Mes pauvres chevaux suaient, soufflaient, n'en pouvaient plus. Tout à coup paraît le gonfalonier du village, escorté d'une quarantaine de villageois, criant à tue-tête et à qui mieux mieux: *Viva il santo Padre! Viva il santo Padre!...* Pendant que je les remerciais de ma bénédiction, les chevaux sont dételés comme par enchantement, et je vois mes paysans, les uns prendre leur place, les autres pousser aux roues, tous enfin si bien faire, que la lourde machine, longtemps immobile, s'ébranle et monte au pas de course. — Je regardais en compassion ces bonnes gens, et ne cessais de répéter: *Povera gente! povera gente!* Impatienté bientôt de ma pitié, apparemment mal placée et intempestive, le gonfalonier s'approche de la portière, et me dit: " Eh, Saint-Père, rassurez-vous: ils sont bien payés pour cela! „ Depuis, j'ai toujours laissé faire sans mot dire, persuadé que mes flatteurs et mes empressés avaient encore reçu d'avance un bon salaire. „

Les habitués de l'ancien Opéra n'ont pas oublié celle qui fut la gracieuse Cerrito; or, un soir qu'elle dansait à Rome, Crétineau-Joly ne put résister à la tentation d'aller l'applaudir. Le lendemain, en demandant pardon au pape de lui avoir faussé compagnie pour une *ballerina,* le journaliste catholique lui dit quel enthousiasme avait excité la Cerrito: " Tant mieux! s'écria le vieux pape; tant que mes Romains applaudiront des danseuses, ils ne songeront pas à faire des révolutions! „ Et, sans doute pour se consoler de n'avoir pas vu la Cerrito, Grégoire XVI demanda une glace, seule friandise que se permit l'ancien camaldule; après quoi, le vieil enfant se mit à jouer à cache-cache avec son ami, dans les jardins du Vatican!...

Grégorie XIII ayant fait construire la chapelle que nous visitons en ce moment, et qu'on a, de son nom, appelée *Grégorienne,* nous nous attendions bien à trouver ici le tombeau de ce pape. Et pourtant, quoique Grégoire XIII (Hugo Buoncompagni, de Bologne) soit mort en 1585, ce n'est qu'en 1723 que son monument funèbre fut élevé dans la basilique de Saint-Pierre.

Ce tombeau remarquable est l'œuvre de Camille Rusconi, sculpteur de grand mérite. La belle statue du pontife est placée

entre la Foi tenant en main une tablette sur laquelle on lit: *Novi opera ejus et fidem,* et la Sagesse, sous la figure païenne de Minerve, casque en tête, s'appuyant sur son bouclier. A voir le mâle visage de Grégoire XIII, cette grande barbe qui lui donne

TOMBEAU DE GRÉGOIRE XIII

l'air martial, et ce dragon menaçant sur lequel pose son sarcophage, on s'étonne à bon droit de l'incroyable et coupable faiblesse montrée par ce pape, dans la répression de ce brigandage sans frein qui fit la honte et la désolation d'un règne de treize années. De l'aveu du père Tempesti, du cardinal di Santa-Severina, et

d'après les bulles de Sixte-Quint, le pontificat du faible et trop confiant Grégoire XIII fut une longue suite de vols, d'empoi-

MONUMENT DE GRÉGOIRE XVI

sonnements, d'assassinats et de crimes de toute sorte, commis dans les États de l'Église, à Rome même, en plein jour, à deux pas du Vatican, — crimes presque toujours restés impunis !

Il nous était d'autant moins permis de jeter un voile sur ces scandales, que Grégoire XIII, si clément aux plus horribles scélérats, se montra cruellement impitoyable envers les *hérétiques,* sans cesse fomentant des troubles, pour cause de religion, en Angleterre, en France et partout où il put exercer sa déplorable influence. Aussi, dès que parvint à Rome, le 6 septembre 1572, la nouvelle du massacre de la Saint-Barthélemy, Grégoire XIII en témoigna-t-il une extrême joie et laissa-t-il placarder par le cardinal de Lorraine une glorification des pieux assassins, sur les trois portes de l'église de Saint-Louis des Français.

Le pontificat de Grégoire XIII, — ainsi que le rappelle la scène astronomique représentée par le bas-relief du tombeau de ce pape, — vit s'accomplir l'importante réforme du calendrier. De par le nouveau *Calendrier Grégorien,* les paisibles citoyens de l'an 1582 qui s'étaient couchés *le 4 octobre* furent tout étonnés de se réveiller *le 15* du même mois, l'année *de la correction* ayant été diminuée de dix jours. Il paraît qu'en dépit de cet escamotage et de la suppression d'une année bissextile tous les trois siècles, l'erreur sera encore d'un jour en l'an 4,000. Nos arrière-neveux n'ont qu'à se bien tenir!...

En outre des trois monuments de Benoit XIV, de Grégoire XIII et de Grégoire XVI, il nous faut signaler encore, dans la *Chapelle Grégorienne:* au retable de l'autel de S. Basile, la copie en mosaïque d'un assez bon tableau, malheureusement un peu maniéré, de notre compatriote Subleyras (né à Uzès); — une ancienne image de la Vierge, dite *Madonna del Soccorso;* — quelques belles mosaïques, datées du seizième siècle; — enfin, et surtout, au retable de l'autel de S. Jérôme, une des merveilles de Saint-Pierre, le chef-d'œuvre du Dominiquin.

Zampieri, — que les Italiens, à cause de son prénom de Domenico (Dominique), appelèrent *il Domenichino,* d'où nous avons fait *le Dominiquin,* — naquit à Bologne, en 1581. Comme Guido Reni, l'Albane et les meilleurs élèves d'Augustin Carrache, il vint à Rome en même temps que ce maître; mais l'obscurité de sa naissance (il était fils d'un savetier) et sa timidité naturelle l'empêchèrent longtemps de s'y faire un nom, malgré tout son

talent. L'occasion s'offrit enfin, quand il reçut la commande de la *Communion de S. Jérôme,* pour le maître-autel de l'église Saint-Jérôme de la Charité. C'est là, — dans cette petite église, bâtie sur l'emplacement de la maison où S.te Paule reçut, dit-on, S. Jérôme, en 382, quand le pape Damase le fit venir à Rome, — c'est sur le maître-autel de l'église d'une modeste confrérie, qu'a figuré, pendant deux siècles, un des plus grands chefs-d'œuvre de la peinture, avant d'être solennellement transporté au Vatican, et placé en face de la *Transfiguration*, de Raphaël!...

Curieux de savoir combien avait été payé ce merveilleux tableau, — estimé déjà 500,000 francs, à la fin du siècle dernier, et aujourd'hui sans prix, — nous avons fait des recherches dans les auteurs italiens contemporains. L'un d'eux, Giambattista Passeri, nous a appris que le Dominiquin dut faire sa *Communion de S. Jérôme....* pour cinquante écus! Le passage mérite d'être cité: *Benchè il prezzo di esso non ascendesse più che a cinquanta scudi di moneta (come egli medesimo mi disse), tuttavia non volle per l'interesse restar di farlo....*

Il est vrai qu'au moment où il venait de peindre, moyennant cinquante écus, la *Communion de S. Jérôme,* le Dominiquin apprenait qu'une simple copie de son merveilleux tableau était payée juste le double de cette somme, à un artiste de troisième ordre. C'est probablement la copie, noircie par la fumée des cierges, qui figure encore, de nos jours, sur le maître-autel de l'église de S. Jérôme de la Charité, située à côté du palais Farnèse.

Nous n'en finirions pas, si nous voulions redire toutes les déceptions qui traversèrent d'abord la carrière du Dominiquin, déboires souvent si amers, que, ne trouvant pas à utiliser ses pinceaux, le futur auteur de la *Communion de S. Jérôme* faillit abandonner la peinture pour la sculpture!..

Nous voudrions, à propos du chef-d'œuvre du Dominiquin, pouvoir rappeler ici les écrits fameux et les luttes théologiques de Jérôme; retracer la vie romanesque et exaltée de ce docteur de l'Église, dans le désert de Chalcide en Syrie, et sa solitude... à deux avec la célèbre Paula, patricienne romaine, et amie *spi-*

rituelle du fougueux adversaire de Pélage. Malheureusement, l'espace nous manque pour cela, et nous devons nous borner à dire que l'artiste a représenté le savant docteur à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, alors que, se sentant mourir, il se leva, dit-on, et se fit conduire dans une église de Bethléem, pour recevoir, des mains de S. Éphrem, sa communion dernière.

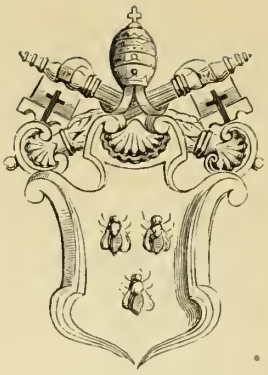
Cette toile splendide jouit d'une célébrité qui rend désormais superflu tout éloge; c'est, comme on s'accorde universellement à le reconnaître, le plus remarquable tableau que possède Rome, après la *Transfiguration ;* et le Poussin a traduit la même pensée, en disant que le Dominiquin était le premier des peintres italiens après Raphaël.

Mais si grande que soit notre admiration pour le Dominiquin et, en particulier, pour cette admirable *Communion de S. Jérôme,* — devant laquelle nous avons passé bien souvent des heures entières en contemplation, — il nous est impossible d'oublier qu'en faisant ce tableau, le peintre commit une action mauvaise à deux points de vue. D'abord, parce qu'en traitant identiquement le même sujet qui venait de fournir à Augustin Carrache l'occasion d'un éclatant triomphe, à Bologne, il consentit à servir, au détriment de son ancien maître, les rancunes jalouses d'Annibal Carrache contre son glorieux frère. Ensuite, parce que, cette indélicate mission une fois acceptée, il poussa la déloyauté jusqu'à s'inspirer à tel point du tableau d'Augustin, qu'il se fit, avec raison, publiquement accuser de plagiat. L'imitation était flagrante, et, pour confondre le Dominiquin, il suffit à ses ennemis, — en tête desquels était Lanfranc, — de faire graver et répandre à profusion la *Communion de S. Jérôme,* du Carrache.

Ce sans-gêne dans les réminiscences, les imitations et les emprunts les plus audacieux, fut, d'ailleurs, une véritable habitude chez le Dominiquin, et suffit à ternir sa gloire. Ainsi que nous l'avons dit, — et comme le prouve la réduction du tableau d'Augustin Carrache qui se trouve au musée du Capitole, — la *Communion de S. Jérôme* de ce maître a visiblement inspiré le Dominiquin, qui a pris là, trait pour trait, le type et

LA COMMUNION DE S. JÉRÔME (par le Dominiquin)

l'expression de physionomie de son héros, sans compter les autres emprunts, et jusqu'au motif d'architecture qui fait le fond du tableau, ainsi que les anges de la partie supérieure. En un mot, en changeant les personnages secondaires, c'est, à peu de chose près, le même tableau, mais seulement renversé, c'est-à-dire dans lequel le Dominiquin a placé à gauche ce qu'Augustin Carrache avait mis à droite. Même procédé, pour le *Martyre de S. Pierre de Vérone,* qui n'est autre que le tableau du même nom, du Titien, présenté, cette fois encore, en renversant la composition. Même sans façon, aussi, pour l'*Aumône de S.te Cécile,* tirée de l'*Aumône de S. Roch,* d'Annibal Carrache. Déjà, quand il peignit la vie de S. Jérôme, à S. Onofrio, le Dominiquin avait emprunté plusieurs figures aux fresques du palais Farnèse, et, plus anciennement encore, son premier maître, Calvaert le flamand, avait failli l'assommer sur place, un jour qu'il le surprit copiant une gravure d'Augustin Carrache, préludant ainsi à ce plagiat de la *Communion de S. Jérôme* qui fut, en 1614, un scandale si grand!



ARMES D'URBAIN VIII (Barberini)

XVI.

Ces bons Franciscains. — Complice de deux assassinats. — Elévation de l'hostie... et des poignards. — Duels et mort du Caravage. — Singulière origine d'une fête de l'Église. — Le *trou à la lune*, de la sœur Moncornillon. — Innocent XII et la perruque des curés. — La fameuse comtesse Mathilde.

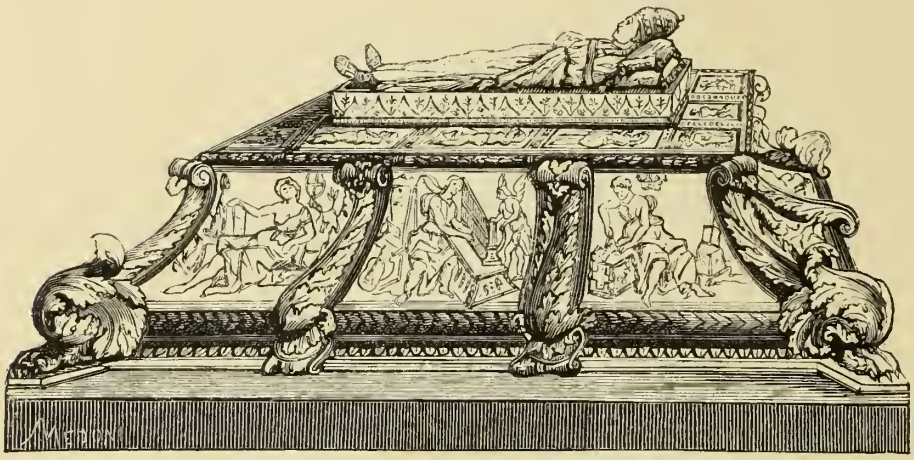
La chapelle qui fait suite à celle que nous venons de décrire est connue sous le nom de *Chapelle du S. Sacrement*. Une belle grille, aux armes d'Urbain VIII, ferme cette chapelle restaurée par les soins de ce pape, dont il sera parlé à l'occasion de son magnifique tombeau. La Chapelle du S. Sacrement est, à tous égards, une des plus importantes de la basilique. Ainsi que nous l'avons vu (page 105), le corps du pape défunt y est exposé, pendant trois jours entiers, de façon que les pieds dépassent un peu la grille et puissent être baisés par les fidèles. En outre, — au temps des grandes cérémonies papales, — tout le cortége fléchissait le genou, en passant devant cette chapelle, et le pape lui-même, descendant de sa *sedia* et quittant sa tiare, venait s'agenouiller sur un prie-dieu, au milieu des cardinaux. Il ne faut donc pas nous étonner de voir la Chapelle du S. Sacrement décorée avec tant de recherche et de magnificence.

C'est Pierre de Cortone, — si souvent employé par la famille Barberini, — qui a fourni les cartons des riches mosaïques de la coupole placée en avant de la Chapelle du S. Sacrement. Pietro Berettini, généralement appelé Pierre de Cortone, du nom de sa ville natale, excellait dans la décoration des voûtes; on a vanté avec raison sa profonde connaissance des effets de la perspective vue d'en bas, son heureuse disposition des groupes, des figures et des accessoires. Quand un accès de goutte le faisait par trop souffrir et l'empêchait de rester sur les échafaudages, Pierre de Cortone peignait quelqu'une de ces toiles qui figurent maintenant dans les musées de Rome, de Florence, de Paris, de Madrid et de Vienne, et parmi lesquelles il nous suffira de citer un de ses chefs-d'œuvre, la *Défaite de Darius à Arbelles*, de la pinacothèque du Capitole. Pour le retable du principal autel de la Chapelle du S. Sacrement, Pietro Berettini a peint aussi un grand tableau, qui représente, à ce qu'on dit, la S.te Trinité; mais auquel, en réalité, il est impossible de rien comprendre.

Placé à contre-jour, dans une obscurité presque complète, ce retable de l'autel de la Trinité est, en outre, masqué par un grand tabernacle. Remarquable par la richesse des matières employées, et accosté de colonnes en lapis-lazzuli, ce tabernacle, dont le Bernin dirigea l'exécution, présente cette particularité intéressante qu'il est la très-exacte reproduction en miniature d'une merveille architecturale de l'époque de la Renaissance. Bien peu d'étrangers quittent Rome sans avoir visité, sur le Janicule, le charmant petit oratoire circulaire bâti par Bramante, dans un couvent desservi par des Franciscains. Ceux qui redoutent l'ascension du *Montorio* pourront se contenter d'admirer les élégantes proportions de la rotonde du Bramante dans la Chapelle du S. Sacrement, à Saint-Pierre; il est vrai qu'ils n'y trouveront pas d'obligeants Franciscains pour leur offrir.... *du sable provenant du trou creusé, sur le Janicule, quand on planta la croix sur laquelle S. Pierre fut mis, la tête en bas....*

Le lecteur n'a peut-être pas oublié que nous lui avons déjà montré un curieux tombeau, — celui d'Innocent VIII, — provenant de l'ancienne basilique. Quand Jules II fit démolir la basilique de Constantin, son ardeur impatiente épargna un autre

tombeau, également fondu en bronze, et qui avait aussi pour auteur Antoine Pollajuolo. Ce n'est pourtant pas la valeur artistique de ce monument du quinzième siècle qui le sauva de la destruction ; si Jules II lui fit grâce, c'est parce que ce tombeau était celui du pape Sixte IV, son oncle et son protecteur. A côté de ce tombeau, — mis ainsi sur le pavé de la Chapelle du S. Sacrement par ordre d'Urbain VIII, — fut obscurément inhumé Jules II, qui, pour son orgueilleuse sépulture, avait demandé à Michel-Ange le dessin de ce monument grandiose dont nous avons donné l'esquisse et retracé l'histoire.



MONUMENT DE SIXTE IV (par Antoine Pollajuolo)

En nous arrêtant devant le riche mausolée sur lequel est couché Sixte IV, dans son majestueux sommeil de bronze, notre curiosité d'artiste et d'archéologue ne doit point nous faire oublier que ce pape fut l'âme de l'odieux complot, appelé *Conjuration des Pazzi,* qui avait pour but l'égorgement de Julien et Laurent de Médicis. Le tort des deux frères, envers l'ambitieux Sixte IV, était d'avoir secouru les seigneurs de Forli et d'Imola, dont les dépouilles devaient enrichir Jérôme Riario, neveu bien-aimé, — d'aucuns disent même fils naturel, — du pontife romain. Mettant en commun leurs rancunes, leur cupidité et leur haîne, le banquier du pape, Francesco Pazzi, et ceux de sa famille, le prêtre Stefano, l'archevêque Salviati, le cardinal Raphaël Riario,

— frère de Jérôme, — et Sixte IV lui-même avaient pieusement choisi, pour immoler leurs ennemis, le moment où l'officiant, un des complices, élèverait l'hostie, dans l'église de Sainte-Réparade, à Florence. Blessé par le prêtre Stefano, Laurent n'échappa à

MISE AU TOMBEAU (de Michel-Ange de Caravage)

la mort qu'à force de présence d'esprit et d'énergie ; il put se réfugier dans la sacristie, et appeler à son secours le peuple, qui l'aimait, tandis que Julien de Médicis expirait sous le poignard d'un frère de Francesco Pazzi. — Ces ombres sanglantes, qui reviennent hanter la tombe du pontife, obscurcissent un peu, à nos yeux, le brillant cortége allégorique de vertus et d'arts

libéraux, dont Pollajuolo a cru devoir orner le monument de Sixte IV.

A droite, dans la Chapelle du S. Sacrement, et tout à côté du monument, en bronze, de Sixte IV, se trouve un autre autel, dont le retable nous montre une *Mise au Tombeau*, de Michel-Ange de Caravage. L'occasion serait, assurément, toute trouvée, pour nous livrer, à propos de ce peintre, à une dissertation en règle sur l'idéalisme, le réalisme et autres questions aussi vieilles que l'art lui-même, qui ont divisé, divisent et diviseront de tout temps les meilleurs esprits. On nous saura certainement gré d'éviter les broussailles épineuses de l'esthétique et de remplacer une ennuyeuse thèse par une anecdote mouvementée.

Michelangiolo Amerighi (ou Morigi), connu sous le nom de Michel-Ange de Caravage, mérite toute notre reconnaissance, puis qu'il contribua puissamment à la déroute du maniérisme et de l'afféterie; en faveur de sa constante recherche de la vérité, de sa vivante imitation de la nature, nous lui pardonnons aussi, volontiers, quelques incorrections de dessin et son parti pris de vulgarité. Mais ce dont on ne saurait trop sévèrement blâmer le bouillant chef de l'école réaliste, c'est d'avoir si souvent employé, pour le triomphe de ses idées, d'autres armes que ses pinceaux. Pour rendre hommage à la vigueur du coloris de Michel-Ange de Caravage, Annibal Carrache disait que cet artiste *broyait de la chair;* malheureusement, il en broya aussi en dehors de ses tableaux, dans les réalités de la vie, et fit couler le sang de ses rivaux dans une foule de duels ou de moins loyales rencontres.

Un jour, entre autres, qu'il venait de commettre un véritable homicide, le Caravage fut forcé de quitter Rome, en toute hâte. Il se réfugia à Malte, et y fit de nombreux travaux pour les chevaliers de l'ordre de ce nom, afin d'obtenir d'eux un titre qui ne permît plus à son orgueilleux ennemi, le *Cavaliere dArpino,* de refuser de se battre avec lui. Là encore, il se prit de querelle avec un chevalier de Malte, et fut jeté dans un cachot, d'où il ne s'évada qu'au péril de ses jours.

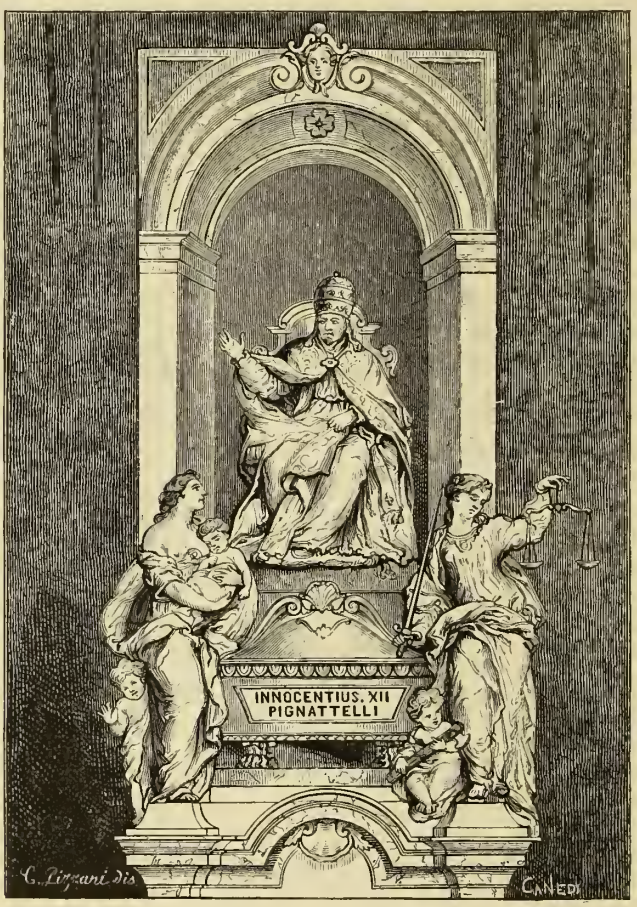
Libre enfin, et en possession d'une sorte de titre de noblesse, si ardemment convoité, le Caravage se rendit d'abord à Naples,

où il se fit faire un beau pourpoint de velours, orna son cou d'un grand collier d'or, et ceignit ses reins d'une rapière toute neuve. Equipé de cette façon, il s'acheminait déjà vers Rome, pour y provoquer de nouveau le chevalier d'Arpin, chef de l'école des maniéristes, quand, tout à coup, au détour d'un chemin, des bandits fondirent sur notre coupe-jarret, et le dépouillèrent entièrement. Laissé nu comme un S. Jean, sur la route, aux ardeurs d'un soleil brûlant, le Caravage prit une fièvre chaude, et en mourut, bientôt après, dans une auberge de rouliers, au milieu d'universelles risées.

Ainsi périt, en 1609, à l'âge de quarante ans, — de cette mort, piteuse pour un bravache, — l'auteur de la *Mise au Tombeau*. Pour nous consoler de sa fin tragique, et ne sortir de la Chapelle du S. Sacrement que sous une impression joyeuse, nous allons relire ensemble ce passage de Voltaire, qui est à la fois un modèle de fine ironie et rentre complètement dans notre sujet: " Souvent les institutions les plus sages ne furent dues qu'à l'aveuglement et à la faiblesse. Il n'y a guère dans l'Église de cérémonie plus noble, plus pompeuse, plus capable d'inspirer la piété aux peuples que la fête du Saint-Sacrement. L'antiquité n'en eut guère dont l'appareil fût plus auguste. Cependant, qui fut la cause de cet établissement? une religieuse de Liége, nommée Moncornillon, qui s'imaginait voir toutes les nuits un trou à la lune (1264): elle eut ensuite une révélation qui lui apprit que la lune signifiait l'Église, et le trou une fête qui manquait. Un moine, nommé Jean, composa avec elle l'office du Saint-Sacrement; la fête s'en établit à Liége, et Urbain IV l'adopta pour toute l'Église. „ Que vous semble de ce trou à la lune, de la sœur Moncornillon?...

Sous le premier arc-doubleau qui fait suite à la partie réservée de Saint-Pierre, — c'est-à-dire clôturée depuis le Concile du Vatican, — nous avons trouvé le monument de Grégoire XIII, en face du tombeau inachevé de Grégoire XIV, et à gauche de la Chapelle du S. Sacrement. A droite, en sortant de cette chapelle, on rencontre un autre arc-doubleau, qui renferme les monuments d'Innocent XII et de la fameuse comtesse Mathilde, dont nous allons parler.

Innocent XII (Antoine Pignatelli, de Naples) succéda à Alexandre VIII, après un conclave extrêmement agité, qui avait duré plus de cinq mois. Son pontificat a pour nous cela d'intéressant qu'il vit se terminer, à la satisfaction générale, tous les



MONUMENT D'INNOCENT XII

différends de la Cour de Rome avec notre pays. Avec l'avénement d'Innocent XII prit fin, en effet, la politique anti-française suivie, presque sans exception, depuis Urbain VIII. Morosini prétend même que, dans l'affaire de la Succession d'Espagne, Innocent XII, alors réconcilié avec la France, conseilla à Charles II d'instituer pour son héritier le prince français, et que ce conseil

du Saint-Père exerça une influence décisive sur la rédaction de ce testament célèbre.

Ennemi du népotisme et de tout favoritisme, charitable, de mœurs pures, économe et ne voulant pas qu'on dépensât plus d'un franc cinquante pour son dîner, Innocent XII eut, avec les

MONUMENT DE LA COMTESSE MATHILDE

moines dissolus de son temps, plus d'une lutte sérieuse, comme aussi plus d'une plaisante querelle avec les curés de Rome, furieux que le pape leur eût interdit... de porter perruque!...

Sans nier l'importance de cette grave question des perruques de MM. les curés de Rome, nous devons mentionner encore une

autre querelle bizarre à laquelle Innocent XII se trouva mêlé, vers la fin de son pontificat.

Le *Quiétisme,* — puis qu'il faut l'appeler par son nom, — commença par laisser l'humanité assez indifférente, quand il prit naissance dans la tendre imagination d'une femme, M.me Guyon, née Bouvier de la Motte, dont l'exaltation mystico-sensuelle avait été surexcitée par son *directeur,* le barnabite Lacombe. Si la doctrine du " silence de l'âme „, du " culte intérieur „, des " cinq sortes d'amour aboutissant au pur amour désintéressé „ était restée localisée entre la jeune veuve, son étrange confesseur et quelques adeptes, nous n'aurions rien à en dire, et l'histoire de la *spiritualité* à outrance compterait seulement une folie de plus. Tant que M.me Guyon se borna à " suffoquer de la grâce intérieure „, on se contenta de la délacer. Quand elle mit, à Annecy, la moitié des cervelles à l'envers, l'évêque obtint qu'on la fît sortir du pays, ainsi que son barnabite. Lorsque parurent ses écrits, au titre désopilant: *Torrents d'âmes qui retournent se perdre en Dieu* et *Moyen court et facile de faire l'oraison du cœur,* un ordre du roi, — à la sollicitation de l'archevêque de Harlay de Chanvalon, — fit enfermer Lacombe comme séducteur, et M.me Guyon comme aliénée. Quelques douches étaient, en effet, le meilleur remède au *Quiétisme.*

Mais il fallut compter avec les visions, les extases et les prophéties de la belle hallucinée, le jour où elles obtinrent la protection et le patronage de M.me de La Maisonfort, des duchesses de Chevreuse et de Beauvilliers, de la toute-puissante Maintenon et, par elle, de l'abbé de Fénélon, alors précepteur des enfants de France. Non-seulement M.me Guyon fut rendue à la liberté, mais encore elle put se rire des menaces de l'évêque de Chartres et de l'archevêque de Paris. Ce fut l'âge d'or du *Quiétisme,* qui parvint ainsi à passionner, quelque temps, la Cour et la Ville.

Racontons, maintenant, sa fin héroï-comique.

Irrité de tout ce tapage, le grand Bossuet lui-même était descendu dans la lice, pour lutter corps à corps avec son ami Fénélon, tombé en disgrâce et relégué dans son archevêché de Cambrai. Fénélon avait composé le livre des *Maximes des Saints,* encore tout imbu des rêveries du *Quiétisme,* et Bossuet avait mis

toute son éloquence à réfuter les écrits de celui que Louis XIV appelait, non sans raison, le plus chimérique des beaux esprits de son royaume.

Il est vrai que M.me de Maintenon observait une prudente réserve; mais, entre M. de Meaux, soutenu par les principaux évêques de France, d'une part, et, M. de Cambrai, appuyé par les Jésuites et plusieurs grands seigneurs, d'autre part, la querelle s'était envenimée à ce point, que l'intervention d'une autorité supérieure fut jugée seule capable de terminer un différend qui menaçait de s'éterniser. C'est alors que Louis XIV écrivit au pape Innocent XII, en priant Sa Sainteté de prononcer entre les deux adversaires.

La Congrégation du Saint-Office s'assembla, nomma des *Consulteurs;* les consulteurs examinèrent, pendant trente-sept conférences, trente-sept propositions, et les jugèrent entachées d'hérésie; après quoi, le 13 mars 1699, elles furent solennellement condamnées par Innocent XII.

Il nous reste à rappeler ce qu'étaient devenus, au milieu de tant d'événements fameux, les deux héros de cette aventure. Abandonné à son malheureux sort par sa chère pénitente, le barnabite était mort fou, comme il avait vécu; tandis que M.me Guyon, retirée dans un couvent, — et qui, dans une crise extatique avait, disait-elle, *épousé Jésus-Christ*, — refusait obstinément de prier les saints, sous prétexte que " la maîtresse de la maison ne devait pas s'adresser à ses domestiques!... „

Demandons pardons à la comtesse Mathilde de lui avoir, si longtemps, fait faire antichambre, et tâchons que l'amie de Grégoire VII n'ait rien perdu pour attendre.

Mathilde eut pour père Boniface-le-Pieux, possesseur des comtés de Modène, de Reggio, de Mantoue, de Ferrare, de Crémone, de Canosse, etc., et que l'empereur Conrad de Franconie avait créé duc et marquis héréditaire de Toscane; sa mère, Béatrix, fille de Frédéric, duc bénéficiaire de Haute-Lorraine, était nièce de l'empereur Henri III. Pour l'intelligence de ce qui va suivre, on remarquera donc, tout d'abord, que la comtesse Mathilde et l'empereur Henri IV d'Allemagne étaient proches parents, — cousins issus de germains.

Devenue veuve de Boniface-le-Pieux, Béatrix épousa en secondes noces Godefroi-le-Barbu, duc de Basse-Lorraine. D'un premier lit, ce second mari de Béatrix avait eu un fils qui était, paraît-il, moins bien tourné que l'Antinoüs, puisqu'on le surnomma Godefroi-le-Bossu. Jeune, belle, héritière d'une immense fortune, Mathilde fut contrainte par sa mère d'épouser ce prince difforme et laid. La moitié du *génie* le Grégoire VII ne fut que la conséquence de cette union mal assortie. Voyant, en effet, que Godefroi-le-Bossu se ralliait à la cause impériale, le pape favorisa de tout son pouvoir l'éloignement de Mathilde pour cet époux détesté, — service dont la belle jeune femme se montra éternellement et passionnément reconnaissante.

La Comtesse Mathilde se trouva ainsi intimement mêlée à l'une des plus formidables luttes qui aient ensanglanté le monde, pour cause de religion, — la longue et terrible lutte du Sacerdoce et de l'Empire; — et, malgré les liens du sang, elle s'y montra la plus implacable ennemie d'Henri IV, la plus fidèle et la plus ardente alliée de Grégoire VII.

Bien que le nom de notre héroïne nous y invite, nous ne prendrons ici parti ni pour le pape ni pour l'empereur; aucun des deux champions ne mérite qu'on se passionne pour sa cause, qui n'est pas celle du progrès et de la civilisation. De tout temps, quand les pontifes romains furent les plus faibles, ils s'humilièrent devant les rois et les empereurs, les appelèrent en Italie, leur accordèrent tous les droits ou priviléges qu'il plut à ceux-ci de s'attribuer; quand, au contraire, les papes crurent être ou furent réellement les plus forts, ils anathématisèrent, excommunièrent, déposèrent les souverains, et voulurent les soumettre à leur puissance. C'est ce qui arriva entre l'empereur d'Allemagne Henri IV, cousin germain de notre comtesse Mathilde, et le pape Grégoire VII, confesseur de la charmante épouse de Godefroi-le-Bossu. Lorsque l'empereur eut le dessus, il punit Grégoire VII de s'être fait élire sans sa permission, lui imposa toutes les humiliations, tous les mauvais traitements; il entra dans Rome à la tête d'une nombreuse armée, enleva le pontife élu, et nomma un anti-pape à sa place. Lorsque les intrigues de la politique, des divisions habilement semées ou le hasard

des batailles favorisèrent le pontife romain, il humilia et maltraita à son tour Henri IV, lui opposa un anti-césar, le laissa jeuner pendant trois jours et se morfondre de froid, en chemise et la corde au cou, devant les murs de ce beau château de Canosse, dans lequel il était lui-même voluptueusement enfermé avec sa belle pénitente, employant toutes les séductions pour amener cette richissime héritière, maintenant veuve de Godefroi-le-Bossu, à faire au Saint-Siége une donation secrète de tous ses biens.

On sait quelle nouvelle source de contestations et de guerres fut, pendant plus d'un siècle, cette illégale donation de la Comtesse Mathilde. La papauté ne pouvait pourtant faire moins que d'élever, sous les voûtes de Saint-Pierre, un monument à la généreuse amie de Grégoire VII; et nous avons pu nous arrêter sans colère devant ce souvenir des luttes ardentes du moyen âge, puisque, malgré toutes ces prétendues donations, de Pépin, de Charlemagne et de Mathilde, l'Italie a été enfin rendue aux Italiens; comme aussi ils sont à jamais passés, les temps d'ignorance et de superstition qui faillirent réaliser l'anéantissement de la Société civile par l'Église et on ne sait quel rêve théocratique de monarchie universelle au profit de la Papauté!...

PETIT CIOCCIARO MENDIANT

PETITE CIOCCIARA MENDIANTE

XVII.

Ruses d'un cardinal. — Où peut mener la maigreur. — Le prophète du brancard. — Quand le pape est chasseur... — Fiez-vous donc aux astrologues... — Les Suédois ont une déception. — Joli mot de Gustave-Adolphe. — Christine de Suède à Rome. — La *Pietà*, de Michel-Ange.

Bien qu'à regret, nous avons dû, faute d'espace, priver nos lecteurs de plus d'une amusante anecdote, relative à la trop fameuse comtesse Mathilde, qui tient si fièrement en main, sur son tombeau dessiné par le Bernin, la tiare et les clefs pontificales. La veuve de Godefroi-le-Bossu, devenue l'*amie* de Grégoire VII et, plus tard, la femme de Welf V de Bavière, fut, assure-t-on, moins constante envers ses deux maris qu'envers le Saint-Siége; aussi sa vie romanesque et singulièrement agitée abonde-t-elle en incidents qui nous édifieraient sur ce que les biographes catholiques ont appelé l'austère piété de la grande Comtesse, *la gran Contessa Matilda.* Mais il nous faut, avons-nous dit, poursuivre notre route à travers les autres curiosités de la basilique.

En nous éloignant des deux tombeaux d'Innocent XII et de Mathilde de Toscane, nous arrivons aussitôt dans la *Chapelle de S. Sébastien,* dont l'autel a pour retable une assez belle mosaïque, exécutée, par Cristofari, — un des maîtres du genre, — sur une des plus vastes toiles du Dominiquin. L'original, aujourd'hui placé dans l'église de Sainte-Marie des Anges, représente le martyre de S. Sébastien. Certaine femme, à genoux sur le devant de ce tableau, et visiblement empruntée de la *Transfiguration,* de Raphaël, n'est pas de nature à nous faire revenir sur ce que nous avons dit, plus haut, des déplorables habitudes du peintre de la *Communion de S. Jérôme.*

Mais passons, et, sous un autre arc-doubleau, également soutenu par quatre magnifiques colonnes de *Cottanello,* nous trouvons les deux tombeaux de Léon XII et de Christine de Suède.

Léon XII (Annibal della Genga) naquit à Spolète, en 1760. Avant d'être pape, il fut chargé d'importantes missions, en France et dans d'autres pays, en qualité de nonce apostolique. A la mort de Pie VII, survenne le 20 août 1823, le duc de Laval, ambassadeur de France à Rome, d'accord avec l'ambassadeur d'Autriche, donna l'exclusion au candidat qui avait le plus de chances d'être élu, le Cardinal Severoli (voir page 117) et soutint le Cardinal Castiglione qui ne fut pape qu'en 1829, sous le nom de Pie VIII. Comme il arrive presque toujours, ces divisions amenèrent l'exaltation d'un troisième candidat, pris en dehors des deux partis hostiles, le cardinal Annibal della Genga, dont le prénom fournit à un membre du Sacré-Collége l'occasion de rappeler spirituellement un mot de Juvénal: *At proximus Urbi* Annibal...

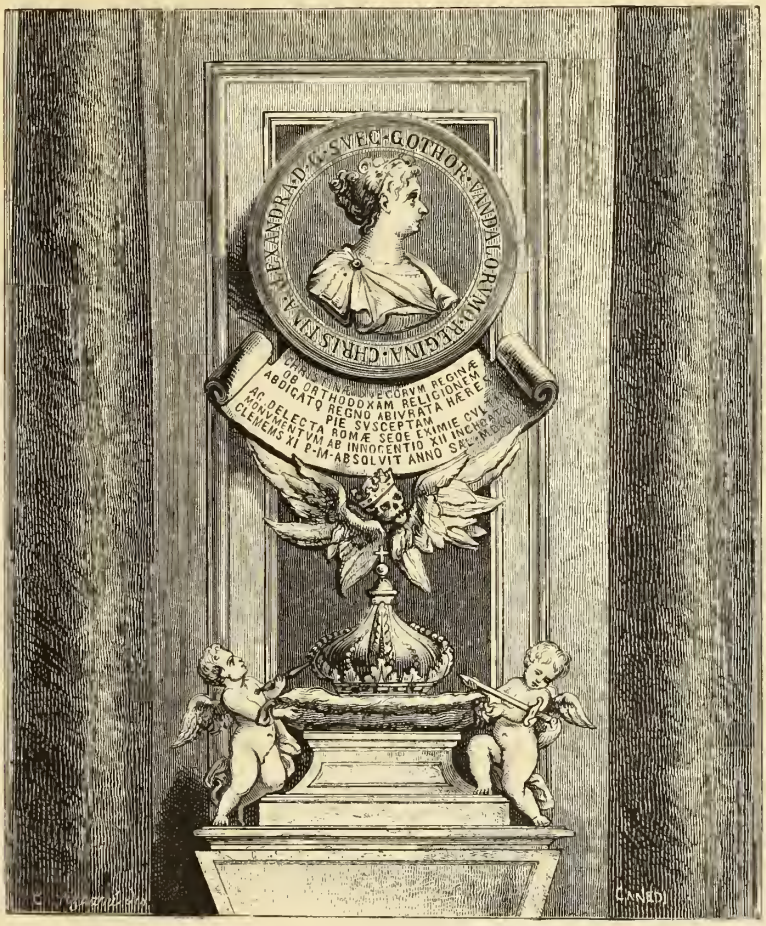
Annibal della Genga entra donc vainqueur dans Rome, le 28 septembre 1823, après s'être laissé doucement violenter par ses collègues, dont il feignit, paraît-il, de repousser les offres, pendant quelque temps: “ N'insistez pas, je vous en supplie, — aurait dit Della Genga, en pleurant, — n'insistez pas pour me nommer; car vous n'éliriez qu'un cadavre! „ Et on ajoute que, joignant le geste à la parole, le rusé cardinal soulevait d'une main tremblante sa robe de pourpre, afin de montrer aux cardinaux son excessive maigreur.

Mais vous sentez bien qu'il fallait que Della Genga devînt pape, puisqu'une prophétie l'avait annoncé. Voici comment la chose fut jadis contée à Stendahl. " A côté de l'église des Jésuites est

TOMBEAU DE LÉON XII

le Collége romain, — dit l'auteur des *Promenades dans Rome;* — vous me prendriez pour un satirique bilieux, si je vous expliquais le genre de vérités qu'on y enseigne. Je crois qu'il a fallu une bulle pour permettre d'y exposer, mais seulement *comme une hypothèse,* le système qui prétend que la terre tourne autour du

soleil! — ... Comme nous faisions la conversation en véritables bonnes gens, et que nous avions souvent parlé *del gran Parigi*, un de nos guides nous a fait des histoires à son tour. Sa méfiance romaine s'est adoucie parce que nous sommes Français.



MONUMENT DE CHRISTINE DE SUÈDE

C'est ici, nous a-t-il dit, qu'a été élevé le jeune Marchesino della Genga (qui régnait en 1828 sous le nom de Léon XII, qu'il prit à son avénement parce que Léon X avait donné à sa famille la terre de la Genga, près de Spolète).

“ Dans ce collége, — continue notre guide, — un homme fort habile prédit au jeune Marchesino, alors assez pauvre, que par

la suite il serait pape. Voici pourquoi: les enfants faisaient une procession à l'insu des professeurs; ils portaient sur un brancard la statue de la Madone. Le Marchesino della Genga, ayant une figure belle comme celle d'une femme, avait été choisi pour remplir *le rôle de la Madone.* — Tout à coup on entend venir un professeur; les élèves qui portaient le brancard prennent la fuite, et la Vierge tombe. D'après certaines règles de prédiction connues de tout le monde à Rome, et qui furent appliquées par l'homme habile, le lendemain chacun dit dans le collége que l'écolier qui était tombé du brancard en faisant le rôle de la Madone serait pape un jour.... „

Il fut pape, en effet, sous le nom de Léon XII, et comme il aima trop la chasse, il s'attira ces méchants vers:

Quando il Papa è cacciatore,
I ministri sono i cani,
Le città sono le selve,
Ed i popoli le belve!

(Quand le pape est chasseur, les ministres sont les chiens, les villes sont les forêts, et les peuples les bêtes fauves!...)

Christine de Suède, — dont le monument fait face à celui de Léon XII, — naquit en 1626. Elle était fille de Gustave-Adolphe et de Marie-Eléonore de Brandebourg. Sa naissance, il faut bien l'avouer, causa une déception profonde aux Suédois qui, tout naturellement, souhaitaient un fils à Gustave-Adolphe pour héritier, et dont les désirs avaient été entretenus dans ce sens par les plus savants astrologues du royaume. Le peuple fut donc amèrement déçu, nous le répétons, quand il apprit que c'était tout bonnement une fille qui venait de naître à Gustave-Adolphe; mais celui-ci, — pour calmer l'irritation populaire et empêcher qu'elle ne se traduisît par un massacre général de sorciers, — prit tendrement l'enfant dans ses bras, et, se tournant vers l'assistance: " J'espère, dit-il, que cette fille vaudra bien un garçon! — Elle sera, dans tous les cas, fort habile, car elle nous a tous trompés!... „ — Il est impossible de se tirer d'un mauvais pas avec plus d'esprit.

Mais Gustave-Adolphe se tira moins heureusement du champ de bataille de Lutzen, où il fut tué, en 1632, après des pro-

diges de valeur, laissant le poids de sa couronne à une enfant de six ans, assistée d'un conseil de régence.

Douze ans plus tard, après avoir complété son éducation intellectuelle et physique par les plus durs travaux, Christine prenait seule en main les rênes du gouvernement, luttait plus ou moins ouvertement avec ses ministres, à propos des plus graves affaires, et finissait par prendre, quelques années après, le titre de *roi*. Nous n'avons pas à rappeler ici ce que fut ce gouvernement personnel d'une femme; il nous suffira de constater qu'après une période assez sage, il aboutit au favoritisme, aux dilapidations, aux caprices, et ne laissa bientôt plus à Christine d'autre parti à prendre qu'une abdication, pour éviter un soulèvement populaire. C'est ce qu'elle fit, et comme elle avait refusé de se marier, — sous prétexte qu'il pourrait aussi bien naître d'elle " un Néron qu'un Auguste „ ; mais, en réalité, pour vivre plus librement avec ses favoris, — n'ayant pas d'enfants, elle abdiqua en faveur de son cousin Charles-Gustave, le 6 juin 1654.

Christine quitta alors la Suède, adopta un assez singulier costume d'amazone, et se mit à parcourir le monde, en commençant par le Danemark, la Belgique et l'Allemagne; elle abjura solennellement le luthéranisme, en passant à Inspruck, et, cette précaution prise, vint à Rome, où Alexandre VII la baptisa du nom d'*Alessandra,* et lui donna solennellement la Confirmation.

L'ex-reine de Suède était entrée à Rome à cheval, avec une pompe un peu théâtrale; on lui fit un accueil enthousiaste, — récompense de sa récente conversion; — et on la logea au palais Farnèse, en s'efforçant de lui rendre aussi agréable que possible le séjour de la ville des papes. Mais l'humeur changeante de Christine la sollicitait vers l'inconnu, et elle partit pour la France.

Sa réputation l'y avait, depuis longtemps, précédée; on savait, en effet, ses relations galantes avec plusieurs de nos compatriotes, et, dans un autre ordre d'idées, la protection éclairée qu'elle avait si généreusement accordée à Descartes, quand, exilé de France, l'auteur du *Discours de la Méthode* était venu vivre à Stockholm.... et y mourir. Les plus grands honneurs furent rendus à Christine, par Louis XIV, quand elle parut à la Cour. Autour du roi, on rit bien un peu, sous cape, de l'étrangeté des

costumes de la jeune reine et de sa gaucherie dans l'art de la danse; mais on n'en fut pas moins forcé de reconnaître sa vive intelligence et sa vaste instruction; — en outre de ses études en histoire, en philosophie, en science, Christine avait appris le latin, le grec et presque toutes les langues modernes.

Tant de qualités rares disparurent pourtant devant la manie qu'on découvrit chez l'ex-reine de vouloir se mêler un peu trop de nos affaires, en cherchant à marier le roi avec une des nièces de Mazarin, et nouant des intrigues avec Cromwell. On crut alors prudent d'éloigner Christine de Suède. Quand elle revint en France, un an plus tard, elle dut s'arrêter à Fontainebleau, pour en repartir bientôt après, au milieu de l'indignation générale, lorsque elle eut fait assassiner sous ses yeux, dans la galerie des Cerfs, son grand-écuyer Monaldeschi, qui était aussi son amant.

Malgré l'effroyable scandale causé par ce meurtre, Christine retourna à Rome, où elle retrouva les mêmes égards empressés de la part d'Alexandre VII, et vécut, pendant de longues années, entourée de lettrés, de savants et d'artistes, comme autrefois, à la Cour de Stockholm.

Elle mourut, en 1689, à l'âge de soixante-trois ans, sans fortune, puisqu'elle vivait seulement, en dernier lieu, d'une pension de douze mille écus que le pape lui faisait servir; mais, par contre, en laissant une très-riche bibliothèque et de très-précieux objets d'art, qui sont venus augmenter encore les admirables collections du Vatican. Songeant, sans doute, aux nombreuses indignités qui souillèrent sa vie, à la multiplicité de ses aventures amoureuses, au peu de sincérité de sa conversion au catholicisme, à son impiété publiquement affichée, et, par-dessus tout, au meurtre de Monaldeschi, Christine de Suède avait formellement demandé à être enterrée dans un lieu retiré, avec cette seule épitaphe : *Vixit Christina annos* LXIII. Mais la papauté fit faire de royales funérailles et un riche mausolée à l'ex-reine pseudo-catholique, et ordonna qu'on l'ensevelît pompeusement dans la basilique de Saint-Pierre.

La chapelle qui suit l'arc-doubleau renfermant les deux tombeaux de Léon XII et de Christine de Suède est connue sous le nom de *Chapelle de la Pietà,* parce que c'est sur son autel que

se trouve maintenant placée la fameuse *Pietà* sculptée par Michel-Ange. Avant de dire tout ce que nous avons pu apprendre au sujet de cette œuvre, remarquable à tant de titres divers, nous ne pouvons nous empêcher de déplorer qu'on lui ait assigné une place aussi défavorable, sur un autel élevé, et dans une des plus

LA PIETÀ (de Michel-Ange)

obscures chapelles de la basilique. En vérité, on n'aurait pu faire mieux, si on s'était proposé de soustraire ce morceau capital à l'admiration publique. Nous avions d'autant plus le devoir et le droit de faire entendre cette protestation, que, — comme on va le voir, — la *Pietà*, de Michel-Ange, appartient en légitime propriété à la France.

La *Pietà* appartient au premier séjour que Michel-Ange fit à Rome, de 1496 à 1501, après avoir employé, pour se faire connaître, une ruse dont le véritable auteur fut un Médicis. Michel-Ange venait de terminer, à Florence, sa statue de l'*Amour endormi;* sur le conseil de Laurent, fils de Pierre-François de Médicis, il la laissa quelque temps enfouie sous terre, et permit qu'on l'envoyât ensuite à Rome, en la faisant passer pour antique.

Baldassare, de Milan, était dans le secret de cette innocente supercherie; par son intermédiaire, l'*Amour endormi* eut pour acquéreur le cardinal San-Giorgio, qui ne garda pas longtemps rancune de la mystification dont il venait d'être l'objet, comme le prouve cette lettre de Michel-Ange à Laurent de Médicis:

Mon cher Lorenzo,

.... Nous sommes heureusement arrivés samedi soir, et nous sommes allés aussitôt chez le cardinal San-Giorgio, à qui j'ai présenté votre lettre. *Il parut satisfait de ma visite*, et voulut que j'allasse immédiatement voir quelques statues. J'y employai toute cette journée. — Dimanche, le cardinal vint à la maison neuve, et me fit chercher. J'y allai, et il me demanda ce qu'il me semblait des choses que j'avais vues; je lui dis ce que j'en pensais, et je pense que ce sont certainement de beaux ouvrages. Le cardinal me demanda si je me sentais le courage de faire quelque chose de beau. Je lui répondis que je ne ferais pas de si grandes choses, mais qu'il verrait cependant ce que je ferais.

La même lettre nous apprend encore que Michel-Ange ne demandait qu'à rendre l'argent et à rompre le marché conclu, en son nom, par Baldassare, avec le cardinal San-Giorgio:

.... Je remis aussi votre lettre à Baldassare, et je lui demandai l'*Enfant*, en lui disant que je rendrais l'argent. Il me répondit très-violemment qu'il le mettrait plutôt en cent morceaux; qu'il l'avait acheté, et qu'il était à lui; qu'il avait des lettres qui établissaient qu'il avait satisfait à ce que je lui demandais, et qu'il n'avait aucun motif pour le rendre. — .... Quelques-uns de nos Florentins sont venus pour nous accorder, mais ils n'ont réussi à rien, de sorte que je vais m'adresser directement au Cardinal....

Signé Michelagnolo, in Roma, 2 juillet 1496.

Les auteurs ne s'accordent pas sur le dénouement de cette singulière aventure, qui fit grand bruit dans le monde des arts et à la Cour pontificale. C'est alors que la *Pietà* fut commandée à Michel-Ange par le cardinal Jean de La Grolaye de Villiers,

abbé de Saint-Denis, ambassadeur du roi de France Charles VIII près le pape Alexandre VI.

Aux termes du contrat, — signé à Rome, le 28 août 1498, et dans lequel intervint également Jacopo Galli, amateur distingué de cette époque, — Michel-Ange s'engageait à exécuter en marbre le groupe de la *Pietà,* dans le délai d'un an, et, au moment de la réception, le cardinal de La Grolaye de Villiers devait lui compter 450 ducats d'or. Les conditions du contrat furent ponctuellement remplies, de part et d'autre; La Grolaye et tous les juges les plus éclairés admirèrent beaucoup l'œuvre de Michel-Ange, et des ordres furent aussitôt donnés pour qu'on la transportât dans la *Chapelle de S.te Pétronille,* qui appartenait alors à la France. Nos rois y entretenaient plusieurs chapelains, et il est même resté jusqu'à ces derniers temps une *fondation* qui remontait à Louis XI, à l'occasion de la naissance du Dauphin, devenu plus tard Charles VIII. Au cours de la reconstruction de Saint-Pierre, la *Pietà,* de Michel-Ange, dut émigrer de la chapelle de S.te Pétronille dans celle de Sainte-Marie de la Fièvre *(Santa Maria della Febbre),* uniquement pour cause de démolitions et, bien évidemment, sans cesser d'appartenir à la France. De la chapelle de la Madone de la Fièvre, la *Pietà* fut ensuite conduite dans le Chœur des Chanoines, où elle était encore à la mort de Clément XII, ainsi qu'on a pu voir par notre gravure de la page 104. Enfin, de l'absidiole du Chœur des Chanoines, elle arriva sur l'autel de la chapelle où nous la voyons aujourd'hui, et à laquelle elle a donné son nom. Après avoir constaté le droit de propriété de la France, — droit que n'ont en rien altéré toutes les migrations, tous les transbordements que nous venons de rappeler, — nous demandons, une fois encore, que le groupe célèbre de Michel-Ange soit placé plus bas, et surtout mieux éclairé.

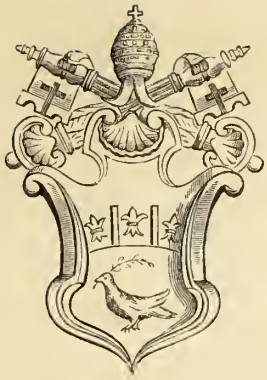
En outre des qualités de premier ordre qui distinguent cette œuvre remarquable, le plus vif intérêt s'attache, en effet, à ce qu'elle puisse être vue et étudiée dans de bonnes conditions; car elle marque un moment décisif dans la carrière du grand sculpteur. Michel-Ange n'avait que vingt-cinq ans, quand il exécuta cette *Pietà* d'un sentiment si pur, si élevé; c'est aussi le seul de ses ouvrages sur lequel il ait gravé son nom.

Assurément, la modestie ne fut, en général, et en aucun temps, la vertu dominante des artistes, depuis Zeuxis qui faisait, dit-on, broder son nom en lettres d'or sur son manteau ; ce ne fut pourtant pas à un sentiment d'orgueil qu'obéit Michel-Ange en signant sa *Pietà*. L'œuvre, quand elle sortit de son atelier, ne portait pas sa signature ; mais, un jour qu'il se trouvait à Saint-Pierre, voyant que plusieurs étrangers s'étaient arrêtés devant sa *Pietà* et paraissaient discuter avec une certaine animation, Michel-Ange ne put résister au désir de se rapprocher d'eux et d'écouter leur conversation. Le nom de l'auteur était précisément en discussion, et, finalement, on avait décidé, à l'unanimité, que ce ne pouvait être que Solari, dit *le Gobbo* (le Bossu), sculpteur et architecte Lombard. Michel-Ange eut la force de se taire ; mais, pendant la nuit qui suivit, il entra furtivement dans la basilique, armé d'un marteau et de ses ciseaux, et là, à la clarté d'une lanterne sourde, le long de la ceinture de la Vierge qui porte le Christ mort sur ses genoux, il grava profondément ces mots :

MICHÆLANGELVS BONAROTVS. FLOREN.

Heureusement, Michel-Ange n'eut pas le sort de Phidias, qui fut jadis banni de l'Attique et mourut dans l'exil, pour avoir seulement inscrit son nom sous la sandale de son Jupiter Olympien!...

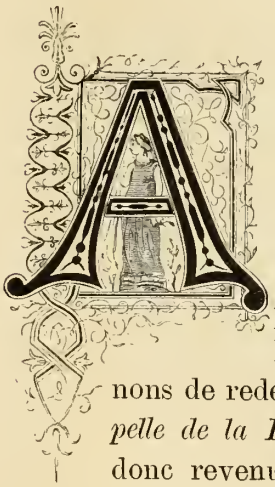
VUE GÉNÉRALE INTÉRIEURE DE SAINT-PIERRE



ARMES D'INNOCENT X (Pamphili)

XVIII.

Basilique ou place publique? — La première bénédiction de Léon XIII. — Charles Maderne et le plan de Michel-Ange. — Exigences d'un créancier. — Une *roue* célèbre — Dimensions des principales églises du monde. — Orteils d'un apôtre. — Baisers dissolvants.



Après avoir étudié les abords de Saint-Pierre, les colonnades du Bernin, l'obélisque de Néron, la façade principale, le vaste portique, et après avoir refait l'historique du temple de Constantin et de la basilique moderne, nous avons parcouru le bas-côté gauche, en commençant par la *Chapelle du Baptistère*. Puis, traversant la grande nef, sans nous y arrêter, nous venons de redescendre tout le bas-côté droit, jusqu'à la *Chapelle de la Pietà,* qui fait face au Baptistère. Nous voici donc revenus à notre point de départ, et, en nous plaçant, cette fois, sur le grand axe, — qui vient aboutir à la porte de bronze, à l'entrée de la grande nef, — nous allons pouvoir jeter un coup d'œil d'ensemble sur l'intérieur de l'immense basilique. Il nous restera ensuite à remonter la nef principale jusqu'à la *tribune* du fond, en examinant avec soin tout ce que nous rencontrerons d'intéressant sur notre passage, comme nous avons essayé de faire pour les deux nefs latérales.

De même qu'en abordant Saint-Pierre extérieurement, il faut, quand on examine l'intérieur de la basilique, abandonner toute idée préconçue de style gothique.

Aux cathédrales du moyen âge les portails creusés en ogive et surmontés d'une rosace à jour, avec leurs myriades de statuettes et de statues; — les ornements étranges, les capricieuses arabesques, les spirales de fleurs, de fruits, d'oiseaux fantastiques; — les gargouilles grimaçantes, les animaux chimériques, les monstres apocalyptiques; — la folle exubérance, la fantaisie effrénée, libre jusqu'à la licence; — les frêles colonnettes, les chapiteaux variés à l'infini, la pierre fouillée comme de la dentelle, les pignons fleuronnés, les clochetons légers, les flèches hardies; — à ces monuments des époques de foi naïve, de soumission absolue, d'élan vers l'idéal, les formes sveltes, émaciées, les nefs élancées, les fines nervures, les vitraux coloriés, la lumière discrète, les profondeurs sombres et mystérieuses; tout ce qui invite à la méditation, au recueillement, à la prière...

Ici, au contraire, la régularité des plans, la sagesse des ordonnances; partout l'ordre, la symétrie, l'harmonie des lignes; — la prodigalité des ornements, le luxe de la décoration, l'accumulation des riches matériaux; — la constante préoccupation de la solidité, de la force et de la grandeur; les hautes colonnes, les statues géantes, les piliers massifs, les larges voûtes arrondies, l'ampleur des dimensions, les blocs énormes, les prodigieux entassements! — Ce n'est pas dans un monument d'une époque d'indifférence, de scepticisme, sous le ciel bleu de l'Italie, aux vives clartés du soleil méridional, qu'on peut s'attendre à retrouver les aspects sombres, sévères et tristes, du catholicisme du Nord.

Les temps sont changés, quand commence la reconstruction de Saint-Pierre, l'humanité sort des ténèbres du moyen âge, et, après dix siècles de décadence générale, d'obscurité presque complète, l'aurore de la Renaissance vient de se lever sur le monde. Déjà, il est vrai, gronde l'orage terrible qui va fondre sur la Papauté, et amener dans l'Église une scission éclatante. On est à la veille de la Réformation; mais, — suivant les belles expressions de Quinet, — „ en présence de cette réforme puritaine,

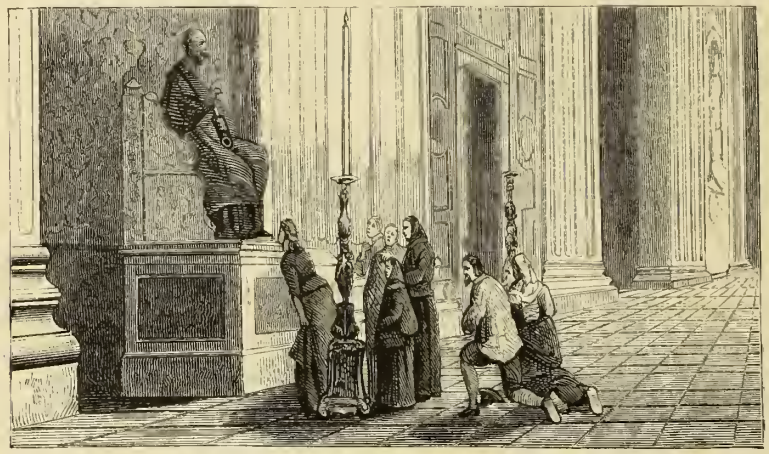
l'Église, pour sa défense, se contente d'abord de s'envelopper des magnificences réunies de la poésie et de la peinture. De même que, dans les premiers temps, il lui avait suffi, pour repousser le barbare, de marcher au-devant de lui, vêtue de ses plus pompeux ornements, c'est par les merveilles de l'art qu'elle prétend le convaincre encore, et le désarmer. „ Et, malgré l'imminence du danger, cette société sceptique, insouciante, lettrée, avide de tous les plaisirs, de toutes les jouissances artistiques, se bâtit la plus vaste basilique des temps anciens et modernes, cité de lumière et de couleurs, étincelante de marbres, d'or et de pierres précieuses, rayonnante des chefs-d'œuvre de l'art italien!..

En même temps que la plus grande et la plus célèbre, Saint-Pierre est, d'ailleurs, bien certainement, la plus singulière église qu'on puisse visiter. Sans doute, la dévotion a toujours un endroit où se réfugier, dans cette immensité, et on peut, — en cherchant avec soin, — y apercevoir un prêtre qui dit sa messe devant un autel écarté; y découvrir quelque fidèle agenouillé dans la pénombre d'une chapelle. Mais c'est, à coup sûr, bien moins dans une église que sur une place publique qu'on se croirait, au premier abord, en voyant cette foule d'étrangers, dans la tenue souvent la plus négligée, qui se croisent dans tous les sens, lèvent en l'air des cannes, des ombrelles ou des parapluies pour attirer l'attention de leurs voisins sur tel ou tel point de la basilique, braquent de formidables lorgnettes, parlent, discutent, crient, gesticulent, rient, échangent à haute voix leurs impressions dans tous les idiomes connus!.. Les choses ne se passent pas autrement au *Forum* ou sur la place Colonna, à cela près qu'on y peut rester couvert et allumer un cigare...

Mais revenons à l'entrée de la grande nef et, avant de remonter vers le Chœur, retournons-nous vers la façade intérieure. Comme sur la façade extérieure, on remarque, près de la voûte, à gauche d'une grande fenêtre vitrée, le cadran qui marque les heures à la française, et, à droite, le cadran qui indique les heures à l'italienne; puis, au-dessous, trois autres fenêtres énormes, également vitrées de carreaux ordinaires.

C'est de la fenêtre du milieu que, le jour de son élection,

le pape Léon XIII donna sa bénédiction à l'immense multitude qui avait pris la basilique d'assaut, et s'y bousculait abominablement. Venu là en simple curieux, — comme tant d'autres, — nous faillîmes littéralement être étouffé par des catholiques ardents, fanatiques et affolés, qui vociféraient à tue-tête, agitaient, — à grand renfort de coups de coude, — leur mouchoir ou leur chapeau, applaudissaient à tout rompre, et finirent par échanger entre eux quelques gourmades, sur la grave question de savoir si le nouveau pape avait ou non bien fait de les bénir du haut de cette *loggia* intérieure, plutôt que de la *loggia* extérieure.



STATUE EN BRONZE DE S. PIERRE

Au-dessus de cette grande fenêtre de la Bénédiction, les armes de Paul V, parce que, sous son pontificat, Charles Maderne transforma en croix latine la croix grecque du plan de Michel-Ange, ajouta les trois dernières travées, le portique et la façade.

On a tant discuté à propos des modifications apportées par Charles Maderne au plan de Michel-Ange, qu'il nous est impossible de n'en pas dire quelques mots.

Né à Bissone, près de Milan, en 1550, Charles Maderne avait cinquante-cinq ans environ, lorsque Paul V (Borghèse), — qui venait d'être élu, en l'an 1605, — voulut marquer son pontificat par l'achèvement de la basilique de Saint-Pierre, et demanda des plans aux plus célèbres architectes de son temps. Neveu de

Dominique Fontana, et déjà connu par de nombreux travaux, Maderne présenta un projet qui fut préféré par Paul V.

Nous avons dit, brièvement, en quoi consistait ce nouveau plan, dans sa partie la plus importante. Chargé de le mettre à exécution, Maderne, qui manquait un peu d'expérience comme *constructeur,* commit plus d'une grave bévue; il n'établit pas assez solidement les fondations sur lesquelles devaient reposer les masses nouvelles; prit mal son alignement, quand il voulut prolon-

BÉNITIER (à droite en entrant dans la grande nef)

ger les constructions existantes, et ne s'aperçut que plus tard de la déviation sensible qui résultait de son erreur. On lui fait encore d'autres reproches, — dont il serait trop long de discuter ici la valeur, — relativement aux bas-côtés de la nef, à la forme elliptique donnée aux petites coupoles des chapelles ajoutées, et à l'extension du nouveau frontispice de la basilique au-delà de la largeur réelle de l'édifice. Enfin il est une critique, — la plus sérieuse de celles que Maderne ait encourues, — dont il sera parlé dans le chapitre consacré à la grande coupole de Saint-Pierre.

Charles Maderne mit plus de sept années à achever la ba-

silique Vaticane, et mourut, en 1629, après avoir été mêlé à toutes les entreprises qui se firent à Rome, de son vivant.

Nous venons de voir quels souvenirs rappellent les armes sculptées au-dessus de la grande fenêtre du milieu de la façade intérieure; au-dessous, se voient les armes d'Innocent X, qui, continuant l'œuvre de Paul V, fit faire les chapelles latérales, la décoration des bas-côtés, les sculptures et le riche pavage en marbre de la grande nef.

Dans la partie de ce pavage la plus rapprochée de la fameuse porte de bronze, on s'étonnerait de voir une dalle circulaire en fort mauvais état, si la conservation, — au milieu de tant de magnificences, — de cette dalle, cassée en plusieurs endroits, n'était justifiée par sa valeur historique. Cette *roue,* — comme on a coutume de l'appeler, — était, en effet, placée sous le vestibule de l'ancienne basilique; elle servait de point de repère, dans les cérémonies du couronnement des papes et celles du sacre des empereurs; c'est là aussi que, la veille de la fête de l'apôtre, les pontifes romains venaient recevoir les tributs qu'on leur apportait. Comme ses prédécesseurs, de temps immémorial, Pie IX aimait assez qu'on fût régulier dans le paiement de ces redevances annuelles, et, pour n'être pas venus à jour fixe sur cette dalle de porphyre rouge, le 28 juin 1854, il en coûta au roi de Naples et à quelques autres retardataires illustres une excommunication en bonne et dûe forme.

Reprenons maintenant notre route vers le chevet de la basilique.

Des inscriptions gravées sur le pavé en marbres de différentes couleurs nous font connaître les dimensions des principaux temples du monde par rapport à Saint-Pierre de Rome. Nous apprenons ainsi que Sainte-Sophie de Constantinople a 492 palmes romaines de longueur; Saint-Paul hors-les-murs, 572; Saint-Pétrone de Bologne, 596; la Cathédrale de Milan, 606; Sainte-Marie de Florence, 669; Saint-Paul de Londres, 710 (voir le plan général de la page 55).

Quant à la basilique de Saint-Pierre, elle mesure 837 palmes, — c'est-à-dire 127 de plus que Saint-Paul de Londres, le plus

grand temple connu, — et même 862 palmes, en comptant l'épaisseur des murs.

Pour rendre la comparaison plus saisissante encore, si, — à l'exemple des Chinois et des Japonais, — nous nous amusions à entrer les unes dans les autres, par la pensée, toutes les *boîtes* célèbres que nous venons de nommer, Sainte-Sophie de Constantinople arriverait un peu plus loin que le pilier auquel est adossée la *Transfiguration ;* Saint-Paul hors-les-murs, un peu au-dessus de la travée du Chœur des Chanoines ; Saint-Pétrone de Bologne, au milieu de la grille de ce même Chœur, et la cathédrale de Milan un peu au-dessous, dans cette travée ; Sainte-Marie de Florence, à la partie supérieure de la travée de l'autel de la Présentation ; Saint-Paul de Londres, à l'extrémité inférieure de cette même travée ; enfin, dans Saint-Pierre de Rome, qui serait la dernière, toutes les autres églises pourraient facilement être renfermées et danser à l'aise, — s'il était permis d'appliquer cette expression familière à de si graves monuments.

Et puisque nous cherchons à démontrer l'excessive ampleur de notre basilique, ajoutons encore ces chiffres comparatifs : On assure que Saint-Marc de Venise peut contenir 7,000 personnes ; la cathédrale de Pise, 13,000 ; Sainte-Marie-des-fleurs, de Florence, 20,000 ; Notre-Dame de Paris, 21,000 ; Sainte-Sophie de Constantinople, 23,000 ; Saint-Paul de Rome, 25,000 ; la cathédrale de Milan, 37,000 ; et Saint-Pierre du Vatican, 54,000... au bas mot!..

C'est surtout quand il y a beaucoup de monde dans la basilique, qu'on peut se faire une idée de ses proportions colossales, en prenant pour terme de comparaison la hauteur moyenne de la taille humaine. Nous avons aussi, dans le même but, fait placer deux figures (page 211), à côté des anges du *Bénitier,* nous souvenant qu'autrefois Timanthe, pour faire mieux comprendre la haute taille de son *Polyphème,* peignit de petits satyres qui mesuraient, avec un thyrse, le pouce du cyclope endormi.

Cinq piliers immenses divisent chaque côté de la grande nef en quatre arcades d'une hauteur prodigieuse, et, dans chacun de ces piliers se trouvent des niches renfermant les statues gi-

gantesques des fondateurs des ordres religieux les plus célèbres. Il n'y a d'exception que pour le quatrième pilier du côté droit, devant lequel se trouve la fameuse statue de S. Pierre.

C'est, dit-on, le bronze de l'antique statue de *Jupiter Capitolin* qu'on a utilisé pour fondre cette statue vénérée de S. Pierre, objet d'un culte si enthousiaste que, malgré la proverbiale dureté de la matière dont elle est faite, les furieux baisers des fidèles en ont usé le pied droit, comme au frottement d'une lime. Le temps est proche où, pour conjurer l'entière disparition des orteils de l'apôtre, il faudra chausser ce pied d'un soulier de métal, comme on a fait, à Saint-Marc de Venise, pour certaine Vierge maintenant connue sous le nom de *Madonna della scarpa,* Madone de l'escarpin!..

ARMES DE PAUL V (Borghèse)

XIX.

Le fond d'un puits et l'empereur Nicolas. — Opinion de Bonaparte sur la Papauté. — Assassinat de Duphot. — La *vieille machine* se détraque. — Un cadavre chasse l'autre. — Explication d'un masque de cire. — Aplatissement du nez d'un pape. — Histoire d'un *Baldaquin.*

Parvenus à la hauteur de la statue de S. Pierre, en remontant la grande nef, nous avons devant nous, à quelques pas de là, une des parties les plus intéressantes de la basilique, puisque nous y trouvons réunis : la *Confession de S. Pierre,* l'*Autel papal* et le fameux *Baldaquin,* du Bernin. — On donne, en Italie, le nom de *Confession* à l'endroit où a été déposé le corps d'un saint mis à mort pour avor *confessé* sa foi, — lieu qui est aussi, le plus souvent, celui-là même où la tradition rapporte que ce martyr a subi son supplice. Il n'est cependant pas indispensable que cette dernière condition soit remplie ; ainsi, dans le cas qui nous occupe, bien que l'apôtre Pierre soit censé avoir été crucifié sur le Janicule, c'est dans la basilique vaticane que se trouve sa *Confession,* parce que c'est là, — au fond d'un puits de six pieds de profondeur, et fermé par une dalle de bronze, — qu'on a, dit-on, enfoui le corps du martyr. Fermé à clef, à plusieurs tours, le lourd couvercle de ce puits ne se soulève qu'en l'honneur des

plus puissants souverains, — qu'ils soient ou non orthodoxes; — l'empereur Nicolas de Russie est, paraît-il, le dernier qui ait joui de cette faveur, sous le pontificat de Grégoire XVI.

Œuvre de Charles Maderne et de Martin Feraboschi, au commencement du dix-septième siècle, la *Confession de S. Pierre* comprend deux parties principales, dont l'une correspond à l'emplacement qu'occupait le primitif oratoire d'Anaclet, et l'autre, — la plus moderne, — s'ouvre sur la grande nef, en avant de l'autel papal. Une belle grille de bronze, richement dorée, ferme cette partie de la *Confession*, tournée vers l'occident. Du pavé de la basilique, on y descend par un double escalier de marbres multicolores. C'est-là qu'on a placé la belle statue à genoux de Pie VI, sculptée par Canova.

Nous ne voulons retenir du long pontificat de Pie VI (Braschi) que ce qui a trait à notre propre histoire.

Élu en 1775, Pie VI régnait encore quand commença le grand drame de la Révolution française. Tout naturellement, le pape montra peu de sympathies pour la France d'alors, contre laquelle il parla, écrivit et conspira, ainsi que tous ses cardinaux, ministres et légats. Par malheur pour la Papauté, le dieu des batailles se rangea du côté de la République, dont les armées victorieuses ne tardèrent pas à imposer au souverain des États de l'Église les dures conditions du traité de Tolentino.

En écrivant au Directoire, pour lui rendre compte de sa conduite en cette circonstance, le jeune général en chef de l'armée d'Italie s'exprimait ainsi: “ ...Mon opinion est que Rome, une fois privée de Bologne, de Ferrare, de la Romagne, et de trente millions que nous lui ôtons, ne peut plus exister; *cette vieille machine se détraquera toute seule...*„ Les événements se chargèrent de donner promptement raison à Bonaparte.

Le futur empereur avait fait nommer son frère Joseph à l'ambassade de Rome. Dès que l'ambassadeur de la République française fut arrivé, l'agitation commença dans les États pontificaux, et les Romains manifestèrent hautement l'intention de proclamer aussi chez eux la République. Un jour que des attroupements plus nombreux s'étaient formés autour du palais de l'ambassade de France, et que les gardes du pape s'apprêtaient

à faire usage de leurs armes pour les disperser, le général Duphot, — qui avait accompagné Joseph Bonaparte à Rome, — se jeta vivement entre les soldats et le peuple, pour éviter une collision sanglante. Mais les gens du pape assassinèrent lâchement Duphot, et on eut même toutes les peines du monde à les empêcher de mettre son corps en lambeaux.

La punition ne se fit pas longtemps attendre; quelques jours après, le 15 février 1798, le général Berthier entrait à Rome, à la tête d'une armée française, et, le 23 du même mois, les cendres de Duphot, enfermées dans une urne et solennellement portées au Capitole, étaient placées au sommet d'une colonne antique. Du même coup, la *vieille machine* se détraquait, — suivant la prédiction de Bonaparte, — et le gouvernement papal était renversé au profit de la République romaine.

Haller, Commissaire du Directoire, fut chargé d'aller au Vatican annoncer à Pie VI que son règne temporel était fini; il s'acquitta énergiquement de sa mission, licencia les troupes pontificales, et les remplaça par cinq cents hommes de l'armée française. Les écrivains catholiques, — dont il est bon de n'accueillir les assertions que sous bénéfice d'inventaire, — ont brodé sur ce thème les plus capricieuses variations. Par exemple, le général Cervoni aurait violenté Pie VI pour lui faire arborer la nouvelle cocarde nationale; Haller, de son côté, aurait aussi tenu au vieux pontife les propos les plus outrageants. Le fait est que, malgré ses vives protestations, son grand âge et ses infirmités, Pie VI, qui n'avait voulu consentir à rien de ce qu'on exigeait de lui, fut emmené prisonnier, transporté de Rome à Sienne, de Sienne à Bologne, de Bologne à Modène, de Modène à Parme, de Parme à Turin, et de Turin en France.

Ici recommence la légende de la captivité, qui eut pour couronnement la mort de Pie VI, à l'âge fort respectable de quatre-vingt-deux ans, dans la citadelle de Valence, en Dauphiné.

Après le concordat, le corps du pontife fut ramené à Rome, et comme, — suivant l'usage dont il a été parlé, page 101, — il devait venir prendre la place des restes de Clément XIV, on descendit d'abord le cercueil du prédécesseur de Pie VI de sa tombe provisoire, située au-dessus de la porte à gauche du Chœur des

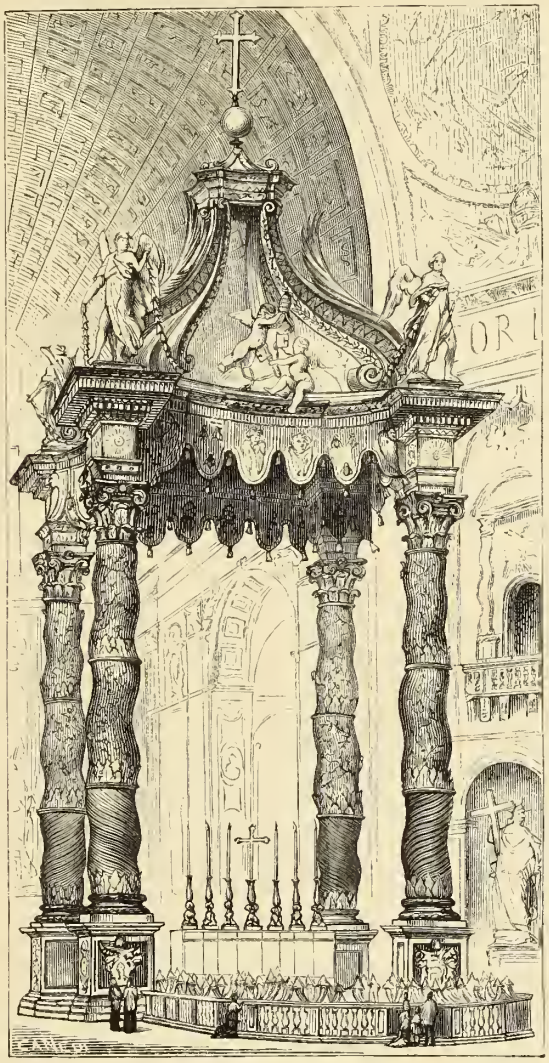
Chanoines. Nous avons vu, page 158, que Clément XIII, ayant fixé au 3 février 1769 un Consistoire qui devait amener la suppression de l'ordre des Jésuites, mourut *dans la nuit même* qui précédait ce jour. Malgré cet avertissement, Clément XIV, continuant l'œuvre de son prédécesseur, supprima la Compagnie de Jésus, — ce qui fit dire qu'il aurait autant valu pour lui, ce jour-là, prendre du poison. Bientôt, en effet, sa santé s'altéra visiblement, il éprouva d'horribles douleurs d'entrailles, et quand il mourut, le 22 septembre 1774 : " Je vais dans l'éternité, dit-il, *et je sais pourquoi !...* " Le public aussi sut pourquoi, en voyant

STATUE À GENOUX DE PIE VI (par Canova)

que le corps du pauvre pontife devenait immédiatement violacé et noirâtre. Nous avions besoin de rappeler ces faits, pour expliquer certain masque de cire coloriée qu'on trouva sur la figure et sur le front de Clément XIV, quand on ouvrit son cercueil pour procéder à la récognition du cadavre.

Donc, on transporta Clément XIV dans l'église des Saints-Apôtres, et un cortége d'une pompe extraordinaire conduisit dans la basilique de Saint Pierre les restes de Pie VI, ramenés de l'exil. Comme pour Clément XIV, on procéda à la récognition du cadavre. Les Républicains de France n'ayant pas empoisonné leur prisonnier, le corps fut trouvé, le 18 février 1802, au bout

de trois ans, dans un parfait état de conservation ; seulement, — soit dit sans la moindre intention ironique, — comme, au



CONFESSION DE S. PIERRE. — AUTEL PAPAL. — BALDAQUIN (du Bernin)

milieu de tant de poignantes émotions, les serviteurs du Vatican avaient commis l'erreur de porter le pape sens dessus dessous, quand on ouvrit le cercueil, l'infortuné Pie VI avait le nez totalement aplati !..

Canova, — que, pour la circonstance, on avait fait chevalier de l'Éperon d'or, — assistait à cette cérémonie funèbre; mais, comme on le pense bien, il ne s'en est pas inspiré, quand il eut à faire revivre dans le marbre le profil si pur et la si douce physionomie de Pie VI, — qui était, assure-t-on, — un des plus beaux hommes de son temps.

La *Confession de S. Pierre* est certainement l'endroit de la basilique devant lequel on s'agenouille le plus. Un décret de la Congrégation des Rites, daté de 1594, ordonne à tous ceux qui en approchent, — sans excepter personne, ni l'empereur, ni le pape, — de mettre le genou en terre. Les évêques y sont obligés par serment, et sont même tenus de présenter à leur Congrégation un certificat, signé par un chanoine-altariste, constatant qu'ils ont rempli cette formalité; tous les ambassadeurs des puissances catholiques doivent en faire autant avant de remettre les lettres qui les accréditent près le Saint-Siége; même obligation pour les cardinaux, au moment de la remise du chapeau, et pour les nobles romains, quand ils reçoivent leurs titres; enfin les papes eux-mêmes, lorsqu'ils descendaient encore dans la basilique, ne manquaient jamais de se prosterner longuement en cet endroit.

Une balustrade semi-circulaire, à hauteur d'appui, entoure la *Confession de S. Pierre,* devant laquelle plus de cent lampes en cuivre doré brûlent nuit et jour. On n'éteint ces lampes que pendant l'après-midi du Jeudi saint et la journée du Vendredi. Un ancien usage, — seulement aboli sous le pontificat de Léon XII, — consistait à suspendre, devant la *Confession,* après les offices de la Semaine sainte, une immense croix, de dix à douze mètres de haut, qui portait près de trois cents lumières. C'est à un éclairage de ce genre que nous avons fait allusion, page 160, en parlant de l'inauguration du monument de Clément XIII, et du triomphe de Canova.

Les armes de Paul V, plusieurs fois répétées, en mosaïque de marbre, rappellent que la splendide décoration intérieure de la *Confession* fut exécutée sous le règne de ce pontife.

Situé au-dessus de la Confession de S. Pierre, l'*Autel papal* est ainsi nommé parce que le pape a seul le droit d'y officier.

Dans les cas exceptionnels, et fort rares, où les cardinaux sont autorisés à y célébrer la messe, — comme, par exemple, en temps de Concile, — c'est en vertu d'une bulle spéciale du pape.

L'*Autel papal,* dans toutes les basiliques de Rome, a cela de particulier que, — suivant l'ancienne coutume du Paganisme, — il est toujours orienté vers l'est, de façon que l'officiant ne soit pas obligé de tourner le dos au public. Nous avons déjà vu qu'on avait pris le couvercle de porphyre du tombeau de l'empereur Adrien pour en faire les fonts baptismaux de la basilique vaticane, et qu'on avait fondu la statue vénérée du prince des apôtres avec le bronze d'une statue de Jupiter Capitolin ; on sera donc moins surpris d'apprendre que les quatre colonnes rangées devant la grille de la *Confession* ornaient autrefois le palais de Néron, et que l'*Autel papal* de Saint-Pierre est formé d'un superbe monolithe de marbre blanc... provenant du temple de Pallas, au forum de Nerva.

L'autel papal est surmonté d'un *Baldaquin* de bronze, aux proportions énormes, — proportions rendues nécessaires par l'immensité de la coupole sous laquelle il est lui-même placé.

Dans l'ancienne basilique, — et conformément à un usage datant des premiers siècles du christianisme, — il existait, sur la Confession de S. Pierre et le maître-autel, un riche *ciborium* lamé d'argent, que le pape Sylvestre avait fait construire au-dessus de quatre hautes colonnes de porphyre. Ce *ciborium,* — premier modèle des baldaquins modernes, — était tellement détérioré, en 1470, que Paul II dut le faire entièrement remettre à neuf. Dix ans plus tard, Sixte IV l'embellit encore, et l'entoura des statues des douze apôtres. — En 1510, Jules II fit élever un autre tabernacle plus beau, qui disparut, à son tour, quand Clément VIII, en 1594, fit ériger l'autel papal, tel qu'il est aujourd'hui. Au *ciborium* de Jules II Paul V substitua un grand dais carré, porté par quatre anges élevés sur des piédestaux, et ce pape se proposait de remplacer un jour par le bronze le bois doré dont ce pavillon temporaire était fait, quand la mort le surprit, en 1621.

Le provisoire dura encore sous le règne de Grégoire XV ; — mais à peine monté sur le trône pontifical, Urbain VIII, son suc-

cesseur, reprit l'idée de Paul V et demanda qu'on lui soumît le projet d'un tabernacle plus décoratif et plus grandiose que tout ce qu'on avait encore construit en ce genre.

C'est alors que le Bernin fit adopter par Urbain VIII le dessin du *Baldaquin* actuel de Saint-Pierre. Sur de grands piédestaux, aux armes du pontife, s'élèvent quatre colonnes torses composites, cannelées jusqu'au tiers environ de leur hauteur, et sur lesquelles des feuilles de laurier s'enroulent gracieusement. En outre de plusieurs figures d'enfants, groupées avec art, quatre anges sont debout aux angles de l'entablement; de leurs pieds partent quatre consoles renversées, qui supportent, à leur point de jonction, un globe doré surmonté d'une croix.

L'ensemble est d'un effet imposant et tout à fait magistral; c'est le plus grand ouvrage en bronze qu'on ait jamais exécuté. Il nous suffira, pour en donner une idée, de dire qu'on n'y employa pas moins de 186,392 livres de métal; que la dépense s'éleva à plus de 500,000 francs, presque uniquement pour les frais de dorure et de main-d'œuvre. Les colonnes, qui mesurent plus de quarante-huit pieds de haut, ont été fondues d'un seul jet. Malheureusement, les quantités considérables de métal qu'on avait fait venir de Venise ne suffirent point; pour combler le déficit, on courut au plus pressé... et au plus économique, en enlevant et fondant tous les ornements en bronze qui décoraient l'admirable portique du Panthéon d'Agrippa! — Ainsi se continua, sous Urbain VIII, la longue série de déprédations commises par les papes sur les plus précieux restes de l'antiquité, — et, en particulier, sur ce monument merveilleux, élevé par le gendre d'Auguste, et tant de fois profané, depuis que Boniface IV eut la déplorable idée de faire une église d'un temple consacré à Jupiter Vengeur!..

BAS-RELIEF DU BALCON DE SAINTE VÉRONIQUE

XX.

Débauche et crevasses. — Coup de maillet sur le nez d'un grand homme. — Michel-Ange et le chien qui ronge un os. — Comment un domestique devient cardinal. — Les chandelles du Bernin. — Carafes et Caraffa. — Le *culottier* de Paul IV. — Les reliques s'en vont. — L'épouse de pierre.

Déjà, au huitième chapitre de cette monographie, nous avons eu à nous occuper, d'une façon générale, des plans de Michel-Ange pour la reconstruction de Saint-Pierre, et nous avons essayé d'en donner une idée aussi complète que possible, dans un livre qui n'est pas un ouvrage spécial d'architecture. Il nous reste aujourd'hui à parler, avec plus de détails, de la grande coupole, puisque c'est à cet endroit célèbre que nous sommes parvenus, dans notre voyage d'archéologue, d'historien, de curieux et d'artiste, à travers les monuments, les objets d'art et les souvenirs de la merveilleuse basilique.

On se souvient que lorsque Jules II, — reprenant un projet conçu par Nicolas V, et abandonné par les successeurs de ce pape, — voulut faire jeter bas le temple autrefois bâti par Constantin et lui substituer une basilique plus grandiose encore, ce fut Bramante qu'il choisit pour architecte. Homme d'un immense talent, Bramante fit des plans magnifiques, et qui reçurent l'entière approbation de Jules II. Malheureusement, pour des raisons personnelles, — dont il va être parlé, — et pour satisfaire l'ardeur impatiente du vieux pontife, l'architecte de Saint-Pierre conduisit les travaux avec une excessive précipitation et en employant des matériaux de mauvaise qualité. *Cercava d'avanzare nelle sue opere, facendo le muraglie di cattiva materia,* dit formellement Condivi, et il ajoute que Bramante agissait ainsi parce que, débauché et dissipateur, les sommes que Jules II mettait à sa disposition ne lui suffisaient jamais, si considérables qu'elles fussent : *Perciocchè essendo, come ognun sa, dato ad ogni sorte di piacere, e largo spenditore, nè bastandogli la provvisione datagli dal Papa, quantunque ricca fosse...*

En dépit de tant de hâte et de tels agissements, quand Bramante mourut, — un an, environ, après Jules II, — il n'avait réussi qu'à faire élever les quatre hauts piliers et cintrer les grands arcs qui devaient porter la coupole, dont l'idée première lui appartient. Et encore, piliers et grands arcs, même avant d'avoir reçu aucune charge, ne tardèrent-ils pas à s'affaisser et à se crevasser en quelques endroits : *I pilastri già fatti con i suoi archi, senza altro peso sopra, già si risentono, e sono crepati in alcuni luoghi,* — écrivait Sébastien Serlio. Voilà pourquoi, — ainsi qu'il a été dit, à la page 80, — lorsque, sous le règne suivant, Léon X eut nommé Raphaël, Fra Giocondo et Julien de San Gallo architectes de Saint-Pierre, il n'échut en partage aux trois successeurs de Bramante que la tâche ingrate de reprendre presque tous ses travaux en sous-œuvre.

Tous les anciens auteurs sont d'accord sur ce point ; voici, entre autres, comment s'exprime Vasari : *Acciò continuasse quella fabbrica, cominciata da esso (Bramante) : perchè minacciando ella rovina in molte parti, per esser stata lavorata in fretta, e per le cagioni dette in altro luogo, fu per consiglio di Fra Giocondo, di Raffaello, e di Giuliano (da San Gallo) per la maggior parte rifondata.* Et, nous

montrant l'illustre triumvirat dans l'accomplissement de cette besogne, aussi nécessaire que peu glorieuse, Vasari ajoute: *Furono cavate, con giusto spazio dall'una all'altra, molte buche grandi a uso di pozzi, ma quadre, sotto i fondamenti, e quelle ripiene di muro fatto a mano furono fra l'uno e l'altro pilastro, o vero ripieno di quelle, gettati archi fortissimi, sopra il terreno: in modo che tutta la fabbrica venne a esser posta, senza che si rovinasse, sopra nuove fondamenta e senza pericolo di fare mai più risentimento alcuno.*

Ici se placent: l'entrée en scène de Baldassare Peruzzi, comme nouvel architecte en chef de la basilique; la mort de Léon X, peu de temps après la nomination de Peruzzi; le pontificat d'Adrien VI, fatal aux arts et aux artistes; le règne de Clément VII, si profondément troublé; le Sac de Rome par l'armée du Connétable de Bourbon; les mésaventures et la mort de Baldassare Peruzzi. Pendant cet espace de temps, qui comprend une quinzaine d'années, tous les travaux de reconstruction de Saint-Pierre furent pour ainsi dire interrompus, et, dans tous les cas, les choses en restèrent au point où Bramante les avait laissées, par rapport à la grande coupole.

Cependant, Paul III (Farnèse) était monté sur le trône pontifical, en 1534, et, après la mort de Peruzzi, il avait donné la surintendance des travaux de la basilique à Antonio de San Gallo, neveu maternel des deux architectes de ce nom, dont il a été souvent question. Encore un artiste de beaucoup de mérite qui, avant de poursuivre la réalisation de ses idées personnelles, dut employer tout son temps à refaire les fondations de la basilique, à renforcer les piliers sur lesquels devait reposer la coupole: *Ringrossò i pilastri della detta chiesa di San Pietro, acciò il peso di quella tribuna posasse gagliardamente: e tutti i fondamenti sparsi empiè di soda materia, e fece in modo forti, che non è da dubitare, che quella fabbrica sia per fare più peli, o minacciare rovina, come fece al tempo di Bramante.* Un ouvrage latin, du jésuite Bonani, nous apprend que Lorenzo fut employé, par Antonio de San Gallo, à ces travaux de consolidation: *...quibus extruendis circa annum 1540 Laurentius florentinus, — vulgo Lorenzetto appellatus, — præerat.* Il est donc bien démontré, après toutes ces citations d'auteurs sacrés

et profanes, que la construction de la grande coupole n'avait pas fait un seul pas en avant, depuis la fin de Bramante, en 1514, lorsque, — Antonio de San Gallo étant mort, en 1546, et Sansovino ayant, comme Jules Romain, refusé de le remplacer, — on eut enfin l'idée de s'adresser à Michel-Ange, comme pis-aller!..

Sans vouloir refaire ici la biographie, si connue, de notre héros, nous demandons seulement la permission d'interrompre un instant l'historique de la grande coupole de Saint-Pierre, pour donner au lecteur quelques explications au sujet de nos gravures.

L'une est la très-fidèle reproduction du portrait de Michel-

ARMES PARLANTES DE LA FAMILLE CANOSSA, à laquelle appartenait Michel-Ange

Ange que possède le musée du Capitole, à Rome, et qui est officiellement désigné comme un *portrait de Michel-Ange par lui-même.* Il va sans dire que nous ne garantissons rien, sinon que ce portrait est d'une ressemblance parfaite avec les plus estimés et les plus célèbres qu'on montre, dans les galeries publiques ou chez les collectionneurs, à Rome, à Florence, à Paris et à Londres.

Nous y trouvons, en outre, la confirmation de tout ce que les biographes les plus autorisés nous disent de la nature physique, intellectuelle et morale du grand artiste. Tout y est, même la marque du terrible coup de maillet qu'il reçut, à l'âge de seize ans, d'un de ses rivaux d'atelier, et qui lui cassa le nez. „ Je lui appliquai un coup si violent, — dit ce Torregiano à Benvenuto Cellini, — que je sentis l'os et le cartilage s'amollir comme

s'ils avaient été de la pâte, et il emportera dans la tombe la marque que je lui fis alors!..„

L'autre est le fac-simile d'un curieux dessin publié par Ascanio Condivi, dans la biographie de Michel-Ange. Il nous a paru

MICHEL-ANGE (d'après un portrait peint par lui-même, du musée du Capitole)

intéressant de reproduire ce bizarre document graphique, donné par Condivi à l'appui d'une thèse d'après laquelle il fait descendre son héros de l'antique famille de Canossa. Ici encore, on comprend de reste que nous n'entendons aucunement nous porter garant des assertions de Condivi, soutenues, d'ailleurs, par un

grand nombre de biographes ou de commentateurs à la suite, tels que Moreri, Gori, etc. De nos jours, la question a été vivement controversée; c'est ainsi, par exemple, que, dans une note de l'édition de Vasari publiée par la maison Le Monnier, à Florence, cette descendance de Michel-Ange est battue en brèche, tandis que, — dans *The life of Michael Angelo Buonarroti,* — Harford cite, d'après la collection Buonarroti, la lettre qu'un comte de Canossa écrivit à Michel-Ange, en l'appelant son parent.

A quelque opinion qu'on croie devoir se ranger, la gloire du peintre de la Sixtine n'en saurait, évidemment, recevoir aucune diminution, ni aucun accroissement. Fils de ses œuvres immortelles, Michel-Ange avait trop de génie pour n'être pas dispensé d'avoir, par surcroît, *des aïeux;* ne fût-ce qu'à titre de curiosité biographique, il nous semble, toutefois, plaisant de penser qu'en descendant de l'illustre famille Canossa, l'auteur du *Moïse* serait ainsi le parent de cette comtesse Mathilde dont nous avons retrouvé le mausolée à Saint-Pierre, fameuse par sa liaison avec Grégoire VII et la donation de tous ses biens au Saint-Siége. Et vraiment il nous paraît faire assez piteuse et triste figure, en rongeant son os décharné, ce chien des armes parlantes des premiers ancêtres de Mathilde et de Michel-Ange, en comparaison de la Papauté dévorant à belles dents le plantureux patrimoine de Saint-Pierre!...

Nous disions donc que Paul III, — un peu *in extremis,* pour sa réputation de protecteur éclairé des arts, — avait enfin placé Michel-Ange à la tête des travaux de la basilique. La réparation paraîtra un peu tardive, à ceux qui se souviendront que, né en 1475, Michel-Ange était dans sa soixante-douzième année quand il fut nommé architecte en chef de Saint-Pierre, par un bref daté de 1547.

Il est vrai que, dans ce bref, Paul III ne l'appelle que “ notre cher fils, „ *diletto figlio nostro,* “ notre familier et continuel commensal, „ *famigliare, e continuo commensale nostro;* qu'il lui donne, — pour toute la durée de son pontificat, et même après sa mort, — les pleins pouvoirs de changer à sa guise tout ce qui a été fait par les précédents architectes, de renouveler à son gré tout le personnel des ouvriers, contre-maîtres, employés,

architectes en sous-ordre, etc. Et cependant, pour vaincre les résistances de l'artiste, le pontife avait dû venir dans son atelier, avec un imposant cortége de dix cardinaux; car Michel-Ange, en outre des fatigues qu'il redoutait à cause de son grand âge, n'ignorait pas quelles réformes de tout genre il lui faudrait accomplir, et, par conséquent, contre quel mauvais vouloir et quelles intrigues il allait avoir à lutter.

Les hostilités éclatèrent dès le lendemain de son acceptation. Tout naturellement, le nouvel architecte en chef de Saint-Pierre voulait, avant de continuer les travaux, se rendre un compte exact de l'état où son prédécesseur les avait laissés; or, à son entrée dans la basilique, il se vit tout à coup entouré d'un groupe nombreux d'élèves, de créatures et d'amis de San Gallo, qui lui firent force protestations de dévouement, beaucoup trop exagérées pour être vraies. Michel-Ange les tint d'autant plus pour suspectes, qu'il n'avait pas caché son intention de faire maison nette, comme premier acte d'autorité. On va voir combien il avait raison: ayant demandé à examiner le modèle en bois construit par San Gallo, ceux de la *Secte,* — comme il les appelait *(la setta Sangallista),* — lui répondirent avec impertinence qu'il n'avait pas tort, “ ce modèle étant un pré sur lequel on ne manquerait jamais de venir brouter. „ — “ C'est vrai! „ répondit sèchement Michel-Ange; et il dit à un ami qu'il voulait ainsi faire allusion “ aux moutons et aux bœufs, ignorants des choses artistiques. „ Puis, il examina attentivement le projet si complexe, si embrouillé, d'Antonio de San Gallo, avec sa forêt de clochers, de tours et de clochetons, et ne se gêna pas pour le critiquer vertement, en affirmant qu'on devait pouvoir terminer Saint-Pierre cinquante ans plus tôt, et donner à la basilique plus de majesté et de vraie grandeur, tout en réalisant une économie de plus de 300,000 écus. C'est alors que, — pour commencer à prouver son dire, — au modèle de San Gallo, qui avait coûté 4,000 écus et plusieurs années de travail, il en opposa un autre, qu'il acheva en quinze jours, et avec une dépense de 25 écus seulement!

Dans ce modèle, qui reçut l'approbation du pontife, Michel-Ange avait adopté la croix grecque, la coupole centrale, — projetée par Bramante, — et une façade imitée de celle du Panthéon d'Agrippa. Avant tout, estimant que les quatre piliers faits

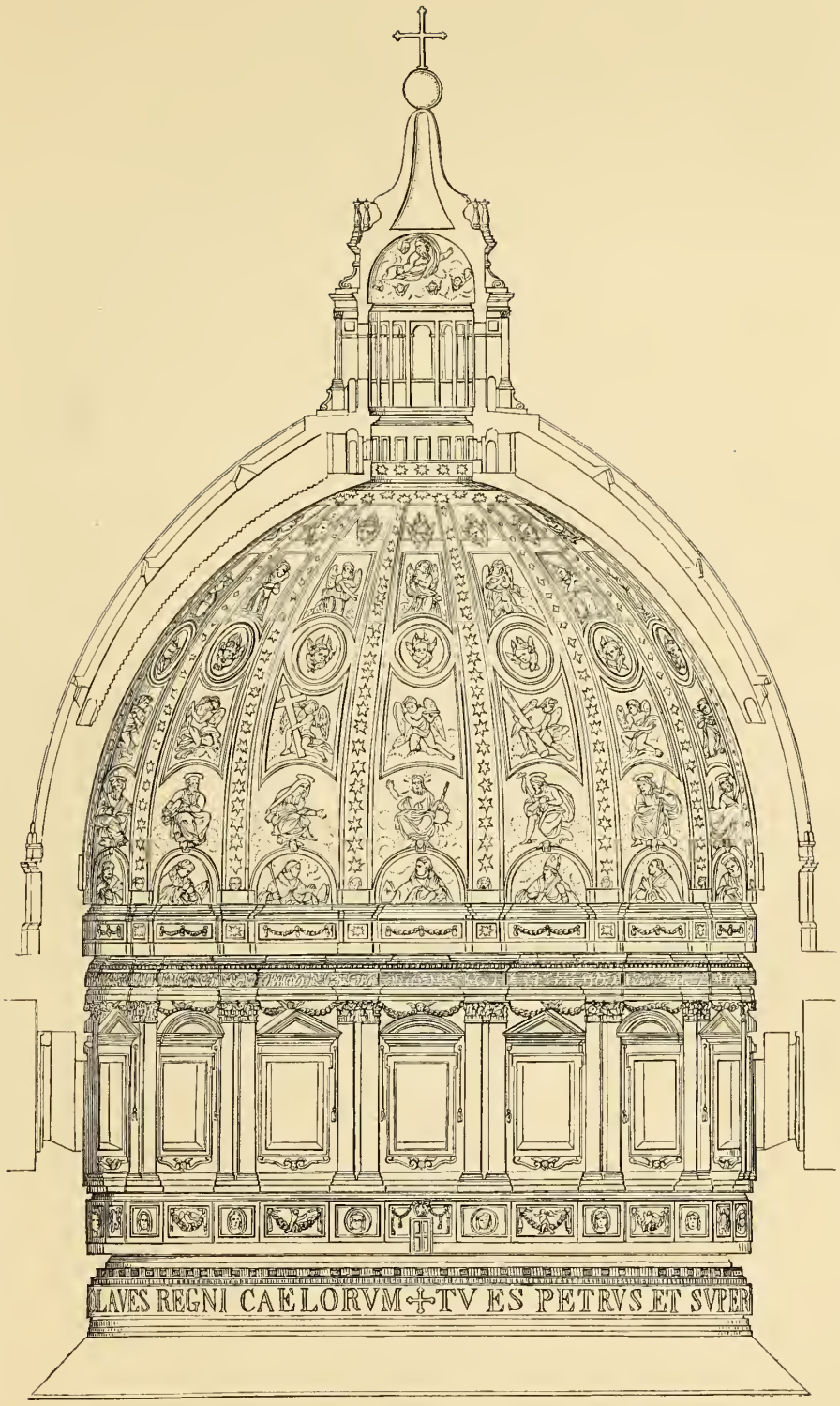
par Bramante, et laissés par Antoine de San Gallo, étaient trop faibles pour porter le poids énorme de la coupole, il voulut les renforcer, et, dans ce but, il fit établir, de chaque côté, un escalier à colimaçon, d'une pente assez douce pour que non-seulement les hommes mais encore les bêtes de somme pussent faire arriver jusqu'au sommet les matériaux nécessaires.

Le pape Paul III mourut sur ces entrefaites, et, quelques mois après, en février 1550, Jules III fut élu à sa place. Pendant l'interrègne, les chefs des Sangallistes préparèrent de nouvelles intrigues contre Michel-Ange, espérant toujours qu'ils finiraient par lasser sa patience et le décider à quitter Rome, — surtout s'il se sentait moins soutenu par le nouveau pape que par son prédécesseur. Mais, à leur grand déplaisir, Jules III confirma le bref de Paul III, refusa de prêter l'oreille à toutes les calomnies, et devint un admirateur enthousiaste de Michel-Ange, disant qu'il donnerait volontiers quelques années de sa propre existence pour les ajouter à celle de cet homme de génie, et que, s'il mourait sous son règne, il ferait embaumer son corps, afin de le garder toujours auprès de lui. C'est, dit-on, Jules III qui demanda à Condivi d'écrire la biographie de Michel-Ange.

Malheureusement, le trésor du Vatican n'était pas des mieux fournis, et voici pourquoi. À peine monté sur le trône pontifical, Jules III avait pris parti pour l'empereur d'Allemagne, dans la querelle de ce prince avec Octave Farnèse, duc de Parme, qui, de son côté, était soutenu par Henri II; et comme, non content de faire usage de ses armes terrestres, le pape avait cru devoir excommunier le roi de France, celui-ci, par représailles, — et sachant bien où était le défaut de la cuirasse, — avait fait défense à tous les Français de porter ou envoyer de l'argent à Rome.

Le moyen était excellent; car Jules III revint aussitôt à de meilleurs sentiments, leva l'excommunication qu'il avait lancée contre Henri II, et employa toute son influence à réconcilier l'empereur d'Allemagne avec le roi de France et le duc de Parme.

Il n'en est pas moins vrai que tous ces retards préoccupaient et inquiétaient beaucoup Michel-Ange qui, sentant ses forces s'épuiser, craignait de ne pouvoir pas conduire les travaux de la basilique assez loin pour qu'il fût désormais impossible aux ar-



LA GRANDE COUPOLE DE SAINT-PIERRE DE ROME

chitectes qui viendraient après lui de changer ses plans, de modifier ses idées. Le fait est que, pendant ce pontificat de plus de cinq années, la reconstruction de Saint-Pierre n'avança pas très-rapidement. Les regrets qu'inspira la mort de Jules III ne furent, d'ailleurs, pas trop cuisants, puisque le peuple romain brisa toutes ses statues, ou les traîna dans la boue. Il nous suffira de rappeler un fait qui avait inauguré ce règne d'une façon peu édifiante: le chapeau de cardinal que son exaltation laissait libre, Jules III le plaça sur la tête d'un de ses domestiques!.. — Que si l'on nous demande quels pouvaient bien être les titres du nouvel élu à la pourpre romaine, nous répondrons, — avec les Bénédictins auteurs de *l'Art de vérifier les dates,* — qu'il avait montré un dévouement sans bornes à la personne... d'un singe que son maître affectionnait tout particulièrement!

Jules III mort, en 1555, Marcel II lui succéda, et, du coup, la *setta Sangallesca* put se croire sûre d'arriver à ses fins. Nous allons en donner la raison.

Une cabale s'était formée, en 1551, et avait, sous les prétextes les plus spécieux, obtenu du pape la nomination d'une sorte de comité de contrôle des travaux de Saint-Pierre. Quelques membres de cette *Congrégation* ayant formulé d'acerbes critiques, et insinué, entre autres, que la basilique serait mal éclairée, Michel-Ange demanda à être mis en présence de ses contradicteurs. Parmi eux se trouvaient le cardinal Salviati et Marcello Cervino, qui devint pape sous le nom de Marcel II. La discussion fut vive; mais l'architecte de Saint-Pierre prouva clairement à ses détracteurs que leurs critiques n'étaient pas fondées, parce qu'ils n'avaient pas tenu compte de toutes les fenêtres qui devaient être ajoutées plus tard. Et comme le cardinal Cervino reprochait à Michel-Ange de ne l'en avoir pas informé: „ Je ne suis et ne veux être obligé de dire ce que je dois ou entends faire, ni à Votre Éminence ni à qui que ce soit! répondit l'irascible artiste. Votre office est de fournir l'argent et de veiller sur les voleurs *(ladri);* quant à ce qui est des constructions, je m'en charge! „ Se retournant ensuite vers le pape: „ Vous voyez, ajouta-t-il, Saint-Père, ce que je gagne *(quel che io guadagno)* à cette besogne! „ Le pontife, qui l'aimait, s'efforça de le calmer,

le prit familièrement par les épaules, et l'invita, pour le lendemain, à la villa Julia. Michel-Ange s'y rendit, en effet, et quoiqu'il y eût là douze cardinaux, le pape le força de se placer à côté de lui.

Une fois assis sur le trône pontifical, le cardinal Cervino eût-il longtemps gardé rancune à Michel-Ange de la rude franchise de son langage? On ne peut faire, à cet égard, que des suppositions; car le pontificat de Marcel dura seulement quelques jours. Ce pape avait manifesté hautement l'intention d'introduire des réformes radicales dans l'administration ecclésiastique, et déjà il allait donner le premier coup de hache dans le tronc vermoulu du vieil arbre, lorsqu'il mourut subitement; — ce qui donna créance au bruit qui courut alors à Rome, et d'après lequel on aurait empoisonné certaine blessure que le pape s'était faite en tombant de cheval.

Au milieu de tous ces événements, de tout ce va-et-vient de pontifes, on comprend que les travaux de reconstruction de Saint-Pierre étaient loin de marcher au gré de Michel-Ange. Aussi, — comptant sur le chagrin qu'il en devait éprouver, joint au dégoût que lui inspiraient les manœuvres déloyales de ses ennemis, — le duc Cosme de Médicis insistait-il, depuis longtemps et de tout son pouvoir, pour décider Buonarroti à venir terminer paisiblement ses jours à Florence. Tantôt le Duc écrivait personnellement à Michel-Ange dans ce sens, et tantôt il lui envoyait son camérier secret ou il faisait agir Vasari auprès de lui. Mais, — de plus en plus attaché à sa chère basilique, — Michel-Ange répondait, invariablement, à toutes ces avances par des lettres de refus, calquées sur le modèle de celle-ci:

„ ...Je prends les dieux à témoins que c'est contre ma volonté, et à cause de la très-pressante insistance du pape Paul III, que j'ai assumé la responsabilité de la reconstruction de Saint-Pierre, il y a déjà dix ans de cela. Si les travaux avaient été continués sans interruption jusqu'à maintenant, comme je les conduisais alors, ils seraient assez avancés pour me permettre de retourner à Florence; mais le manque d'argent les a beaucoup rallentis, et précisément à un moment où nous en sommes arrivés aux choses les plus fatigantes et les plus difficiles; de telle sorte que

je ne pourrais abandonner la basilique sans la plus grande honte, et la crainte de perdre le fruit de tant de peines, que j'ai endurées, pendant ces dix ans, pour l'amour de Dieu! *(perdere il premio delle fatiche che io ho durate in detti dieci anni, per l'amor di Dio).*„

Et quand Michel-Ange dit qu'il a travaillé *pour l'amour de Dieu,* c'est bien au sens littéral des mots qu'il faut prendre ses paroles; car il ne consentit à devenir architecte en chef de Saint-Pierre qu'à la condition expresse de ne recevoir ni appointements ni gratifications d'aucune sorte. Le bref, déjà cité, de Paul III, est très-explicite à cet égard: *Senza premio o mercede.* Il avait renoncé à tous ses appointements, parce qu'il savait que les fonds manquaient; quant aux présents, c'étaient, disait-il, „ des liens gênants et difficiles à rompre.„ Afin de montrer combien ses idées, sur ce point, étaient absolues, rappelons une anecdote. Vasari avait remarqué que, pour travailler à la lumière, Michel-Ange se servait de chandelles de suif de chèvre; un jour, donc, il lui en envoya d'excellentes, en quatre gros paquets pesant plus de quarante livres. „ Je les lui fis porter à deux heures de nuit (ce qui veut dire, à Rome, deux heures après le coucher du soleil). Il les refusa d'abord; mais mon domestique dit: „ Messire, elles m'ont cassé les bras depuis le port jusqu'ici, et certes je ne les reporterai pas à la maison. Il y a, devant votre porte, un tas de terre, je les planterai toutes dedans et les allumerai!..„ — „ Eh bien! pose-les ici, répondit Michel-Ange: je ne veux pas de pareilles plaisanteries devant ma maison! „

Par contre, la bonté, le désintéressement et la générosité du grand artiste étaient inépuisables. Non-seulement ses parents et ses amis reçurent de lui des sommes considérables ou des cadeaux précieux; mais encore il secourut fréquemment ses élèves pauvres et les artistes malheureux, employant à retoucher leurs œuvres un temps qu'il eut pu se faire payer au poids de l'or. Et comme il déjeunait d'un morceau de pain trempé dans un peu de vin, ne dînait que très frugalement, et portait des vêtements de la plus extrême simplicité, il lui restait toujours assez d'argent pour accomplir une foule d'œuvres charitables.

Marcel II étant mort, après un règne de trois semaines, le cardinal Caraffa, de Naples, lui fut donné pour successeur, sous

le nom de Paul IV. Ce pape a laissé une mémoire abhorrée; cherchant à faire prendre le change sur son impiété réelle par l'ardeur affectée de son zèle, il gouverna avec les tribunaux de l'Inquisition, et ceux-ci furent d'une si grande intolérance que, quand Paul IV mourut, en 1559, et que le peuple eut brisé les portes des prisons, on trouva plusieurs centaines de citoyens

S. ANDRÉ
(1.er pilier de la grande coupole)

S.te VÉRONIQUE
(2.e pilier de la grande coupole)

inoffensifs enfermés là sous les plus futiles prétextes! On brûla les paperasses des Inquisiteurs, et le pape défunt fut traîné, en effigie, à travers les rues de la ville. Son nom était devenu tellement odieux, que ce cri des marchands ambulants: *Bicchieri e* Caraffe (verres et *carafes*) fut longtemps défendu à Rome, parce qu'il rappelait le Caraffa maudit!

Les relations de Michel-Ange avec Paul IV ne furent pas des plus cordiales. Tout en laissant à son poste l'architecte en chef

nommé par Paul III, et maintenu par les successeurs de ce pontife, Paul IV lui avait adjoint Pirro Ligorio, qui s'en allait disant partout que Michel-Ange, alors âgé de quatre-vingt-un ans commençait à radoter. Les intrigues de Pirro Ligorio pour supplanter entièrement le vieux Buonarroti prirent même, un moment, un caractère si agressif, que le pape dut intervenir personnellement.

S.te HÉLÈNE
(3.e pilier de la grande coupole)

S. LONGIN
(4.e pilier de la grande coupole)

Mais tandis que les tracasseries cessaient d'un côté, il semblait que ce fût uniquement pour renaître, plus vivaces encore, sous une autre forme. C'est ainsi que Michel-Ange apprit, un beau jour, que, dans un accès d'austérité, Paul IV ne parlait de rien moins que de faire effacer le *Jugement dernier* du mur de la Sixtine! On ne parvint qu'à force d'instances à empêcher le pontife de mettre son dessein à exécution, et encore n'y voulut-il renoncer qu'en exigeant que l'artiste modifiât son œuvre. Il va

sans dire que celui-ci refusa net: “ Répondez au pape qu'un remaniement est chose facile, — répliqua-t-il, ironiquement, aux ambassadeurs de Paul IV; — que Sa Sainteté change le monde, et j'aurai tôt fait de changer mes peintures!... „ Mais le pontife ne se tint pas pour battu, et fit voiler les nudités du *Jugement dernier* par Daniel, de Volterre, à qui cette ridicule besogne valut le surnom de *culottier*...

En présence de tant de contrariétés, de vexations et de mauvais procédés, tout autre que Michel-Ange eût, depuis longtemps, abandonné la partie, laissant après lui la confusion et l'anarchie; mais lui, au contraire, s'attachait d'autant plus à son œuvre, qu'il endurait pour elle plus de persécutions et de chagrins. Un jour, pourtant, il fut sur le point de perdre courage: il venait, en effet, de s'apercevoir qu'on avait commis, en son absence, une grave erreur de calcul, qui entraînait la démolition d'un fragment de voûte. Du coup, il n'y tint plus: “ Si l'on pouvait mourir de honte et de douleur, — s'écria-t-il, — je ne serais plus vivant! *(Se si potesse morire di vergogna e di dolore, io non sarei vivo!...)* — Pour le rattacher à la vie, ses amis eurent l'idée de le distraire en l'occupant à la construction d'un modèle en bois de la grande coupole.

Nous aurons à revenir sur ce beau modèle en relief, exécuté sous la direction de Michel-Ange, lorsque nous ferons ensemble l'ascension de la coupole; mais, afin de n'avoir pas à redescendre alors, parlons, — tandis que nous sommes encore au niveau du sol de la basilique, — des quatre monstrueux piliers qui soutiennent dans les airs la voûte gigantesque.

Les quatre piliers de la grande coupole sont de dimensions tellement énormes, que, sur une surface égale à la base de chacun d'eux, on a pu construire une église et un couvent!... Nous avons eu la curiosité de vérifier le fait par nous-même. Cette originale petite église, bâtie, en 1667, par Borromini, s'appelle Saint-Charles aux quatre fontaines *(San Carlo alle quattro fontane* ou, plus communément, *San Carlino)*; le retable de son maître-autel a été peint par Pierre Mignard. Quelques Trinitaires déchaussés habitent le couvent en miniature attenant à l'église.

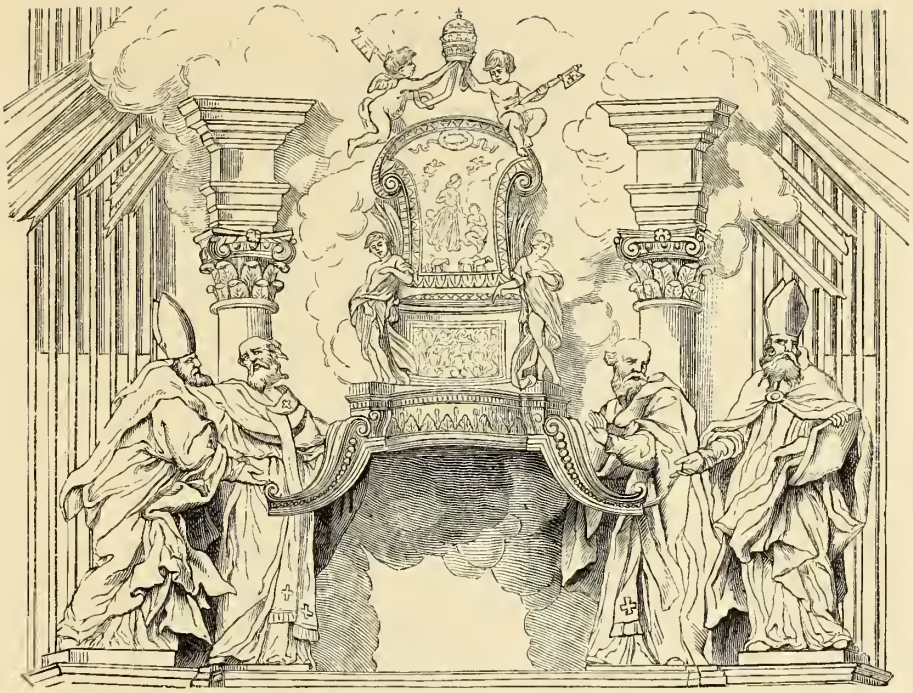
Dans les niches profondes ménagées, sous la direction du Bernin, à la base des piliers de la coupole de Saint-Pierre, on remarque les statues colossales de S.te Véronique, par François Mochi; de S. André, par François Du Quesnoy; de S.te Hélène (mère de Constantin), par André Bolgio, et de S. Longin, par le Bernin. Ces statues, hautes de près de cinq mètres, ne semblent pas avoir porté bonheur aux artistes, plus ou moins entachés de maniérisme, qui les ont sculptées: Mochi mourut de la peste; André Bolgio fut enlevé par un accès de fièvre chaude; Du Quesnoy périt, dit-on, empoisonné par son propre frère. Quant au Bernin, il en fut quitte pour une épigramme: ayant critiqué les draperies volantes de la statue de Mochi, son rival, il s'attira cette dure réplique: " Si la tunique de ma Véronique se soulève ainsi, dit Mochi, c'est que le vent souffle par les crevasses de la coupole, depuis que Bernini a affaibli les piliers en y creusant des niches, des escaliers et des chapelles! „ En outre des quatre niches destinées à abriter les statues colossales dont nous venons de parler, le Bernin avait, en effet, ménagé des escaliers conduisant à des chapelles intérieures où sont conservées les plus précieuses reliques de Saint-Pierre. Les jours d'exposition solennelle, on montre ces reliques aux fidèles, du haut de quatre balcons richement ornés, qui possèdent, chacun, un beau bas-relief allégorique et deux charmantes colonnes torses, provenant de l'ancienne basilique de Constantin. Les souverains, eux-mêmes, ne pouvaient pas, autrefois, approcher de ces *reliques majeures* sans être affiliés au Chapitre de Saint-Pierre; mais, de nos jours, la consigne est moins rigoureuse. Les morceaux de la *vraie* croix, le *vrai* fer de lance, le *vrai* chef de S. André sont moins demandés, en ce siècle de scepticisme, et un auteur ecclésiastique nous dit, avec une adorable naïveté, que la face du Seigneur est " à peine visible actuellement „ sur le voile de Véronique!...

Mais revenons à notre historique de la grande coupole.

Paul IV était mort, en 1559, et Pie IV lui avait succédé. C'est sous le règne de ce pape que mourut Michel-Ange, en 1564, âgé de près de quatre-vingt-dix ans, après avoir vu, pendant sa longue et glorieuse existence, le Saint-Siége successivement occupé par douze pontifes! A sa mort, il ne restait plus à cons-

truire qu'une partie du bras antérieur de la croix grecque, le portique de la façade, et à achever la grande coupole, qu'il n'avait pu conduire que jusqu'au *tambour* inclusivement, mais pour laquelle il avait laissé des dessins détaillés, des calculs parfaitement arrêtés et le fameux modèle en relief dont nous avons parlé. S'il n'eut pas le bonheur de voir son œuvre entièrement achevée, Michel-Ange mourut, du moins, avec la satisfaction de penser qu'il l'avait avancée au point de rendre presque impossible une modification importante de ses plans.

Hélas! le pauvre grand homme, en s'endormant avec cette pensée consolante, ne savait pas ce que lui réservait l'avenir! Mais n'anticipons pas sur des événements qu'il nous faudra bientôt retracer, et terminons ce chapitre par une citation de l'*Art chrétien*, éloquent résumé de ce qui précède: “ La chrétienté tout entière, dit M. Rio, semble s'être entendue pour regarder la basilique de Saint-Pierre, et surtout sa coupole, comme le véritable monument de Michel-Ange, comme celui qui assure le mieux son immortalité. Ses biographes nous disent que, dans sa jeunesse, il admirait tellement l'église de Santa-Maria-Novella, qu'il avait coutume de l'appeler sa fiancée. En traduisant de la même manière les affections artistiques de sa vieillesse, on pourrait dire que l'église de Saint-Pierre fut son épouse et qu'il débuta, dans ses relations avec elle, comme Moïse avec les filles de Jéthro, en la délivrant des brigands qui la pillaient. Quand il l'épousa, dans un âge avancé, il y mit la condition expresse qu'il l'épouserait sans dot, et il l'aima plus que si elle l'avait enrichi. Une fois ce lien formé, rien ne put le rompre, ni même l'affaiblir. Au contraire, son amour crut avec les tribulations et les épreuves. En vain les puissances de la terre eurent-elles recours à tous les genres de séduction pour le tenter de faire divorce; tout échoua contre son héroïque fidélité à cette épouse qu'il voulait rendre aussi belle qu'elle avait été pauvre. Pendant dix-sept ans, il ne cessa de travailler à sa parure, et ce fut la plus douce occupation de ses vieux jours. Enfin, avant de fermer les yeux, et comme dernier témoignage de tendresse, il posa sur sa tête la plus belle couronne de l'univers!... „



CHAIRE DE S. PIERRE SOUTENUE PAR QUATRE DOCTEURS DE L'ÉGLISE

XXI.

Polka des quatre docteurs. — Les travaux d'Hercule sur la chaire de S. Pierre. — Quand un pape est bossu. — Le jupon de la Vérité. — Les abeilles des Barberini.

La grande abside qui forme le *Chevet,* — la *Tribune (Tribuna),* comme on l'appelle plus généralement, à Rome, est la seule partie de Saint-Pierre que nous ayons encore à examiner, pour avoir entièrement visité l'intérieur de la basilique. Cette *Tribune* renferme trois monuments d'un haut intérêt, et que nous allons essayer de décrire. Le premier, situé tout au fond du chevet, est connu sous la dénomination de *Chaire de S. Pierre.* Voici en quoi il consiste. Quatre statues, en bronze doré, reposent sur d'énormes piédestaux; celles de devant représentent deux docteurs de l'église

latine: S. Ambroise et S. Augustin, mitrés et en habits pontificaux; celles de derrière, deux docteurs de l'église grecque: S. Chrysostome et S. Athanase, aussi revêtus du *pluvial,* mais tête nue. Ces quatre docteurs symbolisent, d'abord, l'union, — plus ou moins réelle, — des églises latine et grecque; puis, — autre allégorie d'un sens aussi facile à saisir, — ils soutiennent ensemble, de leurs mains puissantes, une chaire monumentale, également en bronze doré, qui renferme une autre chaire en bois sculpté et richement incrusté d'ivoire et d'or. C'est cette chaire intérieure, dont la première n'est que l'enveloppe métallique, qu'on appelle *Chaire de S. Pierre,* et qui donne son nom à tout l'ensemble du monument.

Auteurs sacrés et écrivains profanes, d'une part, et, d'autre part, historiens ecclésiastiques entre eux, ne s'accordent guère au sujet de cette fameuse *Chaire.* Les uns prétendent que le prince des apôtres, après avoir été, pendant sept ans, à la tête de l'église d'Antioche, vint dans la capitale de l'empire romain, l'an 45 de l'ère chrétienne, et y établit son siége, *le 18 janvier;* — on ne nous dit, malheureusement, pas à quelle heure!... — Parmi les premiers Romains de distinction que touchèrent les prédications de l'apôtre se serait trouvé un sénateur, nommé Pudens, qui, installant Pierre dans sa propre maison, l'y aurait comblé des attentions les plus délicates. Il va sans dire que celui-ci eut tôt fait de convertir au christianisme le bon sénateur et toute sa famille, devenue une véritable pépinière de saints et de saintes: Novat et Timothée, pour les garçons; Praxède et Pudentienne, pour les filles. On montre encore, aujourd'hui, une église dite de Sainte-Pudentienne, bâtie sur l'emplacement qu'occupait, autrefois, sur le mont Viminal, la maison de l'excellent sénateur Pudens. C'est là qu'aurait habité Pierre, jusqu'à l'époque de son martyre, et la magnifique chaire dont nous nous occupons ne serait autre qu'une chaise curule ayant appartenu à Pudens, et sur laquelle l'apôtre avait coutume de s'asseoir.

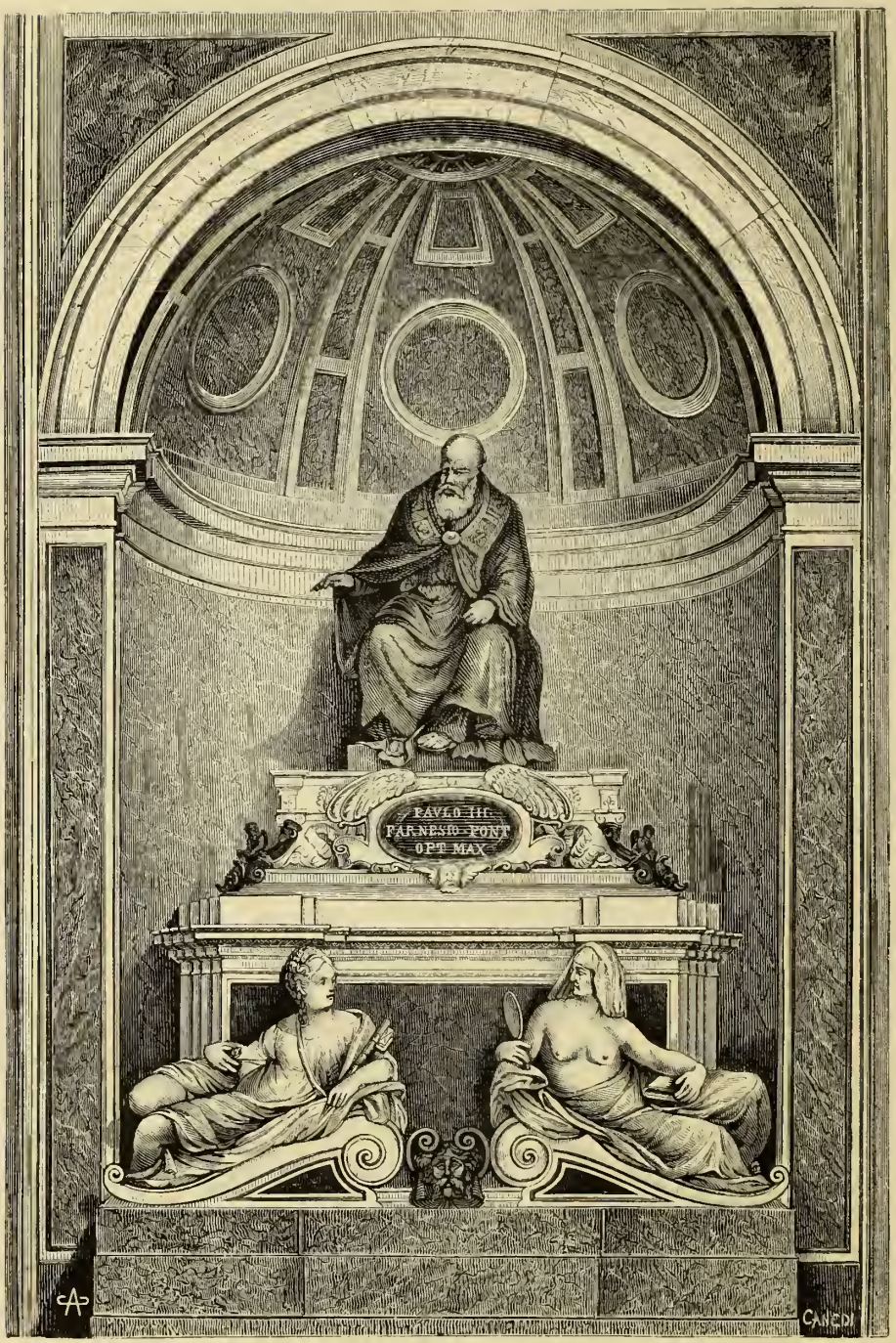
D'autres écrivains, — et, parmi eux, l'auteur de l'ouvrage intitulé *De mirabilibus urbis Romæ,* Angelo Rocca, dans l'appendice du livre *De bibliothecâ vaticanâ,* Torrigio etc., — affirment que cette chaire appartenait déjà à S. Pierre quand il était à Antioche.

Qu'elle provienne ou non de la maison de Pudens, et que S. Pierre s'y soit ou non assis habituellement, cette chaire remonte à une époque évidemment très reculée, et nous ne voyons pas pourquoi ce ne serait pas, par exemple, une des anciennes *Selle gestatorie,* sortes de chaises à porteurs, longtemps en usage chez les Romains de haut rang, et dont parlent Tacite, Suétone, Martial, Sénèque et Juvénal. En ce cas, ce très-curieux objet d'art aurait été retrouvé dans une de ces fouilles nombreuses, qui ont remis au jour tant de précieux restes de l'antiquité. On voit encore, en effet, des deux côtés de ce siége, des anneaux qui ne peuvent avoir servi qu'à passer les barres que les esclaves plaçaient ensuite sur leurs épaules.

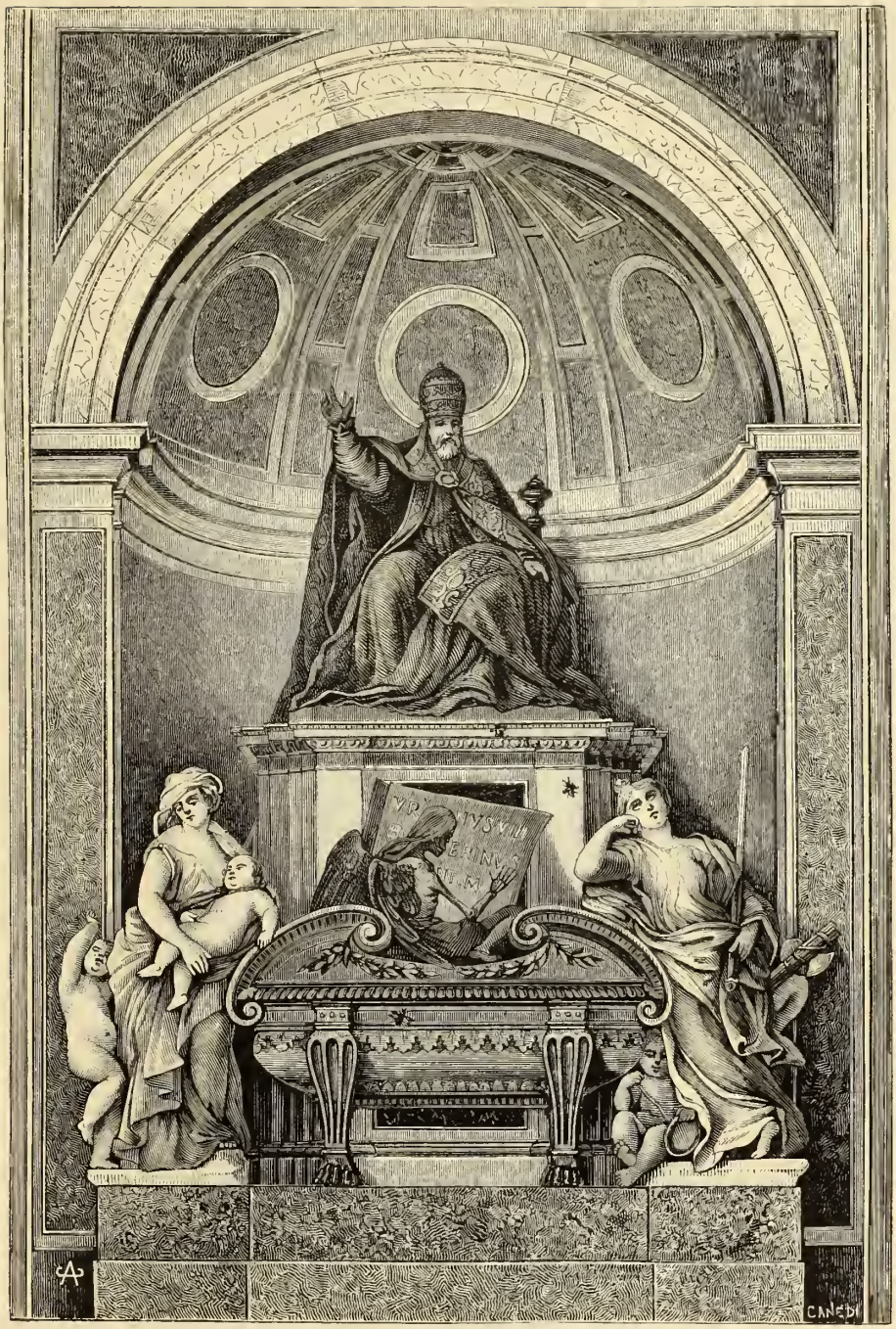
C'était, autrefois, la coutume de faire asseoir les pontifes romains sur la *Chaire de S. Pierre,* le dimanche qui suivait leur élection, aux grandes fêtes de l'année, et même, — assure-t-on, — le jour de leurs funérailles. Au quatorzième siècle, cet usage cessa, quand les papes transportèrent leur résidence à Avignon, et il ne fut pas repris, même après la rentrée à Rome.

Nous avons dit que cette *Chaire* était d'une grande richesse; on y admire, particulièrement, dix-huit compartiments, étagés, six par six, sur trois rangs, et qui sont autant de petits bas-reliefs en ivoire, d'un travail exquis, représentant les *travaux* et autres aventures d'Hercule, et, — peut-être aussi, — son tour de force avec les cinquante Thespiades, ce qui serait, en l'espèce, d'une assez piquante saveur!..

La *Chaire de S. Pierre,* lors de la reconstruction du temple de Constantin, avait été placée, par Urbain VIII, dans la chapelle du baptistère, — la première, on s'en souvient, à gauche en entrant dans la basilique. Trouvant que cette précieuse *relique* méritait plus d'égards, Alexandre VII résolut de la loger en face de l'autel papal, au fond du Chevet, et il demanda pour cela au Bernin le dessin du monument que nous venons de décrire, et dont on s'accorde généralement à trouver le style beaucoup trop tourmenté et maniéré. C'est ainsi qu'au lieu des sévères attitudes qui conviendraient si bien à leur caractère et à leur fonction, on s'étonne, à bon droit, de voir aux quatre docteurs de l'Église ces poses folâtres et chorégraphiques.



MONUMENT DE PAUL III (Farnèse), par Guglielmo della Porta.



MONUMENT D'URBAIN VIII (Barberini), par le Bernin.

Au-dessus des docteurs et de la chaire de bronze, deux petits génies portent la tiare et les clés, emblèmes de la Papauté. Plus haut encore, un vitrail jaune, d'un goût détestable, nous montre, — entouré de nuages, de rayons, d'anges et de séraphins en stuc doré, — le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe aux ailes déployées. Les jours de béatification, on place au centre de cette *gloire* en jaunes d'œufs, comme dans une omelette gigantesque, l'image du nouveau Bienheureux!..

À droite et à gauche de la Chaire de S. Pierre, se trouvent les deux autres monuments remarquables du chevet de la basilique: les tombeaux d'Urbain VIII et de Paul III.

Alexandre Farnèse, qui prit le nom de Paul III, en montant sur le trône pontifical, appartenait à une riche et puissante famille, qu'il mit toute son ardeur à enrichir et à élever encore, même au plus grand préjudice de l'Église. C'est ainsi qu'au lieu de s'allier franchement avec Charles-Quint dans sa lutte contre le protestantisme, le successeur de Clément VII fit des vœux pour le triomphe des *hérétiques;* et cela parce que l'empereur avait refusé le Milanais à Ottavio Farnèse, petit-fils de Paul III. Pour faire cesser la mésintelligence, Charles-Quint dut accorder l'investiture des duchés de Plaisance et de Parme au fils naturel du pontife.

Cette constante préoccupation de leurs intérêts temporels et de l'élévation de leur famille a perdu presque tous les papes, — parmi lesquels d'autres qualités brillantes eussent assigné à Paul III un des rangs les plus distingués. On peut aussi justement reprocher à Alexandre Farnèse, comme à bon nombre de pontifes, sa croyance à l'astrologie.

Le tombeau de Paul III devait être exécuté par Michel-Ange; mais celui-ci se récusa et fit confier ce travail à un de ses protégés, — qui venait de restaurer très-habilement le fameux *Hercule Farnèse,* — Guglielmo della Porta, neveu du célèbre architecte de ce nom. De même qu'Apelles représenta Antigone de profil parce que ce roi était borgne, Guglielmo se contenta de donner à la tête de Paul III un petit air penché, pour indiquer la gibbosité dont ce pape était affligé. Au-dessous de cette belle statue en bronze du pontife, l'artiste avait placé quatre figures allégoriques, dont deux ornent maintenant une cheminée monumentale

du palais Farnèse. Les deux restantes, la Prudence et la Justice sont, paraît-il, les portraits ressemblants de la mère de Paul III et de sa belle-sœur Giulia, d'une grande beauté. On ne saurait, assurément, rendre la Justice trop attrayante; Guglielmo avait pourtant donné à sa statue des formes si parfaites, qu'un Anglais, nouveau Pygmalion, en devint follement amoureux et se livra à de telles extravagances, qu'il fallut recouvrir d'un prosaïque jupon de métal les merveilleuses nudités de cette Justice.

Le monument d'Urbain VIII (Maffeo Barberini) fait face au tombeau de Paul III. Le génie de la Mort, qui tient, dans ses mains décharnées, le livre du Destin entr'ouvert à la page où est inscrit le nom du pontife, révèle la manière prétentieuse du Bernin, dont les deux figures de la Justice et de la Charité portent aussi la signature grimaçante. Mais la statue, en bronze, d'Urbain VIII est d'une expression sévère et d'une magistrale beauté.

Né à Florence, en 1568, d'une famille illustre, Urbain VIII succéda à Grégoire XV, en 1623, et ne mourut qu'en 1644, c'est-à-dire après un pontificat de plus de vingt ans. Clément VIII l'avait envoyé, en 1601, féliciter, en son nom, Henri IV sur la naissance du Dauphin. Retourné en France, quelques années plus tard, en qualité de nonce du pape, Barberini eut le talent de s'y faire de nombreux et puissants amis, dont la haute influence contribua pour beaucoup à son élection. — Au lieu de favoriser les Jésuites et d'accorder aux cardinaux le titre d'*Éminence,* peut-être eût-il mieux fait de respecter la liberté de la Science dans la personne de l'illustre et malheureux Galilée!...

Le règne d'Urbain VIII fut plus d'une fois troublé par la guerre; aussi la satire prit-elle souvent à partie les abeilles du blason de ce pape:

Se l'api tue non son qual crudel angue,
Raffrena il senso ch' è così vivace;
Ceda il rigor alla bramata pace,
Pria ch' il terren s' inzuppi più di sangue.

(si tes abeilles ne sont pas aussi cruelles que des vipères, mets un frein à l'excessive vivacité de tes sentiments; que la rigueur fasse place à la paix demandée, avant que la terre ne se trempe de plus de sang!)

Un dialogue entre Pasquin et les abeilles des Barberini traduit la même pensée :

PASQUINO (PASQUIN)

Api, che 'l ciel mandò nel roman suolo
Per isfiorar quanto di bel vi era,
Mostrate homai la cera,
Si gusti il dolce miel, che fatto havete.

(Abeilles, que le ciel envoya sur le sol romain pour butiner sur tout ce qu'il y avait de beau, montrez-nous du moins la cire, laissez-nous goûter au doux miel que vous avez fait.)

API (LES ABEILLES)

Avidi, che volete?
Barbara cera e miel vi sia la guerra
E 'l sangue che per noi si sparge in terra.

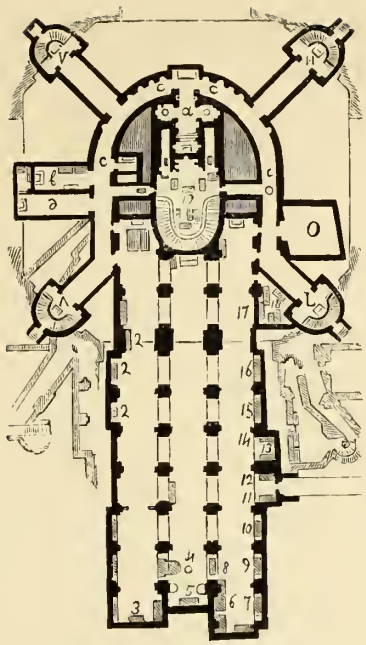
(Que voulez-vous, avides ? la guerre barbare et le sang répandu pour nous sur la terre, voilà notre cire et notre miel !)

Et faisant allusion aux riches ornements de bronze arrachés du Panthéon d'Agrippa, par ordre d'Urbain VIII (page 222), on placarda ce cartel :

Quod non fecerunt Barbari
Fecerunt Barberini.

(ce que ne firent pas les Barbares, les Barberini l'ont osé !...)

ARMES D'URBAIN VIII (Barberini)



PLAN GÉNÉRAL DES GROTTES VATICANES

XXII.

Ce qu'on voit dans un souterrain. — Le melon homicide. — Les amusements de Paul II. — A coups de bulles. — Ivresse de fossoyeurs. — Singuliers concerts nocturnes. — Le cor de chasse de Boniface VIII.

ous avons successivement visité les deux bas-côtés, les deux transsepts, la grande nef et le chevet de Saint-Pierre; nous allons, maintenant, descendre dans la partie comprise entre le niveau de l'ancien temple de Constantin et le sol de la basilique actuelle. Pour cela, après nous être munis d'une permission spéciale, — plus difficile à obtenir pour les dames, — il nous faut revenir devant celui des quatre piliers de la grande coupole qui porte le nom de S.te Véronique. Comme on l'a vu (page 239), un escalier ascendant, ménagé dans l'intérieur de ce pilier, mène à une chapelle supérieure et à un balcon servant aux expositions solennelles de

certaines reliques dites *majeures;* de même, un escalier descendant conduit aux cryptes vaticanes. Afin que le lecteur puisse nous suivre plus facilement dans cette promenade souterraine, — et qui, nous l'espérons, ne sera pas sans intérêt, — nous plaçons en tête de ce chapitre un plan général, dont voici la légende explicative.

V, H, A, L (chapelles souterraines des SS. Véronique, Hélène, André et Longin). — *c, c, c, c* (vestibule, en fer à cheval, autour de la *Confession* de S. Pierre). — *a* (*Confession* de S. Pierre). — *b, d* (petites chapelles). — O (ossements trouvés dans la vieille église). — 1 (sarcophage de Junius Bassus). — 2, 2, 2 (sépulture des Stuarts). — 3 (de Grégoire V). — 4 (de l'empereur Othon II). — 5 (d'Alexandre VI, Borgia). — 6 (de Pie II et de Pie III). — 7 (de Boniface VIII). — 8 (d'Adrien IV). — 9 (de Nicolas V). — 10 (de Paul II). — 11 (de Jules III). — 12 (de Nicolas III). — 13 (d'Urbain VI). — 14 (d'Innocent VII). — 15 (de Marcel II). — 16 (d'Innocent IX). — 17 (du cardinal de La Grolaye de Villiers). — 18 (d'Agnese Colonna). — 19 (de Pie VI).

Les *Cryptes vaticanes,* dont nous avons donné le plan général, en tête de ce chapitre, sont au niveau du sol de l'ancienne basilique; elles occupent à peu près la même superficie, et se divisent également en trois nefs, — les deux latérales plus petites que celle du milieu. Nous avons décrit en son temps, à la page 220, la partie supérieure de la Confession de S. Pierre; sa partie souterraine, en forme de croix, est aussi d'une richesse extraordinaire. Presque toujours on y disait la messe, les jours où nous y sommes descendu; et l'office ainsi célébré, dans cette pénombre, au milieu de ce souterrain, prenait un caractère étrange et mystérieux qui reportait involontairement notre imagination aux temps où, — avant de devenir persécuteur à son tour, et de faire couler des flots de sang dans de stériles guerres de religion, — le Christianisme persécuté se réfugiait dans les catacombes.

Une sorte de vestibule en hémicycle, dont les murs sont recouverts de débris d'inscriptions et de mosaïques, de fragments de bas-reliefs et d'antiques statues, — conduit à la Confession de S. Pierre, aux autres chapelles souterraines et dans la partie antérieure des cryptes, où se trouvent un grand nombre de monuments funéraires du plus haut intérêt, formant, — dit Grégorovius, — comme *la voie Appienne* des pontifes romains, et offant à nos

regards, sous une forme palpable et visible, une histoire continue à deux faces, celle de la Papauté et celle de l'art qui les forma.

On ne retrouve, malheureusement, plus dans les cryptes actuelles de Saint-Pierre, plusieurs tombeaux de personnages illustres ensevelis dans l'ancienne basilique de Constantin, — tels que l'empereur Honorius et ses deux femmes, Marie et Thermantia, filles de Stilicon ; Valentinien III, fils de Placidie ; et tant d'autres encore, dont l'énumération ne ferait qu'augmenter nos regrets. — Parmi ceux dont le temps et les hommes ont respecté la sépulture, quelques-uns sont, maintenant, assez connus de nos lecteurs pour nous permettre de nous occuper des autres plus spécialement.

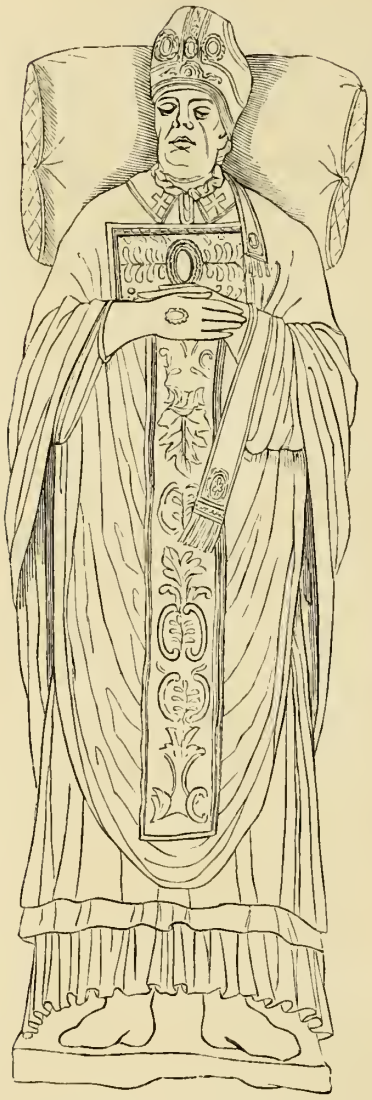
Le premier tombeau devant lequel nous nous arrêterons est celui de Grégoire V (Brunon), élu successeur de Jean XV, en 996, et mort en 999. Neveu d'Othon III, de Germanie, et, par son influence, nommé pape à l'âge de vingt-quatre ans, Grégoire V s'empressa... de couronner son oncle empereur d'Occident. Chassé de Rome par un soulèvement populaire, remplacé par l'anti-pape Jean XVI, puis réintégré par Othon III, le jeune pontife allemand fit arracher la langue, le nez et les yeux à son rival en papauté, et, après l'avoir revêtu de ridicules habits en lambeaux, le força de s'asseoir à rebours sur une vieille bourrique et de parcourir ainsi les principaux quartiers de Rome !..

Vient ensuite le tombeau d'Adrien IV, seul pape, croyons-nous, d'origine anglaise. Successeur d'Anastase IV, vers le milieu du douzième siècle, Adrien IV était, dit-on, si pauvre, dans sa jeunesse, qu'il mendiait sur les routes ; il dut prendre un plaisir d'autant plus grand, une fois devenu pape, à forcer, en 1155, l'empereur Frédéric Ier d'Allemagne à lui tenir humblement l'étrier.

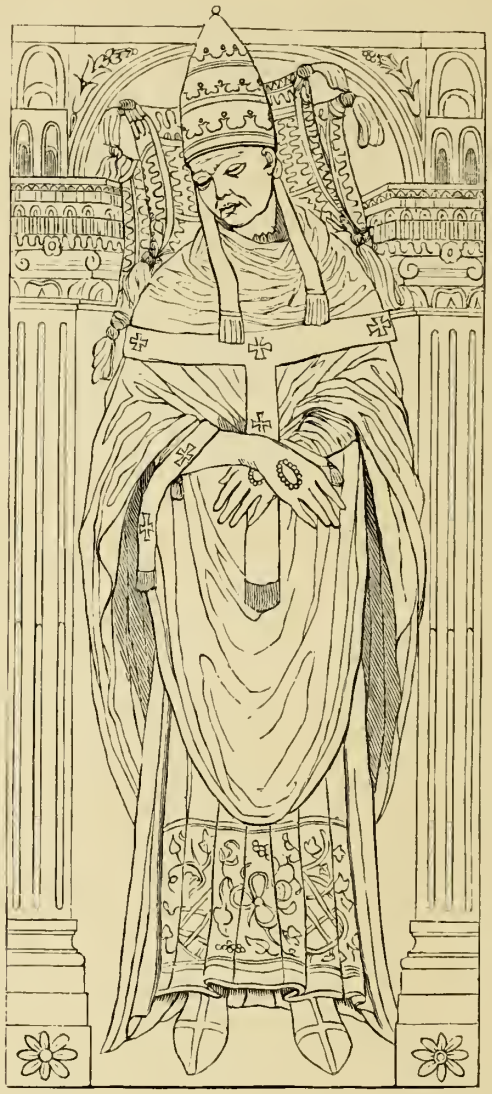
Nicolas III (Orsini), qui avait, en 1277, succédé à Jean XXI, fut enterré, trois ans après, dans ce cercueil. C'est ce pontife qui, pour venger l'affront fait à un de ses neveux par Charles d'Anjou, alors roi de Sicile, en lui refusant la main de sa nièce, conclut avec le roi d'Aragon une ligue qui devait aboutir, sous le pontificat suivant, au massacre des *Vêpres siciliennes.*

Ce monument est celui du cardinal de La Grolaye, notre compatriote, qui commanda à Michel-Ange sa célèbre *Pietà ;* et cet autre est celui de Paul II, qui mourut d'une indigestion de melon !..

Le tombeau de Boniface VIII est, à coup sûr, un des plus curieux monuments que renferment les anciennes grottes vati-



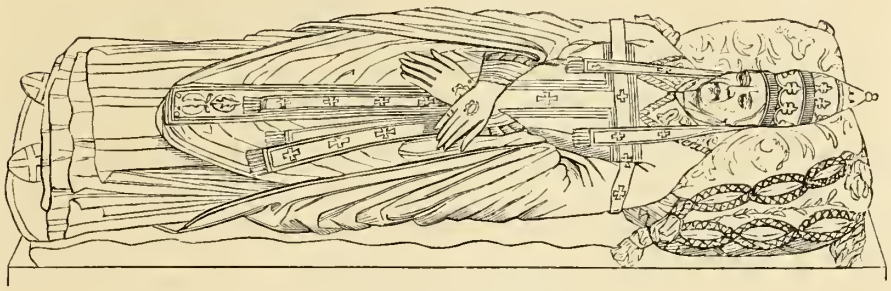
TOMBEAU DE LA GROLAYE



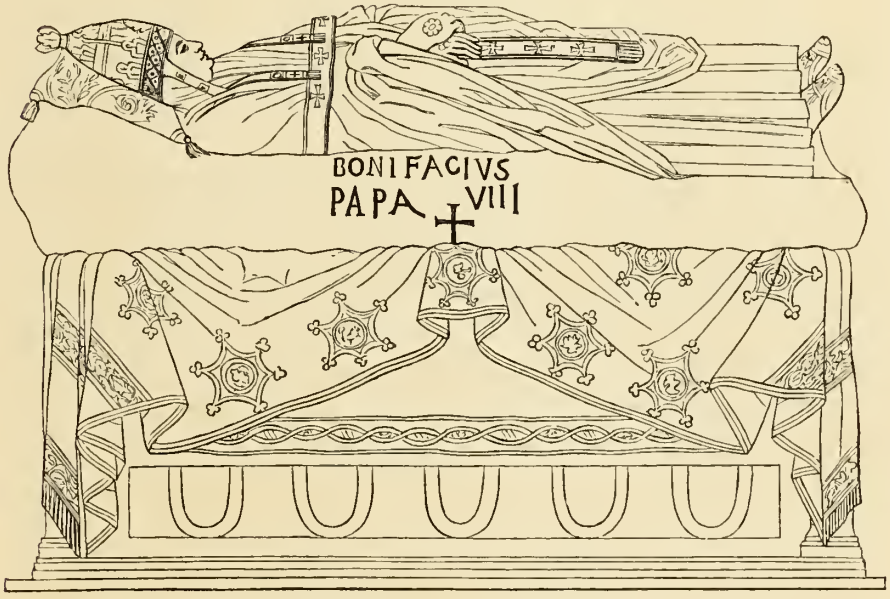
TOMBEAU D'INNOCENT VII

canes. Un examen attentif de la figure du pontife, sculptée sur son tombeau, permet, d'abord, de faire un rapprochement intéressant avec un portrait de Boniface VIII peint par Giotto, précieusement conservé, sous verre, et accroché à l'un des piliers du

bas-côté droit de Saint-Jean de Latran. On remarquera, ensuite, que la longue mitre pointue de Boniface VIII est ornée de deux couronnes, tandis qu'on n'en trouve qu'une sur les mitres de tous les prédécesseurs de ce pape, c'est-à-dire jusqu'à la fin du trei-



TOMBEAU D'ALEXANDRE VI



TOMBEAU DE BONIFACE VIII

zième siècle. L'usage, déjà suffisamment orgueilleux, de cette double couronne, se maintint jusqu'à Urbain V.... qui crut devoir en ajouter une troisième. Enfin ce cercueil évoque pour nous un souvenir littéraire, puisqu'il rappelle les vers irrités de Dante contre Boniface VIII, devant qui le futur auteur de la *Divine*

Comédie avait comparu en qualité d'ambassadeur de la République florentine, avant d'être exilé et privé de tous ses biens.

Connu par le *Différend* avec Philippe-le-Bel, et par un grand nombre d'événements importants, le pontificat de Boniface VIII offrirait un vaste champ d'investigations à notre curiosité. Nous pourrions, entre autres, faire revivre un des drames émouvants qui signalèrent les dernières années du règne de ce pape, ne fût-ce que l'épisode du fameux soufflet administré au pontife captif par Sciarra Colonna, d'une main gantée de fer. Ayant à choisir, faute d'espace, nous préférons vous conter une plaisante anecdote.

Mais parlons, d'abord, de quelques autres tombeaux célèbres. Celui d'Innocent VII nous rappelle le grand schisme d'Occident, alors que papes et antipapes, — se disant aussi légitimes les uns que les autres, — régnaient simultanément à Avignon et à Rome, se traitant publiquement d'égoïstes et d'imposteurs, d'ignorants et de cuistres, et, — comme ces plaisants docteurs de Molière, — finissaient par se jeter à la tête les bulles de leurs excommunications réciproques.

Ici fut couché, après sa mort, en 1464, Pie II (Piccolomini). Il avait, dans sa jeunesse, écrit un roman... dont aucun père ne permettrait la lecture à son fils. Esprit souple, ondoyant et divers, ne prenant conseil que de son intérêt personnel pour changer, à tout propos, d'opinion et de parti, c'est dans sa correspondance avec le chancelier Schlick qu'on a retrouvé cette phrase édifiante : „ Soyons hypocrites, puisque tout le monde l'est, et tirons parti des hommes tels qu'ils sont !.. „

À côté de Pie II on a enterré Pie III, qui ne régna pas même un mois, et dont le plus grand mérite fut d'être... le neveu de son oncle... et encore du côté maternel !

Plus loin, se trouve le monument d'Alexandre VI (Borgia).

On sait comment celui-ci vécut, opprobre de l'Église et de la Papauté, souillé de tous les crimes que puisse concevoir l'imagination la plus monstrueusement perverse. Quand mourut, en 1503, et à l'âge de soixante-douze ans, ce maître empoisonneur, — pour avoir bu, par mégarde, d'un vin qui devait, le soir même, le débarrasser de neuf cardinaux dont il voulait s'approprier les richesses, — son corps devint presque aussitôt un objet de dé-

goût, comme il avait été, pour tous, pendant sa vie, un objet d'horreur. „ Il était si noir, si difforme et si prodigieusement enflé, — dit Gordon, dans *The life of pope Alexander VI,* — qu'il n'était presque pas reconnaissable ! Il coulait de son nez une matière toute putréfiée ; sa bouche était ouverte d'une façon effroyable !.. „ Moralement et physiquement, le cœur se soulevait à tel point, à cette vue, que, pendant l'exposition publique dans la basilique de Saint-Pierre, personne n'osa s'approcher du lit de parade. Les fossoyeurs, eux-mêmes, ne consentirent qu'avec peine à clouer dans sa bière l'infâme Borgia ; il fallut leur verser des spiritueux à pleins verres, pour les encourager dans cette horrible besogne. Quand l'ivresse fut complète, ils se mirent à chanter d'obscènes refrains ; et comme la bière était trop courte, c'est à grands coups de poing et de pied, en éclatant de rire, qu'ils forcèrent le cadavre à entrer dans son cercueil !..

Pour changer le cours de nos idées, revenons à Boniface VIII.

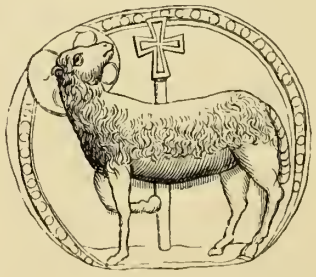
Dans un des sites les plus agrestes des Abruzzes, vivait, à la fin du treizième siècle, un anachorète nommé Pietro, fils d'un simple paysan des environs, et qui se croyait depuis longtemps oublié du reste de l'univers, quand, un beau jour, la forêt qui lui servait d'asile retentit de clameurs inaccoutumées. Une nombreuse et brillante députation de hauts dignitaires de l'Église entoura bientôt notre ermite, qui se montrait médiocrement rassuré, et lui annonça qu'on venait ainsi, en grande pompe, l'arracher à sa solitude, pour l'élever sur le trône pontifical !...

On se figure sans peine la stupéfaction du pauvre moine, son incrédulité relativement à son élection, et, finalement, son refus obstiné d'accepter le périlleux honneur de porter la tiare. Mais la faction qui, — après un interrègne de plus de deux années, et dans l'impossibilité où l'on était de nommer un successeur à Nicolas IV, — avait été assez influente pour faire prévaloir, par lassitude, ce choix inattendu, ne voulut entendre à rien. On se saisit de la personne de Pietro, en dépit de ses supplications et de ses larmes ; deux rois, — Charles II, de Naples, et André III, de Hongrie, — venus à la rescousse, s'emparèrent résolûment de la bride de l'âne sur lequel l'anachorète était monté ; et le cortége se mit en marche, offrant aux populations qui se pressaient

en foule sur son passage cet étrange spectacle d'un pape *malgré lui,* pleurant, et se démenant comme un beau diable sur son humble monture, à laquelle il se cramponnait désespérément!... A travers mille incidents tragi-comiques, on arriva enfin au terme du voyage, le 29 août 1294, et Pietro, toujours plus tremblant, fut couronné pape, à son corps défendant, sous le nom de Célestin V.

A la tête de cette bizarre équipée se trouvait le cardinal Gaëtan, d'Anagni, qui n'ayant pu parvenir, malgré toutes ses intrigues, à recueillir personnellement la succession de Nicolas IV, avait, du moins, réussi à écarter tous les autres candidats sérieux et à faire élire le solitaire des Abruzzes. Mais, — comme on pouvait s'y attendre, — dès le lendemain de l'intronisation de Célestin V, l'ambitieux Gaëtan entreprit d'amener ce fantoche de pontife à signer un acte d'abdication. Pour cela, il se glissait, dit-on, la nuit, près de la chambre à coucher pontificale, et, là, il tirait d'une sorte de cor de chasse les notes les plus plaintives, tandis que d'audacieux compères, prenant leur voix la plus caverneuse, menaçaient l'infortuné Célestin de tous les malheurs, s'il ne se hâtait pas de retourner dans ses montagnes...

La ruse eut un plein succès auprès du naïf Célestin. Éperdu, demi-mort de frayeur, il signa tout ce qu'on voulut, se reconnut *incapable et indigne* d'occuper le Saint-Siége, et s'enfuit à toutes jambes, trop heureux de pouvoir redevenir Pietro comme devant. Et voilà comment l'astucieux cardinal Gaëtan succéda à Célestin V, sous le nom de Boniface VIII, par la grâce de ses nocturnes concerts et de son talent sur la trompe de chasse!...



AGNEAU NIMBÉ PORTANT LA CROIX *(Cryptes vaticanes)*

ARMES DE PIE VI (Braschi)

XXIII.

A quoi servent les courtisans. — Sous un pain microscopique. — Pasquin et les armes de Pio VI. — Tohu-bohu dans une sacristie. — Verrou, serrure et chaîne célèbres. — Le *Trésor* de Saint-Pierre. — Prince des apôtres ou roi nègre?...

En étudiant la Confession de S. Pierre, nous avons eu à parler, une première fois, de Pie VI, à propos de sa belle statue agenouillée, œuvre de Canova. Si le lecteur voit encore les armes de ce pontife en tête de ce nouveau chapitre, c'est qu'elles se trouvent partout sculptées dans la partie de la basilique que nous allons parcourir; la *Sacristie de Saint-Pierre* a été, en effet, construite par ordre de Pie VI, — par sa *munificence,* comme on dit ici, complaisamment, en style lapidaire. Il est vrai que cet excès de zèle, de la part des courtisans, attira à quelques papes de piquantes répliques; c'est ainsi que, sous le pontificat de Pie VI, le Gouvernement n'ayant rien fait pour remédier à l'excessive cherté des grains, un mécontent, plus hardi que les autres affamés, plaça un pain microscopique sur le socle d'une statue, avec cette inscription: *Munificentia Pii Sexti.* — Quant aux armes de Pie VI (Braschi), les éléments dont elles sont composées (un aigle, des

lys, des étoiles et du *vent)* inspirèrent à l'inexorable Pasquin cette satire latine :

Redde aquilam imperio, Gallorum lilia regi :
Sidera redde polo ; cætera, Brasche, tibi.

(Rends l'aigle à l'empire, les lys au roi de France ; rends les étoiles au ciel ; le reste, Braschi, te revient !..)

Plusieurs papes, — Grégoire XIII, Paul V, Alexandre VII, Innocent XII, Clément XI et Clément XII, — eurent la pensée de remplacer la vieille sacristie du temple de Constantin par un monument plus en harmonie avec les splendeurs de la nouvelle basilique ; mais leur bonne volonté resta dans le vague des avant-projets et des devis préparatoires. Ce fut seulement Pie VI qui, dès la seconde année de son pontificat, fit commencer la sacristie actuelle, en posa la première pierre, en 1776, et eut la satisfaction de voir les travaux entièrement achevés, au bout de huit ans, sous la direction de l'architecte Charles Marchionni, dont il avait adopté les plans.

On entre dans la sacristie par la porte qui se trouve au-dessous du monument de Pie VIII (voir la gravure de la page 139). Dans le vestibule qui met cette annexe en communication avec la basilique, on remarque, tout d'abord, les deux statues de S. Pierre et de S. Paul, qui étaient autrefois placées au pied du grand escalier du temple de Constantin, et un S. André, assez curieux spécimen de statuaire polychrome. Notons, en passant, que, sous les traits de ce S. Paul à l'air débonnaire, au glaive renversé, le sculpteur représenta, dit-on, par ordre de Pie II, en 1548, l'empereur Démétrius Paléologue. Quelques plaques commémoratives, surmontées de bustes, en bronze et en marbre, de papes et de cardinaux bienfaiteurs de la basilique, ornent les murs de ce premier corridor, sur lequel vient s'embrancher, à angle droit, un autre vestibule dont les parois sont agrémentées d'inscriptions antiques. La plus intéressante de ces inscriptions est celle dite des frères Arvales, trouvée dans les fondations de l'ancienne sacristie, et qui, divisée en cinq tables, contient de minutieux détails sur des banquets, des fêtes et des sacrifices célébrés en l'honneur de plusieurs dieux ou déesses du Paganisme.

Arrivé au milieu de cet élégant vestibule, on aperçoit, à droite,

la porte d'entrée de la sacristie proprement dite, et, à gauche, sur le palier d'un magnifique escalier à deux rampes qui conduit à l'extérieur, une grande statue en marbre de Pie VI, œuvre d'Augustin Penna.

Mais tournons à droite, pour pénétrer dans la sacristie. Nous trouvons aussitôt, devant nous, une haute et vaste salle octogone, coiffée d'une coupole, vivement éclairée par de nombreuses fenêtres, et décorée de colonnes de marbre antique provenant de la villa de l'empereur Adrien à Tivoli. Cette salle se nomme la *Sacristie commune;* elle présente, pendant toute la matinée, une animation extraordinaire, C'est un incessant va-et-vient d'étrangers qui visitent la basilique, de touristes en quête de *permessi* spéciaux; de cicérones donnant, à haute voix, les explications les plus saugrenues; de chanoines qu'on habille, au moment d'aller dire leur messe; de bénéficiers qu'on dépouille de leurs ornements sacerdotaux, au retour des offices; de sacristains, de domestiques des prélats, de chantres, d'enfants de chœur de tout âge et de toute couleur !..

Au milieu de ce tohu-bohu, tâchons pourtant de nous reconnaître et de nous orienter. Nous sommes au centre de l'édifice, autour duquel se groupent, symétriquement, toutes les autres constructions. D'un côté, le vestiaire, la sacristie et la chapelle des chanoines, la salle capitulaire, où se tiennent les réunions générales du Chapitre. De l'autre côté, le vestiaire, la sacristie et la chapelle des bénéficiers de la basilique, et, comme pendant à la salle capitulaire, le *Trésor de Saint-Pierre,* dont nous énumérerons bientôt les principales richesses.

Il nous faudrait citer encore, — parallèlement au premier vestibule par lequel nous sommes entrés de la basilique dans la sacristie, — un autre long corridor qui vient directement aboutir au *Chœur des Chanoines,* décrit au commencement de notre onzième chapitre; le passage qui conduit au palais des bénéficiers; enfin, et surtout, la salle des *Archives.* La chaîne qu'on voit au-dessus de la porte de cette salle fermait jadis le port de Smyrne, et fut envoyée à Rome, après la reddition de la ville, par le cardinal légat, Olivier Caraffa, commandant de la flotte de Sixte IV. Une serrure et un verrou, arrachés à la porte de Tunis, complètent ce trophée; ils furent offerts au Saint-Siége par Charles-Quint.

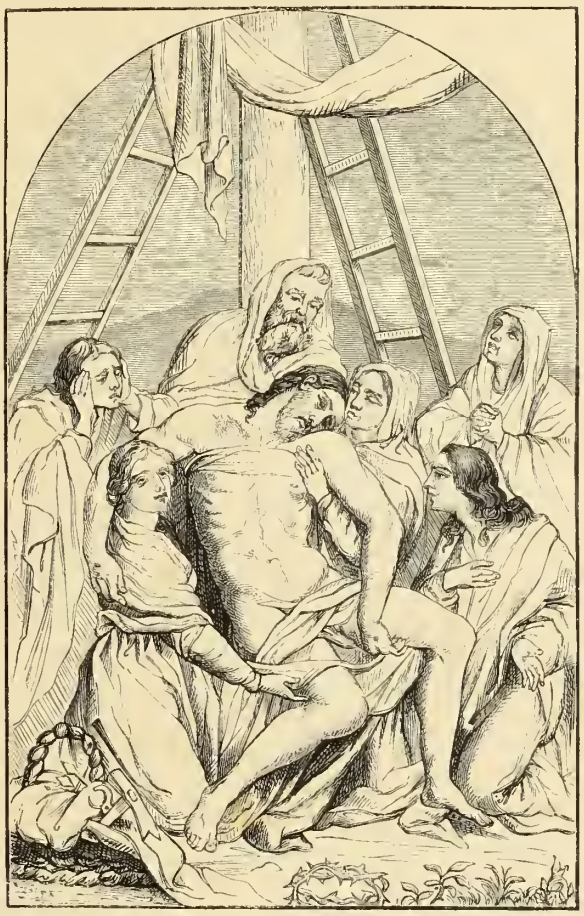
Parmi les nombreux objets d'art que renferment les différentes salles de la Sacristie de Saint-Pierre, nous devons citer, en première ligne, une *Vierge avec l'enfant Jésus et S. Jean-Baptiste*, de Jules Romain, et une *Descente de croix*, peinte par Lorenzo Sabbatini, sur un dessin de Michel-Ange.

Le tableau de Jules Romain est placé en face de l'autel de

TABLEAU DE JULES ROMAIN (Sacristie de Saint-Pierre)

la chapelle des chanoines; il est, sous le rapport de la couleur, d'une harmonie charmante et d'une exquise douceur, qualités qu'on rencontre rarement à un si haut degré dans les autres œuvres de ce maître, remarquables, il est vrai, par une plus grande richesse d'invention, par une exécution plus fougueuse. Ici, la composition est d'une simplicité naïve : c'est l'éternelle reproduction de la légende catholique, — assez maltraitée par l'exégèse moderne, — sur les relations d'enfance entre le petit Jésus

et le jeune S. Jean-Baptiste. Après tout, nous ne saurions en vouloir à Jules Romain d'être venu trois siècles trop tôt pour avoir pu lire la *Vie de Jésus,* de Renan ! Et puis, Jules Romain n'a-t-il pas pour excuse l'exemple que lui donna son glorieux



DESCENTE DE CROIX, par L. Sabbatini (dessin de Michel-Ange)

maître, qui a fait se rencontrer les deux *bambins* célèbres... dans le sein de leurs mères : on peut voir, en effet, au musée de Madrid, dans la *Visitation de Sainte Élisabeth,* de Raphaël, cette stupéfiante rencontre de deux femmes enceintes, qui ne sont autres qu'Élisabeth et Marie !..

La *Descente de croix,* de Lorenzo Sabbatini, se trouve au-dessus

de l'autel d'une petite chapelle qui fait face à la porte par laquelle on entre dans la salle octogone de la Sacristie de Saint-Pierre. Sans vouloir diminuer en rien la réputation de Sabbatini (mort en 1577), il nous sera permis de dire que son tableau est surtout intéressant parce que le dessin est de Michel-Ange.

Au sujet de cette peinture, — comme aussi en toute autre circonstance, — défiez-vous des commentaires des guides. J'en sais un, par exemple, qui, avec une assurance superbe, vous dira que cette *Descente de croix* a été non-seulement dessinée, mais encore peinte par Michel-Ange, et que, — pour rendre avec plus de vérité la figure du Christ, — l'artiste obtint l'autorisation de faire transporter un condamné à mort dans son atelier, *où il le mit en croix et le laissa mourir!..* Une jeune Anglaise, aux doux yeux de myosotis, pâle et blonde comme Ophélie, a failli s'évanouir, devant nous, au récit de ces horreurs... imaginaires. La vérité, c'est que Michel-Ange n'aimait pas les tableaux de petites dimensions, et qu'il avait, pour la peinture à l'huile en général, une aversion telle, qu'il l'aurait, dit-on, appelée „ efféminée et bonne seulement pour les paresseux et les faibles.„ Voilà pourquoi ses nombreuses compositions ne furent point peintes par lui, mais seulement exécutées sur ses dessins par une foule d'artistes, tels que Sébastien del Piombo, Marcel Venusti, Baptiste Franco, le Pontormo, François Salviati, Buggiardini, etc. — Tel est aussi le cas de cette *Descente de croix,* que Sabbatini peignit pour la sacristie de Saint-Pierre.

Peut-être serions-nous plus disposé à parler favorablement du talent de ce Lorenzo Sabbatini, si nous ne savions pas qu'il eut l'audace d'accepter l'offre de remplacer par une de ses compositions personnelles le *Jugement dernier* de Michel-Ange, au fond de la Sixtine, le jour où cette idée monstrueuse traversa, un instant, la pauvre cervelle de Grégoire XIII!..

Il y aurait, d'ailleurs, un intéressant petit musée à faire, en réunissant tous les objets d'art qu'on rencontre, à chaque pas, jusque dans les moindres recoins de la sacristie de Saint-Pierre: statues et statuettes, bustes en bronze ou en marbre; tableaux de Jean-François Penni, dit *il Fattore,* l'élève bien-aimé de Raphaël et son exécuteur testamentaire, avec Jules Romain; pein-

tures du Muziano, d'Antoine Cavallucci, de Guidobaldo Abbatini, du peintre-graveur Hugues de Carpi, et de bien d'autres.

La *Salle capitulaire* est, tout naturellement, des plus favorisées. C'est là qu'on trouve, entre autres, plusieurs peintures exécutées par Giotto, sous le pontificat de Boniface VIII, pour l'ancienne Confession de S. Pierre, Une bizarre collection de figures d'anges-musiciens sollicite aussi l'attention; ce sont des fragments de fresques beaucoup plus importantes, peintes par André Mantegna, pour une magnifique chapelle qu'Innocent VIII s'était fait construire, au *Belvédère*, et que Pie VI fit démolir, pour l'agrandissement de la galerie dite de Cléopâtre.

Passons rapidement devant l'antique et sombre figure de la *Madone de la Fièvre*, — dont le nom seul donne le frisson, sur cette terre classique de la *mal'aria*, — et allons admirer le Trésor de la basilique.

Un jeune sacristain, à la figure candide et naïve, joue ici le rôle du terrible dragon qui gardait le Jardin des Hespérides; il est vrai que les richesses de Saint-Pierre ne se montrent à nous que d'assez loin, derrière les glaces épaisses de solides armoires hermétiquement closes. C'est seulement ainsi qu'on peut voir, au milieu de tant d'objets précieux : les splendides ornements, brodés d'or et d'argent, dont on ne se sert qu'à Pâques et le jour de la Dédicace; l'éclatante chasuble rouge que portait le cardinal Rezzonico, devenu pape sous le nom de Clément XIII; l'étrange chape de soie noire, brodée d'or, taillée dans une robe de la princesse Albani; les riches présents, en broderie ou en orfévrerie, offerts par les cardinaux Della Porta, Valenti, Braschi (neveu de Pie VI), etc.; le calice en or, enrichi de brillants, envoyé par le cardinal d'York, et celui que Charles III d'Espagne fit faire, pour Pie VII, avec le platine, qu'on venait de découvrir. Dans une autre armoire, cet *anneau du pêcheur*, au chaton brisé, est celui de Sixte IV; ces boules fleuronnées, ou en métal ciselé, renfermaient des charbons ardents, et servaient, pendant les offices, à chauffer les mains des vieux pontifes frileux; ce riche ostensoir, œuvre de notre Froment-Maurice, a été payé par le cardinal Mathieu... avec l'or des catholiques de Besançon; comme aussi, pour ce beau ciboire en vermeil, tout étincelant de diamants, M.gr Dupanloup a mis à contribution ses ouailles d'Orléans...

On y voit, enfin, certaine chape de soie rouge, richement brodée d'or, particulièrement surchargée d'ornements de toute nature, et une monstrueuse tiare à trois couronnes, surmontée d'une grande croix en cristal de roche, et garnie d'une prodigieuse quantité de pierres... dites *précieuses* par tous les guides, — mais dont l'énormité même suffit à garantir la parfaite fausseté; — le tout destiné à *habiller* la fameuse statue en bronze de S. Pierre, que nous vous avons montrée, à la page 210 de cette monographie.

Cette cérémonie étrange, incompréhensible, d'un si audacieux anachronisme, et qui produit un effet diamétralement opposé à celui que ses promoteurs en doivent attendre, a lieu, chaque année, le 29 juin, jour de la fête de l'apôtre. D'un caractère évidemment bien moins imposant que théâtral, elle déplaît, assure-t-on, à beaucoup de catholiques sérieux et convaincus. En vérité, il faut être animé d'un esprit de tolérance... dont nos adversaires nous donnent de si rares exemples, on a besoin d'avoir un parti pris bien arrêté de respecter les croyances d'autrui, — même dans leurs pratiques extérieures les plus choquantes, — pour s'empêcher de rire, à la vue de ce malheureux S. Pierre affublé de la sorte. Les plus indulgents se demandent à quoi peut bien servir cet étalage de mauvais goût; si c'est à l'apôtre, vénéré des fidèles, qu'ils ont affaire ou, plutôt, — avec l'illusion que donne la couleur sombre du bronze, et au milieu de tous ces oripeaux, de tout ce faux clinquant, de tous ces feux de bouchons de carafe multicolores, — à quelque roi nègre affolé de verroterie!..

TYPES DE GARDIENS DE SAINT-PIERRE (San Pietrini)

XXIV.

En montant sur une plate-forme. — Henri V, le duc d'Aumale et le prince de Joinville dans une boule de bronze. — La fontaine invraisemblable. — Un village sur une basilique. — Rome à vol d'oiseau.

On n'en a jamais fini avec les curiosités et les merveilles de Saint-Pierre! C'est ainsi qu'après avoir fait, dans tous les sens, le tour de la basilique intérieure, nous avons trouvé, sous celle-ci, une autre basilique souterraine, toute pleine de monuments et de souvenirs; puis, remontant des cryptes vaticanes, nous avons visité la sacristie, grande, à elle seule, comme plusieurs églises ordinaires, et contenant des trésors d'une richesse infinie; et voilà que, maintenant, d'autres émotions et d'autres surprises nous sont encore réservées!.. — Le lecteur qui a eu l'indulgence de nous suivre jusqu'ici pourra bientôt s'en convaincre, s'il consent à nous accompagner dans l'ascension que nous allons essayer de faire sans

trop de fatigues, afin de visiter les régions supérieures de Saint-Pierre.

Pour commencer, il nous faut revenir à la hauteur du tombeau des Stuarts, et frapper à la porte qui est en face des anges de Canova, c'est-à-dire au-dessous du monument de Clémentine Sobieska. Si nous sommes porteurs d'un *permesso* spécial, — ou si nous avons pris soin de choisir un jeudi, jour où chacun peut entrer en liberté, à partir de huit heures du matin, cette porte s'ouvrira hospitalièrement devant nous. Aussitôt, un de ces gardiens obligeants, toujours très-polis, — et en somme assez désintéressés, — qu'on trouve partout dans la basilique (où ils sont connus sous le nom de *San Pietrini),* nous offrira de nous débarrasser des objets ou vêtements qui pourraient gêner notre marche. Un vestiaire commode et spacieux a été intelligemment ménagé, dans ce but, au pied de l'escalier qui déroule à nos yeux, d'abord un peu effrayés, ses spirales sans fin.

Cet escalier est, pourtant, large de plus de deux mètres, bien éclairé, et d'une propreté irréprochable; il accomplit doucement ses paisibles révolutions autour d'un vaste cylindre creux, en maçonnerie, dans lequel, — le progrès pénétrant jusqu'au sein des églises, — on finira bien, un jour ou l'autre, par installer un ascenseur. En attendant, nous pouvons facilement gravir à pied ces pentes à peine sensibles.

La première inscription qui s'offre, alors, à notre curiosité se rapporte au monument funéraire de Clémentine Sobieska, sous lequel nous venons de passer. Les inscriptions suivantes rappellent autant de *portes saintes,* ouvertes ou fermées, pendant les années de Jubilé, par Innocent X, Clément X, Clément XI, Benoît XIII et Benoît XIV. Çà et là, des portes, plus prosaïques, ouvrent sur une série de corridors, qui conduisent à des appartements ou à de simples chambres, affectés aux différents serservices, depuis les bureaux de MM. les architectes de la basilique jusqu'à la cabine du balayeur *(stanza dello scopatore).*

Puis, l'escalier s'assombrit un peu; mais pas au point de nous empêcher de lire, — sur de grandes plaques de marbre, incrustées dans la muraille, — l'histoire de toutes les ascensions princières effectuées dans la coupole de Saint-Pierre. Deux reines, Isabelle d'Espagne et Joséphine de Suède, ouvrent la marche, avec la

date du 23 juin 1873 pour la première, et du 7 juin 1875 pour la seconde. Vient ensuite un long défilé de ducs, de duchesses, d'archiducs, d'archiduchesses, de princes, de princesses, de rois, de reines, d'empereurs et d'impératrices, — depuis le petit souverain de Modène jusqu'au czar de toutes les Russies, en passant par Léopold de Brabant et le prince de Galles. Deux par deux, — et sans la moindre solution de continuité, — ces plaques commémoratives s'étagent ainsi jusqu'à la porte de la plate-forme. Les deux dernières sont consacrées à Joseph II d'Autriche et à l'archiduc Pierre-Léopold Ier, grand-duc de Toscane.

Entre autres détails piquants, ces procès-verbaux lapidaires mentionnent, indiscrètement, jusqu'à quel point précis chacun de ces visiteurs ou visiteuses illustres a poussé son ascension. Excès de chauvinisme, si l'on veut, il ne nous a point déplu de constater, de la sorte, que le Duc de Bordeaux (15 novembre 1839), le Duc d'Aumale (2 novembre 1843) et le prince de Joinville (30 août 1846) ont vaillamment grimpé jusqu'au plus haut faîte de l'édifice, dans l'énorme boule de bronze surmontée de la croix.

Mais nous voilà enfin sur les combles de la basilique, et quel n'est pas notre étonnement, de trouver, — au milieu de plusieurs centaines de visiteurs allant et venant comme sur une des places les plus fréquentées de Rome, — de longs îlots de constructions, qui couvriraient la superficie d'un de nos villages!.. — Ces bâtiments abritent toute une légion d'ouvriers: maçons, vitriers, charpentiers, serruriers, peintres, menuisiers, etc., sans cesse occupés, d'un bout à l'autre de l'année, à l'entretien de l'immense basilique.

N'ayant encore lu, dans aucun ouvrage, la moindre indication relative au spectacle qui nous attendait, ce fut pour nous une saisissante surprise, le jour de notre première ascension; et nous voulions à peine en croire nos yeux, lorsque, dans ces hautes et pittoresques régions, nous aperçûmes une vraie fontaine, débitant de l'eau véritable!..

Bien des fois, depuis, quand nous habitions Rome, nous avons recommencé cette promenade des combles de Saint-Pierre, — une des plus originales et des plus amusantes qu'on puisse faire, par une belle matinée d'automne ou de printemps.

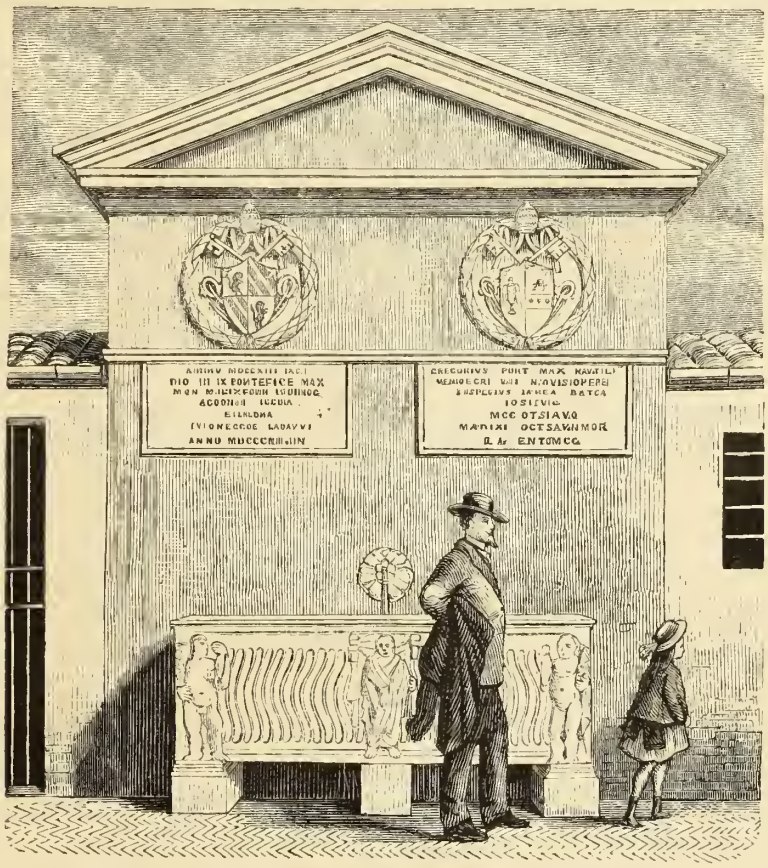
Approchons-nous, un instant, de la grande plate-forme située du côté de la place de Saint-Pierre. La bordure, en cet endroit, est, dans le sens de sa plus grande longueur, formée par la balustrade de la façade de l'église. Treize statues, véritablement colossales, lui servent d'amortissement; elles représentent Jésus-Christ ayant, à sa droite, S. Jean-Baptiste et cinq apôtres; à sa gauche, six autres apôtres, tous également taillés à coups de

STATUES DE L'ACROTÈRE DE LA FAÇADE (Vue prise des combles de Saint-Pierre)

hache, en pleins blocs de travertin, — pour être considérés d'en bas, à une prodigieuse hauteur; — mais qui, vus de près, en enfilade, avec les armatures de fer qui les soutiennent, les tuyaux pour la conduite des eaux et les fils de paratonnerre dont ils sont sillonnés, produisent le plus singulier effet qui se puisse imaginer!..

De place en place, entre ces géants de pierre, une administration prévoyante a fait disposer des bancs, pour permettre au touriste fatigué de s'asseoir un instant ou de contempler une

première fois, avant de continuer sa marche ascendante, le magnifique panorama qui s'offre de tous côtés à ses regards. — Montons sur un de ces bancs, et regardons autour de nous. À nos pieds, la place de Saint-Pierre, avec ses hautes fontaines, ses co-



FONTAINE, SUR LA PLATE-FORME QUI COUVRE SAINT-PIERRE

lonnades immenses, son obélisque gigantesque, — et dont les pavés ne nous apparaissent déjà plus, à cette distance, que comme les petits cubes d'une mosaïque sur laquelle s'agite la fourmilière humaine. En avant de la place de Saint-Pierre, l'amas de maisons dont se compose la Cité Léonine, jusqu'au château Saint-Ange. Sous les murs de l'ancienne forteresse des papes, un coin du Tibre, au cours sinueux, et dont les eaux bourbeuses s'éclairent,

aux feux du soleil, de reflets argentés. Sur l'autre rive, trois grandes voies rectilignes, — *via Ripetta,* le *Corso* et *via Babuino,* — dont la première est tangente au fleuve, et qui, toutes trois, viennent aboutir à la place *del Popolo,* facilement reconnaissable aux dômes de ses trois églises et à son obélisque, — qu'Auguste fit amener d'Héliopolis àRome, après la défaite d'Antoine. C'est par la *Porte du Peuple* que pénétraient, autrefois, dans la ville éternelle presque tous les étrangers; le Bernin, — si souvent nommé dans notre ouvrage, — en fit la façade intérieure, pour l'entrée solennelle de Christine de Suède, dont la basilique de Saint-Pierre renferme le tombeau.

Entre les côtés prolongés des angles que forment ces trois grandes voies, se trouvent à peu près toutes les rues que fréquentent le plus volontiers les étrangers et les désœuvrés. Armé d'une bonne lorgnette, un œil exercé reconnaît aisément la place de chacun de ces quartiers, et distingue les principaux édifices, dont les toitures plus élevées émergent de ces masses profondes:

Sainte-Marie-du-Peuple, bâtie sur l'emplacement des tombeaux des Domitiens; — l'antique Mausolée d'Auguste, transformé en théâtre à ciel ouvert, et dans lequel, les jours d'orage, on écoute la pièce à l'abri de son parapluie!... — Le palais Ruspoli, devenu la *Banque nationale;* — S. Laurent-in-Lucina, où Châteaubriand fit ériger un tombeau à Nicolas Poussin; — la célèbre place Colonna, le palais Chigi, la colonne de Marc-Aurèle; — le palais Sciarra, où l'on admire le *Joueur de violon,* de Raphaël; — le Collége romain (bibliothèque Victor-Emmanuel et musée Kircher); — l'Observatoire, que dirigeait le père Secchi, et d'où part, chaque jour, à midi, le signal auquel répondent les cloches de cent églises et le canon du fort Saint-Ange;

Les palais Borghèse, Colonna, Doria-Pamphili, dont tout le monde a visité les galeries de tableaux; — le féodal palais de Venise, et celui du riche banquier Torlonia, si cruellement raillé par Stendahl; — l'église des SS.-Apôtres, la villa Aldobrandini; — le forum de Trajan; — la *Torre delle Milizie,* aussi nommée *Tour de Néron,* du haut de laquelle Néron contempla, dit-on, l'incendie de Rome!...

La Chambre des députés, sur le *Monte-Citorio;* — le Panthéon d'Agrippa, dont la toiture ressemble à la carapace d'une tortue gigantesque; — la Minerve; — S. Louis-des-Français; — le *Palais Madame* (Sénat) et la *Sapienza* (Université); — S. André-della-Valle et S.te Agnès de la place Navone;

Au-dessus de la *via Babuino*, l'admirable promenade du *Pincio*, souvenir de l'occupation française, et où se trouvaient jadis les jardins de Lucullus, immortalisés par les orgies de Messaline!... — la villa Médicis (Académie française de peinture); — la Trinité-du-Mont, bâtie et restaurée par les anciens rois de France, et dont les longs escaliers ensoleillés, chers aux *modèles* de tous les ateliers de Rome, descendent jusqu'à la place d'Espagne, sans cesse égayés par les réunions en plein vent des *Ciocciares* multicolores; — le palais Barberini, célèbre par les portraits de la Fornarina et de Beatrice Cenci; — le Quirinal, autrefois habité par les papes et, maintenant, par les rois d'Italie; — puis, ces trois monuments que l'univers entier connaît, au moins de nom: S.te Marie-Majeure, S. Jean-de-Latran et le Capitole!...

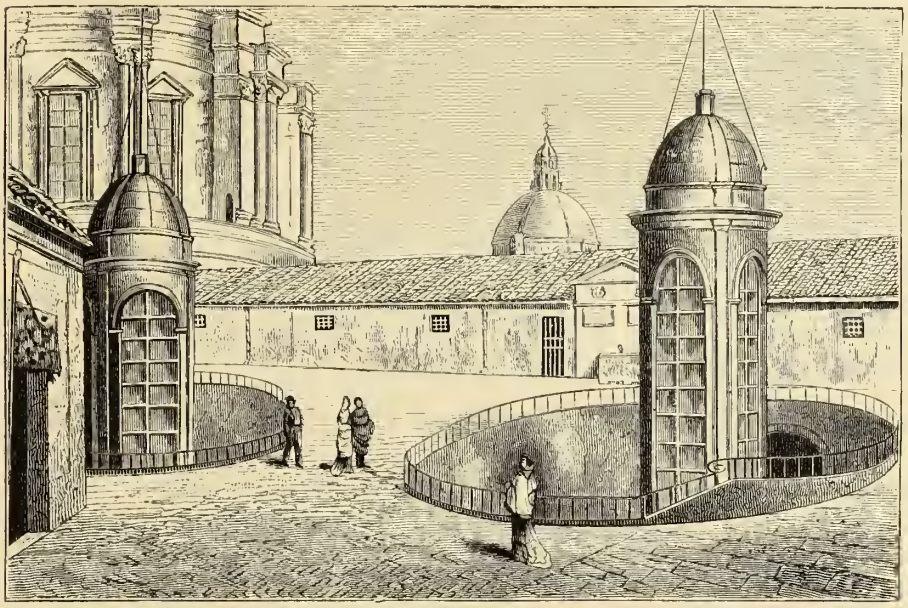
VIGNOLE (Jacques Barozzi, dit)

XXV.

Excelsior!... — Le balcon vertigineux. — Un tambour de quatre-vingt dix palmes de haut. — Entre deux calottes. — Une lanterne phénoménale. — La *Tour de Babil.* — Où mieux vaut être Don Quichotte que Sancho Pança. — Écartelage d'un Prussien.

Quand nous serons parvenus à une plus grande hauteur et que nos regards pourront, par conséquent, s'étendre plus loin encore, nous compléterons cette description de *Rome à vol d'oiseau;* mais nous avons à rester quelques instants de plus sur les combles de la basilique, ne fût-ce que pour acquitter une dette de reconnaissance envers celui des architectes de Saint-Pierre dont nous donnons ici le portrait. Il s'appelait, en réalité, Jacques Barozzi; mais, comme il était né, en 1507, à *Vignola,* dans les environs de Modène, il prit de sa terre natale le nom que la

postérité lui a conservé, et sous lequel sont arrivés jusqu'à nous ses ouvrages et ses écrits. Les uns et les autres ont, depuis longtemps, acquis une renommée tellement universelle, qu'il serait superflu d'en reparler à cette place; il nous suffira de rappeler que Vignole construisit, pour le cardinal Farnèse, le merveilleux château de Caprarola, et qu'il écrivit ce fameux *Traité des cinq ordres,* cent fois traduit dans toutes les langues, et qu'on trouve encore, aujourd'hui, dans la bibliothèque de tous ceux qui s'occupent d'architecture.



VUE GÉNÉRALE DES COMBLES DE SAINT-PIERRE

Nous avons dit que Pirro Ligorio, — protégé par Paul IV, Napolitain comme lui, — avait été nommé architecte de Saint-Pierre, du vivant même de Michel-Ange. Après la mort de ce grand homme, il espérait donc avoir sans partage la direction générale des travaux de la basilique; mais, à son vif déplaisir, il dut partager cet honneur avec Vignole. De là des rivalités, des tiraillements et des intrigues sans nombre: Pirro Ligorio cherchant, sous tous les prétextes, à s'écarter des plans de Michel-Ange; Vignola, au contraire, luttant de toutes ses forces pour qu'on respectât les intentions de son glorieux prédécesseur.

Fort heureusement, ce fut Ligorio qui succomba dans cette lutte, et Vignole resta seul architecte en chef de Saint-Pierre. Non-seulement il fit alors scrupuleusement exécuter les plans de Michel-Ange, mais encore, réalisant une idée qu'il tenait, dit-on, directement de son maître, il construisit deux petites coupoles latérales, d'un diamètre égal au tiers environ de la grande coupole, et qui, en ajoutant plus de nombre et de magnificence à l'ensemble, devaient, — dit Quatremère de Quincy, — servir comme de mesure et d'échelle à l'œil du spectateur pour apprécier la hauteur et la capacité de la masse destinée à pyramider au milieu de ses accompagnements.

Mais revenons à la porte d'entrée des combles de la basilique (gravure de la page 273), en face de la fontaine invraisemblable, et passons devant les *lanterneaux* qui correspondent aux petites coupoles des chapelles du bas-côté gauche de Saint-Pierre, en commençant par celle du Baptistère. Tout près d'une des coupoles latérales de Vignole, nous trouverons un escalier double.

Adossé à la base du *tambour* de la grande coupole, cet escalier extérieur prend naissance à un point correspondant au pilier dit de S. André. Il est continué par un chemin couvert, en pente douce, commode et bien éclairé, qui conduit à un premier entablement. Ce balcon circulaire intérieur, qui permet de faire le tour complet du tambour de la grande coupole, est large, d'une extrême solidité, et muni d'une rampe en fer à hauteur d'appui. Beaucoup de personnes hésitent pourtant à s'y hasarder. On comprend, en effet, qu'en levant la tête, on se sente comme écrasé par la voûte immense, et qu'on soit saisi de vertige en regardant à ses pieds, dans le vide, à de telles profondeurs!...

L'émotion augmente encore, quand on arrive à un deuxième balcon circulaire intérieur, pareil au premier, mais plus élevé que lui de quatre-vingt-dix palmes, hauteur du tambour de la grande coupole. C'est seulement jusque là, — on s'en souvient (page 240), — que Michel-Ange, avant de mourir, put conduire son œuvre de prédilection. Nous venons de voir que, des deux architectes qui lui succédèrent, l'un, Pirro Ligorio, fut remercié par Pie V, pour avoir voulu trop orgueilleusement innover.

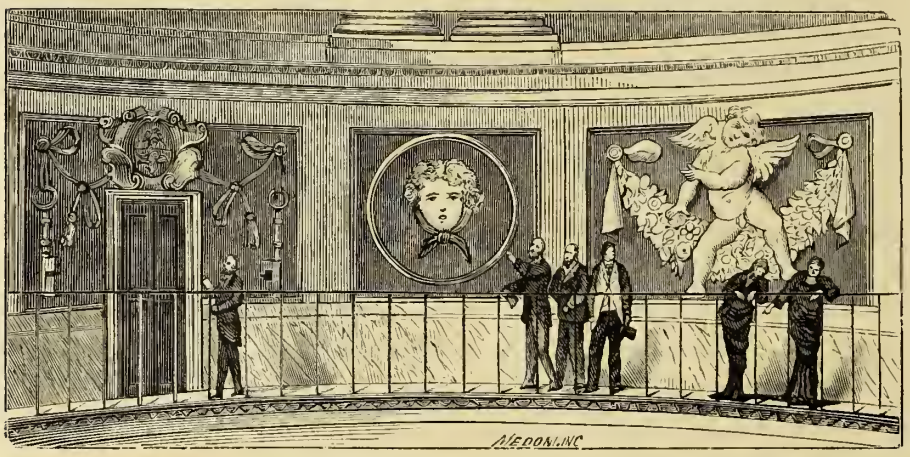
L'autre, Vignole n'eût pas demandé mieux que de continuer également cette partie intéressante des travaux sur les plans de Michel-Ange; mais le trésor pontifical était presque vide ou, du moins, il servait alors à guerroyer contre les Turcs.

Vignole mort, Grégoire XIII lui donna pour successeur Jacques della Porta, qui, sous le pontificat suivant, eut la gloire d'achever la grande coupole de Michel-Ange, en donnant à la courbure extérieure une forme un peu plus elliptique, de façon à la surhausser légèrement. Encouragé par Sixte-Quint, qui mit, sans compter, à sa disposition des sommes considérables, Della Porta reprit, le 15 juillet 1588, les travaux qui étaient restés interrompus depuis la mort de Michel-Ange, — c'est-à-dire pendant près d'un quart de siècle, — et, grâce à une prodigieuse activité, en employant plus de six cents ouvriers, presque jour et nuit, — il acheva la coupole (jusqu'à la grande *lanterne*), en mai 1590, et, par conséquent, en moins de deux ans!

La renommée que lui valut la réussite de cette belle entreprise n'avait pourtant point enhardi outre mesure notre habile architecte, puisqu'il mourut d'un excès de timidité... et de fruits glacés. Un jour qu'il revenait de Frascati à Rome, en compagnie du cardinal-neveu Aldobrandini, après un plantureux festin, Della Porta se sentit pris, en route, de violentes coliques. Il lutta d'abord, courageusement, pour faire bonne contenance; mais, bientôt, il pâlit étrangement, son visage se couvrit d'une froide sueur, et ses traits se décomposèrent comme s'il fût sorti de la table d'un Borgia. — Rentré chez lui, il mourut, dans d'horribles souffrances, d'une indigestion de melon à la glace, et pour n'avoir pas osé faire arrêter le carrosse de son Éminence...

On peut se rendre compte, aux dépens de ses propres jambes, de la hauteur de la double coupole achevée par Della Porta, en suivant l'escalier, passablement raide, qu'on a ménagé entre les deux calottes du dôme de Saint-Pierre. C'est à croire qu'on ne parviendra jamais à la *lanterne,* — construite, en sept mois, sous Grégoire XIV, et qui, à elle seule, depuis sa base jusqu'à l'extrémité de la croix, ne compte pas moins de cent dix-sept palmes de hauteur!

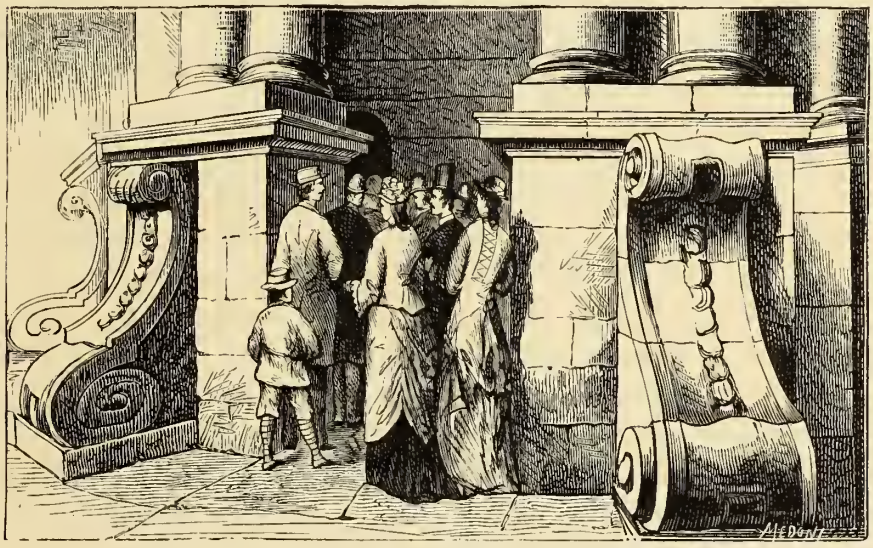
Prenons, maintenant, l'escalier qui est à droite, et dont les marches, peu profondes, n'ont guère que quarante centimètres de largeur. En nous aidant de la corde à puits qui pend, généreusement, à portée de notre main, nous arriverons bientôt, — sans le moindre danger, et même sans trop de peine, — à un large balcon extérieur, au niveau du sommet de la *Lanterne.* C'est l'étape obligée de ceux qui veulent aller jusque dans la fameuse boule de bronze *(la palla),* suprême ambition de tous les visiteurs ingambes qui font l'ascension de la grande coupole. Ici, il faut s'armer de patience, prendre la file, — qui s'allonge



PREMIER BALCON INTÉRIEUR DE LA GRANDE COUPOLE

démesurément, les jours de beau temps, — et attendre l'appel de la fournée dont on fait partie. Des sergents de ville, qu'on est un peu surpris de rencontrer là, empêchent tout passe-droit, font la police de cette *queue* assez semblable à celles qu'on voit, le soir, à la porte des théâtres parisiens, et maintiennent l'ordre au milieu de cette foule remuante, étrangement bigarrée; formée des éléments les plus disparates, appartenant aux deux sexes et à toutes les classes de la société; essentiellement cosmopolite, idéal de la confusion des langues ; et parmi laquelle, comme dans une nouvelle tour de Babel, — ou, plus exactement, de *babil,* pour les amateurs d'à peu près, — résonnent à la fois tous les idiomes de l'univers!...

Mais, laissant passer avant nous les plus pressés, attendons, pour monter dans *la palla,* d'avoir joui de l'admirable vue qui s'étend de tous côtés devant nous. Voici, d'abord, la masse énorme des constructions du Vatican, résidence des papes, le plus grand et le plus somptueux palais qui soit au monde. C'est seulement de cette hauteur élevée, qu'on peut embrasser l'ensemble grandiose de ces bâtiments de toutes les époques, successivement ajoutés par les différents pontifes romains, pendant plusieurs siècles. Le regard plonge curieusement dans toutes ces



AUTOUR DE LA *lanterne,* LES JOURS D'ASCENSION DANS LA BOULE

cours intérieures dont les noms célèbres rappellent tant de chefs-d'œuvre et de souvenirs; il s'arrête, émerveillé, sur ces immenses bâtiments quadrangulaires, ces hautes tours, ces nombreuses chapelles; sur ces riches casinos, ces bois touffus, ces grands parcs, ces élégants bosquets, ces tonnelles de jasmins et de roses; sur ces beaux jardins ornés de sarcophages et de statues antiques, ombragés d'arbres magnifiques; sur ces majestueuses terrasses bordées d'orangers et de citronniers; sur ces fontaines, ces jets d'eau, ces cascades, ces colonnades et ces portiques étincelants!... Si c'est là ce qu'on nomme un " cachot ", convenez que jamais prison ne fut plus douce et n'eut des barreaux plus dorés.

Restons à notre poste d'admiration; nous verrons encore:

Sur les hauteurs qui dominent le Vatican, le *Monte Mario* avec son fort de construction récente. Dans la plaine, le *Ponte-Molle*, où Constantin défit Maxence; le Tibre avant son entrée dans Rome, où sept ponts mettent en communication ses rives si souvent inondées. Au milieu du fleuve, l'île Tibérine, que la légende fait sortir des gerbes de blé jetées à l'eau par le peuple, après l'expulsion des Tarquins. Sur la rive droite du Tibre, le Trastévère, avec son interminable *Lungara,* la villa Corsini, la Farnésine; le Janicule, S. Pierre-in-Montorio, la fontaine Pauline, la villa Pamphili, — qui arrondit dans l'azur les vertes coupoles de ses grands pins-parasols. Plus près de nous le couvent de *Sant'Onofrio,* où le Tasse vint mourir.

Dans une autre direction, la roche Tarpéienne, l'église célèbre d'*Ara-Cœli;* le Palatin, antique berceau de Rome, où furent, plus tard, le palais des Césars, la *maison* d'Auguste et celle de Tibère, les habitations des Romains les plus illustres. A côté de ces palmiers, dignes de l'Orient, se dressent le couvent de S. Bonaventure et celui des sœurs de la Visitation, bâti sur l'emplacement de la maison fameuse de Catilina!...

Ici, le Viminal, où nous chercherions en vain les saules qui lui donnèrent son nom. Là, l'Esquilin, où étaient la villa et les jardins de Mécène, la *Maison d'or* de Néron. A gauche, non loin de ces autres palmiers superbes, Saint Pierre *in Vincoli,* qui renferme l'immortel *Moïse,* de Michel-Ange.

En revenant vers la droite, le Célius, aujourd'hui promenade publique, dont les admirables ruines du Colissée forment le principal attrait. L'Aventin, aux habitants toujours prêts à la révolte, ardent foyer des passions populaires dans l'antiquité. Le *Monte-Testaccio,* fait, dit-on, de tessons de poteries, de débris d'urnes, de jarres et d'amphores. Le Poussin avait coutume de venir s'asseoir sur ce tertre légendaire, pour admirer les monments de Rome aux feux du soleil couchant.

Au-delà du Monte-Testaccio, la pyramide de Cestius, la riche basilique de Saint-Paul hors les murs; et, parmi les tombeaux de la voie Appienne, le môle célèbre de Cécilia Métella.

La vue s'étend bien plus loin encore, du côté de l'Apennin, sur la crête élevée du Soracte, la chaîne de la Sabine, les monts

Albains. Le touriste à qui sont familières les excursions dans les environs de Rome retrouvera avec plaisir, en groupes d'une blancheur éclatante tranchant sur le bleu sombre des montagnes, tous ces endroits fameux : Tivoli et Palestrina *(Tibur et Præneste),* chers à Horace, à Properce, à Catulle; — *Tusculum,* où naquit Caton, et qu'habita Cicéron; — Frascati, aux villas splendides ; — Grotta-Ferrata, où vécut le cardinal de Retz, exilé de Rome; — *Rocca di Papa,* si délicieusement pittoresque, dominé par le *Monte-Cavo,* le plus haut sommet des monts Albains ; — au-dessous, la vaste plaine, l'*agro romano,* les terres malsaines et presque sans culture, la solitude morne et enfiévrée; — puis, tout là-bas, à l'horizon, la mer, dont les flots se confondent avec les nuages dans les lointains vaporeux...

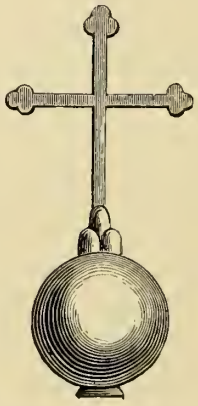
Mais la voix des San Pietrini vient nous arracher à notre rêverie, et nous rappeler qu'il faut monter, monter encore, jusqu'au faîte de la basilique, et visiter l'intérieur de cette boule de Saint-Pierre où De Brosses nous dit que se trouvaient, au moment du tremblement de terre de 1730, deux pauvres moines espagnols, qui en éprouvèrent une telle frayeur, que l'un d'eux en mourut sur place!...

La boule de bronze, placée au-dessus du *lanternino* de la grande coupole, — et servant de piédestal à la croix qui surmonte la basilique, — paraît, vue d'en bas, de grosseur ordinaire; elle est, cependant, assez vaste pour pouvoir aisément contenir une vingtaine de personnes. Le difficile, seulement, est d'y pénétrer, par l'étroite ouverture qui a déjà joué tant de méchants tours aux gens portés à se faire illusion sur l'épaisseur de leur taille ou le volume de leur abdomen. Voici, en effet, le désopilant spectacle auquel il nous fut, un jour, donné d'assister.

Le ridicule héros de cette aventure était un des ces inévitables Allemands qu'on rencontre partout ici, dont on est condamné à entendre, dans tous les lieux publics, le langage rauque et guttural. Comment ce gros homme, bedonnant et lourdaud, avait-il même pu songer à s'introduire par cet étroit passage?... La chose est à peine croyable. Du moins, eût-il dû, pendant de longs mois, maîtriser son appétit, se faire suer sous

des couvertures; se soumettre, en un mot, à toutes les rigueurs d'un régime d'entraînement. Mais, — nous pouvons en témoigner, ayant eu le malheur d'habiter le même hôtel que lui, — rarement on vit quelqu'un manger avec tant de gloutonnerie et d'insatiable voracité. Donc, un beau jeudi, après être parvenu, — poussif et haletant, — jusque dans la petite chambre ronde qui précède la *palla,* notre Berlinois voulut aller, lui aussi, jusqu'au bout, — et nous avouons avoir eu la perfidie de l'y encourager de notre mieux. Arrivé au sommet de l'échelle de fer qui conduit à l'entrée de la boule, il leva les bras en l'air, prit un élan furieux, et s'engagea si brusquement dans l'ouverture, que le corps passa presque jusqu'à la ceinture!

Mais, par exemple, ce fut tout. En vain il s'arc-boutait sur son échelon, et s'agitait convulsivement; la panse maudite ne voulait pas avancer!... Les touristes, plus sveltes, qui étaient déjà en haut se mirent alors à saisir l'audacieux par les épaules et par la tête, tirant à eux de toutes leurs forces, tandis que ceux d'en bas, — impatients de grimper à leur tour, ennuyés de voir la route ainsi obstruée, et, sans doute aussi, un peu malicieusement, — s'accrochaient aux jambes avec non moins d'énergie. Il va sans dire qu'une folle gaieté s'était emparée de toute l'assistance et qu'on riait à se tordre. Cet écartèlement d'un Prussien était bien, au demeurant, la plus drôle de chose du monde, et, personnellement, nous avons pensé, ce jour-là, achever notre visite de Saint-Pierre de Rome en mourant de rire!...



BOULE DE BRONZE ET CROIX DU FAÎTE DE SAINT-PIERRE

OPINION DE DIVERS AUTEURS

SUR LA BASILIQUE DE SAINT-PIERRE

DE ROME.

Rien ne peut rendre le ravissement qui saisit l'âme, lorsqu'on entre dans l'église de Saint-Pierre pour la première fois ; lorsqu'on se trouve sur ce pavé, étendu, parmi ces piliers énormes, devant ces colonnes de bronze, à l'aspect de tous ces tableaux, de toutes ces statues, de tous ces mausolées, de tous ces autels, et sous ce dôme ; enfin dans cette vaste enceinte où l'orgueil des plus grands pontifes et l'ambition de tous les beaux-arts ne cessent, depuis plusieurs siècles, d'ajouter en granit, en or, en marbre, en bronze et en toile, de la grandeur, de la magnificence et de la durée !

(Dupaty. — *Lettres sur l'Italie.*)

.....

... Quelle impression croyez-vous que vous fera le premier coup d'œil de Saint-Pierre ? Aucune. Rien ne m'a autant surpris à la vue de la plus belle chose qu'il y ait dans l'univers, que de n'avoir aucune surprise ; on entre dans ce bâtiment dont on s'est fait une si vaste idée, cela est tout simple. Il ne paraît ni grand ni petit, ni haut ni bas, ni large ni étroit. On ne s'aperçoit de son énorme étendue que par relation, lorsqu'en considérant une chapelle, on la trouve grande comme une cathédrale ; lorsqu'en mesurant un marmouset qui est là, au pied d'une colonne, on lui trouve le pouce gros comme le poignet. Tout cet édifice, par l'admirable justesse de ses proportions, a la propriété de réduire les choses démesurées à leur juste valeur. Si ce bâtiment ne fait aucun fracas dans l'esprit à la première inspection, c'est qu'il a cette excellente singularité de ne se faire distinguer par aucune. Tout y est simple, naturel, auguste, et par conséquent sublime.

... Je vous l'ai déjà dit : le premier aspect de l'église ne frappe point, parce que tout y est à sa place, dans une admirable proportion. Une voûte aigüe à la gothique, ou des arcs fort hardis pris dans un long diamètre d'ovale, étonneront davantage au premier coup d'œil. Ici voyez, revoyez, et vous serez toujours plus content.

(Ch. de Brosses. — *Lettres familières écrites d'Italie, en 1739 et 1740.*)

.....

... Tous les arts ont contribué à la décoration de ce superbe édifice, qui est, sans aucun doute, le plus grand monument non-seulement de Rome, mais du monde moderne. La peinture, la sculpture, l'architecture, la mosaïque, l'art de couler le bronze, la dorure, y ont épuisé leurs richesses. Les plus grands artistes y ont développé leurs talents, de manière que, s'il n'y avait pas d'autre chose à Rome, ce temple seul mériterait qu'on fît le voyage pour le voir.

(A. Nibby. — *Itinéraire de Rome et de ses environs.*)

.....

Saint-Pierre de Rome nous offre, dans son ensemble et dans la vaste proportion de ses parties principales, la masse la plus imposante qu'ait produite l'architecture moderne; et, malgré les défauts que l'on peut y trouver, c'est encore aujourd'hui le chef-d'œuvre de l'art. Cet immense édifice a exigé, pour son achèvement, une longue suite d'années, et, par conséquent, il a éprouvé, pendant le cours de sa construction, l'influence de cette variation dans les idées qui modifie également le goût des hommes qui opèrent et de ceux qui jugent.

Trois souverains pontifes, également remarquables par l'élévation de leur caractère et par la vivacité de leur imagination (Nicolas V, Jules II et Léon X), conçurent ou adoptèrent le projet d'élever dans la capitale du monde chrétien une basilique qui surpassât en grandeur et en magnificence tous les édifices du même genre; et la construction de celui-ci se trouva successivement confiée à deux hommes tels que Bramante et Michel-Ange.

Mais, dans l'intervalle de soixante-dix ans qui sépare l'époque où le premier jeta les fondements du temple de celle où le second en arrêta définitivement la structure, et surtout depuis la mort de celui-ci, plusieurs architectes, — non sans mérite, sans doute, mais inférieurs à ces deux grands maîtres, — ont apporté des changements aux conceptions originales, y ont introduit des nouveautés, des disparates même, qui ont donné lieu à de nombreuses observations et à des critiques plus ou moins bien fondées.

(Seroux d'Agincourt. — *Histoire de l'Art par les monuments.*)

.....

La place de Saint-Pierre est entourée de colonnes, légères de loin, et massives de près. Le terrain, qui va toujours un peu en montant jusqu'au portique de l'église, ajoute encore à l'effet qu'elle produit. Un obélisque de quatre-vingts pieds de haut, qui paraît à peine élevé en présence de la coupole de Saint-Pierre, est au milieu de la place. À quelque distance des deux côtés de l'obélisque, s'élèvent deux fontaines dont l'eau jaillit perpétuellement, et retombe avec abondance en cascade dans les airs. Les eaux qui s'élancent en gerbe de ces fontaines sont si légères et si nuageuses, que, dans un beau jour, les rayons du soleil y produisent de petits arcs-en-ciel formés des plus belles couleurs.

... Vous avez vu des églises gothiques, dans d'autres pays; vous avez dû remarquer qu'elles ont un caractère beaucoup plus sombre que cette église. Il y avait quelque chose de mystique dans le catholicisme des peuples septentrionaux. Le nôtre parle à l'imagination par les objets extérieurs. Michel-Ange a dit, en voyant la coupole du Panthéon: " Je la placerai dans les airs. " Et en effet, Saint-Pierre est un temple posé sur une église. Il y a quelque alliance des religions antiques et du christianisme dans l'effet que produit sur l'imagination l'intérieur de cet édifice. — ... La vue d'un tel monument est comme une musique continuelle et fixée, qui vous attend pour vous faire du bien quand vous vous en approchez.

... Regardez ces statues placées sur les tombeaux, ces tableaux en mosaïque, patientes et fidèles copies des chefs-d'œuvre de nos grands maîtres. Je n'examine jamais Saint-Pierre en détail, parce que je n'aime pas à y trouver ces beautés multipliées qui dérangent un peu l'impression de l'ensemble. Mais qu'est-ce donc qu'un monument où les chefs-d'œuvre de l'esprit humain eux-mêmes paraissent des ornements superflus? Ce temple est comme un monde à part. On y trouve un asile contre le froid et la chaleur: il a ses saisons à lui, son printemps perpétuel, que l'atmosphère du dehors n'altère jamais. Une église souterraine est bâtie sous le parvis de ce temple: les papes et plusieurs souverains des pays étrangers y sont ensevelis.

... Placez-vous ici, près de l'autel, au milieu de la coupole, vous apercevrez à travers les grilles de fer l'église des morts qui est sous vos pieds; et, en relevant les yeux, vos regards atteindront à peine au sommet de la voûte. Ce dôme, en le considérant même d'en bas, fait éprouver un sentiment de terreur: on croit voir des abîmes suspendus sur sa tête!

... Toute cette église est ornée de marbres antiques, et ses pierres en savent plus que nous sur les siècles écoulés. — L'expression générale de ce temple caractérise parfaitement le mélange des dogmes sombres et des cérémonies brillantes; un fond de tristesse dans les idées, mais, dans l'application, la mollesse et la vivacité du Midi; des intentions sévères, mais des interprétations très-douces; la théologie chrétienne et les images du paganisme; enfin la réunion la plus admirable de l'éclat et de la majesté que l'homme peut donner à son culte envers la Divinité.

Les tombeaux décorés par les merveilles des beaux-arts ne présentent point la mort sous un aspect redoutable. Ce n'est pas tout à fait comme les anciens, qui sculptaient sur les sarcophages des danses et des jeux; mais la pensée est détournée de la contemplation d'un cercueil par les chefs-d'œuvre du génie. Ils rappellent l'immortalité sur l'autel même de la mort; et l'imagination, animée par l'admiration qu'ils inspirent, ne sent pas, comme dans le Nord, le silence et le froid, immuables gardiens des sépulcres.

... Encore un dernier coup d'œil vers ce sanctuaire immense. — ... Voyez quelle immobilité, quelle durée les mortels peuvent donner à leurs œuvres, tandis qu'eux-mêmes ils passent si rapidement, et ne survivent que par le génie! Ce temple est une image de l'infini; il n'y a point de terme aux sentiments qu'il fait naître, aux idées qu'il retrace, à l'immense quantité d'années qu'il rappelle à la réflexion, soit dans le passé, soit dans l'avenir!..

(M.me de Staël. — *Corinne en Italie.*)

.....

... Nous sommes arrivés à la place *de' Rusticucci.* Cette place s'ouvre sur l'immense colonnade, formant deux demi-cercles, qui annonce si bien le plus beau temple de la religion chrétienne. — La place comprise entre les deux parties semi-circulaires de la colonnade du Bernin est, à mon gré, la plus belle qui existe. Au milieu, un grand obélisque égyptien; à droite et à gauche, deux fontaines toujours jaillissantes, dont les eaux, après s'être élevées en gerbe, retombent dans de vastes bassins. Ce bruit tranquille et continu retentit entre les deux colonnades, et porte à la rêverie. Ce moment dispose admirablement à être touché de Saint-Pierre, mais il échappe aux curieux qui arrivent en voiture. Il faut descendre à l'entrée de la place *de' Rusticucci.* Ces deux fontaines ornent cet endroit charmant, sans diminuer en rien la majesté. Ceci est tout simplement la perfection de l'art. Supposez un peu plus d'ornements, la majesté serait diminuée; un peu moins, il y aurait de la nudité. Cet effet délicieux est dû au cavalier Bernin, dont cette colonnade est le chef-d'œuvre. Le pape Alexandre VII eut la gloire de la faire élever. Le vulgaire disait qu'elle gâterait Saint-Pierre. — L'effet de Saint-Pierre fut doublé.

... Rien au monde ne peut être comparé à l'intérieur de Saint-Pierre. Après un an de séjour à Rome, j'y allais encore passer des heures entières avec plaisir.

La nef du milieu a quatre-vingt-deux pieds de largeur et cent quarante-deux de hauteur. Elle est ornée de grosses statues de saints de treize pieds de proportion. Saint-Pierre est si beau, qu'on oublie leur laideur. Le *rococo*, mis à la mode par le Bernin, est surtout exécrable dans le genre colossal. — ... C'est encore le Bernin qui a gâté l'intérieur de Saint-Pierre par une foule de médaillons de marbre représentant divers papes. On peut dire qu'ils donnent l'idée de la magnificence à qui ne les examine pas en détail. Cet effet est dû au grandiose de l'architecture, à l'extrême propreté et aux soins infinis que l'on se donne pour que tout, dans Saint-Pierre, rappelle au voyageur qu'il est dans le palais du souverain. — ... Rien ne sent l'effort dans l'architecture de Saint-Pierre, tout semble grand naturellement. La présence du génie de Bramante et de Michel-Ange se fait tellement sentir, que les choses ridicules ne le sont plus ici, elles ne sont qu'insignifiantes. Je ne crois pas que les architectes aient jamais mérité un plus bel éloge.

... En levant les yeux quand on est près de l'autel, on aperçoit la grande coupole, et l'être le plus plat peut se faire une idée du génie de Michel-Ange. Pour peu qu'on possède le feu sacré, on est étourdi d'admiration!..

(Stendhal. — *Promenades dans Rome.*)

.....

On peut dire de Rome ce qu'un critique disait du plus grand poëte de l'antiquité:

C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

Le plaisir élevé que la grande ville nous donne ne se goûte pas au bout de huit jours. On m'a montré un exemplaire du *Guide-Joanne*, enrichi de notes manuscrites par un commis voyageur. Ce bel oiseau de passage avait écrit en marge, à l'article Saint-Pierre de Rome: " J'ai vu mieux que ça. „ Je ne sais pas précisément où il pouvait avoir vu mieux; mais j'excuse toutes les bévues chez le voyageur de huit jours.

Le pape Grégoire XVI, qui était un vieillard spirituel, accordait volontiers des audiences aux étrangers. Il leur demandait régulièrement depuis combien de temps ils étaient à Rome. Lorsqu'on lui répondait: " depuis trois semaines, „ il souriait finement et disait: " allons! adieu. „ Mais si le voyageur avait passé trois ou quatre mois dans la ville, le saint-père lui disait: " au revoir! „

En effet, tous ceux qui ont connu Rome assez longtemps pour la goûter, sont possédés du besoin d'y revenir, comme s'ils y avaient oublié quelque chose d'eux-mêmes.

... Mais si je vous mettais en présence d'un spectacle si étendu et si divers, un seul objet attirerait vos regards, un seul frapperait votre attention: vous n'auriez des yeux que pour Saint-Pierre. Mon commis voyageur avait vu mieux; je le défie d'avoir rien vu de si grand. Du plus loin qu'on aperçoit Rome, c'est Saint-Pierre qui se dessine à l'horizon. Son dôme est moitié dans la ville, moitié dans le ciel. Quand j'ouvre ma fenêtre, vers cinq heures du matin, je vois Rome noyée dans les brouillards de la fièvre: seul, le dôme de Saint-Pierre est coloré par la lumière rose du soleil levant. Je me souviens qu'un jour, en allant de Syra à Malte, je vis la Sicile à une distance de quarante lieues: c'était par un temps magnifique, à la chute du jour. On me montra du moins une large et haute montagne qui semblait avoir ses racines dans la mer. C'est l'Etna qui s'élève au-dessus de la Sicile, comme Saint-Pierre au-dessus de Rome. Nous ne voyions pas la Sicile, mais nous voyions l'Etna.

(Edmond About. — *Rome contemporaine.*)

.....

... Au bout d'une longue rue, Saint-Pierre se découvre. Nulle beauté plus solide et plus saine que celle de cette grande place; notre Louvre, la

place de la Concorde ne sont en comparaison que des décorations d'opéra. Elle va montant, et se découvre ainsi d'un coup d'œil toute entière. Deux superbes colonnades l'enserrent de leur courbe. Au centre, un obélisque, et sur les flancs deux fontaines agitant leurs panaches d'écume peuplent son énormité. Quelques points noirs, des hommes assis, des visiteurs qui montent, une file de moines, rayent la blancheur de ses gradins, et au sommet de tous ces escaliers, sur un entassement de colonnes, de frontons, de statues, s'élève le gigantesque dôme.

On a pourtant fait tout ce qu'il fallait pour le cacher. Au second regard, il est clair que la façade l'écrase; c'est celle d'un hôtel de ville emphatique; on l'a construite dans un temps de décadence. On a compliqué les formes, multiplié les colonnes, prodigué les statues, entassé les pierres, en sorte que la beauté a disparu sous l'encombrement. On entre, et à l'intérieur la même impression reparaît. Un mot reste sur les lèvres: grandiose et théâtral. Cela est puissant, mais cela est emphatique. Il y a trop de dorures et de sculptures, trop de marbres de prix, trop de bronzes, d'ornements, de caissons et de médaillons.

... Il n'y a pas de sensation franche et simple qui aboutisse à cette église; c'est une combinaison, comme notre Louvre. On s'est dit: " Faisons la plus magnifique et la plus imposante décoration qu'il se pourra.„ Bramante a pris les grandes voûtes du palais de Constantin, Michel-Ange le dôme du Panthéon, et de ces deux idées païennes, agrandies l'une par l'autre, ils ont tiré un temple chrétien. Ces voûtes, cette coupole, ces puissantes courbures, tout cet appareil est magnifique et grand. Et pourtant il n'y a en somme que deux architectures, la grecque et la gothique; les autres en sont des transformations, des déformations ou des amplifications.

Les gens qui ont fait Saint-Pierre étaient des païens qui avaient peur d'être damnés, rien de plus. — ... Ils faisaient maigre le vendredi et peignaient un saint pour obtenir ses bons offices. Michel-Ange, en manière de récompense, reçut du pape je ne sais combien d'indulgences, à la condition de faire à cheval le tour des sept basiliques de Rome. Ils avaient de fortes passions, une énergie intacte, ils ont atteint la grandeur parce qu'ils sortaient d'une grande époque; mais le vrai sentiment religieux, ils ne l'ont point eu. Ils ont renouvelé l'ancien paganisme, mais une seconde pousse ne vaut jamais la première. La petite superstition, la dévotion étroite sont venues vite déformer et affadir la puissante inspiration primitive.

... Impossible de ressentir ici aucun des attendrissements, aucune des terreurs qui sont le propre de la cathédrale gothique et de la vie chrétienne; l'édifice est trop doré, trop bien éclairé, les voûtes et les piliers ont une beauté trop forte. Impossible d'y trouver cette fraîcheur de sensations simples, cette sérénité riante, ce souffle d'éternelle jeunesse que l'on respire dans un temple antique et dans la vie grecque. Les croix, les tableaux de martyrs, les squelettes d'or et le reste rappellent par trop d'emblèmes les mortifications

et les renoncements mystiques. En somme, il n'y a ici qu'une salle de spectacle, la plus vaste, la plus magnifique du monde, par laquelle une grande institution étale aux yeux sa puissance. Ce n'est pas l'église d'une religion, mais l'église d'un culte.

(H. Taine. — *Voyage en Italie.*)

.....

L'église de Saint-Pierre, la grande magnificence de Rome, n'a aucun rapport, par sa disposition architecturale, avec les *basiliques;* mais elle retient ce nom de la basilique primitive bâtie par Constantin. Œuvre secondaire, si on ne considère que l'originalité et la pureté du style, elle est, par la hardiesse de la conception, par son ensemble grandiose, par son imposante magnificence, un des premiers édifices du monde : c'est une des grandes émotions, un des grands souvenirs dans la vie que de l'avoir vue.

(Du Pays. — *Rome et ses environs.*)

.....

... La construction de Saint-Pierre de Rome, abstraction faite des sacristies et de nombreuses mosaïques exécutées dans le cours du dix-huitième siècle, a duré plus d'un siècle et demi ; a vu passer vingt-deux papes ; a été dirigée successivement par treize architectes, depuis Bramante jusqu'au Bernin ; a exigé des dépenses qui, en 1693, s'élevaient, d'après les calculs de Charles Fontana, à la somme énorme de 251,450,000 francs, laquelle équivaudrait aujourd'hui au double environ, soit en nombre rond à cinq cents millions.

(Léonce Reynaud)

.....

... Les dimensions de Saint-Pierre de Rome sont colossales : la longueur à l'extérieur est de deux cent dix-neuf mètres ; celle du transsept, du fond d'un hémicycle à l'autre, est de cent cinquante-quatre ; la largeur de la grande nef est de vingt-sept mètres trente centimètres ; la voûte n'a pas moins de vingt-deux mètres soixante-quinze centimètres d'ouverture au droit des arcs doubleaux, et sa naissance est placée à trente et un mètres vingt centimètres au-dessus du sol de l'église ; les piliers qui séparent la nef des bas-côtés mesurent neuf mètres quarante-cinq centimètres de largeur ; les arcades dont ils reçoivent les retombées ont treize mètres vingt-six centimètres d'ouverture (la grande nef de Notre-Dame de Paris n'en a pas douze) ; le dôme a quarante-deux mètres soixante centimètres de diamètre intérieur ; les piliers qui le supportent ont vingt mètres d'épaisseur.

Les cathédrales de Milan, du Mans, de Reims, les plus longues qui existent, sont de beaucoup dépassées. Quant à Notre-Dame de Paris, aux cathédrales de Bourges et de Chartres, elle tiendraient sans peine dans le transsept.

Le vestibule a soixante-dix mètres quatre-vingts centimètres de longueur. La hauteur sous clef de la grande nef est de quarante-sept mètres trente

centimètres (la colonne Vendôme n'en a pas tant: les chœurs de Beauvais et de Cologne atteignent seuls ces dimensions). Celle de l'ouverture pratiquée au sommet de la coupole est de cent-un mètres au-dessus du sol de l'église (les tours de Notre-Dame de Paris ont soixante-six mètres de hauteur); et il y a trente et un mètres vingt-trois centimètres de distance entre cette ouverture et le sommet de la croix qui couronne la grande boule de bronze. La grande pyramide d'Égypte, la flèche de la cathédrale de Strasbourg et quelques clochers dépassent seuls cette hauteur.

La surface couverte par les constructions est de *vingt-trois mille mètres carrés* environ, non compris les sacristies et les galeries qui précèdent le monument!

(André Lefèvre. — *Les merveilles de l'architecture.*)

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

1. — À propos du titre de cet ouvrage.

Saint-Pierre de Rome est aussi appelé Saint-Pierre au Vatican *(San Pietro al Vaticano)*. Le plus souvent, on dit seulement Saint-Pierre, bien qu'il existe à Rome plusieurs églises de ce nom: Saint-Pierre et S. Paul, Saint-Pierre au Mont-d'or *(in Montorio)*, Saint-Pierre-ès-Liens *(in Vincoli)*, Saint-Pierre et S. Marcellin.

2. — Les cochers romains (page 2).

Nous extrayons les passages suivants d'une lettre adressée au journal l'*Italie* (n.° du 19 septembre 1878):

... Nous étrangers, nous sommes visés par les cochers comme un vrai gibier; cette intuition à nous reconnaître au milieu de la foule est-elle flatteuse ou offensante? Pour ce qui me concerne, partout où je passe, le cocher commence à me siffler comme s'il appelait son chien, ou me fait claquer son fouet dans les oreilles; je ne sors pas de la poste sans qu'un cocher ne vienne sur moi à fond de train, et je suis obligé de me garer; pour les autres comme pour moi.

... Il faudra nécessairement tôt ou tard que le public, surtout le *forestiere*, se fasse justice lui-même.

Et le journal concluait en ces termes:

Ajoutons pour notre part qu'il y a sur la place de Montecitorio une dizaine de cochers qui, aussitôt qu'ils voient sortir quelqu'un de la Chambre des députés, se précipitent en masse pour lever un voyageur, *sans se soucier des passants qui sont exposés à être écrasés.*

3. — Obélisque de la place de Saint-Pierre (page 19).

Cet obélisque célèbre a été chanté deux fois par le Tasse:

Taccia omai Roma, e taccia il grand'Egitto.
Signor, tanto innalzarsi al ciel io scerno.

4. — **Transport de l'obélisque** (page 25).

Le transport de l'obélisque égyptien de la place de Saint-Pierre a été exécuté par l'architecte Dominique Fontana, au moyen d'un mécanisme puissant, mais d'une extrême complication. À ce sujet, il n'est peut-être pas hors de propos de rappeler que, — d'après l'*Histoire de Toscane*, de Pignetti, — à la fin du moyen âge, on a transporté jusqu'à des clochers à une distance de soixante ou quatre-vingts pas du lieu qu'ils occupaient d'abord!

5. — **Dévastations et déprédations** (page 41).

A de rares exceptions près, ce ne sont pas les Barbares, — comme on serait tenté de le croire, — qui causèrent les plus grands dommages à la basilique de Saint-Pierre, mais bien les catholiques eux-mêmes, et surtout les anti-papes.

Le fameux Bélisaire, envoyé par l'empereur Justinien pour *protéger* Rome contre les Goths, donna, le premier, le mauvais exemple, en l'an 538.

En 687, après la mort du pape Conon, l'archi-diacre appela à Rome le Grec Jean Platina, exarque de Ravenne, en lui promettant cent livres d'or, si, par son influence, il le faisait arriver au souverain pontificat. Il est vrai que c'est Serge I qui fut élu; mais Platina, pour s'indemniser de son déplacement, fit main basse sur une partie du *Trésor* de Saint-Pierre, — sans en excepter les belles lampes d'or qui brûlaient devant la *Confession* de l'apôtre, et qui avaient été épargnées par Alaric et par Genséric.

Une lettre de Grégoire III à Charles Martel, pour implorer son secours, nous apprend que, en 739, Luitprand, roi des Lombards, pilla la basilique de fond en comble.

En 755, ce fut le tour d'Astolphe, autre roi Lombard.

Les Sarrasins, — environ un siècle plus tard, — s'emparèrent de tout ce que Saint-Pierre pouvait posséder encore d'objets d'or et d'argent, et de pierres précieuses.

Il faudrait citer aussi les déprédations commises par les Lombards, sous les pontificats de S. Grégoire et de Jean XII.

Les empereurs d'Occident ne voulurent pas non plus être en reste, — à commencer par Henri III, du temps de Grégoire VII, et en continuant par Frédéric Barberousse, l'ennemi d'Alexandre III, pour arriver aux anti-papes: Anastase, rival de Benoît III, Cristoforo Ferruccio, Cadalvo, Gilbert, Anaclet, Guido de Crema, etc.

L'abbé Mignanti, bénéficier de la basilique, nous apprend que de nombreux larcins furent commis par les pélerins, qui, — avoue-t-il naïvement, — n'étaient pas tous poussés par l'esprit de dévotion *(che non erano tutti spinti da spirito di devozione)*. Le *Journal* d'Antonio Pietro abonde en révélations analogues, au sujet de vols commis en profanant les tombeaux des papes.

6. — **Statue équestre de Constantin** (page 48).

Au dire de Valery, un cheval pareil à celui de Constantin fut envoyé par le Bernin pour la statue de Louis XIV, auquel il ne plut point; mais on s'ingénia pour utiliser la statue disgraciée, en transformant le grand roi en *Curtius*, au moyen d'un casque antique mis par-dessus sa large perruque!..

7. — **À propos de Jules II** (page 60).

C'est Jules II qui a enrichi le musée des antiques, au Vatican, de la plupart des chefs-d'œuvre qu'on y admire, et parmi lesquels il nous suffira de citer: le groupe célèbre de Laocoon et de ses enfants, trouvé près des Thermes de Titus, dans une vigne appartenant à Felice de Fredis; l'Apollon dit *du Belvédère*, découvert dans les ruines de l'antique Antium *(Porto d'Anzio)*, et que Jules II avait acheté lorsqu'il n'était encore que cardinal; le fameux *Torse*, d'Apollonius; l'*Ariane abandonnée*, etc.

8. — **Marbres de Carrare** (page 61).

À ce sujet, lire la très-complète et très-instructive étude publiée par L. Simonin, dans la *Revue des Deux-Mondes*, livraison du 1er juillet 1864.

9. — **Portrait de Jules II par Raphaël** (page 63).

C'est pendant sa maladie à Bologne, en septembre et octobre 1510, que Jules II commença à laisser pousser la longue barbe blanche que nous lui voyons sur ce portrait, un des chefs-d'œuvre de Raphaël.

Le même peintre a fait aussi figurer le portrait de Jules II dans ses deux fresques de l'*Héliodore* et du *Miracle de Bolsena*.

10. — **Bramante rival de Michel-Ange** (page 71).

Sebastiano Ciampi a publié, en 1834, à Florence, une lettre qu'il dit avoir été écrite par Michel-Ange, et dans laquelle se trouve le passage suivant: *Tutte le discordie che nacquiro tra Papa Giulio e me, fù la invidia di Bramante e di Raffaillo d'Urbino, e questo fù causa che non è seguita la sua sepoltura in vita sua per rovinarmi; ed aveano ben cagione; Raffaillo che ciò che avea dell'arte, l'avea da me.*

11. — **Retour de Michel-Ange à Rome** (page 74).

"... Il n'a pu arriver à Rome qu'en 1508, — qui est à peu près le temps que je fixe la venue de Raphaël à Rome. Ainsi Michel-Ange a dû

commencer les peintures de la voûte de la Chapelle Sixtine, dans le même temps que Raphaël commençait les peintures de la Chambre de la Signature.„
(Observations de Mariette.)

12. — **Pose de la première pierre de la nouvelle basilique** (page 75).

Elle fut posée par Jules II, le samedi 18 avril 1506, en grande pompe. Nul doute, — dit M. Dumesnil, dans l'histoire de ce pontife, — que Bramante n'ait assisté à cette cérémonie, et qu'il n'ait eu l'honneur de présenter à son protecteur les instruments, le mortier et les autres accessoires nécessaires pour poser la première pierre, ainsi que les médailles commémoratives.

Cette pierre fut placée à l'endroit du gros pilier dit de sainte Véronique, l'un des quatre qui soutiennent la grande coupole.

13. — **Tombeau de Bramante** (page 75).

Bramante fut enterré dans la crypte de l'ancienne basilique de Saint-Pierre; sur son tombeau on grava cette inscription un peu emphatique:

Magnus Alexander magnam cum conderet urbem,
Niliacis oris, Dinocrates habuit:
Sed si Bramantem tellus antiqua tulisset,
Hic Macedum regi gratior esset eo.

Distiques prétentieux qu'on peut traduire ainsi: Lorsque Alexandre-le-Grand fonda, sur les bords du Nil, la grande ville qui porte son nom, il eut Dinocratès; mais si la terre avait alors porté Bramante, c'est lui qu'eût préféré le roi de Macédoine.

14. — **Époque de la reconstruction de Saint-Pierre** (page 77).

“ Il faut remonter à l'époque de Périclès et de Phidias, ou à celle de Trajan, d'Adrien et des Antonins, pour rencontrer dans l'histoire de l'art une période comparable aux neuf années du pontificat de Julien della Rovere, — dit M. Dumesnil, dans son intéressante *Histoire de Jules II.* — Si Léon X a donné son nom au XVI.e siècle, effaçant en partie celui de Jules II, ce n'est pas qu'il ait fait plus ou mieux pour l'art; car il a seulement continué l'œuvre de Jules II, en se servant des mêmes maîtres. Mais Léon X aimait beaucoup moins la guerre, et comme il appartenait à l'illustre famille des Médicis, alors maîtresse à la fois des destinées de Rome et de Florence, les poëtes et les flatteurs, dont il vivait entouré, ont pris à tâche d'exalter sa renommée, en laissant dans l'ombre celle de son prédécesseur.„

15. — **Portrait de Léon X par Raphaël** (page 81).

Raphaël a introduit le portrait de Léon X dans plusieurs de ses fresques, notamment dans l'*Attila* et dans la *Délivrance de saint Pierre*. Quant au portrait à l'huile que reproduit notre gravure, Viardot a raconté à l'aide de quelle supercherie il était venu en possession de la fameuse Galerie Pitti, de Florence. Cet admirable portrait de Léon avait été commandé au grand peintre par la famille des Médicis pour être offert en présent au duc de Mantoue. Mais Octavien de Médicis trouva le portrait si beau qu'il voulut le garder, sans retirer pourtant le cadeau promis. Il chargea donc André del Sarto d'en faire une copie qui fut envoyée à Mantoue pour œuvre de Raphaël, et qui permettait effectivement cette méprise, tandis que l'original, venu de Rome à Florence, y resta.

16. — **Captivité de Pie VI et de Pie VII** (pages 138 et 217).

À propos de l'arrestation et de la captivité de Pie VI et de Pie VII, nous croyons devoir rappeler que plusieurs papes, avant eux, furent retenus prisonniers par des princes, des rois et des empereurs ; entre autres : Étienne III, par Desiderio, roi des Lombards ; Jean VIII, par Lambert, duc de Spolète ; Pascal II, par l'empereur Henri IV ; etc.

17. — **Sixte IV, oncle de Jules II** (page 184).

Dans sa *Vie de Sixte IV*, Ciacconius affirme que les monuments construits à Rome par ce pontife sont si nombreux, qu'avec les seules pierres qui portent son nom et ses armoiries sculptées sur chacun d'eux, on pourrait bâtir un grand palais. Comme le prouve, en effet, une longue énumération des travaux exécutés sous son règne, Sixte IV répara l'ancienne basilique de Saint-Pierre ; consolida le côté gauche, menaçant ruine ; y érigea un oratoire auquel il donna son nom ; fit faire un magnifique ciboire pour le maître-autel. Il répara Saint-Jean de Latran et un grand nombre d'anciennes églises qui tombaient en ruine ; ouvrit des rues nouvelles, élargit et aligna les anciennes. C'est lui qui donna aux frères de Saint-François l'église de Saint-Pierre *in Montorio*. Il reconstruisit le pont sur le Tibre, au pied du Janicule, et il lui donna son nom de Sixte, qu'il porte encore aujourd'hui. Il fonda les églises de Sainte-Marie du Peuple et de la Consolation. Il enrichit la bibliothèque du Vatican de nombreux livres et de manuscrits, ce qui fit dire à l'Arioste, dans une de ses satires :

Di libri antichi anco li puoi proporre
Il numer' grande che per pubblico uso
Sisto da tutto il mondo fa racorre.

Il fit réparer le château Saint-Ange, et ouvrit la rue qui porte son nom, conduisant du Vatican à ce château, etc. etc.

Enfin, c'est sous le pontificat de Sixte IV que fut construite, en 1473, la célèbre Chapelle Sixtine, véritable salle du Chapitre des papes, immortalisée par le génie de Michel-Ange, à qui l'on doit les peintures du plafond et la fresque colossale du *Jugement dernier*. Pour décorer les murs de cette Chapelle, le pontife employa un grand nombre d'artistes de talent: Dominique Ghirlandaio, Sandro Botticello, Luca da Cortona, le Pérugin, etc.; mais son influence ne s'exerça pas sur eux d'une façon bien intelligente, s'il faut en croire certaine anecdote racontée par Vasari, dans sa *Vita di Cosimo Rosselli:* " On dit que Sixte IV avait promis une récompense au peintre dont les fresques paraitraient l'emporter sur les autres. Lors donc que les travaux furent terminés, le pape alla les visiter. Chacun s'était efforcé de mériter le prix et l'honneur. Quant à Cosimo Rosselli, sentant sa faiblesse sous le rapport de l'invention et du dessin, il avait cherché à dissimuler ces défauts en couvrant son œuvre des plus beaux bleus d'outre-mer, des plus vives couleurs, rehaussées d'or à profusion. Pas un arbre, dans sa fresque, pas un brin d'herbe, pas une draperie, pas une nuage qui ne fût en pleine lumière, de façon à faire croire que le pontife qui était un connaisseur médiocre *(come poco di quell'arte intendente)*, lui accorderait, à cause de cela, le prix de la victoire. Le jour venu, où chaque peintre devait montrer son œuvre, Cosimo laissa voir aussi la sienne, qui provoqua les rires et les quolibets. Tous les artistes s'en moquèrent, en firent des gorges chaudes, et bafouèrent le malheureux Rosselli, au lieu de le prendre en pitié. Mais, en fin de compte, les railleurs furent bernés à leur tour; car, ainsi que l'avait prévu Cosimo, les couleurs éclatantes de ses fresques frappèrent tout particulièrement les yeux de Sixte IV, qui s'entendait médiocrement à ces sortes de choses *(che non molto s'intendeva di simili cose)*, quoiqu'il y prît grand plaisir. Estimant l'œuvre de Rosselli supérieure à celle de ses rivaux, il lui décerna le prix, en ordonnant aux autres artistes de couvrir leurs peintures de bleus éblouissants et d'ornements d'or, pour pouvoir lutter de richesse avec celles de Cosimo. De sorte que les pauvres peintres, désolés d'avoir à donner satisfaction à la faible intelligence du Saint-Père *(alla poca intelligenza del Padre santo)*, se mirent à gâter tout ce qu'ils avaient fait de bon!.."

18. — **Abdication de Christine de Suède** (page 199).

Quatre souverains, dans ce siècle, renoncèrent à la couronne: Christine, Casimir, Philippe V et Victor-Amédée.

19. — **L'Amour endormi, de Michel-Ange** (page 202).

"... M. de Pilles dit que Michel-Ange avait cassé un bras de cette statue, afin que rapprochant un jour, comme il le fit, le morceau qu'il conservait, il

eût de quoi convaincre ceux qui la croiraient antique; mais M. de Pilles ne dit point d'où il a tiré cette circonstance, et je n'y ajoute aucune foi; non plus qu'à ce qu'a écrit le jésuite Wallius (1669), que Michel-Ange fit voir sur cette statue son nom qu'il y avait gravé: *Nomen tandem suum ligno insculptum ostendit. (Observations de Mariette.)*

20. — **Service de la basilique** (page 209).

La basilique de Saint-Pierre est *patriarcale*, *majeure* et *sacro-sainte*. On y célèbre, chaque jour, soixante-dix messes. Le service est fait par trente chanoines ayant le titre de *protonotaires apostoliques*, trente-six bénéficiers, quatre chapelains, vingt-six clercs bénéficiers, six chapelains de chœur, trente enfants de chœur pour les messes, deux sacristains prêtres, cinq sacristains laïques, deux mansionnaires et huit acolytes. — Le Chapitre de Saint-Pierre a fourni à l'Église plus de deux cents cardinaux et de dix-sept papes.

Les chanoines de la basilique portent la *cappa* violette et l'hermine. Il leur est interdit de se promener dans Saint-Pierre sans être revêtus de leur costume de chœur, — sous peine d'excommunication.

On compte, dans la basilique, 46 autels, dont 10 sont consacrés à S. Pierre.

21. — **Baldaquin au-dessus du grand autel** (page 219).

Il est plus élevé que le palais Farnèse. Le sommet est à 86 pieds du niveau du sol de la basilique; c'est 21 pieds de plus que le fronton de la colonnade du Louvre.

22. — **Mort de Michel-Ange** (page 239).

Michel-Ange fut provisoirement inhumé dans l'église des Saints-Apôtres, et on allait s'occuper de lui faire élever un tombeau monumental sous les voûtes de Saint-Pierre de Rome, lorsque, — pour se conformer au désir souvent exprimé par le grand artiste, — un neveu de Buonarroti fit secrètement transporter le corps à Florence, après l'avoir enfermé dans une balle de laine.

Le monument de Michel-Ange fut dessiné par Vasari, et exécuté par Battista Lorenzi, Giovanni dell'Opera et Valerio Cioli, en 1570, dans l'église de *Santa Croce*, près des tombeaux de plusieurs autres Italiens illustres (Dante, Machiavel, l'Arétin, Alfieri, etc.).

23. — **Chaire de S. Pierre** (page 243).

" Un pape homme d'esprit pourrait faire cadeau à quelque église d'Amérique des quatre statues du Bernin, admirables pour des *bourgeois*, mais tout à fait indignes, par leur exagération comique, de la place qu'elles occupent dans Saint-Pierre. " (Stendhal. — *Promenades dans Rome.*)

24. — **Amusements de Paul II et de Léon X** (page 249).

"... Regardez plutôt leurs plaisirs: ceux de Paul II, qui fait courir des chevaux, des ânes, des bœufs, des enfants, des vieillards, des Juifs qu'on a *empiffrés* d'avance afin de les rendre plus lourds, et qui rit à se tenir les côtes! Ceux de Léon X, qui, botté, éperonné, passe la saison à chasser le cerf et le sanglier, qui entretient un moine *capable d'avaler un pigeon d'une bouchée et d'engloutir quarante œufs de suite*, qui fait servir à sa table des mets sous forme de singes et de corbeaux pour jouir de la surprise des convives, s'entoure de bouffons, fait jouer devant lui *la Calandra* et *la Mandragora*, se plaît aux contes salés et paye des parasites.„

(H. Taine. — *Voyage en Italie.*)

25. — **À propos de la grande coupole** (page 275).

On sait que le dôme de Sainte-Marie-des-Fleurs de Florence a servi de modèle aux architectes de Saint-Pierre de Rome. Un dôme de si colossale dimension était encore chose inconnue, — dit Coindet, dans son *Histoire de la peinture en Italie;* — on organisa donc, avant d'adopter les idées de Brunelleschi à ce sujet, une réunion d'architectes et de savants venus, non-seulement de tous les pays de l'Italie, mais aussi de l'étranger. Chacun apporta un avis différent.

" Les procès-verbaux de cette conférence ne sont pas un des chapitres les moins amusants dans l'histoire de l'art. Parmi les experts, les uns voulaient faire la voûte de pierre ponce ou de tuf, pour qu'elle fût plus légère; d'autres l'appuyaient sur d'immenses arcs-boutants, ou bien construisaient, au centre de l'édifice, un pilier destiné à soutenir la voûte retombant sur lui en forme d'anneau. En fait de moyen *primitif*, on alla plus loin encore: on proposa de remplir l'église d'une montagne de terre sur laquelle la voûte se serait appuyée pendant la construction, et qu'on aurait enlevée une fois la construction achevée et bien affermie; et pour faire opérer plus vite ce déblayement, on aurait mêlé à cette terre une grande quantité de pièces de monnaie, afin que le peuple, alléché par l'appât du gain, s'empressât d'emporter ce nouveau Potose!

„ Brunelleschi affirma que, pour exécuter le dôme, il n'avait besoin ni de montagne de terre en guise d'échafaudage, ni de pilier, ni d'arcs-boutants, ni même d'armature en charpente, et que sa voûte se soutiendrait sans appui, par son propre poids et par la seule force d'adhésion de toutes ses parties. Cette opinion parut si étrange, qu'on le crut fou; et comme il voulut persister, on l'emporta de force hors de l'assemblée!..„

TABLE DES MATIÈRES

PAGES.

En guise de préface VII

I.

Pont et château Saint-Ange. — Place de Saint-Pierre.

En route pour Saint-Pierre de Rome. — L'école buissonnière. — Encens et friture. — *Ciociari*, nourrices, types de l'*Agro romano*. — Pont Saint-Ange. — Un chanoine décapité. — Le Tibre. — Ancien môle d'Adrien et château Saint-Ange. — Devant la basilique. — Bernin et ses colonnades. — Le pape Alexandre VII. — Une lettre de Louis XIV. — Bernin en France. — Un projet pour le Louvre — L'affaire des Corses 1

II.

Suite de la place de Saint-Pierre. — L'Obélisque.

Obélisque de la place de Saint-Pierre. — Un architecte bien inspiré. — Un joujou pour le pape. — Une journée d'émotions. — Sixte-Quint et Fontana. — Heureuse désobéissance d'un matelot. — Histoire d'un monolithe. — Cent mille boisseaux de lentilles. — Un cirque romain. — Singulières choses qu'on y voyait. — Voué au nombre *cinq*. — Évêque à bon marché. — Princesse et blanchisseuse. — Un poignet pour dix mille écus 19

III.

Primitive basilique de Saint-Pierre.

PAGES.

Basilique de Constantin. — Deux empereurs terrassiers. — Néron et une image de Saint; la croix du Christ et Agrippine. — Une mitre sur une tête coupée. — Henri IV absous par procuration. — La *porte sainte* et le jubilé de l'an 1500. — Côté des hommes, côté des dames. — Adroits filous déguisés en prêtres. — Une église sans plafond ni voûte. — Barbares pillards et coquets anti-papes. — Scène de violence entre un pape et un empereur 35

IV.

Abords de la basilique. — Façade. — Portique.

L'escalier de Saint-Pierre. — La façade. — Rendez-vous à vingt-trois heures. — *Loggia* pontificale. — La *sfumata* du Vatican. — Cardinaux et chevaux favoris. — Une pluie de cierges jaunes. — Portique de Saint-Pierre. — La *Navicella*, de Giotto. — La porte de bronze. — Trois inscriptions. — Une huile à deux fins. — Porte jubilaire. — Charlemagne fait une épitaphe. — Anecdote relative à Paul V. — À sorcier sorcier et demi 43

V.

Plan général de Saint-Pierre. — Chronologie des papes.

Plan général de la basilique de Saint-Pierre. — Légende explicative. — Tableau chronologique des papes, depuis Nicolas V jusqu'à nos jours. 54

VI.

Premiers travaux de reconstruction de la basilique.

Un oublié de l'histoire. — Nicolas V fait commencer les travaux de Saint-Pierre. — Sixte IV et Louis XI. — Mot profond du roi de France. — Jules II. — Mausolée avant décès. — Histoire d'un tombeau. — Scène entre Michel-Ange, un prélat et un huissier. —

PAGES.

Brouilles entre Jules II et Michel-Ange. — Entrevue de Bologne. — Trop de zèle. — Le pape bâtonne un évêque. — Canon-statue et statue-canon. — Retour à Rome. — Ce que devait être le monument de Jules II. — Ce qu'il est devenu. — Le *Moïse*, de Michel-Ange. — À quoi tiennent les chefs-d'œuvre de la Sixtine. — Jalousie de Bramante. — Ses plans pour Saint-Pierre de Rome. 59

VII.

Saint-Pierre sous les successeurs de Jules II.

A propos d'un blason. — Pilules ou coups de massue? — Raphaël architecte. — L'impatience d'un pontife et les complaisances d'un courtisan. — La vérité sur la mort de Raphaël. — Adrien VI et les artistes. — Encore un Médicis. — La vie sauve, en échange d'un portrait ressemblant 77

VIII.

Paul III. — Les plans de Michel-Ange.

Un nouveau plan pour Saint-Pierre. — Michel-Ange comme pis aller. — Le coup de bâton de Jules II. — Tribulations d'un homme de génie. — Plan de Michel-Ange. — Mieux vaut tard que jamais . . 85

IX.

Chapelle du Baptistère. — Tombeaux des Stuarts, de Clémentine Sobieska et d'Innocent VIII.

Les métamorphoses d'une urne. — Larmes sur un bloc de porphyre. — Voltaire et Saint Bruno. — Un président qui meurt de soif. — Frasques d'une princesse. — Origine du musée de Montpellier. — Singulière histoire de poules et de coqs. — Problème de la relique. — Zizim 92

X.

Avant, pendant et après le Conclave.

PAGES.

Le pape est mort. — Trois coups de marteau. — L'ombre de Pie IX et les *Bersagliers* du roi d'Italie. — Les rats veulent manger un pontife. — La fumée révélatrice. — Singulier cortége. — Le pâté contrebandier. — Vêtements confectionnés pour papes. — Les jurons du Cardinal. — Le langage des étoupes. — Pluie d'indulgences. 101

XI.

Chœur des Chanoines. — Tombeaux de Léon XI et d'Innocent XI. Autel de la Transfiguration.

Les suites d'un soufflet. — Oreilles délicates et cœurs sensibles. — Singulière entrée d'un ambassadeur français à Rome. — Innocent XI et les femmes maigres. — À propos de la *Transfiguration*. — Une tombe pour Raphaël 125

XII.

Chapelle Clémentine. — Tombeaux de Pie VII et de Pie VIII. Autel de S. Grégoire-le-Grand.

Les grenouilles du Tasse. — Histoire d'un tombeau. — Les tabatières de Consalvi. — Le *papetto* de Pie VII et les trois *grossi* de Pacca. — Deux coups droits. — Joli mot de Léon XII. — L'usine Thorvaldsen. — Balafre sans excuse 135

XIII.

Transsept gauche. — Pénitenciers. — Le Crucifiement de S. Pierre, du Guide. — Chapelle de S. Léon. — Tombeaux d'Alexandre VII et d'Alexandre VIII. — Bas-relief de l'Algarde.

Canne à pêche dans un confessionnal. — À coups de gaule. — Du côté du manche. — Les fugues du Guide. — Où conduit la passion du

PAGES.

jeu. — La Vérité en jupon. — La légende et l'histoire. — Un pape pris au piége 142

XIV.

Chapelle de Sainte Pétronille. — Tombeaux de Clément X et de Clément XIII. — La Sainte Pétronille, **du Guerchin.**

Le berceau d'un pape sur le Tibre. — La bulle de Rezzonico. — Canova déguisé en prêtre. — Enthousiasme de Guido Reni. — Inhumation ou exhumation ? — Avantage d'être la fille d'un père qui a les clefs du Paradis. — Négation du fiancé. — Pilate en pelisse à fourrures. 154

XV.

Transsept droit. — Salle du Concile. — Martyre de S. Erasme, **du Poussin. —** Martyre des SS. Processe et Martinien, **de Valentin. — Chapelle Grégorienne. — Tombeaux de Benoît XIV, de Grégoire XIII et de Grégoire XVI. — La** Communion de S. Jérôme, **du Dominiquin.**

Le pape infaillible. — Bonne foi des guides allemands. — Au voleur ! — Un tableau du Poussin pour rien. — Belle réponse à un cardinal. — Mort de Valentin. — Donnant, donnant. — La papauté pour un bon mot. — Trois anecdotes. — Le pape s'amuse. — Une erreur en l'an 4,000. — L'ami de Paula. 165

XVI.

Chapelle du S. Sacrement. — Monument de Sixte IV. — Mise au tombeau, **de Michel-Ange de Caravage. — Monuments d'Innocent XII et de la Comtesse Mathilde.**

Ces bons Franciscains. — Complice de deux assassinats. — Élévation de l'hostie... et des poignards. — Duels et mort du Caravage. — Singulière origine d'une fête de l'Église. — Le *trou à la lune*, de la sœur Moncornillon. — Innocent XII et la perruque des curés. — La fameuse comtesse Mathilde 182

XVII.

Chapelle de S. Sébastien. — Monuments de Léon XII et de Christine de Suède. — Chapelle de la Pietà.

PAGES.

Ruses d'un cardinal. — Où peut mener la maigreur. — Le prophète du brancard. — Quand le pape est chasseur. — Fiez-vous donc aux astrologues!.. — Les Suédois ont une déception. — Joli mot de Gustave-Adolphe. — Christine de Suède à Rome. — La *Pietà*, de Michel-Ange 194

XVIII.

La grande nef. — La Loggia intérieure. — Bénitier. — Statue de S. Pierre.

Basilique ou place publique? — La première bénédiction de Léon XIII. — Charles Maderne et le plan de Michel-Ange. — Exigences d'un créancier. — Une *roue* célèbre. — Dimensions des principales égli- du monde. — Orteils d'un apôtre. — Baisers dissolvants. 207

XIX.

Autel papal. — Confession de S. Pierre. — Baldaquin. — Statue de Pie VI.

Le fond d'un puits et l'empereur Nicolas. — Opinion de Bonaparte sur la papauté. — Assassinat de Duphot. — La *vieille machine* se détraque. — Un cadavre chasse l'autre. — Explication d'un masque de cire. — Aplatissement du nez d'un pape. — Histoire d'un *baldaquin* 215

XX.

La grande coupole de Saint-Pierre.

Débauche et crevasses. — Coup de maillet sur le nez d'un grand homme. — Michel-Ange et le chien qui ronge un os. — Comment un domestique devient cardinal. — Les chandelles de Vasari. — Carafes et Caraffa. — Le culottier de Paul IV. — Les reliques s'en vont. — L'épouse de pierre. 223

XXI.

Chaire de S. Pierre. — Monuments de Paul III et d'Urbain VIII.

PAGES.

Polka des quatre docteurs. — Les travaux d'Hercule sur la Chaire de S. Pierre. — Quand un pape est bossu. — Le jupon de la Justice. — Les abeilles des Barberini. 241

XXII.

Les Grottes vaticanes.

Ce qu'on voit dans un souterrain. — Le melon homicide. — les amusements de Paul II. — À coups de bulles. — Ivresse de fossoyeurs. — Singuliers concerts nocturnes. — Le cor de chasse de Boniface VIII. 249

XXIII.

La Sacristie. — Le Trésor.

À quoi servent les courtisans. — Sous un pain microscopique. — Pasquin et les armes de Pie VI. — Tohu-bohu dans une sacristie. — Verrou, serrure et chaîne célèbres. — Le *Trésor* de Saint-Pierre. — Prince des apôtres ou roi nègre?.. 257

XXIV.

La plate-forme de Saint-Pierre.

En montant sur une plate-forme. — Henri V, le duc d'Aumale et le prince de Joinville dans une boule de bronze. — La fontaine invraisemblable. — Un village sur une basilique. — Rome à vol d'oiseau. 265

XXV.

Ascension dans la grande Coupole.

PAGES.

Excelsior!.. Le balcon vertigineux. — Un tambour de quatre-vingt-dix palmes de haut. — Entre deux calottes. — Une lanterne phénoménale. — La *Tour de Babil.* — Où mieux vaut être Don Quichotte que Sancho Pança. — Écartèlement d'un Prussien. 272

Appendices. . . . . de la page 281 à la page 305

TABLE DES GRAVURES

I.

PAGES.

La Renommée proclamant la gloire de Saint-Pierre de Rome 1
Pont et château Saint-Ange (ancien môle d'Adrien) 5
Portrait du Bernin (d'après un buste fait par lui-même) 8
Fontaine de la place de Saint-Pierre (côté droit) 9
Armes d'Alexandre VII. 12
Portrait d'Alexandre VII (de la famille Chigi). 13
Place de Saint-Pierre. — Le Vatican. — La basilique 17

II.

Portrait de Sixte-Quint (Félix Peretti, de Montalto). 19
Dominique Fontana (d'après une fresque du Vatican) 23
Obélisque de la place de Saint-Pierre. 27
Cirque de Caligula et de Néron. 31
Armes de Sixte-Quint 34

III.

Médaille trouvée dans les fondations du cirque de Néron. 35
Vue intérieure de l'ancienne basilique de Saint-Pierre. 38
Vue extérieure de l'ancienne basilique de Saint-Pierre 39

IV.

Statue de S. Pierre (au pied du grand escalier) 43
Loggia Pontificale (façade de Saint-Pierre). 47

PAGES.

Navicella, de Giotto (portique de Saint-Pierre) 50
Portrait de Paul V (Borghèse) 51
Armes de Paul V 53

V.

Plan de la basilique de Saint-Pierre du Vatican. 55

VI.

Portrait de Nicolas V (Parentucelli) 59
Armes parlantes de Jules II. 62
Jules II (de la Rovère) d'après le tableau de Raphaël, à la *Galerie Pitti*, de Florence 63
Esquisse de Michel-Ange (projet du mausolée de Jules II) 67
Statue de Moïse, du tombeau de Jules II 69
Elévation de la coupole de Saint-Pierre (projet de Bramante) 72
Plan de la coupole de Saint-Pierre (projet de Bramante). 72
Bramante (Lazzari), d'après une fresque du Vatican. 73
Plan général de Saint-Pierre (projet de Bramante) 76

VII.

Armes des Médicis 77
Emblèmes de Léon X 80
Léon X (Jean de Médicis) d'après le tableau de Raphaël, à la *Galerie Pitti*, de Florence 81
Portrait de Clément VII (Jules de Médicis) 84

VIII.

Portrait de Paul III (Alexandre Farnèse). 85
Plan de Michel-Ange pour Saint-Pierre 88
Elévation du plan de Michel-Ange 89

IX.

Urne du baptistère de Saint-Pierre 92
Baptême du Christ (par Charles Maratti). 93

PAGES.

Monument de Clémentine Sobieska 96
Tombeau des trois derniers Stuarts (par Canova) 97
Tombeau d'Innocent VIII (partie supérieure). 100
Tombeau d'Innocent VIII (partie inférieure) 100

X.

Le cardinal-camerlingue vient reconnaître le pape défunt. 101
Messe solennelle de *Requiem*, dans le chœur des chanoines. 104
Exposition du corps, dans la chapelle du Saint-Sacrement 105
Messe votive du Saint-Esprit, dans le chœur des chanoines. 108
Les cardinaux se rendent processionnellement dans le conclave. 109
Assemblée générale des cardinaux dans le conclave 112
Salle du vote *(Les trois scrutateurs dépouillent le scrutin)*. 113
On apporte le repas des cardinaux enfermés dans le conclave 116
Les prélats examinent les vivres et tout ce qui est pour le conclave . 117
Première adoration du nouveau pape par les cardinaux. 120
Cortége solennel pour la prise de possession par le nouvel élu 121
Adoration du nouveau pape dans la basilique de Saint-Pierre 121
Ronde de nuit *(Arrestation des pillards et autres malfaiteurs)* 124

XI.

Vierge du tableau de la *Conception* (de P. Bianchi) 125
Tombeau de Léon XI (Alexandre de Médicis) 128
Monument d'Innocent XI (Benoît Odescalchi) 129
La *Transfiguration*, de Raphaël 133

XII.

Armes de Clément VIII (Aldobrandini). 135
Tombeau de Pie VII (par Thorvaldsen) 137
Monument de Pie VIII (par Ténérani) 139

XIII.

Confessional d'un pénitencier, à Saint-Pierre 142
Crucifiement de S. Pierre (par le Guide). 143
Monument d'Alexandre VII (par le Bernin) 147
Tombeau d'Alexandre VIII 149
Saint Léon-le-Grand arrêtant Attila (bas-relief de l'Algarde) 151

XIV.

PAGES.

S. Michel vainqueur du démon (par le Guide). 154
Tombeau de Clément X (Altieri) 155
Monument de Clément XIII (par Canova) 159
La *Sainte Pétronille*, du Guerchin 161

XV.

Anges portant les clefs et la tiare (piliers de Saint-Pierre). 165
Martyre de S. Érasme (par Nicolas Poussin) 168
Martyre des SS. Processe et Martinien (par Valentin). 169
Monument de Benoît XIV 171
Tombeau de Grégoire XIII 174
Monument de Grégoire XVI. 175
La *Communion de S. Jérôme*, du Dominiquin. 179

XVI.

Armes d'Urbain VIII (Barberini) 182
Monument de Sixte IV (par Antoine Pollajuolo) 184
Mise au tombeau (de Michel-Ange de Caravage) 185
Monument d'Innocent XII 188
Monument de la comtesse Mathilde. 189
Petit *ciociaro* mendiant. 193

XVII.

Petite *ciociara* mendiante. 194
Tombeau de Léon XII 196
Monument de Christine de Suède 197
La *Pietà* (de Michel-Ange) 201

XVIII.

Vue intérieure de la basilique de Saint-Pierre 206
Armes d'Innocent X (Pamphili) 208
Statue, en bronze, de S. Pierre 210
Bénitier (à droite en entrant dans la grande nef). 211

XIX.

PAGES.
Statue à genoux de Pie VI (par Canova). 218
Confession de S. Pierre. — Autel papal. — Baldaquin (du Bernin). . . 219

XX.

Bas-relief du balcon de S.te Véronique 223
Armes parlantes des Canossa, aïeux de Michel-Ange 226
Portrait de Michel-Ange par lui-même (musée du Capitole) 227
Grande coupole de Saint Pierre 231
S. André. 236
S.te Véronique. 236
S.te Hélène. 237
S. Longin 237

XXI.

Chaire de S. Pierre soutenue par les quatre docteurs de l'Église . . . 241
Monument de Paul III (Farnèse), par Guglielmo della Porta. 244
Monument d'Urbain VIII (Barberini), par le Bernin 245

XXII.

Plan général des *Grottes vaticanes* 249
Tombeau du cardinal de la Grolaye. 252
Tombeau d'Innocent VII 252
Tombeau d'Alexandre VI (Borgia) 253
Tombeau de Boniface VIII. 253
Agneau nimbé portant la croix *(Cryptes vaticanes)* 256

XXIII.

Armes de Pie VI (Braschi) 257
Tableau de Jules Romain *(Sacristie de Saint-Pierre)*. 260
Descente de croix, par L. Sabbatini (dessin de Michel-Ange). 261

XXIV.

PAGES.

Types de gardiens de Saint-Pierre *(San Pietrini)* 265
Statues de l'acrotère de la façade *(vue prise des combles de Saint-Pierre)*. 268
Fontaine, sur la plate-forme qui couvre Saint-Pierre 269

XXV.

Portrait de Vignole (Jacques Barozzi) 272
Vue générale des combles de Saint-Pierre 273
Au pied de la grande lanterne (ascension de la coupole) 276
Balcon intérieur de la grande coupole 277
Boule de bronze et croix du faîte de la basilique. 280

GETTY RESEARCH INSTITUTE
3 3125 01359 7683

MEMORIE
DEL
LE ISTITUTO VENETO DI SCIENZE, LETTERE ED ARTI
VOLUME XXVIII. N.° 6.

TAVOLE

per

mento Annuo della Temperatura

IN VICENZA

tratte dal quarantennio 1866-1905

con una tavola grafica.

VENEZIA, 1911
PRESSO LA SEGRETERIA DEL R. ISTITUTO NEL PALAZZO LOREDAN
OFFICINE GRAFICHE DI CARLO FERRARI